This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gl 60

יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER. FVNDATA MDCCCVII.
Ps. CXIX. 169.
כדברך
הבינני
JOH. XVII. 17.
ὁ λογος
ὁ σος
αληθεια
εστι
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ.

85.49.

MÉMOIRES
RELATIFS A L'ASIE.

MÉMOIRES

RELATIFS A L'ASIE,

CONTENANT

DES RECHERCHES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET PHILOLOGIQUES SUR LES PEUPLES DE L'ORIENT;

PAR M. J. KLAPROTH,

Membre du Conseil de la Société Asiatique de Paris.

TOME SECOND,

ORNÉ DE TROIS CARTES ET DE DEUX AUTRES PLANCHES.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Lib. de la Société Asiatique de Paris,

Et Libraires de la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande sur le Continent,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS, ET RUE RICHELIEU, N° 67.

M DCCC XXVI.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

MÉMOIRES
RELATIFS A L'ASIE.

FRAGMENS

SUR LES RACES ET SUR LES LANGUES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU CONTINENT.

Les races principales du genre humain ont été indiquées et précisées par M. Blumenbach, de la manière suivante :

« 1° La race *caucasienne*, d'une couleur plus » ou moins blanche, à joues coloriées, à cheveux » longs, plats et plus ou moins bruns, à menton » et front plus saillans que la bouche.

» 2° La race *mongole*, couleur de froment, » peu de cheveux noirs et roides, les paupières » fendues et comme gonflées, la figure plate et » les pommettes saillantes.

» 3° La race *nègre* ou *éthiopienne*, couleur » plus ou moins noire, cheveux noirs et crépus, » les mâchoires avançant beaucoup sur le menton, » les lèvres grosses, le nez épaté.

» 4° La race *américaine*, couleur cannelle ou de » tan, cheveux noirs, plats et roides, figure » large, sans être plate.

» 5° La race *malaie*, couleur brune, cheveux » noirs, abondans et bouclés, nez large, bouche » grande. »

Ce système est excellent pour avoir été imaginé dans le cabinet d'un savant, entouré de relations de voyages et de quelques portraits qui représentent des individus d'une petite partie des peuples de l'univers. Cependant je doute fort qu'il résiste quand on s'occupera de le confronter avec la nature même, et que l'on examinera toutes les pièces du procès. Avant d'entamer une discussion sur ce système, je dois présenter d'abord quelques observations sur l'inconvenance des dénominations qu'on a données aux deux premières races humaines. Rien ne peut faire présumer que les nations appelées *caucasiennes*, par M. Blumenbach, soient descendues de la chaîne du *Caucase*, qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne.

D'après les renseignemens que l'histoire et les traditions les plus avérées nous fournissent, on reconnaît que les peuples que l'on trouve encore aujourd'hui dans ces montagnes, sont à peu près les mêmes qui les ont habitées depuis les tems les

plus reculés (1). Tout, au contraire, indique une origine plus orientale pour la race qui a peuplé l'Europe; et nous avons l'espérance fondée de voir cette doctrine corroborée par les recherches historiques, et par les preuves que plusieurs savans s'occupent de recueillir, à l'aide de l'examen des langues. Or, si les nations européennes, et, avec elles, les peuples sémitiques, les Turcs, les Persans et les Hindous (car ils sont, ainsi que plusieurs autres peuples, encore rangés, par les naturalistes dans la même classe), ne sont pas venus du *Caucase*, pourquoi leur donner la dénomination de *caucasiens*? Parce que, répondent les défenseurs de ce système, c'est dans le *Caucase* qu'on trouve *le type le plus parfait, l'idéal enfin de cette race.*

Malgré cette assertion si positive, je doute que Canova eût choisi un Géorgien pour modèle d'un Apollon, et une jeune fille circassienne, avec son nez retroussé, ses cheveux roux et ses cuisses courtes, pour modèle d'une Vénus.

---

(1) Il en faut excepter cependant 1° les *Ossètes*, colonie mède qui y fut établie par les Scythes, dans le VII^e^ siècle avant J.-C.; 2° les *Basians*, tribu turque, qui habitait autrefois la ville de *Madjari* et les bords de la *Kouma*, et qui s'est établie au commencement du XV^e^ siècle de notre ère dans les hautes vallées, entre les sources de l'*Ouroukh* et du *Kouba*.

Les voyageurs, en général, ont exagéré la beauté des habitans du Caucase, et si Reineggs prétend que les femmes des Lesghi sont les plus belles de l'univers, il faut ranger ce témoignage avec les mille et une faussetés dont son livre est farci.

Mais si la dénomination de race *caucasienne* est *inconvenante*, celle de race *mongole* est tout-à-fait *absurde*. Les Mongols n'étaient qu'une petite tribu de la nation des *Tatars*, qui habitait au sud-est du lac Baikal, et entre les rivières qui forment l'Amour supérieur. La plus ancienne mention de leur nom se trouve chez les historiens chinois de la dynastie des *Thang*, au X^e^ siècle de notre ère, qui l'écrivent *Moung ou* ou *Moung ko szu*; mais le terme *Moung kou*, usité actuellement, ne date que de l'an 1135, dans les annales chinoises.

L'histoire *mongole* de laquelle M. J.-J. Schmidt de Saint-Pétersbourg nous promet une traduction complète, prétend même que *mongol* (fier et brave) n'est qu'un titre honorifique, qui fut donné à ce peuple par *Tchinghiz khan* en 1189, à son avénement à la dignité de grand-khan; et qu'avant cette époque les Mongols s'appelaient eux-mêmes *Bida*. S'il en est ainsi, pourquoi donc attribuer à la race entière la dénomination d'une petite tribu très-moderne, tandis que d'innom-

brables peuplades de l'Asie orientale, connues par l'histoire long-tems avant les Mongols, offrent les mêmes traits caractéristiques, et ont un droit plus légitime que ces derniers, pour que leur nom soit imposé à la souche entière.

Je ne dis rien de la dénomination de race *malaie* adoptée par M. Blumenbach, puisque la langue des malais, et celle de la plupart des peuples qu'il comprend sous ce nom, offrent une ressemblance frappante entre elles.

La dénomination race *nègre* est bien plus vague, puisqu'elle s'applique à des nations très-différentes par la figure et par le langage, et qui n'ont, pour caractère commun, que la couleur de la peau.

Mais je dois combattre de toutes mes forces la qualification de race *américaine*, puisqu'il n'est nullement démontré que tous les Américains soient de la même race. Je pense qu'on aurait dû attendre des données suffisantes pour prononcer sur la ressemblance ou la différence de tous les habitans de cette vaste partie du globe.

M. Blumenbach a été plus généreux, en admettant *cinq races principales*, que M. Linck (1),

---

(1) Voyez son ouvrage intitulé : *Die Urwelt*, etc., ou *le Monde primitif et l'Antiquité, expliqués par l'histoire naturelle*. Berlin, 1821, 2 volumes in-8°.

qui les réduit à *trois*, en fondant ensemble celle des *Mongols*, des *Malais* et des *Américains*, et en conservant la dénomination de la première pour toutes les trois. Ceci est absolument contraire à l'opinion des voyageurs qui ont parcouru les diverses contrées du monde, et qui ont vu les différentes nations avec des yeux non offusqués par des systèmes conçus par des descriptions inexactes et des dessins fautifs, ou, ce qui est pis, embellis.

Quiconque a examiné des Chinois, des Mongols et d'autres peuples que M. Blumenbach comprend dans la classe *mongole*, ne trouvera pas que leurs yeux et pommettes saillantes offrent une ressemblance frappante avec ceux des Malais dont M. *T. S. Raffles* nous a donné plusieurs portraits exacts et très-bien faits, dans son histoire de Java. Le nez du Malais diffère totalement du nez du Mongol : sa figure n'est pas plate, ses cheveux noirs sont plutôt lisses que roides, et plus touffus que ceux des prétendus Mongols. Quant à la conformité des signes caractéristiques des Américains avec ceux des Mongols, je pense qu'elle n'est pas du tout démontrée. Pour décider la question, il faudrait comparer au moins une vingtaine d'individus des principales peuplades de l'Amérique, tant entre eux qu'avec des Mongols et des Toungouses. Je conviens

qu'il existe quelque ressemblance de conformation entre les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique, et ceux de la partie la plus orientale de l'Asie (1). Quant à la conformité physique des derniers avec les anciens habitans du Mexique, du Pérou et d'autres peuples de l'Amérique méridionale, je persiste à la nier, car elle ne me paraît nullement démontrée; d'autant moins que les premières relations des Espagnols et des Portugais nous représentent les habitans de ces pays comme des peuples bien faits, selon notre manière de voir (2).

---

(1) Voyez ce que j'ai dit sur cet objet dans mon *Asia Polyglotta*, page 322. J'y émets l'opinion que les *Tchouktchi* sont une tribu américaine qui a traversé le détroit de Bering, pour venir habiter la pointe orientale de l'Asie.

(2) M. *Ambroise Lanfear*, de New-Yorck, voyageur très-instruit, qui a parcouru la plus grande partie des États-Unis, a eu, pendant son séjour en Russie, occasion de voir des Kalmuks et d'autres peuples de la même race. Il m'assure que la seule ressemblance qu'il trouve entre ces derniers et les sauvages de sa patrie, consiste dans les pommettes saillantes, communes à tous les deux. Mais il soutient que l'œil de l'Américain est plus grand, et ressemble plutôt aux yeux européens. Ce même voyageur a souvent vu des indigènes du Mexique septentrional, qui viennent vendre leurs chevaux en Louisiane. La conformation de leurs figures lui semblait très-analogue à celle des blancs. D'ailleurs M. de Humboldt a déjà indiqué la grande différence qui existe entre la structure du crâne

La couleur cuivrée des Américains doit encore empêcher de les confondre avec les Mongols, qui sont loin d'avoir un teint de froment, comme M. Linck le prétend. Au contraire, les femmes mongoles et kalmukes, qui ne s'exposent pas au soleil et à l'air, sont aussi blanches que les Européennes; la couleur rembrunie des hommes provient en grande partie de ce qu'on laisse courir, en été, les petits garçons tout nus jusqu'à l'âge de puberté. Il faut y joindre l'habitude de rester pendant les grandes chaleurs des heures entières dans les rivières, tant pour se baigner, que pour rafraîchir les chevaux. Les Chinois aussi sont plus ou moins jaunes, tandis que leurs femmes, qui se tiennent très-couvertes et enfermées chez elles, sont blanches et ont souvent un teint éblouissant. Les habitudes influent sur la couleur de la peau des peuples, quand elle n'est pas innée, mais on ne peut assurer que le climat, la manière de vivre, les privations et principalement la nour-

---

américain et celui des habitans de l'ancien continent. Or la différence de cette structure, érigée par les naturalistes en signe caractéristique et inaltérable pour distinguer les races humaines, démontre que les Américains ne sont pas de la même souche que les Mongols et les Malais, ou bien toute la théorie des races humaines de M. Linck est prête à s'écrouler, d'après l'observation de M. de Humboldt.

riture, puissent produire, pendant une longue série de siècles, des changemens considérables dans la formation des parties osseuses du corps humain, et principalement dans celle du crâne. La science naturelle est encore trop peu avancée, sur certains points, pour pouvoir décider ces questions; leur solution me paraît réservée aux générations futures, qui seront en possession de toutes les données qui nous manquent.

Voici l'aperçu général de l'hypothèse de M. Linck sur les trois races adoptées par lui : « Les *Nègres* et les *Caucasiens*, dit-il (Vol. I, » p. 134), occupent le milieu, et les *Mongols* en- » tourent tout le continent, comme une large » bordure. Ils commencent à la pointe méridio- » nale de l'Afrique, habitent les îles de la Sonde, » une partie de celles de la mer du Sud, la Nou- » velle-Hollande, toute l'Asie orientale et sa » partie avancée vers le nord, se montrent dans » le voisinage du pôle, dans les peuplades des » Samoïèdes et des Eskimaux, et ferment le cercle » par la longue série des nations américaines. » Les *Nègres*, au contraire, ne forment qu'une » bande étroite au milieu, renfermée entre les » tropiques, et qui passe par l'Afrique, les îles » de la Sonde jusqu'à l'Archipel le plus occi- » dental de la mer du Sud. Entre les Mongols et » les Nègres, et au nord des derniers, sont pla-

» cés les *Européens*, séparés d'eux par la mer,
» qui les confine au sud. Des limites entre ces
» peuples se trouvent tantôt distinctement tra-
» cées, tantôt plus ou moins effacées. Ici nous
» voyons des nations commençantes qui se sont
» mélangées avec des races différentes; là, nous
» en découvrons d'autres auxquelles la religion,
» les mœurs et l'orgueil national ont conservé
» leur pureté. »

Supposons un moment que le système des trois races à caractères inaltérables fut exact; il s'ensuivrait alors que la formation distincte de ces races eût été antérieure à tout perfectionnement moral du genre humain, et par conséquent antérieure à la parole. Pour expliquer la conservation de la pureté des races, il faudrait également admettre que leurs premiers ancêtres se fussent séparés les uns des autres avant d'avoir atteint l'âge de puberté.

Nous voyons donc *les trois pères du genre humain*, fils d'un seul père dont l'organisation aurait renfermé trois caractères différens, éclos à la première génération, se quitter et partager le continent entre eux, avant l'usage de la parole. Il s'ensuivrait que les descendans de chacun des trois premiers couples auraient adopté chacun une langue particulière. Or, si la parole est postérieure à la dispersion du genre humain, je de-

mande à tous ceux qui adhèrent au système des races, comment ils expliquent le grand nombre de ressemblances entre les termes désignant les *choses naturelles* et les *objets de première nécessité*. Ces termes sont souvent les mêmes chez les races différentes, tant pour le son que pour la signification. Entre des milliers d'exemples, je ne choisirai qu'un petit nombre de mots appartenant à la prétendue race *mongole* et à celle des *Caucasiens* (1).

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Ail.	Mandchou, *elou*.	Français, *ail*.
Aimer.	Chinois, *liuen*, *loui*.	Allemand, *lieb*-en.
Air, haleine.	Mongol, *ouhr*, *agour*.	Latin, *aer*.
Année.	Japonais, *tochi*.	Ingouche, *tæchio*.
	Mandchou, *ania*.	Latin, *ann*-us.
	Mongol, *on*.	
Arbre.	Samoïède-motore, *hœ*.	Géorgien, *hé*.
Argile.	Mongol, *chabor*.	Lesghi, *tchabar*.
Assiette, poêle.	Chinois, *phan*.	Allemand, *pfanne*.

(1) Il serait impossible de soutenir qu'un peuple puisse emprunter d'un autre les dénominations des objets contenus dans cette liste.

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Automne.	Japonais, *aki.*	Ingouche, *akhk.*
Avoine.	Mandchou, *hifé.*	Allemand, *hafer.*
Badinage.	Mongol, *chok.*	Latin, *joc*-us.
Beau.	Chinois, *chen.*	Allemand, *schoen.*
	Chinois, *moei.*	Hollandais, *mooi.*
Bien, bon.	Chinois, *pien.*	Latin, *bene.* Français, *bien.*
Bile.	Mandchou, *silkhi.*	Russe, *jeltch.*
Blanc.	Kourile, *tetar*, *tedari.*	Géorgien, *t'et'ri.*
Bleu.	Chinois, *hiuan.*	Grec, κύαν-ος.
	Chinois, *tsing.*	Russe, *sinïi.*
Bœuf.	Mongol, *char.*	Hébreu, *chor.*
	Japonais, *ouchi.*	Lesghi, *och;* Allemand, *ochs.*
Bœuf sauvage.	Mongol, *bouka.*	Slave, *byk* (bœuf).
Bon, beau.	Mongol, *sain.*	Allemand, *schœn*
Bouc.	Mandchou, *kotcha.*	Russe, *koza.*
Bouche.	Iles des Amis, *motou.*	Livonien, *moutté.* Anglais, *mouth.*
	Samoïède et Toungouse, *ang*, *anga.*	Zend, *aonghé.*
	Chinois, *k'eou.*	Albanais, *goá.*
Bouche ouverte.	Chinois, *pa*, *ba.*	Français, *bâiller.*
Boue.	Mandchou, *boulo.*	Slave, *boloto.*
Bossu.	Mandchou, *bokto.*	Allemand, *buck*-el, *buck*-lig.
Boule.	Chinois, *kio*, *kiou;*	Allemand, *kug*-el.
Celui.	Mandchou, *teré.*	Allemand, *der.*

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Cendre.	Chinois, *tsin*.	Latin, *cin*-is.
Chaleur.	Japonais, *atsi*.	Allemand, *hitze*.
	Mongol, *khaloun*.	Latin, *cal*-or.
Chercher.	Chinois, *seou*.	Allemand, *such*-en.
Cheval.	Mongol, *mori*.	Allemand, *maehre*.
Cheveu.	Chinois, *hao*.	Allemand, *haar*.
	Kamtchadale, *tcheron*.	Kazikumuk, *tchara*.
Chie.	Mandchou, *kaka*.	Latin, *caca*.
Chien.	Chinois, *kiuan*.	Grec, κύων.
	Japonais, *kocha*.	Ossète, *kodch*, *koudj*.
Ciel.	Japonais, *sora*.	Sanskrit, *swarga*.
Cochon.	Chinois, *hao* (1).	Anglais, *hog*.
	Japonais, *bouto*.	Lesghi d'Antsoukh, *boton*; Kabountch, *boutlo*.
	Mongol, *gakhai*.	Ingouche, *khaka*.
Cœur.	Kamtchadale, *goullougou*.	Breton, *galoun*.
Combattre.	Chinois, *fan*.	Allemand, *feind*.
Compter.	Mandchou, *bodombi*.	Latin, *puta*-tio, sup*puta*-re.
Corne.	Japonais, *tsuna*.	Hindoustani, *sing*. Allemand, *zinke*.

(1) Dans les mots chinois, la dernière consonne manque souvent, tandis qu'elle se retrouve dans les racines des autres langues.

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Corneille.	Mongol, *kuré.*	Latin, *cornix.*
Cou.	Mongol, *kholoï.*	Latin, *collum.*
Couler.	Chinois, *lieou, liou.*	Grec, ῥέω.
		Latin, *rivus.*
		(*l* pour *r*).
	Chinois, *lin.*	Allemand, *rin*-nen.
Couper.	Chinois, *kou.*	Français, *coup*-er.
	Japonais, *saki.*	Latin, *seca*-re.
Craindre.	Chinois, *pa.*	Latin, *pav*-ere.
Cuiller.	Mandchou, *kouili.*	Français, *cuiller.*
		Allemand, *kelle.*
Démon.	Mandchou, *khou-*	
	tou,	Russe, *koud.*
	ari.	Persan, *ari*-man.
Derrière, cul.	Mongol, *arou.*	Français, *arrière.*
		Allemand, *arsch.*
Deux ensemble.	Chinois, *pei, bei.*	Allemand, *bei*-de.
Dieu.	Kamtchadale, *kout.*	Persan, *khouda.*
Digue.	Chinois, *tang.*	Allemand, *damm.*
Diviser.	Chinois, *fun, fen.*	Latin, *findere.*
Doctrine.	Mandchou, *tat-*	
	chin.	Anglais, *teaching.*
Donnez.	Chinois, *ki, gi.*	Allemand, *gieb.*
Drapeau.	Chinois, *fan.*	Allemand, *fahne.*
Éclair.	Chinois, *chen.*	Allemand, *schein.*
Empereur (anciennement *Dieu.*)	Chinois, *ti, di.*	Latin, *div*-us, *deus.*
		Grec, δίς.
Épais, fort.	Mandchou, *lour.*	Français, *lourd.*

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Épis.	Lappon, *agna.*	Latin (ancien), *agna.*
Et.	Chinois, *ki.*	Grec, *xai.*
Être (un).	Chinois, *we.*	Allemand, *wes*-en.
Étourdi, hébêté.	Mandchou, *toul-ba.*	Allemand, *toelpel.*
Était.	Mongol, *bolé.*	Russe, *byl.*
Fendre.	Chinois, *fen, fun.*	Français, *fendre.*
Feuille.	Japonais, *fa.*	Bengali, *pata.*
Feu.	Kourile, *apeh.*	Breton, *afo.*
Fils.	Chinois, *tsee.*	Géorgien, *tsé.*
Fin	Chinois, *fi.*	Allemand, *fein.* Français, *fin.*
Forêt.	Kamtchadale, *ououd.*	Anglais, *wood.*
Foyer.	Mand. *fouskhou.*	Latin, *focus.*
Fuir.	Chinois, *fou.*	Latin, *fug*-ere.
Gai.	Mandchou, *kek.*	Allemand, *kek.*
Glisser.	Mandchou, *gal-dchou.*	Allemand, *glitsch*-en.
Gorge.	Mongol, *khohli.*	Allemand, *kehle.*
Glace.	Japonais, *kori.*	Hébreu, *kerakh.*
	Japonais, *sima.*	Slave, *zima* (hiver).
Grand.	Mandchou, *amba; ambula.*	Latin, *ampl*-um.
Grand, long.	Chinois, *long.*	Latin, *long*-us.
Gras.	Chinois, *fei.*	Allemand, *feist.*
Habiter.	Chinois, *wo.*	Allemand, *wohne.*
Hache.	Mongol, *souka.*	Latin, *secu*-ris, *seca*-re.
Haine.	Chinois, *hen.*	Français, *haine.*

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Haine.	Mandchou, *hata*, *khata*.	Anglais, *hate*.
Haut.	Chinois, *kao*.	Breton, *cau*.
Herbe.	Toungouse, *orot*.	Danois, *urt*.
	Japonais, *kousa*.	Ossète, *khos*.
Hibou.	Mongol, *ouhli*.	Bas-Allemand, *uhle*.
		Latin, *ulu*-la.
	Mantchou, *iabou-la*.	Francais, *hibou*.
Honte.	Chinois, *hoen*.	Français, *honte*.
Je n'ai pas le tems.	Mongol, *tchoulo oughé*.	Grec, σχολὴ ουχί.
Ile.	Javan, *nousa*.	Grec, νῆσος.
Jour.	Kamtchadale, *tâs*.	Allemand, *tag*.
Juste, bon.	Mandchou, *tob*.	Hébreu, *tob*.
Lange.	Mandchou, *lapi*.	Allemand, *lappe*.
Langue.	Mandchou, *ilen-gou*.	Latin, *lingua*.
Lent.	Mandchou, *lang*.	Allemand, *lang*, *lang-sam*.
Lèvre.	Japonais, *pir*.	Ossète, *bil*.
Libre.	Mandchou, *soula*.	Latin, *solu*-tus, *solv*-ere.
Lier.	Chin. *bang*, *pung*, *bung*.	Allemand, *bind*-en.
Loi.	Chinois, *fa*.	Latin, *fas*.
Lui.	Chinois, *t'a*, *t'o*.	Hindoustani du Dekan, *to*.
		Kazikumuk, *thœ*.
Lune.	Mongol, *sara*.	Syriaque, *sara*.
	Chinois, *iue*.	Cophte, *io*.

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Main.	Iles des Cocos, *lima.*	Écossais ancien, *laem.*
	Mongol, *gar.*	Sanskrit, *kara.*
		Grec, χειρ.
Maison.	Mongol, *gar, ger.*	Sanskrit, *gar.*
Maisonnette.	Mongol, *baraka.*	Français, *baraque.*
Maître, seigneur.	Mongol, *noïon.*	Sanskrit, *noïon.*
Mal.	Mandchou, *ekhé.*	Zend, *eghé.*
Mâle.	Mongol, *éré.*	Allemand, *er.*
Mangez.	Mongol, *idé.*	Latin, *ede.*
Marchandise.	Mongol, *bara, wara.*	Allemand, *waare.*
Massue.	Mandchou, *maï-tou.*	Persan, *mitou.*
Matin.	Chinois, *tan.*	Anglais, *dawn.*
Mêler.	Chinois, *mang.*	Allemand, *mang, meng*-en.
Mer.	Chinois, *iang.*	Hébreu, *iam.*
	Mongol, *dalai.*	Grec, θάλασσα.
Merde.	Chinois, *chi.*	Français, *chie.*
Mère.	Kamtchadale, *ella.*	Andi (Caucase), *illa.*
Miel.	Chinois, *mie.*	Latin, *mel.*
		Français, *miel.*
Mien (le).	Mandchou, *me-ningué.*	Allemand, *meinige.*
Mon.	Mandchou, *mini.*	Allemand, *mein.*
		Bas-Allemand, *myn.*
Montagne.	Toungouse, *oura.*	Grec, ὄρος.
Moudre.	Chinois, *mo.*	Latin, *mol*-ere.
Moule.	Chinois, *mou.*	Français, *moule.*

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Mouton.	Chinois, *iang*.	Servien, *iagnæ*.
		Latin, *agn*-us.
Mouton à cornes.	Mandchou, *bouka*.	Allemand, *bock*.
		Français, *bou*.
Navire.	Kourile, *tchip*.	Allemand, *schiff*.
		Anglais, *ship*.
	Toungouse, *djav*	Breton, *chaf*.
Neige.	Chinois, *siué*.	Abaze dans le Caucase, *sé*.
Nez.	Mandchou, *oforo*.	Hébreu, *af*.
	Chinois, *pi*.	Tcherkesse, *pe*.
	Japonais, *fana*.	Ossète, *findz*.
Noir.	Japonais, *kouroi*.	Turc, *kara*.
	Iles des Amis, *sia*.	Persan, *siàh*.
Non.	Mongol, *oughé*.	Grec, *οὔκ*.
Nuit.	Chinois, *iè*.	Finnois Carélien, *ie*.
OEil.	Chinois, *ian*.	Hébreu et Arabe, *ain*.
Oie.	Japonais, *gan*, *kan*.	Allemand, *gans*.
Oignon.	Mandchou, *engoule*.	Français, *oignon*.
Oiseau.	Japonais, *tori*.	Arabe, *tiour*, *tur*.
Oiseaux (petits).	Mandchou, *tchetsike*.	Allemand, *zeisig*.
		Russe, *tchijik*.
Ordonnance.	Mandchou, *hese*, *khese*.	Allemand, *heiss*-en, ge-*heiss*.
Ordre, règle.	Chinois, *lie*.	Latin, *lex*.
Oreille.	Chinois, *oulh*, *ourh*.	Allemand, *ohr*.
Os.	Kourile, *pone*.	Anglais, *bone*.

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Os.	Chinois, *ko.*	Slave, *kost.*
	Mongol, *iassou.*	Latin, *os*, *ossis.*
Ouragan	Mongol, *borogòn.*	Slave, *bouria.*
Ouvrage, travail.	Mandchou, *faksi.*	Latin, *fac*-ere.
Pantoufle.	Mandchou, *sabou.*	Français, *sabot.*
		Espagnol, *sapata.*
Paquet.	Mandchou, *pak-san.*	Allemand, *pack.*
Par.	Mandchou, *deri*	Allemand, *durch.*
Passer.	Chinois, *mai.*	Latin, *meo.*
Pendre.	Chinois, *hiuan.*	Allemand, *hang*-en.
Perdre.	Chinois, *lo.*	Anglais, *lose.*
Petit.	Mongol, *baga*, *bakha.*	Walish, *bakh.*
		Erse, *beag.*
	Japonais, *ko.*	Zend, *ke.*
Peu.	Kourile, *pon.*	Anglais, *puny.*
Pied.	Mandchou, *pet'hé.*	Latin, *pes*, *pedis.*
Pierre, rocher.	Mongol, *tcholo.*	Russe, *tchelo* (rocher du rivage).
Pierre.	Kamtchadale, *koual.*	Géorgien, *koua.*
		Arménien, *kouar.*
Plein, rempli.	Chinois, *fo.*	Allemand, *voll.*
Pluie.	Mongol, *bara.*	Persan, *baran.*
Poignard.	Chinois, *tao, dao.*	Anglais, *dag.*
Poisson.	Célèbes, *balé.*	Turc, *balyk.*
Pot à eau.	Chinois, *k'ang.*	Allemand, *kanne.*
Pouvoir.	Chinois, *k'e.*	Allemand, *kœn*-nen.
Prairie.	Mandchou, *loukou.*	Slave, *loug.*
Précipice, escarpé.	Chinois, *iaï.*	Allemand, *jæh.*
Prendre.	Chinois, *long.*	Allemand, *lang*-en.
	Chinois, *na.*	Allemand, *nahm.*

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Présent, en face.	Mandchou, *barou*.	Persan, *bareh*.
Prince.	Chinois, *kiun*.	Allemand, *koen*-ig.
Printems.	Japonais, *for*.	Islandais, *vor*.
		Suédois, *vâr*.
		Latin, *ver*.
Profond.	Chinois, *ti*.	Allemand, *tief*.
Racine (origine).	Chinois, *pun*.	Zend, *bon*.
Rassasié.	Mongol, *zato*.	Allemand, *satt*.
Recueillir.	Chinois, *lian*.	Anglais, *glean*.
Redoute.	Mandchou, *chan-tsin*.	Allemand, *schanze*.
Resplendissant.	Mandchou, *bolgo*.	Latin, *fulg*-idus.
Rouge.	Chinois, *houng*.	Persan, *khoun* (sang).
Sang.	Mandchou, *senghi*.	Latin, *sanguis*.
	Japonais, *tsi*.	Tchetchentse, *tsi*.
Scier.	Chinois, *sio*.	Allemand, *sæg*-en.
Semer.	Chinois, *sa*.	Allemand, *sae*-en.
		Suédois, *sâ*.
Seulement.	Mandchou, *tang*.	Latin, *tant*-um.
Soleil.	Manchou, *choun*.	Anglais, *sun*.
		Allemand, *son*-ne.
Sonner.	Chinois, *ling*.	Allemand, *kling*-en.
Son, ton.	Mongol, *dohn*.	Latin, *ton*-us.
Tard.	Mandchou, *lata*.	Anglais, *late*.
Terre.	Chinois, *ti, t'ou*.	Nouv. Calédonie, *do*.
		Breton, *tit*.
	Japonais, *tsi*.	Tcherkesse, *tchi*.
	Kamtch. *symmit*.,	Persan, *zemin*.
Tête.	Japonais, *koobe*.	Allemand, *kopf*.

	PRÉTENDUE RACE MONGOLE.	PRÉTENDUE RACE CAUCASIENNE.
Tête.	Kamtch. *khobbel-koltch.*	Grec, *κεφαλὴ.* Arménien, *kloukh.* Save, *golowa.*
Toi, tu.	Mandchou, *si.*	Grec, *σύ.*
Ton, son.	Mongol, *dohn.*	Latin, *ton-us.*
Tortue.	Chinois, *koui.*	Géorgien, *kouie.*
Tous.	Mandchou, *ghe-mou.*	Persan, *hemeh.*
	Mongol, *aliba, olan.*	Allemand, *alle.*
	Chinois, *tou.*	Latin, *tot-us.* Français, *tous.*
Tout.	Chinois, *fan.*	Grec, *πᾶν.*
Tranchant, instrument.	Mongol, *mèssè.*	Allemand, *messer.*
Trois.	Chinois, *san.*	Géorgien, *sami.*
Trou.	Chinois, *k'oung.*	Ossète, *khounk.*
Urine.	Mandchou, *sikhé.*	Allemand, *seiche.*
Vague.	Chinois, *lang.*	Estonien, *laine.*
Vallée.	Mongol, *tala.*	Allemand, *thal.*
Vase (boue).	Chinois, *va.*	Français, *vase.*
Vent.	Chinois, *fung.*	Allemand, *wind.*
Vieux.	Mandchou, *sakda.*	Hébreu, *zaken.*
Visage.	Chinois, *mien.*	Allemand, *miene.*
Voleur.	Iles de la Société, *vordou.*	Russe, *vor.* Latin, *fur.*
Vite.	Mandchou, *oïlori.*	Allemand, *eilig.*
Zèle.	Mandchou, *oïfo.*	Allemand, *eif-er.*

Cette affinité de langues paraît être décisive, et je ne crois pas me tromper, en déclarant insoutenable la doctrine des *trois*, et même des *cinq races humaines*.

La grande extension que M. Link donne à ses Mongols, l'a engagé d'adopter les suppositions de ceux qui pensent que la population de l'Amérique a pu s'effectuer par des tribus, qui, venues l'Asie septentrionale, auraient passé le détroit de Behring.

Voici ses propres paroles, qui paraissent beaucoup trop positives à cet égard.

« Le chemin par lequel le nouveau continent » a été peuplé par l'ancien est trouvé. La côte » nord-ouest de l'Amérique est si proche de celle » du nord-est de l'Asie, que la communication » a pu avoir lieu sans difficulté; les Russes, à » l'époque de leurs découvertes, se trouvaient » depuis long-tems en Amérique, avant de le » savoir. Le nord-est de l'Asie était autrefois » habité par des nations plus nombreuses et plus » policées, que ne le sont celles qui l'occupent à » présent; témoins leurs tombeaux et autres restes » de l'antiquité qu'on y découvre. On rencontre » de même, dans l'Amérique septentrionale, » des ruines qui font présumer qu'elle a été plus » peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. »

Les assertions de l'auteur sur l'ancienne civili-

sation et sur la puissance des peuples dont il parle, paraissent erronées. Les monumens sépulcraux de la Sibérie méridionale appartiennent la plupart aux *Kirghiz*, et à d'autres tribus turques, et ne datent que de quelques siècles. D'autres ruines, et principalement celles des temples qu'on trouve tant en Sibérie qu'en Mongolie, sont celles des édifices élevés par des Mongols qui suivaient la religion de Bouddha; par conséquent elles sont encore moins anciennes. Il suffit d'ouvrir les historiens chinois, pour se convaincre que la partie du nord-est de l'Asie a toujours été occupée par les mêmes nations, et que leurs langues, leurs usages, leurs superstitions et leur manière de vivre, étaient absolument telles qu'on les trouve encore chez les peuples de la race toungouse et mongole et chez les différentes tribus youkaghires, kamtchadales et koraikes.

Que répondrait d'ailleurs M. Link à quelqu'un qui lui dirait : « Ce que vous citez pour prouver » l'origine asiatique des Américains me dé» montre justement le contraire : car je prétends » que c'est de l'Amérique que sont venues les » tribus qui habitent le nord-est de l'Asie, jus» qu'au Ieniseï et jusqu'à la grande muraille de la » Chine. J'ai d'ailleurs pour mon opinion l'exem» ple des Tchouktchi, qui certainement sont » venus de l'Amérique, et qui parlent la même

» langue que les Eskimaux et les Groenlandais. »

Si la population du Nouveau-Monde a véritablement été effectuée par des tribus venues de l'Asie septentrionale, cet événement doit être antérieur aux tems historiques, et même à la dernière grande inondation qui a couvert les lieux les moins montagneux de la surface du globe. Car il est impossible que, depuis la fuite de *Pou nou tchhenyu*, ou depuis dix-sept siècles, les langages de l'Amérique aient pu changer au point qu'on ne trouve pas un plus grand nombre de conformités entre leurs racines et celles des idiomes de l'ancien continent. Tout le monde sait d'ailleurs par le grec, le latin, le syriaque et tant d'autres langues, que leurs traits caractéristiques ne s'effacent pas si promptement.

Il nous semble que cette stabilité de la charpente des langues aurait dû empêcher les savans de tirer des conséquences prématurées des ressemblances qui se trouvent entre plusieurs mots des idiomes de peuples de l'Amérique, et ceux des langues de l'ancien continent. Cependant quelques auteurs ont voulu profiter de ces analogies pour établir une filiation des Américains, et ramener leur origine à tels ou tels peuples de diverses parties de l'ancien monde; leurs travaux sur ce point annoncent plus de zèle que de sagacité.

Aucun écrivain n'a peut-être été plus malheureux que M. *Malte-Brun*, en voulant établir une espèce de système basé sur ces ressemblances. C'est sur *soixante-quatorze* mots américains qui ont quelqu'identité avec ceux des autres langues du monde, qu'il fonde les conclusions stivantes. (Voyez sa Géographie, vol. V., p. 212).

« 1° Des tribus asiatiques, liées de parenté » et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré » vers l'Amérique en suivant les bords de la » mer Glaciale et en passant le détroit Behring. » Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili » et jusqu'au Groenland.

» 2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et » d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les » Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan.

» Cette émigration s'est étendue pour le moins » jusqu'au Mexique.

» 3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et » d'idiome avec les Toungouses, les Mandchou, » les Mongols et les Tatars, se sont répandues, » en suivant les hauteurs des deux continens, » jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

» 4° Aucune de ces trois émigrations n'a été » assez nombreuse pour effacer le caractère ori-

» ginaire des nations indigènes d'Amérique. Les » langues de ce continent ont reçu leur dévelop- » pement, leur formation grammaticale et leur » syntaxe, indépendamment de toute influence » étrangère.

» 5° Les émigrations ont été faites à une époque » à laquelle les nations asiatiques ne savaient » compter que jusqu'à deux ou tout au plus jus- » qu'à trois, et où elles n'avaient pas formé com- » plétement les pronoms de leur langue.

» 6° Quelques mots malais, javanais et polyné- » siens ont pu être transportés dans l'Amérique » méridionale, avec une colonie de Madécasses, » plus facilement que par la route du Grand- » Océan, où les vents et les courans ne favorisent » pas la navigation dans une direction orientale.

» 7° Un certain nombre de mots africains pa- » raissent avoir été transportés par la même voie » que les mots malais et polynésiens; mais les uns » et les autres n'ont pas été reconnus en assez » grande quantité, pour pouvoir servir de base à » aucune hypothèse.

» 8° Les mots de langues européennes qui » paraissent avoir passé en Amérique, provien- » nent des langues finnoises; ils se rattachent au » nouveau continent, par les langues permienne, » ostiaque et youkagire. Rien dans les langues » persane, germanique, celtique; rien dans les

» langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni » dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indi- » que des émigrations anciennes vers l'Amérique.

» Voilà le résultat de nos recherches et de celles » de nos devanciers. »

Est-il possible qu'un savant aussi distingué, ait pu s'enfoncer dans le pays des chimères, au point de se laisser inspirer par soixante-quatorze mots américains, les huit articles dogmatiques qu'on vient de lire, et qui déparent les pages d'un ouvrage aussi justement estimé que la Géographie de M. Malte-Brun ?

Parvenu à trouver un beaucoup plus grand nombre d'analogies entre les langues du Nouveau-Monde et celles de l'ancien continent, que celles qu'on avait recueillies jusqu'à présent, je les donne ici comme des pièces de procès. Mais est-il tems d'en tirer des conséquences ? La différence des races humaines est un fait démontré par l'histoire naturelle jusqu'à l'évidence : cependant nous ne sommes pas encore à même de les distinguer clairement les unes des autres. Il est indubitable qu'il en existe plus que *trois* et plus que *cinq*; mais ce n'est qu'avec le tems que nous parviendrons à leur poser des limites, et à reconnaître les peuples produits par les mélanges des races auxquels jusqu'à présent on n'a fait que peu d'attention. Supposer que les Américains tirent

leur origine des peuples qui existent à présent sur l'ancien continent, c'est aller contre l'évidence des signes caractéristiques qui distinguent leurs races de celles de l'Ancien-Monde. D'un autre côté, les analogies manifestes qui se trouvent entre les racines des langues américaines et celles des autres idiomes du monde, nous démontrent que ces racines dérivent d'une seule et même origine. Mais voici les faits :

	LANGUES AMÉRICAINES (1).	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Arbre, bois.	Caraïbe, *hüéhüé.*	Géorgien, *hé.*
		Motore, *hae.*
Arbre.	Macali (Br.) *mé.*	Toungouse, *mo.*
	Kamakou (Br.) *hi.*	Samoïède-Motore, *hœ.*
		Géorgien, *hé.*
Argile.	Caraïbe, *teütéli.*	Hébreu, *tyt.*
		Chaldéen, *titou.*
		Samoyède de Tomsk, *tüou.*

(1) Pour faciliter au lecteur la recherche des noms des langues de l'Amérique, j'ai tâché d'indiquer, par les abréviations suivantes, la partie de cette partie du monde où on les parle. S. signifie *Sud* ou *Amérique méridionale;* Br., *Brésil;* Mex., *Mexique;* Moy., *Amérique moyenne;* N., *Nord*, ou *Amérique septentrionale.* L'*F* qui suit quelques mots caraïbes, indique qu'ils sont de la langue des femmes.

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Blanc.	Aimara (Br.) *han-kko.*	Wogoule de Berezow, *iang.*
	Maya (Yucatan), *zak.*	Ostiake et Samoyède de Narym, *tchaga.*
	Cora (Mexique), *kouaina.*	Ingouche, *kaïn.*
		Touchi, *kouïn.*
		Tchetchentse, *keïn.*
	Cochimi (Mex.),	Erse d'Écosse, *gial.*
	Othomi (Moy.), *ttexi.*	Samoyède de Tomsk, *tèg.*
	Caraïbe, *alou.*	Lesghi de Dido, *alouka.*
		Samoyède, *ïalana*, *ïalighe.*
Bouche.	Guaraniet Homagua (Br.), *yourou.*	Walaque, *goura.*
	Toupi (Br.), *pourou.*	Géorgien, *piri.*
	Lule (S.), *ka.*	Tubetain, *ka.*
	Vilela (S.), *yep.*	Coréen, *yeep.*
	Araucana (S.), *oün.*	Wotiake, *oum.*
	Othomi (Moy.), *né.*	Samoyède de Poustozersk, *nè.*
Boue.	Caraïbe, *niallali.*	Samoyède de Narym, *niangga.*
		Zyraine, *niait.*
Chair.	Kamakou (Br.), *kiona.*	Avare du Caucase, *khian.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Chat.	Caraïbe, *mechou.*	Turc de la Sibérie, *mychyk.*
Cheveu.	Maya (Yucatan), *tzots.*	Turc de Tobolsk, *tsats.*
	Cora (Mexique), *kepoati.*	Latin, *capillus.*
	Othomi (Moy.), *ichtto.*	Mongol, *issy.*
		Afaghane, *ikhte.*
	Algonkine (N.), *lissis.*	Yende, *lossi.*
	Caraïbe, *ouéche.*	Sorabe, *ouossé.*
Ciel.	Tupi (Br.), *ibàka.*	Mandchou, *abka.*
	Caraïbe, *oubékou.*	
	Araucana (S.), *houenou.*	Anglo-Saxon, *heven.*
		Anglais, *heaven.*
	Lule (S.), *zo.*	Lesghi de Khoundzakh, *zob*, *zov.*
	Maya (Yucatan), *kaan.*	Koriake, *khaian.*
	Maipura (Orinoco), *eno.*	Breton, *èn.*
Chien.	Makoni (Br.), *poko.*	Touchi, *poegou.*
	Kamakou (Br.), *iaké.*	Tcherkesse, *hak.*
Cochon.	Caraïbe, *bouirokou.*	Kazi Kumuk, *bourkou.*
		Latin, *porcus.*
		Ostiake, *pourys*, *poros.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Cochon.		Wogoule, *boros.*
		Samoyède, *porys.*
Cou.	Maya (Yucutan), *kàl.*	Latin, *col*-lum.
	Yarura (Orinoco), *gòro.*	Andi du Caucase *garou*
	Patakho (Br.), *mai.*	Tchouvache, *miï.*
Dent.	Tupi et Brésilien, *tanha.*	Danois et Suédois, *tand.*
		Islandais, *tonn.*
		Bengali, *dant.*
	Kîchua (Peru), *kirou, kero.*	Kazi-Kumuk (Caucase), *kertchi.*
	Kitena (Peru), *kirou.*	Arménien, *kérik.*
	Algonkine (N.), *tibit.*	Samoyède, *tibé.*
	Kiriri (Br.), *dza.*	Tcherkesse, *dza.*
	Cora (Mexique), *tameti.*	Karasse, *dymida.*
		Koibale, *temè.*
	Kamakou (Br.), *io.*	Chinois, *ia.*
Deux.	Caraïbe, *bîama.*	Basque, *bi.*
		Latin, *bis.*
Dieu.	Guarani (Br.), *toupa.*	Basque, *duv, douv.*
	Mexicain, *teo*-tl.	Grec, Θεός.
Eau.	Kiriri (Pr.), *dzou.*	Turc, *sou.*
	Guarani et Tupi, *i.*	Samoyède de Poustozersk, *i.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Eau.	Lule (S), *to*.	Sanskrit, *toya*-m.
	Viléla (S.), *ma*.	Arabe, *mâ*.
		Chaldéen, *mai*.
		Pehlwi, *mia*.
	Caraïbe, *tonâ*.	Ossète, *don*.
		Nouvelle Guinée, *dan*.
	Kitena (Peru), *iakou*.	Kouchhasib-Abaze, *agou*.
	Yarura (Orinoco), *ouvi*.	Nouvelle Zélande, *aoui*.
		Nouvelle Calédonie, *oöi*.
	Kamakou (Br.), *sin*.	Kazi Kumuk, *sin*.
		Akoucha, *chïn*.
Écorce.	Caraïbe, *óra*.	Slave, *kora*.
		Iles de la Société, *hóhore*.
Enfant.	Malali (Br.), *ako*.	Iakoute, *ago*.
Étoile.	Othiomi (Moy.), *tzœ*.	Lesghi, *tza*.
	Algonkine (N.), *alang*.	Kotowe (Sibérie), *alagan*.
		Assane, *alak*.
Feu.	Caraïbe, *illeme*.	Frisien, *il*.
		Anglo-Saxon, *eled*.
		Wogoule, *oulœ*.
	Caraïbe, *oüâttou*.	Turc, *ot*.
		Servien, *outra*.
		Tchouvache, *ouot*.

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Feu.	Guarani et autres langues du Brésil, *tata.*	Wogoule, *tat.*
	Maipura (Orinoco), *katti.*	Arintse et Kotowe, *khot.*
	Araucana (S.), *kouthal.*	Assane, *hatti.*
Fils.	Caraïbe, *imoulou.*	Toungouse de Nertchinsk, *omolghi.*
	Caraïbe, *imakoú.*	Ioukaghire, *oméketghé.*
Forêt.	Guarani (B.), *kaa.*	Magindano, *kahoi.*
	Zamuka (S.), *pit.*	Samoyède d'Obdorsk, *pidira.*
	Othomi (Moy.), *tæhe.*	Iakoute, *tæ.*
		Géorgien, *tkhé.*
Froid.	Makoni (Brésil), *khaam.*	Chinois, *han*, *khan.*
Front.	Araucana (S.), *thol.*	Walish, *tqal.*
	Guarani (Br.), *tsiba.*	Arabe, *djibin.*
	Tupi (Br.), *ziba.*	
	Kichua (Péru.), *matti.*	Multani, *mata.*
	Yarura (Orinoco), *daite.*	Samoyède d'Obdorsk, *tai.*
	Othomi (Moy.) *dé.*	
	Tamanaca (S.), *peri.*	Letton, *père.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Front.		Krivo-Livonien, *pere.*
	Abipone (S.), *naatap.*	Tcherkesse, *nata.*
	Botokoudi (Br.), *kan.*	Mordouine, *konia.*
	Malali (Br.), *hake.*	Touchi, *haka.*
	Caraïbe (F.), *érébe.*	Iles de Société, *erei.*
		Sandwiche, *heraïi.*
Genou.	Caraïbe, *iékonali.*	Grec, *γονυ.*
Gorge.	Araucana (S.), *pel.*	Tongouse, *belga.*
		Mandchou, *bilkha.*
	Guarani (Br.), *agoura.*	Dougore (Caucase), *ekour.*
	Aimara (Br.), *kounka.*	Samoyède de Poust-ozersk, *khoungŏ.*
		Andi (Caucase), *konky.*
	Yarura (Orinoco), *goró.*	Slave, *gorlo.*
		Finnois, *kourk*, *kero.*
	Maya (Yucatan), *kal.*	Kalmuk, *khol.*
		Arménien, *koul.*
		Allemand, *kehle.*
Grand.	Botokoudi (Br.), *arak.*	Samoyède, *arko.*
Hache.	Malali (Br.), *pé.*	Hongrois, *fey.*
Haut.	Botokoudi (Br.), *orou.*	Irlandais et Erse, *ord.*
Homme (*vir*).	Caraïbe, *eyeri* (F).	Arménien, *aïr.*
		Mongol, *ere.*
		Turc, *er.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Jour.	Guarani et Brésil, *ara.*	Malai, *aree.*
		Tagala, *arao.*
	Lule (S.), *ini.*	Toungouse, *inyng.*
	Viléla (S.), *olò.*	Koryake, *alo.*
	Zamuca (S.), *dire.*	Samoyède de Mangazeya, *dere.*
		Toungouse de Werkhnoi Angara, *tirga.*
	Aimara (Br.), *ourou.*	Arménien, *or.*
	Moxa (S.) *saak-tche.*	Lesghi de Khoundzakh, *djaka.*
	Kichua (Péru.), *pountchaa.*	Ossète, *bon*, *boun.*
	Maya (Yucatan), *k'in.*	Kazi Kumuk, *kini.*
	Yarura (Orinoco), *do.*	Kourile, *to.*
Lait.	Malali (Br.), *poïo.*	Lesghane, *poi.*
		Pehlvi, *peo.*
Langue.	Araucana (S.), *keoun.*	Albanien, *ghion.*
	Lule (S.), *leki.*	Allemand, *lecker.*
	Cayubabi (S.), *inè.*	Toungouse, *inni.*
		Géorgien, *ena.*
	Kichua (Peru.), *kalli.*	Finnois, *kelli.*
		Mongol, *kèle.*
	Caraïbe, *inigne.*	Toungouse, *ingni.*
		Mandchou, *ilengou.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Lune.	Araucana (S.), *kouien.*	Finnois, *kouou.*
	Viléla (S.), *kopi.*	Poumpokol (Sibérie), *khep.*
	Chicacha (N.), *paas.*	Akoucha, *bats.*
	Cayubabi (S.), *irare.*	Samoyède, *ire, ürri, iri.*
	Moxa (Péru.), *kohe.*	Mokcha (Russie), *koou.*
	Mexicain, *mez-tli.*	Slave, *mesaïts.*
		Konchhasib-Abaze, *meze.*
		Tcher, *mæzæ.*
	Malali (Br.), *aïé.*	Turc, *ai.*
	Botokoudi (Br.), *tarou.*	Coréen, *taremé.*
Main.	Araucana (S.), *koui.*	Ossète, *koukh.*
		Kazi Kumuk, *kouia.*
	Kichna (Péru), *maki.*	Kongo (Afrique), *moko.*
Mère.	Aimara (Br.), *taika.*	Kurde, *taike.*
	Araucana (S.), *papai.*	Japonais, *fafa.*
	Guarani et Brésil, *zi.*	Wogoule de Tcherdym, *sis.*
	Kichua (Péru), *mama.*	Finnois, Carélien et Zyraine, *mammo.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Mère.	Moxa (Péru), *meme.*	Albanais, *mamme*,
	Viléla (S.), *nane.*	Ingouche et Touchi, *nana.*
	Mobimah (Péru), *ma.*	Hindustani, *ma.* Malai, *ma.* Tubet, *ma.*
	Maipura (Orinoco), *ina.*	Turc barabintse, *inià.* Tagala, *ina.*
	Cora (Mex.), *tite*,	Géorgien, *deda*, Imirethi, *dida.* Mokcha (Russie), *tediai.*
	Caraïbe, *icha.*	Turc au Tchoulim, *etcha.* Turcoman, *adja.* Mongol, *idjé.*
Mont.	Caraïbe, *ouébo.*	Mongol, *obo* (colline).
Nez.	Lule (S.), *nous.*	Slave, *nos.*
	Moxa (Peru), *nousiri.*	
	Aimara (Br.), *nasa.*	Sanskrit, *nasa.*
	Saliva (Orinoco), *inkou.*	Kamtchad.-Karaya, *enkou.*
Noir.	Araucana (S.), *kouri.*	Japonais, *kouroi.*
	Guarani (Br.), *tou.*	Walish, Breton et Ancien Allemand, *dou*, *du.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Noir.	Mabimah (Péru), *tchamma.*	Wogoule, *chemel.*
		Imirethi, *chambi.*
	Caraïbe, *ouliti.*	Iles des Amis, *ouli.*
Non.	Makoni (Br.), *poe.*	Chinois, *pou.*
Nuit.	Araucana (S.), *poun.*	Samoyède, *pin.*
	Guarani (Br.), *pitou.*	Samoyède, *pete*, *pitn*, *pit.*
	Viléla (S.), *ouï.*	Permien, *oï.*
		Finnois, *iouï.*
	Moxa (Péru), *lailo.*	Arabe, *lail.*
		Chaldéen, *leliou.*
OEil.	Moxa (Péru.), *aaino.*	Arabe, *aa'in.*
		Chaldéen, *ainou.*
	Yaroura (Orinoco), *ionde.*	Chinois, *yan.*
	Caraïbe (F.), *akou.*	Slave, *oko.*
		Latin, *oculus.*
		Gothe, *augo.*
		Arménien, *akn.*
	Caraïbe, *énoulou.*	Chaldéen, *ainou.*
Oreille.	Caraïbe, *aricue.*	Italien, *orecchia.*
		Espagnol, *oreja.*
		Napolitain, *arekjie.*
Peau.	Botokoudi (Br.), *kat.*	Morduine, *kat.*
	Caraïbe (F.), *tôra.*	Turc, *tere*, *deri.*
Père.	Caraïbe, *baba.*	Turc, *baba.*
		Kalmuk, *babai.*
		Bengal, *bap.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Père.		Malai, *bapa*.
	Caraïbe, *ioùman*.	Mandchou, *ama*.
		Tagala, *ama*.
		Toungouse, *amin*.
		Avare, *emen*.
	Mbaya (S.), *iodl*.	Copht, *iot*.
		Tcherkesse, *iada*.
	Homagua (Br.), *papa*.	Kamtchadale-Karaya, *papa*.
	Saliva (Orinoco), *babba*.	Turc, *baba*.
		Malai, *bapa*.
	Viléla (S.), *op*.	Hébreu, *ab*.
		Assane et Inbatse, *op*, *ob*.
	Moxa (Péru), *tata*.	Breton, *tat*.
	Viléla (S.), *tate*.	Servien, *tata*.
	Mexicain, *tatli*.	Walaque, *tat*.
		Finnois de Carélie, *tato*.
	Mobima (S.), *pa*.	Tubetain, *pa*.
Petit.	Botokoudi (Br.), *koudji*.	Turc, *kudji*, *koudji*, *kutchik*.
Pied.	Botokoudi (Br.), *po*.	Avare, *pog*.
	Guarani, Tupi,	Vallesan, *pi*.
	Kiriri (Br.), *pi*, *bi*.	Wotiake, *pyd*.
		Persan, *pai*.
	Homagua (Br.), *poueta*.	Bas-allemand, *foot*.

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Pied.	Kichua (Péru), *tchaki.*	Andi (Cauc.), *tcheka.*
	Aimàra (Br.), *kayou.*	Letton, *kaya.*
	Maipura (Orinoco), *nouksi.*	Slave, *noga.*
		Polabe, *nouka.*
	Yarura (Orinoco), *tao.*	Samoyède de Narym, *tapo.*
	Maya (Yucatan), *wok.*	Armémien, *wot.*
	Othomi (Moy.), *koua.*	Lithuanien, *koïa.*
	Makhakli (Br.), *pata.*	Sanskrit, *pada.*
	Caraïbe, *pou*, *oupou.*	Grec, ποῦς.
		Allemand, *fuss.*
Pierre.	Araucana (S.), *koura.*	Ingouche, *kera.*
		Arménien, *kouar.*
		Albanais, *gour.*
	Aimara (Br.), *kala.*	Lappon, *kalle.*
		Koryake au Kamtchatka, *koual.*
		Slave, *skala* (rocher).
	Maipura (Orinoco), *kipa.*	Finnois, *kiwi.*
	Tamanaca (S.), *tepou.*	Antsoukh, *teb.*
	Yarura (Orinoco), *tande.*	Samoyède Taigintse, *tangaï.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Pierre.	Othomi (Moy.), *d'ó.*	Tubetain, *rdo.*
	Malali (Br.), *haak.*	Ostiake de Narym, *to.*
		Abaze du Caucase, *hak*, *hauk.*
	Caraïbe, *tébou.*	Lesghi d'Antzoukh, *teb.*
Pluie.	Guarani (Br.), *amâ.*	Japonais, *amé.*
	Kichua (Péru.), *pâra.*	Persan, *barân.*
		Kurde, *paran.*
	Yarura (Orinoco), *koo.*	Kouchhasib-Abaze, *koua.*
	Kamakou (Br.), *si.*	Albanais, *si.*
Plume.	Caraïbe, *banna.*	Latin, *penna.*
		Walache, *pany.*
Poisson.	Cochim, (N.), *kahal.*	Samoyède, *khale*, *kale.*
		kouallé.
		Finnois, *kalle.*
	Lule (S.), *peas.*	Latin, *piscis.*
		Walish, *pesk.*
	Mobima (S.), *bi-lau.*	Turc, *balyk*, *balouk.*
	Mexicain, *mik-tchi.*	Bengali, *match.*
		Moultani, *matchi.*
	Patakho (Br.), *mahoun.*	Persan, *mâhi.*
	Caraïbe, *ikali.*	Finnois, *kala.*
		Samoyède, *khalé.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Poussière.	Caraïbe, *baltssi.*	Russe, *pyl.*
		Mordouin, *poul.*
		Finnois, *pelli.*
Sable.	Makoni (Br.), *avon.*	Arménien, *avaz.*
	Caraïbe, *châkao.*	Chinois, *cha.*
		Osslake de Berezow, *säïka.*
		Tcherkesse, *pchakho.*
Sang.	Guarani (Br.), *pia.*	Lesghi, *bi.*
	Brésilien, *poua.*	Irlandais, *fouil.*
	Kichua (Péru), *songo.*	Latin, *sanguis.*
		Mandchou, *sengghi.*
	Saliva (Orinoco), *omanaa.*	Grec, *αἷμα.*
	Kiriri (Br.), *si.*	Japonais, *tchi.*
	Yarura (Orinoco), *akkeou.*	Tagala, *agas.*
	Mexicain, *yollo-tli.*	Ostiake du Yougan, *ille.*
	Makoni (Br.), *inkeou.*	Andi (Caucase), *inneou.*
	Makhakli (Br.), *keng.*	Samoyède, *khem, kem.*
Sel.	Caraïbe, *sálou*, *châlou.*	Latin, *sal.*
	Kamakou (Br.), *chouki.*	Samoyède, *chak*, *cheak.*
Soleil.	Caraïbe, *hüeyü.*	Coréen, *hai.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Soleil.		Zend, *houere.*
		Samoyède, *haiya.*
	Caraïbe (F.), *kâchi.*	Ostiake, *kat.*
		Turc orient., *kougach.*
	Brésilien, *arasou.*	Tagala, *arao.*
Souris.	Caraïbe, *kouli.*	Mongol, *khoulou-gouna.*
Terre.	Araucana (S.), *toue.*	Chinois, *tou.*
		Nouvelle Calédonie, *do.*
	Brésil, *bou.*	Zingane, *bou.*
	Abipone (S.), *âloa.*	Irlandais, *ialaœ.*
	Sapiboconi (S.), *metchi.*	Andi, *miza.*
		Géorgien, *mitsa.*
	Moxa (Péru), *motchi.*	Sandwiche, *motou.*
		Mokchane (Russie), *moda.*
	Saliva (Orinoco), *seke.*	Ossète, *zakh.*
	Maipura (Orinoco), *peni.*	Asiatse, *peng.*
	Yarura (Orinoco), *daboù.*	Arménien, *tap.*
	Botokoudi (Br.), *naak.*	Mandchou, *na.*
Tête.	Guarani (Br.), *akang.*	Kouchhasib-Abaze, *aka.*
	Malali (Br.), *akeou.*	

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Tête.	Homagua (Br.), *iakae.*	
	Lule (S.), *toko.*	Assane (Sibér.), *togai.*
	Aimara (Br.), *peqke.*	Lesghi de Tchar, *beker.*
		Kazi Kumuk et Akoucha, *bak.*
	Betoi (Orinoco), *rosaka.*	Arabe, *rás.*
		Hébreu, *roch.*
	Caraïbe, *boùpou.*	Kourile, *paop.*
		Nouvelle Zélande, îles des Amis, Marquises, *oupo.*
	Caraïbe, *ichik.*	Mandchou, *oudchou.*
Trois.	Caraïbe, *élewa.*	Toungouse, *elan, ilan.*
Trou.	Caraïbe, *tirakáli.*	Slave, *dira.*
Un.	Caraïbe, *amoïn.*	Toungouse, *omon.*
Vent.	Yarura (Orinoco), *paé.*	Arintse, *pai.*
		Kotowe, *pei.*
	Kichua (Péru), *ouàira.*	Lappon, *ouïro.*
	Caraïbe, *bebeïti.*	Persan, *bad.*
Ventre.	Lule (S,), *ep.*	Iles de la Société, *obou.*
	Zamuca (S.), *oûp.*	
	Aimara (Br.), *pouraka.*	Ostiake de Berzov, *porokh.*
		Espagnol, *barriga.*
		Arménien, *por.*
	Mbaya (S.), *nee.*	Afghane, *nes.*
	Kiriri (Br.), *byró.*	Erse en Écosse, *birou.*

	LANGUES AMÉRICAINES.	LANGUES DE L'ANCIEN CONTINENT.
Ventre.	Araucana (S.), *poue.*	Ancien Allemand, *bou.*
	Saliva (Orinoco), *teatche.*	Magindano, *tean,*
	Botokoudi (Br.), *kouang.*	Poumpokolsk, *kang.*
	Caraïbe, *huém-bou.*	Gothe, *wamba.*

Les analogies entre les langues de l'Amérique et celles de l'Asie qu'on rencontre en grand nombre dans ce vocabulaire, quoique très-curieuses en elles-mêmes, ne suffisent pourtant pas pour faire venir les Américains de l'Asie. Il y a contre cette hypothèse la différence naturelle des races, qui doit avoir précédé celle des langues. C'est pour cette même raison que toutes les autres preuves rapportées par les défenseurs de l'origine asiatique des Américains, restent inadmissibles, et principalement celles qu'ils ont voulu tirer de la comparaison de la religion mexicaine, et de ses cérémonies, avec celles de la croyance bouddhiste.

« Le Tan yu, roi des *Hioung nou* septentrio-
» naux, disent-ils, fut défait, l'an 91 de J.-C.,
» par les Chinois, à la montagne *Kin vi*, située
» vers *Irtyche*. Les Chinois n'avaient pas encore
» pénétré si avant dans la Tatarie. Le Tan yu se

» sauva dans des endroits éloignés. C'est vrai-
» semblablement lui qui a amené une partie de
» son peuple en Amérique, en passant par la Si-
» bérie et le Kamtchaka et franchissant le détroit
» de Behring. Cette colonie parut dans le Mexi-
» que, sous le nom de *Toultèques* et d'*Atstéques*,
» et c'est elle qui y introduisit les cérémonies et
» les dogmes de la religion de Bouddha. »

Pour réfuter cette hypothèse, je me contenterai de dire qu'il est incontestablement prouvé par les mots de leur langue, que les auteurs chinois nous ont conservés, que les *Hioung nou* étaient une nation *turque*, et qu'ils appartenaient comme tels à *la prétendue race caucasienne*. Mais comme la race est *inaltérable*, il n'est pas possible qu'en Amérique ce peuple soit devenu *mongol*, d'après M. Link, et *américain* d'après M. Blumenbach. Heureusement la langue des *Atstéques* n'est pas perdue; or, sa ressemblance avec le *turc* est nulle. Quant au culte de *Bouddha*, nous savons, par les *monumens historiques*, qu'il n'a été introduit en *Chine* que dans le *premier siècle* de notre ère, vers le commencement du *septième* au *Tibet*, et *beaucoup plus tard* chez les *Turcs*, *Mongols* et *Toungouses* qui habitaient l'intérieur de l'Asie. Comment donc supposer que les *Hioung nou* fugitifs aient pu porter cette religion au Mexique environ cent ans après J.-C. ?

Au surplus, les cérémonies sanguinaires des Mexicains n'ont pas le moindre rapport avec celles de la religion de Bouddha, qui défend en premier lieu de tuer une créature quelconque. D'ailleurs la comparaison des cultes ne peut donner que des résultats vagues, puisque les folies et les superstitions se ressemblent dans tous les climats du monde, sans qu'un peuple les ait empruntées d'un autre (1).

---

(1) Les naturalistes sont ordinairement malheureux quand ils veulent quitter leurs champs pour entrer dans les domaines de l'histoire. Que penser, par exemple, de M. Link, qui dit, à la page 139 de son premier volume :

« Les Kalmuks, sans doute un peuple mongol, est celui » de cette race qui a pénétré le plus avant vers l'occident. » Aussi les reconnaît-on dans les récits des anciens, d'a- » près leur figure et leurs mœurs. Nous avons une descrip- » tion détaillée des peuplades scythes, dans un livre attri- » bué à Hippocrate, et dans lequel on voit que l'auteur » connaissait très-bien cette nation, qui habitait déjà, » comme aujourd'hui, près de la mer Noire. »

M. Link ignore donc que les Kalmuks qui occupent les plaines situées entre la mer Caspienne et la mer Noire, habitaient encore au commencement du XVII^e^ siècle, la partie occidentale de la Dzoungarie, dans l'intérieur de l'Asie, et qu'ils ne sont venus en Europe qu'en 1662. Avant cette époque, leur pays actuel était peuplé par des tribus *turques*, appelées mal à propos *tatares*, qui eux-mêmes n'étaient venues s'y établir que tout au plus depuis le V^e^ siècle de J.-C.

Les coïncidences que nous venons de remarquer dans les idiomes de l'ancien et du nouveau continent, ne peuvent nullement servir à démontrer la descendance des peuples du dernier de ceux du premier. De semblables analogies se retrouvent dans toutes les langues, et les exemples suivans, pris dans les idiomes de l'Afrique et ceux de l'Asie et de l'Europe, ne contribueront jamais à démontrer l'origine asiatique ou européenne des Nègres.

LANGUE DE SAKKATOU.

Tête.	*Hora.*	Zyraine, *ior;* Wotiake, *ior;* Tchetchentse de Caucase, *horto.*
Barbe.	*Wari.*	Breton, *barw;* Kornwal, *bær.*
Sang.	*Eia.*	Ostiake du Iougan, *aï.*
Os.	*Kial.*	Letton, *kauls.*
Pierre.	*Bouddi.*	Malai, *bat;* Tagala (Philippines), *bato;* Magindano, *battou.*
Terre.	*Laïdi.*	Ancien Allemand, *louit;* Tchetchentse, *lettekh;* Ingouche, *late, lette.*
Feu.	*Ita.*	Turc, *ot.*
Viande.	*Taïou.*	Malai, *daghin, taïn.*
Vache.	*Nagga.*	Turc, *inak, inakh.*
Chien.	*Koutourou.*	Hindoustani, *koutou,* Hind. du Dekan, *koutren.* Allemand, *kater.*

LANGUE DE SAKKATOU.

Mouton.	*Balou.*	Français, *bélier.*
Jambe.	*Korla.*	Ostiake, *kour*, *kio*.
Nuit.	*Ghem.*	Géorgien, *gam*, *game.*

LANGUE DE TIMBOUKTOU.

Main.	*Akhoud.*	Koubitchi, *koda;* Mokcha, *kiad;* Ostiake, *kœt.*
Eau.	*Ami.*	Hébreu, *me.*
Feu.	*Ofi.*	Malai, *api;* Breton, *afo.*
Maison.	*Baktou.*	Hébreu, *bait.*
Père.	*Abbi.*	Hébreu, *ab.*
Mère.	*Emmi.*	Hébreu, *èm;* Samoyède Taigintse, *emma.*
Sœur.	*Aghotou.*	Hébreu, *akhot;* Arabe, *akht.*
Soleil.	*Offiti.*	Persan, *ofitâb;* Japon, *ofissama.*
Viande.	*Hamo.*	Lesghi d'Avar, *han.*
Lait.	*Alebbi.*	Arabe, *halib.*
Pied.	*Edthi.*	Lesghi d'Avar, *heté.*
Rivière.	*Bori.*	Toungouse, *beri*, *bira.*
Grand.	*Koti.*	Lesghi d'Avar, *koudab;* Toungouse de Werkbn. Angarà, *khogdy.*
Petit.	*Katch.*	Touchi du Cause, *katsgo;* Turc, *kitchi.*
Dos.	*Kerri.*	Albanais, *koris;* Kamtchadale, *karog.*

LANGUE DE SOUDAN.

Mauvais.	*Mougou.*	Mongol, *moukhai.*
Barbe.	*Korâssa.*	Arintse, *korolep.*
Os.	*Kouchi.*	Tcherkesse, *koucha;* Kachoube, *kosz.*
Ventre.	*Chikki.*	Persan, *chikem.*
Porte.	*Kofa.*	Turc, *kapou*, *kapo.*
Chien.	*Karre.*	Finnois, *koïra*, *koër;* Lappon, *koïre.*
Oreille.	*Kouninih.*	Bengale, *kon;* Pehlwi, *khounïa.*
OEuf.	*Koï.*	Bachkire, *kó.*
Terre.	*Kassa.*	Mongol, *gadzar.*
Feu.	*Outa.*	Turc, *ot*, *out.*
Doigt.	*Ferchi.*	Letton, *pirksti;* Sorabe, *persti.*
Face.	*Fiska.*	Latin, *facies;* Ancien Français, *vis*, *faise.*
Poisson.	*Kiwi.*	Ossète, *kefi*, *kewi.*

LANGUE DE BOURNOU.

Homme.	*Koua.*	Ostiake, *khou*, *khoi.*
Père.	*Abbah.*	Hébreu. *ab.*
Mère.	*Yany.*	Turc, *ana;* Kamache en Sibérie, *yang.*
Tête.	*Kela.*	Arménien, *koulouk;* Russe, *golowa.*
OEil.	*Chim.*	Wogoule, *chem;* Samoyède Taigintse, *chimedæ.*
Nez.	*Kincha.*	Arménien, *kint;* Akoucha du Caucase, *kank.*

LANGUE DE BOURNOU.

Dent.	*Timmi.*	Samoyède, *timœ*, *timy*.
Ventre.	*Soro.*	Wogoule, *soryg*.
Sang.	*Bou.*	Lesghi, d'Avar, *bi*.
Jour.	*Kou.*	Lesghi, d'Avar, *ko*.
Nuit.	*Boumi.*	Samoyède Tavgintse, *fiouniæ*.
Dormir.	*Kounem.*	Samoyède, *khonai*, *khonengou*; Samoyède Taigintse, *kounendang*.
Blanc.	*Bell.*	Slave, *belo*.
Noir.	*Tsellm.*	Hébreu, צלמון *tsalemon*, les ténèbres, de la racine, צלל *tsalal*.
Soleil.	*Kou.*	Samoyède Tavgintse, *koou*; Kamache, *kouio*.
Étoile.	*Chilluga.*	Hongrois, *tchillag*.
Pierre.	*Kow.*	Wogoule, *kow*; Mordouine, *kew*, Syriaque, *kefo*.
Eau.	*Anki.*	Ostiake de Berézow, *eng*.
Oiseau.	*Ongoudo.*	Malai, *angas*.
OEuf.	*Engoubble.*	Arintse de Sibérie, *ang*.
Vache.	*Fai.*	Koubitchi du Caucase, *waa*.

LANGUE DE TIBBOU.

Oiseau.	*Wougi.*	Ostiake de Wassiougan, *waegi*; de Berézow, *waikhoul*.
Poule.	*Kokaiia.*	Multani, *kokir*.
Eau.	*Ai.*	Samoyède, *iï*, *iæ*.

LANGUE DE TIBBOU.

Tête.	*Dâfou.*	Géorgien, *tawi;* Tonquin, *daou.*
Bras.	*Kai.*	Pérmien et Zyraine, *ki.*
Cheval.	*Aski.*	Persan, *asp.*
Bœuf.	*Far.*	Allemand, *farre;* Malthesien, *fart.*
Lune.	*Aouri.*	Samoyède, *iirri*, *airi*, *iri.*
Sang.	*Gherra.*	Finnois, *werri*, *weri.*
Bois.	*Aka.*	Turc, *agatch.*
OEil.	*Soâ.*	Samoyède, *saiwa.*

LANGUE DES NÈGRES DE DARFOUR.

Soleil.	*Douleh.*	Toungouse, *doulètcha.*
Feu.	*Otou.*	Turc, *ot.*
Terre.	*Sourou.*	Tchouwache, *sir.*
		Toungouse de Nertchinsk, *tourou.*
Jour.	*Lô.*	Erse, *lo*, *la;* Irlandais, *laa.*
Rivière.	*Rô.*	Espagnol, *rio;* Persan, *roûd.*
Pierre.	*Phougga.*	Samoyède de Poust, *paka;* de Mangazeya, *poui.*
Blanc.	*Phoutta.*	Malai, *pouti.*
Racine.	*Kerîh.*	Toungouse de Ieniseïsk, *koryl.*
		Slave, *koren.*
Écorce.	*Ghirsa.*	Wogoule, *kàrcha.*
		Ostiake, *kar.*
Cheval.	*Mourta.*	Mongol, *morin*, *mourin.*
Chien.	*Assa.*	Magindano, *assou.*
Souris.	*Doûtu.*	Kotowe, *düta.*

LANGUE DES NÈGRES DE DARFOUR.

Peau.	*Dérma.*	Grec, *δίρρα.*
		Turc, *deri, diri, diro.*
Visage.	*Arih.*	Arménien, *ores.*
Oreille.	*Dila.*	Malai, *telinga.*
Bouche.	*Outaii.*	Nouvelle Zélande, *outou.*
		Waigoo, *oudou.*
Dent.	*Kayîh.*	Malai, *ghighi.*
		Awghane, *khakh.*
Langue.	*Dali.*	Magindano, *dela.*
		Formosa, *dadila.*
		Turc, *dil.*
Doigt.	*Korounga.*	Mongol, *khourougoun.*
Ventre.	*Dïa.*	Tagale, *tïan.*
Sang.	*Kewa.*	Samoyède Iouratse, *khywa.*

LANGUE BAMBARA.

Soleil.	*Tlé.*	Ostiake du Taz, *tel.*
		Samoyède de Tomsk, *tèl.*
Vent.	*Fieng.*	Chinois, *fung.*
Jour.	*Doo.*	Kourile, *to.*
		Yarura (Amérique), *do.*
Nuit.	*Sou.*	Kalmuk, *so, su.*
Herbe.	*Bing.*	Wogoule, *boun.*
Arbre.	*Dhiry.*	Anglais, *tree.*
		Iles des Amis, *tory.*
		Persan, *dirakht.*
Feuille.	*Fera.*	Arabe, *verak.*
Bœuf.	*Missy.*	Wogoule, *missè, miss, mess.*
Cheval.	*So.*	Lesghi de Khoudzakh, *tcho.*
		Koubitchi, *soïa.*

LANGUE BAMBARA.

Os.	*Kolo.*	Lithuanien, *kaulas.*
		Letton, *kauls.*

LANGUE WOLOFE.

Lune.	*Vere.*	Samoyède de Poustozersk, *viri.*
Étoile.	*Bidow.*	Tagala, *bitoïn.*
		Magindano, *bitoún.*
Pluie.	*Taw.*	Polonais, *tafde.*
Tonnere.	*Danou.*	Allemand, *donner.*
Jour.	*Foune.*	Ossète, *boun.*
Terre.	*Dhiery.*	Latin, *terra.*
		Espagnol, *tierra.*
Herbe.	*Niahhe.*	Samoyède de Touroukhansk, *niodje.*
Arbre.	*Garap.*	Isles de Pelew, *garaïa.*
Oiseau.	*Pithïe.*	Slave, *ptitsa.*
Tête.	*Bopé.*	Kourile, *paop.*
		Caraïbe, *boúpou.*
Sang.	*Dérrete.*	Malay, *dárah.*

VIE DE BOUDDHA

D'APRÈS LES LIVRES MONGOLS.

La religion de *Bouddha*, originaire de l'Hindoustan, est répandue dans la plus grande partie de l'Asie. Sa domination s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'Océan Pacifique et même jusqu'au Japon. Les farouches nomades de l'Asie centrale ont été changés par elle en hommes doux et vertueux, et son influence bienfaisante s'est fait ressentir jusque dans la Sibérie méridionale.

Comme toutes les croyances indiennes, le *Bouddhisme* est fondé sur le principe, « que l'univers n'est animé que d'un même esprit, invidualisé sous d'innombrables formes, par la matière qui n'existe que dans l'illusion. »

Bouddha apparut comme réformateur de la religion dominante de l'Inde, Il rejeta les *Veda*, les sacrifices sanglans et la distinction des castes. Du reste, les principes philosophiques de sa doctrine sont les mêmes que ceux qui se retrouvent dans les autres branches de la religion des Hindous.

Bouddha est regardé par les Brahmes comme la neuvième incarnation de *Vichnou*. Les Mongols l'appellent *Chakia mouni* (1), c'est-à-dire le pieux pénitent de la maison de *Chakia*, et ordinairement *Chighemouni* et *Bourkhan bakchi* (l'instituteur divin). Ils lui donnent aussi le nom de *Chakia ïin arslan* ou *lion de Chakia*; c'est la traduction du sanskrit *Chakia sinha*. Ses autres noms et titres honorifiques en sanskrit, tibetain, mandchou, mongol et chinois, ont été donnés par M. Abel-Rémusat dans les *Mines de l'Orient* (2).

Dans une chronologie mongole, traduite par *J. Jaehrig* et publiée par Pallas (3), on lit : « Depuis la conception du *Bourkhan Chakia mouni*, qui eut lieu le 15e jour du dernier mois d'été d'une année du *mouton terrestre* (choroï khoïn), on compte jusqu'à la présente année du *mouton terrestre* 2940 ans (et non pas 2649 comme on le lit dans Pallas). — Depuis la naissance de son incarnation dans l'année du *singe de fer* (temur metchin) 2639 ans se sont écoulés. » — Cette chronologie a été composée en

(1) Les Kalmuks prononcent ordinairement *Chaktcha mouni*.

(2) Tome III, page 183.

(3) *Sammlung historischer Nachrichten ueber die Mongolischen Vœlkerschaften*, volume II, page 11.

1619 de notre ère, qui est une année du *mouton-terrestre*, ou la 56e d'un cycle sexagénaire; elle met donc la naissance de *Bouddha* en l'an 1022 avant Jésus-Christ. Ce calcul se rapproche de celui des Chinois qui font naître *Foe* ou *Bouddha* à la 51e année (*kiay yn*) du XXVIIe cycle de soixante, qui correspond à l'an 1027 avant Jésus-Christ, et qui fut la 26e du roi *Tchao wang* des *Tcheou*. D'après *Kaempfer* les Japonais adoptent le même calcul. Cependant, la grande Encyclopédie japonaise (1), diffère d'eux en mettant la naissance de *Foe* au 8e jour de la quatrième lune de la 24e année de *Tchao wang*, ou en 1029, de sa mort an 5e de la seconde lune de la 52e année de *Mou wang*, c'est-à-dire en 960 avant notre ère.

Ma touan lin, auteur chinois du XIIe siècle, qui a composé l'excellente bibliothèque historique, intitulée *Wen hian thoung khao*, donne deux dates pour l'époque de la naissance de *Bouddha;* la première est l'an 1027 avant Jésus-Christ, et la seconde est la 9e année du règne de *Tchoung wang* des *Tcheou*, qui correspond à 668 avant Jésus-Christ.

Abd-allah Beidhawy, auteur persan, qui nous a laissé une histoire générale, intitulée *En-*

(1) *Wo kan san thsai thou hoei*, XIV, pag. 21, recto.

filade des perles de l'histoire, donne dans la huitième section de cet ouvrage une chronologie des rois de la Chine (*Khatai*) d'après *Khodja Rashid*. Il y place la naissance de *Bouddha* sous le règne du 134e empereur chinois جی وانگ *Djei wang* (Tchao wang) en disant :

در عهد این پادشاه شکمونی برخان که اقوام هند و کشمیر و تبت و ختای و تنگقوت و ایغور اورا پیغمبر میدانند و جمله متابعت او میکنند در وجود آمد و دربیست و چهارم سال اوازه دعوت پادشاهی او بختای رسید و شکمونی برخان را هفتاد و هشت سال عمربود و از ابتداء ولادت او تا این زمان که سنه سبع عشر و سبعمایه هجریست مدّت دو هزار و سیصد و سی و نه سالست *

« Dans le tems de ce roi naquit *Chigemouni* » *Bourkhan*, qui est regardé comme un prophète » par les peuples de l'Inde, de Kachmir, du Tu- » bet, du Khatai, du Tangout et d'Igour, et dont » les sectateurs ont répandu la croyance avec » beaucoup de zèle. La première nouvelle de lui, » arriva au *Khatai* (en Chine), dans la 24e année » du roi mentionné. *Chigemouni Bourkhan* at- » teignit l'âge de soixante-dix-huit ans. Depuis sa » naissance jusqu'au moment actuel, ou jusqu'à » la 717e année de l'hégire (1317 de Jésus-Christ),

» 2339 ans se sont écoulés. » — *Abd-allah Beidhawy* place donc la naissance de *Bouddha* en 1022 avant Jésus-Christ.

Les *Bouddhistes* des différens pays de l'Asie méridionale ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance du fondateur de leur croyance. Les Peguans la placent en 638 avant J.C. M. *Davy* (1) nous apprend que les Cingalais l'appellent *Boudhou*, et qu'ils le font naître en l'an 619 avant notre ère. Ils disent que dans l'époque (*maha kalpa*) actuelle du monde, cinq *boudhou*, ou sauveurs divins du genre humain, doivent paraître. *Gooutama Boudhou* est le quatrième d'entre eux et le dernier qui ait paru, de sorte qu'il n'en reste plus qu'un qui doit venir; c'est *Nitrè Boudhou* (le *Maitari* des Mongols). Si l'on excepte la différence dans la chronologie, leurs traditions sont conformes à celles qui se sont conservées chez les Mongols.

Les Siamois placent la mort de *Bouddha* en 744 avant Jésus-Christ, ils commencent à cette époque leur *sonkrad* ou chronologie religieuse.

Aboulfazel, ministre du grand-mogol *Akbar*, prétend dans son *Ayin Akbari*, que 2962 ans se

(1) *Account of the interior of Ceylon.* London, 1821, in-4°.

sont écoulés depuis la naissance de *Bouddha* jusqu'à la 40e année du règne de son souverain. Par ce calcul, l'événement en question aurait eu lieu 1366 ans avant l'ère chrétienne.

Le *Bagwad Amrita*, ouvrage sanskrit, cité par W. Jones, met l'apparition du législateur indien en l'an 1002 du *Kali youga*, ou 2099 ans avant Jésus-Christ.

Ceci paraît être une erreur.

Toutes ces dates diffèrent considérablement; cependant il paraît que celle des Chinois, qui place la naissance de *Bouddha* en 1029 avant notre ère, mérite le plus de confiance, parce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur, conservée dans les livres chinois (1).

Les Mongols divisent l'histoire de *Bouddha* en douze époques principales, savoir :

1. Son origine de l'empire des dieux.
2. Sa conception divine dans le sein d'une mère mortelle.
3. Sa naissance.
4. Sa croissance et ses progrès dans la sagesse.
5. Son mariage et sa splendeur royale.

---

(1) Voyez à ce sujet un article très-intéressant inséré par M. Abel Rémusat dans le *Journal des Savans*, 1821, page 6.

6. Sa retraite du monde.

7. Sa vie d'ermite.

8. Son apparition sous le figuier, où, après avoir accompli ses pénitences, il fut reconnu pour le saint par excellence.

9. Le commencement de sa prédication dans le temple de *Warnachi* (Benares), où avaient vécu les premiers instituteurs du genre humain.

10. La victoire remportée sur les six chefs des *Ters*, ou adorateurs du feu.

11. La fin de sa carrière terrestre.

12. La sépulture de son corps.

A l'époque de la naissance de *Chakia mouni*, le puissant royaume de *Magadhá* existait dans le *Bahar* méridional; toutes les provinces situées sur le Gange lui étaient soumises. Comme aujourd'hui, Les Brahmes (*Birman* en Mogol), formaient alors la première caste parmi les Hindous. Une de leurs principales races était celle de *Chakia* (ou *Chaktcha*). Elle se composait de cinq cents familles. *Soudadani* (Saodouaodani), roi de *Magadhá*, était de cette race. Il faisait résidence dans la ville de *Khober chara*. Il épousa *Maha mai* (Maha maya), qui, quoique vierge, conçut par

---

(1) Ce mot signifie celui qui *mange proprement*. Les Chinois l'ont traduit par *Thsing fan wang*. La mère de *Bouddha* est nommée chez eux *Mo ye*.

l'influence divine, un fils, le 15 du dernier mois d'été, et le mit au monde le 15 du second mois du printems de l'année suivante, à *Lum ba*, maison de plaisance royale. Elle l'avait donc porté pendant dix mois dans son chaste sein. Pendant qu'elle se divertissait avec ses compagnes dans le jardin, elle sentit sa prochaine délivrance, s'appuya contre un arbre, et donna sans douleur le jour à un fils, qui était une incarnation divine. A la naissance, elle prit l'enfant sous le bras droit, sans lui laisser toucher la terre, et le remit à un roi, né aussi d'une incarnation d'*Esroun tèngri* (en sanskrit *Brahma*), qui le soigna et qui l'enveloppa d'une étoffe précieuse. Un autre roi, né comme incarnation de *Khourmousta tèngri* (en sanskrit *Indra*), baptisa l'enfant avec l'eau divine, et lui donna le nom d'*Arda chidhi*.

Dans la race de *Chakia* on observait l'ancienne coutume de porter tous les enfans mâles dans un lieu sacré, entouré de rochers, pour les présenter à une image divine. A cette occasion, le peuple y célébrait des mystères religieux. Le petit *Arda chidhi* arriva accompagné par les grands du royaume, et pendant qu'il adorait l'image divine, cette image s'inclina devant lui. Alors les spectateurs furent convaincus que l'enfant était un être miraculeux, et prédirent qu'il surpasserait en sainteté toutes les incarnations précédentes. Tout

le monde l'adora en le saluant du titre de *dieu des dieux* (en sanskrit *devati deva*, et en mongol *tèngriïn tèngri*). Ses gouverneurs et instituteurs même lui montraient toujours cette vénération qu'on doit à une incarnation de la divinité. Trente-cinq vierges étaient chargées de son entretien; sept le baignaient tous les jours, sept l'habillaient, sept le berçaient, sept étaient chargées de le tenir propre, et sept l'amusaient par leur musique.

Lorsque *Arda chidhi* eut atteint l'âge de dix ans, on lui donna le sage *Ba Bourenou bakchi* pour précepteur. Celui-ci lui enseigna la poésie, le dessin, la musique, la médecine et les sciences mathématiques. Le prince montra une extrême facilité pour toutes ces sciences, et devint en peu de tems si habile, qu'il proposait à son maître des problêmes que celui-ci était incapable de résoudre; *Arda chidhi* les lui expliqua. Il demanda à apprendre toutes les langues, comme instrument indispensable pour répandre la véritable religion parmi les peuples de l'univers. *Ba Bourenou bakchi* ne connaissait que les idiomes et les alphabets de l'Inde, et son élève, qui avait fait des progrès étonnans, lui enseigna cinquante langues étrangères, avec leurs caractères particuliers. Son désir d'apprendre n'avait pas de bornes, et il ne pensait qu'à augmenter ses connaissances.

Arda chidhi surpassait en beauté tous les autres

humains. Quand il se promenait seul à l'ombre des figuiers et des orangers, le peuple se réunissait en foule pour admirer ses trente-deux *similitudes* en beauté (*lakchan*), et ses quatre-vingts appas (*naïrak*). Chacun était ravi de pouvoir s'approcher de lui, de l'adorer et de lui présenter des fleurs magnifiques, des joyaux et des bijoux en or et en pierreries. Arrivé à l'âge de puberté, ses parens voulurent le marier. On sonda ses inclinations; mais il refusa toujours de prendre une femme. Cette résolution consterna tous le monde, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire changer d'idée. Il céda sous la condition qu'on lui trouverait une vierge parfaite, possédant les trente-deux vertus et perfections principales.

Par là il espérait éviter le mariage, parce qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver une femme accomplie. Cependant on fit dans tout le royaume des recherches si actives, qu'on trouva à la fin une princesse de la race de *Chakia*, qui possédait toutes les qualités requises. *Dewa dath*, un oncle et ennemi d'*Arda chidhi*, avait aussi recherché la même beauté. Le père fit en conséquence des difficultés, et déclara qu'il ne la donnerait pour épouse qu'à celui qui mériterait réellement la préférence. *Dewa dath* était si inférieur à son neveu sous tous les rapports que

celui-ci remporta le prix. A l'époque de son mariage, *Bouddha* avait vingt ans. Il vécut avec son épouse dans la meilleure union, et engendra, l'année suivante, un fils qui reçut le nom de *Rakholi*. Plus tard il eut encore une fille.

Quoique *Arda chidhi*, pour se conformer à la volonté de son père et de la famille royale, eût consenti à cette alliance, son esprit était toujours occupé de la contemplation de la Divinité. Il renonça à toute occupation mondaine, et dirigea plus particulièrement ses observations sur la dépravation du genre humain. Sa pitié compatissante était à chaque instant offensée par la misère de ses senblables : elle lui fit haïr la splendeur de la royauté. C'est avec des sentimens douloureux, qu'il déclara que les quatre degrés de la misère humaine, savoir : les *peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie* et *de la mort*, détruisaient pour lui tous les plaisirs de la vie, parce qu'elles étaient inévitables, et que nul homme ne pouvait y remédier. Voyant un jour une femme dans les douleurs de l'enfantement, des vieillards dans l'état de la plus grande faiblesse, des malades réduits à la dernière extrémité par la douleur, et des mourans entourés de leurs amis attristés, il demanda à son principal gouverneur *Chari* ce que cela signifiait, et si ces personnes étaient les seules qui fussent assujetties à ces ca-

lamités. *Chari* lui répondit, que non-seulement ceux-ci, mais tous les hommes étaient soumis à de telles misères, et que lui-même encourait de semblables dangers. *Arda chidhi* continua à demander : Comment supporterai-je tant de peines, et quel est le meilleur moyen pour échapper à un pareil danger ? *Chari* reprit, nul homme ne peut l'éviter, tous y sont assujettis, si la force et l'exercice de la foi ne les en délivre et ne les préserve. Depuis ce tems, *Arda chidhi* prit la résolution de renoncer à son épouse et aux vanités mondaines. Il communiqua cette résolution à sa femme et à ses parens ; tous furent consternés. Son père le pria instamment de ne point l'abandonner, étant son fils unique, et les parens craignirent que l'empire et le trône ne restassent par là sans souverain. On lui représenta qu'en administrant les affaires pendant le règne de son père, il pourrait de même mener une vie pieuse ; mais tout ce qu'on lui dit pour le faire renoncer à ce projet fut inutile, et redoubla son zèle. On s'épuisa en conjectures sur l'inclination particulière du prince : les uns l'appelaient une folie ; d'autres croyaient en entrevoir l'origine, dans un mécontentement contre son épouse, ou dans une passion nouvelle et plus forte pour une autre femme. Son père, le roi *Soudadani*, le fit surveiller, et lui donna une garde considérable,

entièrement composée de membres de la race de *Chakia*. On proclama dans tout le royaume une ordonnance qui défendit aux grands de recevoir le prince chez eux, s'il arrivait sans être attendu, parce qu'il avait déclaré que, malgré les précautions de ses gardes, il s'échapperait du palais. *Arda chidhi* fit, en présence de son frère et de toute la cour, la déclaration suivante : « Adieu, mon » père. Je vais entrer dans l'état de pénitent; » je renonce donc à vous, à l'empire, à mon » épouse et à mon fils chéri : j'ai des raisons suffi- » santes pour suivre ma vocation. Ne m'empêchez » point de l'accomplir, c'est un devoir sacré pour » moi. » Après ces paroles, il embrassa son père en versant des larmes, et le pria de lui pardonner, ne pouvant changer de résolution. Plusieurs jeunes gens de sa famille se décidèrent alors à lui procurer un cheval et à l'accompagner ouvertement; mais la vigilance de ses gardiens empêcha toujours l'exécution de ce projet. Enfin, *Khourmousta tèngri* (Indra), le même qui l'avait baptisé, lui amena un cheval, sur lequel il échappa du palais et quitta sa résidence.

On apprit bientôt qu'il s'était rendu dans le royaume d'*Oudipa*, au bord de la rivière *Narasam*. Il y vivait avec ses disciples, qui ne l'avaient jamais quitté. Son lit était un endroit pavé, et couvert de la sainte herbe de *goucha*. Sa vie

d'ermite commença le 8e jour du premier mois d'été de l'année *Dongnan*. Il se donna lui-même l'ordination sacerdotale, coupa ses cheveux, se revêtit de l'habit propre à son nouvel état. C'est en mémoire de cela qu'on fonda *la place sainte du dépouillement de tout ornement.*

Arda chidhi changea son nom en celui de *Goodam* (c'est-à-dire *gardien des vaches*). Pendant six ans, il resta dans la solitude et en contemplation continuelle. Quelques-uns de ses disciples, qui étaient ses proches parens, le servirent pendant ce tems. Sa nourriture était celle de tous les ermites indiens; il ne vécut que de grains, de chardons, de miel, de figues et d'autres fruits; encore il en usa le moins possible, pour ne point être interrompu dans ses méditations sur la nature divine. Cette vie austère l'affaiblit considérablement.

Goodam reçut beaucoup de visites de ses amis qui prirent un grand intérêt à sa persévérance. Il poussa l'humilité si loin qu'il ne permit à aucun d'eux de l'assister ou de le servir dans la moindre des choses. Une brahmine, sa proche parente, lui porta souvent de l'herbe *goucha* pour renouveler sa couche; ce qu'il ne permit qu'avec difficulté. Il céda à la fin aux prières qu'on lui adressa pour lui faire changer sa manière de se nourrir; car il permit que la famille

de *Chakia* fît conduire dans son voisinage un troupeau de cinq cents vaches, dont le lait était destiné à lui et à ses compagoons. *Goodam*, qui peu avant avait affligé ses amis par son grand affaiblissement, se remit si bien par l'usage du lait, que, selon l'expression de l'original mongol, il ressembla bientôt *à une enclume polie et dorée*.

Pendant que ce saint était dans le désert, il eut les visites les plus singulières. *Khâkho Mansou*, le prince des grands singes, habitué à son voisinage, vint souvent le voir accompagné de sa suite. Ayant remarqué que l'on portait ordinairement à *Goodam* des présens consistant en mets et en boisson, il recueillit des gaufres et du miel des abeilles sauvages, et des figues, et les présenta un soir au saint pour son repas. Celui-ci les arrosa, selon sa coutume, avec de l'eau bénite et en mangea. Ravi de joie, le prince des singes faisait des sauts extraordinaires, de sorte qu'il tomba par mégarde dans un puits qui se trouvait derrière lui et se noya. En mémoire de cet accident, on y fonda *la place sainte des alimens offerts par le singe*.

Dewa dath, l'oncle de *Goodam*, lui fit ressentir de nouveau sa haine, en conduisant dans son voisinage un éléphant dompté, auquel il fit boire une si grande quantité de vin de cocos, qu'il le grisa totalement. Alors il attacha aux dé-

fenses de l'éléphant deux sabres tranchans, et lâcha l'animal ivre près de *Goodam*, croyant que sa rage tournerait contre l'ermite; mais celui-ci ne fit que lever les cinq doigts de sa main, que l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa. Cet événement donna occasion à la fondation de *la place sainte de l'éléphant furibond et dompté.*

Quelque temps après, *Goodam* se retira dans un endroit encore plus solitaire et sauvage. Il n'y fut accompagné que de deux de ses disciples, dont l'un était le fils de son premier précepteur *Chari*, l'autre se nommait *Molon Toïn.* Ici deux de ses antagonistes se présentèrent, *Labaï Eriktou* et *Ousoun debèltou.* Ils lui demandèrent avec une modestie affectée: « *Goodam*, quelle est ta croyance? quel est ton instituteur et de qui as-tu reçu l'ordination sacerdotale? » *Goodam* leur répondit: « Je suis saint par mon propre mérite. Qu'ai-je à faire avec d'autres précepteurs? La religion m'a pénétré. Si vous voulez d'autres réponses, adressez-vous à mes deux disciples, ils vous instruiront. » Alors une dispute violente s'éleva entre eux, et les deux adversaires furent vaincus. Pour preuve qu'ils avaient perdu le champ de bataille, ils se levèrent et étendirent un tapis en invitant leurs vainqueurs à s'asseoir.

Malgré la renommée de sa sainteté, *Goodam* avait bien des tentations à souffrir. Quatre belles

et jeunes sœurs furent saisies d'une convoitise extrême. A la demande de leur frère, d'où leur venait cette extraxagance, elles répondirent qu'elles étaient amoureuses de *Goodam*, et qu'elles voulaient se servir de tous leurs charmes pour le rendre favorable à leurs désirs. Elles se présentèrent devant lui deshabillées et dans leur beauté naturelle. Par un regard sévère, le saint leur témoigna sa fermeté inébranlable. Par une chiquenaude il les rendit honteuses comme une vieille femme. Dans leur rage impudique, elles lui avaient demandé: « Qui est, ô *Goodam*, le témoin menteur » qui ose attester que les vertus de tous les saints » antérieurs se soient concentrées en toi ? » *Goodam*, en colère, leur répondit en donnant un coup avec la main par terre : » Voilà mon témoin! » Dans le même moment apparut *Okïn tèngri*, le génie tutélaire de la terre, disant à haute voix : « C'est moi qui suis le témoin de la vérité. » Aussitôt les filles impudiques se jetèrent par terre, et adorèrent *Goodam* par la confession suivante de leur croyance : « Face parfaite et pure, sa- » gesse préférable à l'or, majesté impénétrable ! » honneur et adoration à toi, source de la foi des » trois époques du monde. » C'est alors qu'on consacra *la place sainte de la victoire remportée sur la séduction de l'impudicité.*

Après avoir vécu pendant six ans dans la retraite, *Goodam* termina son état d'ermite au crépuscule du quinzième jour du mois moyen du printems, dans l'année du *bœuf de fer*. Il annonça alors à ses cinq disciples qu'il avait triomphé de toutes les tentations mondaines. A minuit, il termina ses dévotions et les exercices spirituels qu'il avait pratiqués pendant tout ce tems; il déclara qu'il avait atteint le plus haut degré de la glorieuse perfection qui convient à un véritable saint, et que le moment était venu où il devait répandre sa doctrine, et la connaissance de la divinité dans le monde. La nouvelle de ce changement de l'état de *Goodam* se répandit bientôt partout; elle excita l'attention générale, et le peuple se persuada facilement de sa sainteté. Cependant une partie de ses adversaires prétendait que le fils du roi *Magadhá* était tombé dans un délire complet. D'autres disaient qu'il avait des regrets d'avoir renoncé au trône de son père, et qu'une nouvelle inclination amoureuse était la cause de l'état dans lequel il se trouvait. Mais le plus grand nombre se déclara pour la sainteté miraculeuse de sa personne et lui donna les titres de *Bourkhan bakchi* (instituteur divin), et de *Chakia mouni* (pénitent de la race de *Chakia*). Il réunit ses cinq disciples et leur

dit : « Le trésor précieux de ma sainteté et de ma » nouvelle loi ne peut faire une impression subite » sur l'esprit des mortels ; modérez donc encore » votre zèle de conversio ; il faut avant tout ac- » complir un jeûne spirituel. » Dès-lors il se rendit de nouveau dans le désert, et il y passa quarante-neuf jours constamment occupé de prières nocturnes et dans des jeûnes continuels.

A la fin de cette dernière expiation, le puissant *Esrouwa tèngri* le visita dans son ermitage, et lui présenta une *kurda*, ou roue à prières en or de mille rais. Par le discours suivant il chercha à disposer *Chakia mouni* à commencer son état de précepteur divin du genre humain : « Sans » doute tu ne t'es pas soumis au pénible état de » pénitent pour ta propre personne, c'est pour le » bonheur de l'humanité que tu l'as choisi ; dai- » gne donc à présent commencer à répandre le » salut parmi les peuples de l'univers. » Malgré cela le saint ne prit encore aucune résolution après cette première exhortation, et *Esrouwa tèngri* se retira sans avoir atteint son but.

Une autre fois, un puissant roi de la race des *Maha Ransa* vint visiter en cérémonie le saint, lui présenta les *huit joyaux*, et lui adressa ces paroles : « Souverain, dont la puissance est sans » bornes, grand héros, qui as vaincu toutes les

» tentations, nous te prions de vouloir, par tes » instructions salutaires faire avancer le bonheur » de l'humanité. » Mais cette prière ne le persuada pas non plus, jusqu'à ce que *Khourmousta tèngri*, accompagné de trente-trois princes des génies, se présentât devant lui pour l'adorer. En lui remettant un *doung* (1), il lui dit: « Inven- » teur du remède le plus efficace et de l'eau du » salut, délivre enfin de leur misère tous ceux » qui sont créés pour souffrir, et fais retentir tes » instructions célestes pour les humains ense- » velis dans un profond sommeil. » Cinq disciples de *Bouddha* qui se trouvèrent présens, savoir: *Djanchi Godinia*, *Datol*, *Langba*, *Mingtsan* et *Sangdan*, furent saisis d'étonnement et s'écrièrent: « La sainteté de notre maître est véritable, » faisons-lui notre première adoration. » C'était le moment de leur épreuve; ils fixèrent leurs yeux sur sa face pour se convaincre de sa sainteté. *Djanchi Godinia* fut le premier dont la foi vainquit tous les doutes; il tomba à genoux et adora son maître en lui rendant les honneurs divins et en faisant neuf fois le tour de sa tente. Son exemple entraîna les quatre autres disciples, ils ado-

(1) *Doung* est une grande coquille de mer, qui sert d'instrument musical dans les temples des Bouddhistes.

rèrent tous *Chakia mouni*, se présentèrent devant lui en disant : « Si tu es le plus saint de tous les » hommes, daigne t'asseoir sur le trône des saints » des tems passés, qui est établi à *Warnachi*, et » commence la vocation d'instituteur universel. » Une majesté divine rayonna alors sur la face du saint, et il céda à leurs instances.

De-suite il se transporta à *Warnachi* pour y faire son entrée. Trois fois il fit le tour de cet endroit avant de monter, absorbé en contemplation sur le trône d'*Ortchilongi ebektchi bourkhan*, d'*Altan Tchidaktchi* et de *Gerili Sakiktchi* (1), qui étaient les fondateurs des trois époques religieuses antérieures. A cette occasion on établit la place sacrée du *trône primitif de tous les saints*.

Chakia mouni resta d'abord inconnu, et se voua aux préparatifs pour son nouvel état. Accompagné de ses disciples, il se rendit au bord de l'Océan, traversa les déserts, et récita en secret les conjurations nécessaires.

Les grands de l'empire venaient le visiter, lorsque avec ses disciples il se trouvait dans leur voisinage. Un jour deux marchands passèrent près de lui avec une caravane de cinq cents éléphans chargés; lorsqu'ils aperçurent *Chakia mouni*, ils

(1) Ce dernier est aussi appelé *Gaehib*.

lui présentèrent des vases d'or et d'argent remplis de pierres précieuses, et dirent en l'adorant : « Seigneur, nous sommes une caravane mar- » chande de cinq cents personnes ; fais-nous la » grâce de nous communiquer les prières que » nous devons réciter pour notre bonheur, et » pour la réussite de notre entreprise. » Il accomplit leur demande, leur écrivit des prières pour le bonheur, et leur communiqua son premier ouvrage contenant des demandes et des réponses sur l'astronomie, et les vingt-huit signes du Zodiaque. Alors il se rendit à *Warnachi*, où il exposa sa doctrine au milieu d'une foule innombrable d'auditeurs de toutes les classes.

Dans la première année de son état de précepteur du genre humain, le 4^e^ jour du mois moyen de l'été, *Chakia mouni* instruisait ses cinq disciples sur l'origine et la nécessité de la foi, en leur disant : « L'état universel de misère, » c'est-à-dire le monde humain est la première » vérité ; le chemin du salut est la seconde vé- » rité ; la tentation et la séduction qu'on y ren- » contre sont la troisième ; et la manière de les » combattre et de les vaincre est la quatrième. » Sur ces quatre vérités il leur donna l'explication suivante : « Dans le cours de la vie humaine, » aucun moment de plaisir ne peut être égalé à » la vérité ; aussi je nomme ce monde un véri-

» table état de misère, et la pratique des pré-
» ceptes de la foi le plus grand honheur. Con-
» sidérez la quadruple condition de l'homme;
» les peines de la naissance; le cours de la vie
» jusqu'au pénible état de la vieillesse; l'afflic-
» tion d'être assujetti aux maladies, et l'amertume
» de la mort. — Quelle douleur l'homme ne
» souffre-t-il pas à la naissance, quand il sort
» avec difficulté comme d'un four ardent? Dans
» ce moment d'une peine inexprimable, il est
» privé de ses sens et suffoqué par des douleurs
» aiguës. Examinez après l'état misérable de
» l'homme, pendant le cours de sa vie jusqu'à
» la vieillesse; la peau devient sèche, ridée, et
» ressemble à du vieux parchemin, la chair qui
» couvre les os se sèche et se consume; le sang
» même qui parcourt les veines diminue et perd
» de sa fluidité; la stature si droite de son corps
» se courbe; la faiblesse de ses yeux commence,
» et bientôt ils n'aperçoivent plus les montagnes
» qui s'élèvent devant eux; le sens de l'oreille
» devient si dur qu'il n'entend pas même le
» son de la trompe; la bouche perd ses dents,
» et l'odorat disparaît. La diminution des forces
» corporelles exige un bâton pour appui, les
» facultés de l'ame se changent en distraction
» et en oubli, et s'évanouissent à la fin tout-à-
» fait, de même que le sens du goût se perd.

» — Considérez ensuite les maladies auxquelles » l'homme est exposé pendant qu'il vit dans ce » monde, à combien d'observations ne donnent- » elles pas lieu? Leur nombre monte à 420. » Quelle misère de voir ses forces dépérir! Hors » d'état de se lever à volonté, et contraint d'être » couché, l'homme n'a pas même pour lors du » repos. Souvent il lui paraît que le cœur lui a » monté au gosier, et que l'intérieur du corps » soit rempli de vent. La nuit lui semble plus » longue que le jour, et un jour a pour lui la » durée d'un mois. Les mets les plus exquis » sont pour lui sans saveur, comme du bois, et » les meilleurs coussins lui paraissent des épines; » le blanc des yeux devient jaune, et le rouge » de la peau et du sang prend une couleur » bleuâtre. Intérieurement il commence à deve- » nir son propre ennemi, le sentiment de sa mi- » sère augmente son découragement et son afflic- » tion, lorsqu'il s'écrie en soupirant : Hélas! » quand serai-je délivré de ces maux! — Voilà » l'homme gémissant de douleurs inouïes, et » étendu comme un poisson privé de son élé- » ment, et jeté sur le sable brûlant.

» La misère devient plus grande à l'approche » de la mort. Alors vous êtes entouré de vos » parens et amis, qui pleurent et se lamentent, » et qui sont suffoqués par la douleur. Votre

» corps est étendu comme une montagne écrou-
» lée ; votre imagination voltige, semblable à la
» flamme chassée par le vent, et des images ter-
» ribles se présentent à vos yeux. Les forces vi-
» tales, qui diminuent d'un moment à l'autre,
» ressemblent à un terrain que les flots de l'eau
» emportent entièrement. La vie intérieure s'é-
» vapore comme la fumée, le feu qui chauffe le
» corps s'évanouit, et toute la chaleur extérieure
» se resserre dans le centre ; le naturel, jadis si
» fougueux, ressemble alors à la lueur froide
» du ver luisant. Toute activité intellectuelle se
» perd peu à peu dans la matière, les signes
» extérieurs de la vie paraissent promettre la
» plus longue durée ; mais l'époque est écoulée
» pendant laquelle les esprits vitaux devaient
» être répandus dans le corps, et ils quittent ses
» membres pour se concentrer dans un seul
» point.

» Mais ce qui semblait être leur annihilation
» n'est souvent qu'une rude préparation, qui
» rend la vie semblable à une flamme privée de
» l'air extérieur. La destruction totale de la force
» vitale a différens degrés. En premier lieu sa
» transformation ressemble à l'ombre, quand la
» lune brille au ciel étoilé le plus clair ; de cette
» faculté sensitive momentanée elle passe au
» point de la faculté sensitive du *vide parfait.*

» De là elle entre dans l'état sensitif d'un rayon » de soleil momentané, qui jette un éclat de » couleurs élémentaires; de cet état elle revient » de nouveau à n'être qu'un point lumineux of- » fusqué par les nuages; alors a lieu la dissolu- » tion et la destruction définitive de toute qua- » lité sensitive. Par cette triple contraction de la » force vitale, les esprits vitaux qui ont leur de- » meure dans le cerveau et dans l'empire du » nombril, se réunissent et se resserrent dans le » cœur, pour s'y éteindre totalement. »

Tel fut le contenu principal de la première séance dans laquelle *Chakia mouni* exposa le système de sa nouvelle religion à ses cinq disciples. Ce système se trouve entièrement dans le grand ouvrage, appelé en tubétain *Gandjour*, dont le nom signifie *Instruction verbale*, et que ses sectateurs regardent comme la plus ferme colonne de sa doctrine. Il fut écrit, par ses disciples, sous la dictée de leur maître, et consiste en 108 gros volumes. On y a joint encore 12 volumes de métaphysique, qui portent le nom de *Iœm*, et qui furent composés pour les îles de la mer de l'Inde. Chaque volume du *Gandjour* est accompagné d'un autre contenant le commentaire; de sorte que le nombre de tous les volumes de cet ouvrage monte à 232, et alors il porte le nom de *Dandjour*. Ce corps immense exige pour

son transport plusieurs chameaux. Il fut traduit en mongol par l'ordre de l'empereur *Khian loung*, et imprimé en deux différens formats. On ne le vend pas sans une permission particulière; et le prix d'un exemplaire est de 1000 onces d'argent.

Chakia mouni, prêchant à *Warnachi*, soutint souvent des discussions théologiques avec les pyrolâtres de la Perse, nommés *Ters* dans les anciens livres mongols. Ces *Ters* étaient les ennemis jurés de la religion indienne. A l'époque de la réformation faite par *Chakia mouni*, les sectateurs de *Chiwa* se sentirent trop faibles pour combattre sa nouvelle doctrine; alors *Dewa dat'h*, l'oncle paternel et grand ennemi de *Chakia mouni*, se mit à la tête de ses antagonistes et adopta la croyance des *Ters*, qu'il tâcha aussi d'introduire à la cour de plusieurs petits princes de l'Inde. Il fit venir six des principaux docteurs de cette secte pour les opposer à son neveu, à une grande fête où tous les princes étaient assemblés, croyant renverser par leur aide la nouvelle doctrine de *Bouddha*; mais il échoua contre la sagesse de l'homme-dieu. Les quinze rois présens à cette fête se réunirent tous les jours, depuis le premier jusqu'au quinze du premier mois; les six docteurs des *Ters* essayèrent, dans ces assemblées, d'attaquer

et de vaincre *Chakia mouni* par des moyens magiques. Sans les craindre, il triompha d'eux de la manière la plus glorieuse, par sa sagesse et par la seule force de ses raisonnemens; de sorte qu'après quinze jours de discussion, le chef de ses adversaires fut contraint de se prosterner devant lui et de l'adorer; tous ceux qui étaient présens se levèrent et suivirent son exemple. Par cette dernière victoire sa gloire et sa doctrine se répandirent dans toute l'Inde. En mémoire de cet événement, ses sectateurs célèbrent, encore tous les ans, les quinze premiers jours de l'année.

Les premiers préceptes de *Chakia mouni* expliquaient son système sur la nature de l'homme. Ils étaient suivis des principes moraux qui font la base fondamentale de toute religion, parce qu'ils apprennent à vivre et à agir d'après les lois divines dans toutes les circonstances, et qu'ils établissent une harmonie heureuse entre la nature et la société humaine. Il déclara à ses disciples que son ame avait déjà pénétré les dix premières lois fondamentales de l'humanité, à l'époque de chacune des trois époques antérieures de la véritable croyance. Il se glorifia d'être le premier des Brahmes, et le sage royal par excellence, qui avait passé par d'innombrables incarnations mondaines, et qui par sa pro-

pre force était parvenu à approfondir les principes de la foi véritable.

Il disait que le système de sa métaphysique existait déjà depuis d'innombrables générations du monde et des planètes, et qu'il était fondé sur le principe que tout ce qui est créé et tout ce qui est pensé par l'homme rentrait finalement dans le vide et le néant. Les mêmes idées sont énoncées dans les propres paroles de *Chakia mouni*, qui se trouvent conservées dans le livre intitulé *Ulligerin dalai*. Cet ouvrage dit aussi que la masse des ossemens de ses corps, morts dans le péché pendant ses différentes incarnations, dépassait en grandeur des planètes entières; que la quantité du sang répandu, par les décapitations sans nombre qu'il avait subies pour peine de ses crimes, égalait celle des eaux de l'univers; que *Chakia mouni*, ayant reconnu sa scélératesse, se prit lui-même en horreur, et qu'enfin il avait été illuminé par un esprit, qu'il appelle son maître. Ce fut lui qui l'instruisit d'une manière miraculeuse et avec des peines infinies, dans les premiers principes de la morale. Le Saint suivit les conseils du maître, et, pour profiter de son instruction, il renonça à l'empire et au trône. Alors le maître lui dit: « Le disciple doit avoir assez de fermeté pour » se sacrifier lui-même; sans pénitences corpo-

» relles, aucune instruction ne peut prendre ra-
» cine. Sa première pénitence consiste en ce que
» mille bougies allumées doivent être appliquées
» sur son corps. » *Chakia mouni* consentit à se soumettre à cette épreuve; et, pour détruire les suites de son impiété, il se coucha pour laisser planter sur son corps un nombre infini de mèches allumées. En même tems il pria humblement son maître de l'instruire auparavant, puisqu'il pourrait mourir dans les douleurs. Son maître lui communiqua alors les quatre thèses suivantes :

« Tous les trésors peuvent être épuisés.

» Ce qui est élevé est exposé à la chute.

» Ce qui est réuni peut être dispersé.

» Ce qui vit est assujetti à la mort. »

Dans un moment *Bouddha* fut guéri de ses plaies, et son envie insatiable de s'instruire nourrie par un nombre infini de maximes salutaires. Cependant cette envie ne le quitta pas, et bientôt il se soumit à une nouvelle pénitence, qui consista en ce qu'il se fit ficher un millier de clous dans le dos, pendant qu'il reçut l'instruction suivante :

« Tout ce qui est visible doit périr.

» Tout ce qui est créé est assujetti à une fin
» déplorable.

» Toute croyance appartient au royaume du
» néant.

» L'univers n'existe que dans l'imagination. »

Le désir de s'instruire ne quitta pas encore le Saint, qui se soumit à une troisième expiation en entrant dans un four ardent, comme son maître le lui avait prescrit. Deux des plus hauts génies le conduisirent par la main jusqu'à l'ouverture, et une troupe de mille autres anges éteignit de suite la flamme de neuf toises de hauteur, par une pluie de fleurs. Alors *Chakia mouni*, absorbé en adoration et en humilité, reçut la troisième instruction, savoir :

« La force de la miséricorde établie sur des » bases inébranlables.

» L'éloignement total de la cruauté.

» Une compassion sans bornes envers toutes » les créatures.

» Une constance imperturbable dans la foi.

» Voilà les guides sur le chemin de la sain- » teté. »

La quatrième et dernière épreuve à laquelle le disciple se soumit, était l'offre de faire le sacrifice de son propre corps ; le maître lui dit :

« Pour que mes doctrines ne soient jamais ou- » bliées, elles doivent être écrites sur ta peau, » avec un poinçon fait de tes os et trempé dans » ton sang. »

Il sortit glorieux de cette épreuve, comme des autres ; et pendant qu'il souffrait il reçut les

maximes fondamentales de toute morale, qui sont les règles de la marche dans la plus parfaite connaissance de soi-même, savoir : 1° de ne pas tuer ; 2° de ne pas voler ; 3° d'être chaste ; 4° de ne pas porter un faux témoignage ; 5° de ne pas mentir ; 6° de ne pas jurer ; 7° d'éviter toutes paroles impures ; 8° d'être désintéressé ; 9° de ne pas se venger ; 10° de ne pas être superstitieux. Ces dix commandemens devinrent plus tard le principal fondement de sa nouvelle loi.

Bouddha, ayant répandu sa doctrine dans l'Hindoustân, disait, peu de tems avant sa mort, qui arriva quand il était âgé de quatre-vingts ans, que cette doctrine existerait pendant cinq mille ans ; qu'alors il viendrait un autre homme-dieu, nommé *Maitari*, pour être le précepteur du genre-humain. Pendant cette période, sa religion souffrirait des persécutions sanglantes, et ses sectateurs seraient obligés de quitter l'Inde pour se sauver dans les hautes montagnes du *Tubet*, qui deviendrait le pays et la résidence de la véritable croyance. De là elle devait se disperser dans le monde entier et parmi tous les peuples. La persécution prédite par lui arriva effectivement dans l'Hindoustân, quelques siècles après la naissance de J.-C. ; les sectateurs de *Bouddha* se sauvèrent alors dans les montagnes du nord.

Avant de mourir, *Chakia mouni* avait enjoint

à ses disciples de se réunir après son décès, de se ressouvenir mutuellement de tous les points de sa doctrine, et de rédiger un recueil complet de ses principes, qui devait servir de loi fondamentale aux générations futures. Il leur recommanda aussi de faire l'image de sa personne, qui aurait le don de fortifier leur croyance, chaque fois qu'ils l'adoreraient. Bientôt après sa mort, *Wichowa Karma* (1), un artiste distingué, exécuta un modèle de la figure de *Chakia mouni*, qui le représentait à l'âge de huit ans; on fonda d'après ce modèle une statue d'un mélange des métaux les plus précieux. La seconde image de *Bouddha* fut faite par ordre de son fils *Rakholi;* elle le représentait âgé de douze ans, et était d'une composition de pierres précieuses. Dans la tête de cette figure on avait établi un réservoir dont l'eau parcourait insensiblement tout le corps, par des conduits très-fins, et dégouttait en bas, dans des vases dorés. Cette eau bénite servait à purifier les adorateurs de la statue, et devint un remède infaillible contre toutes sortes d'infirmités. Un roi de l'Inde fit faire, par *Wichowa Karma*, une troisième image de *Chakia mouni;* elle était en pierres précieuses et le représentait âgé de vingt-cinq ans. Une de

(1) C'est le *Wichwakarma*, l'artiste ouvrier des dieux de l'Inde.

ces statues colossales avait trente-six, et une autre soixante bras de hauteur. Plus tard *Wichowa Karma* exécuta l'image de *Bouddha* assis et laissant pendre sa main droite du genou, tandis qu'il tenait dans la gauche une roue de *prières* (kurda) en or. Il portait les ornemens sacerdotaux, et ses cheveux, devenus très-longs pendant sa vie d'ermite, étaient frisés en boucles abondantes sur sa tête (1). Son trône était supporté par cent huit lions, ornés du symbole de la déesse *Dara Eké*. Toutes les images que l'on trouve à présent chez ses sectateurs, ne sont que des copies ou des imitations de ceux que je viens de mentionner.

Au commencement du VII^e^ siècle de notre ère, le roi *Srong bdzan sgambouo* (2) régnait à *H'lassa* (Lahsa) dans le Tubet. Ce prince, qui avait quelques connaissances de la religion de *Bouddha*, envoya (en 632 de notre ère) son premier mi-

---

(1) Ceci est la véritable raison pourquoi plusieurs images de *Chakia mouni* paraissent avoir la *chevelure crépue*. Feu M. *Langlès* avait donc tort de supposer, d'après cette chevelure, que Bouddha avait été d'*origine éthiopienne* ou *africaine*.

(2) *Pallas* (Mongol. Vœlker, etc. II, p. 10), appelle ce roi *Sarangsan Gambo*. C'est vraisemblablement le fondateur de l'empire des *Thou fan*. Les auteurs chinois l'appellent *Ye dzoung loung tsan*. Le nom tubétain de *Srong bdzan* paraît être caché dans *Loung tsan*.

nistre *Touomi*, *Sambouoda* dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de *Chakia mouni*. Revenu au Tubet, ce ministre composa deux alphabets pour sa patrie, dont l'un se nomme *Kdzab*, et l'autre *K'char*. Il avait pris l'indien pour modèle.

Saong bdzan sgambouo plaça à *H'lassa* le principal temple du pays. Un autre, nommé *Boudd'ala*, fut construit sur une haute montagne du voisinage. Dans de beaux sites et aux bords des rivières, on établit des couvens et des écoles, parmi lesquels les plus célèbres sont celles de *Brèboung*, *Djachi Loumbo*, *Galdan* et *Sera*. D'autres temples, entourés de villes, et un grand nombre d'écoles, furent fondés dans le *Tanggout* et dans le pays des treize princes d'*Andoo*, ou *Amdoa*; entre ces temples celui de *Djama kurè* est le plus considérable.

Le roi *Srong bdzan sgambouo* vécut soixante-quatre ans et s'occupa continuellement à propager la sainte doctrine dans le Tubet. On le crut une incarnation du dieu *Khomchin Botisato*, qu'on représente ordinairement avec dix têtes et quatre ou plusieurs mains et pieds. Son épouse était une princesse indienne, ou, selon d'autres, chinoise; on la regarde aussi comme une émanation de la déesse *Dara Eké*, femme de *Khomchin Botisato*. L'ame divine de *Srong bdzan sgambouo*, après avoir quitté le corps qu'elle avait vivifié, renais-

sait toujours au Tubet, jusqu'à l'époque à laquelle on établit, avec le consentement général du clergé, la dignité du *Grand Lama*, dont l'ame est regardée comme une incarnation du dieu *Aria-Balou*. Outre ce patriarche suprême, il y a encore une autre divinité vivante dans ce pays: c'est le *Bantchin Rimboktchi* (en mongol *Bogdo Bantchin*). Le *Dalai Lama* même se met en adoration devant lui, parce que son origine divine est plus ancienne que celle du *Grand Lama*; leur parenté est dans la proportion d'un père à son fils. La considération du *Bantchin Rimboktchi* ne peut diminuer, même en cas que la puissance terrestre du *Dalai Lama* vînt à s'agrandir. Le siége de ces deux patriarches reste l'héritage perpétuel des incarnations successives de leurs ames divines; cependant ils ne séjournent pas dans le même endroit. La résidence ordinaire du *Grand Lama* est dans le voisinage de *H'lassa*, dans les grands couvens de *Brépoung gomba* et *Seragomba*, ou entre les deux, sur la montagne de *Boudd'ala;* celle du *Bantchin Rimboktchi* est *Djachi Loumbo*, à une distance de quinze journées à l'occident de *Brépoung*. Ces deux chefs ministériels de l'église n'ont politiquement rien à craindre l'un de l'autre, car ce n'est que dans leur union intime qu'existe le véritable centre de la religion et de la hiérarchie bouddhiques.

A la mort d'un des deux, celui qui survit est chargé de l'éducation de son successeur spirituel, jusqu'à ce que la renaissance de l'ame de son prédécesseur y soit formellement reconnue, et qu'il soit prêt à s'asseoir sur le trône patriarchal.

Les principaux membres du clergé mongol portent les titres de *Bogdo*, *Gkeghen khoutoukhtou*, *Nomun khan*, *Bandida*, *Tsordji*, etc. On prononce rarement leur nom de famille; c'est par respect qu'on s'abstient de s'en servir. La dénomination de *Lama*, était autre fois moins commune parmi le clergé tubetain et mongol, qu'elle ne l'est actuellement. Ce titre appartenait originairement à une classe de prêtres plus élevée, et désigne l'incarnation d'une ame qui jouit d'un haut degré de sainteté. Après cela le peuple donne le titre de *Lama* à tous les membres du clergé bouddhiste, qui eux-mêmes s'appellent *Khoubarak*, *Bandi* ou *Boursang Khoubrakgoot*, et réservent la dénomination de *Lama* pour les plus vénérables d'entre eux. Le premier degré que le disciple reçoit à la consécration est celui de *Bandi*, le second s'appelle *Gœtsoul*, et le troisième, qui le rend véritablement prêtre, est celui de *Ghelong*. Toutes les autres appellations des membres du clergé ne sont que des titres honorifiques, qui se donnent sans une consécration nouvelle. *Khoutoukhtou* ou *Khoubilgan* dé-

signe un prêtre dont l'ame est l'incarnation de celle d'un Saint antérieur. Actuellement il n'y a que fort peu d'incarnations femelles ; on les appelle *Daghini* ou *Khoubilgan*. Chaque *khoutoukhtou* possède la liste complète de toutes les phases que son ame a parcourues, depuis les tems les plus reculés. Les Bouddhistes croient que les incarnations des Saints dépendaient autrefois dans l'Inde de la volonté de leur ame, et ils regardent les *Khoubilgan*, qui se trouvent actuellement dans le Tubet et en Mongolie, comme descendans de ceux qui existaient antérieurement dans l'Hindoustan. Les seules ames divines qui ne peuvent plus renaître, sont celles des trois fondateurs des systèmes religieux précédens, et celle de *Chakia mouni*, comme fondateur du quatrième, car ces ames sont regardées comme véritablement présentes dans leur doctrine. Après la mort d'un *Khoubilgan*, on cherche l'individu dans lequel son ame vient de renaître; pour en trouver l'indication, les prêtres se servent d'une foule de conjurations et de formules astrologiques. Après avoir trouvé le nouveau *Khoubilgan*, on le conduit à l'habitation qu'occupait son prédécesseur, sans avoir égard à la distance des lieux et à la fortune de sa famille. Souvent on trouve trois incarnations simultanées de la même ame khoubilganique,

qu'on distingue alors par les dénominations de *renaissance personnelle*, de *renaissance de doctrine* et de *renaissance spirituelle*. Jamais les incarnations ne peuvent avoir lieu en ligne de parenté directe, et quoiqu'elles dépendent de la volonté de l'ame qui doit renaître, elles doivent toujours se faire dans une famille différente.

J'ai publié cette vie de *Bouddha*, pour que les personnes qui ne sont pas prévenues par la manie des systèmes, puissent la comparer avec les traditions sur *Odin* ou *Wodan*, qui se sont conservées chez les peuples de l'Europe septentrionale. On a voulu prouver l'identité d'*Odin* et de *Bouddha*, et de leurs croyances. Je pense cependant qu'on reviendra de cette hypothèse insoutenable, si l'on réfléchit que la loi du sectateur indien n'a commencé à se répandre au nord de l'Hindoustân que soixante ans après J.-C., et beaucoup plus tard dans le Tubet et dans d'autres contrées de l'Asie centrale.

Au reste il n'y a pas la moindre ressemblance entre les dogmes *bouddhiques* et ceux des anciens *Scandinaves*, chez lesquels on ne trouve aucun indice de la doctrine de la métempsycose. Le culte *lamaïque* et celui d'*Odin* diffèrent aussi totalement entre eux, comme on peut s'en con-

vaincre au premier coup-d'œil jeté sur les descriptions de ce culte données par Pallas et par moi (1).

La religion de *Bouddha* s'est introduite sans peine parmi les nomades asiatiques, parce qu'elle venait d'un pays policé, comme l'Inde; elle captiva les esprits de ces barbares, par la solennité de ses cérémonies? Si elle avait ressemblé au culte grossier d'*Odin*, elle n'aurait vraisemblablement

---

(1) Dans le premier volume de l'édition allemande de mon *Voyage au mont Caucase*.

Les mythologistes de l'Allemagne, partisans zélés de toutes les absurdités, ne seront vraisemblablement pas de cette opinion. Ils aiment en général à parler, avec une certaine onction mystique et insipide, de ce qu'ils sont trop ignorans ou trop paresseux à approfondir. Si parler raison à des personnes qui se croient inspirées, ne serait pas peine perdue, le passage suivant de *John Davy* aurait dû les convertir depuis long-tems. « What are we to think » of the opinions of those eminent men, who have ima- » gined the extension of this religion over all Europe as » well as Asia, and have identified *Boodhoo* with *Fro*, » *Thor*, and *Odin*, the gods of the Scandinavians? What » analogies are there between the Boodhaical and the » Scandinavian systems? The points of ressemblance, if » any, are certainly very few, whilst those of dissimili- » tude are innumerable. What two beings can be more » different in character than Boodhoo and Odin: the one » subduing his passions, and resigning a princely vest for

produit pas un si grand effet. De même, je crois que la croyance chrétienne, privée de la pompe imposante du culte catholique, fera difficilement

---

» a priest's robe; the other a conqueror and founder of a » kingdom: the one teaching the annihilation of existence, » as the final reward of virtue; the other inculcating the » immortality of the soul: the one living a life of the » greatest abstinence, exhorting his followers to imitate » his example, and forbidding them the use of fermented » liquors; the other, in *Valhalla*, leading a life the most » jovial, drinking wine himself and regaling his compa- » nions, the *Einheriar* (the ghosts of the brave slain in » battle) with mede and beer, which they drank out of » human skulls after feasting on pork: the one prohibi- » ting the killing of any animal, even the minutest; and » on this principle straining the water he drank, to save » the lives of the animalcules, he might otherwise swal- » low, — inculcating humanity and mercy, and accepting » no offering but flowers; the other, the god of war, de- » lighting in bloodshed, esteeming valour the first virtue, » and gratified with no offering so much as that of human » sacrifices. — The contrast might be carried farther, » were it necessary; — even the periods of their existence » do not agree; *Boodhoo*, having flourished little more » than a century after the founding of Rome; whilst *Odin*, » according to his historians, did not emigrate from the » East with his family and people, till the time of Pompey. » — Were there any similarity of system, both might » have had a similar origin; but where no similarity ap- » pear, but total difference, is it reasonable to suppose

des progrès considérables parmi les farouches habitans du Caucase, et chez les hordes mongoles de la Sibérie, malgré le zèle apparent des missionnaires anglais et écossais.

» that the two sprang from the same root? — The argu-
» ment from the name of a day, on which the analogy
» between *Boodhoo* and *Odin* or *Woden* is chiefly foun-
» ded, is hardly worth noticing: I may remark curso-
» rily, that *Wednesday* (Woden's day), in Ceylon,
» is generally called *Sawummia-dinna*, wind-day, on
» the idea that wind was created on that day; if it is ever
» called *Boodhoo's day*, I believe it to be not in reference
» to the being worshipped, but to *Boodahoo*, the mild god
» or planet, who is supposed to preside over *Wednesday*.
» — *Account of the interior of Ceylon*, page 234 et suiv.»

CARACTÈRES PRIMITIFS

DES CHINOIS.

Les caractères chinois étaient dans l'origine des images représentant les objets que l'on voulait désigner. L'invention de cette écriture se perd dans la nuit des siècles; elle est enveloppée de fables dont le récit, extrait de livres chinois, a été répété, jusqu'à satiété, par les missionnaires (1). La forme primitive des signes représentatifs s'effaçait à mesure que l'art d'écrire se propageait; les traits indiquant les contours s'altéraient; alors, pour donner plus de régularité à l'écriture, on rendit les traits plus roides et plus

(1) Voyez *du Halde;* la Lettre du P. *Mailla* sur l'origine des caractères chinois, insérée dans l'édition française du *Chou king;* l'Éloge de la ville de *Moukden;* les Mémoires concernant les Chinois; la Lettre sur les caractères chinois, attribuée au P. Amiot, et publiée par *Needham*, etc., etc.

uniformes. Les caractères cessèrent ainsi d'être des images et devinrent des signes de convention. Le nombre des signes primitifs paraît avoir été très-limité dans le commencement ; car, en écrivant, on devait trouver gênant de figurer une multitude d'objets très-différens ; mais la barrière de l'image une fois franchie, et les élémens des caractères rendus plus réguliers et faciles à tracer, les groupes augmentèrent avec rapidité.

Ceci doit avoir eu lieu dans les premiers siècles de la monarchie chinoise, car les plus anciennes inscriptions que nous connaissons, telles que le *monument de Yu* et les inscriptions du mont *Thai chan* dans la province de *Chan toung*, n'offrent que peu d'images réelles, quoiqu'on puisse sans difficulté reconnaître dans les caractères qu'elles contiennent, les contours altérés de ces derniers.

Dans le huitième siècle avant notre ère, la forme des lettres paraît encore plus régularisée, comme on le voit par les inscriptions du tems de l'empereur *Siuan wang* de la dynastie des Tcheou (827-782 avant J.-C.). Sous les *Thsin* et les *Han*, ou dans les trois premiers siècles avant J.-C., les images disparaissent tout-à-fait dans les caractères *Ta tchouan* et *Siaoa tchouan*, alors en usage ; à cette époque l'écriture chinoise

était déjà, pour le fond, la même que celle dont on se sert aujourd'hui.

Les Chinois ont eu soin de recueillir les différentes formes de caractères, qui se trouvent dans les innombrables inscriptions anciennes de leur pays; ils les ont disposées dans des dictionnaires sous un ordre quelconque. Je possède plusieurs de ces ouvrages, parmi lesquels les plus célèbres sont : le *Lou chou pen i*, publié en 1378 par *Tchao kou tse*; le *Lou chou tsing wen* de *Goei hiao*, qui écrivait au commencement du seizième siècle, et le *Tchy kou ouei wen*, terminé en 1594, par *Li teng*. C'est surtout le dernier qui est le plus complet et le mieux adapté aux recherches, puisque l'auteur, en suivant l'ordre syllabique des Chinois, a facilité le moyen de trouver les caractères.

Présumant qu'il était intéressant d'avoir une collection des images les mieux conservées dans l'ancienne écriture chinoise, je les ai extraites des livres que je viens de citer. Cette liste suffirait, s'il était nécessaire, pour réfuter l'hypothèse absurde de *Deguignes*, qui prétendit que les anciens caractères chinois n'étaient que des *monogrammes de lettres alphabétiques phéniciens*. Il est déplorable qu'un homme d'un si grand mérite et si profondément versé dans l'érudition orientale, se soit égaré dans le laby-

rinthe d'une hypothèse pareille, que rien ne pouvait justifier. Pour me convaincre de sa futilité, j'ai eu recours au procédé employé par Deguignes; en 1803 j'ai pris plus de *deux mille* anciens signes chinois, de l'espèce de ceux qu'il soutenait lui avoir aidé à faire sa découverte, et je les ai soumis à une analyse semblable à la sienne: or je puis assurer que je n'ai pas trouvé, dans les deux mille, *un seul* monogramme phénicien, dont le sens dans les langues sémitiques aurait répondu à celui du groupe chinois. J'ai remarqué au contraire que Deguignes, d'ailleurs très-exact et très-véridique, n'avait pas été de bonne foi dans tout ce qui a rapport à sa prétendue découverte; car non seulement il a altéré le sens des auteurs chinois qu'il cite, mais aussi a-t-il donné aux caractères qu'il analyse et à leurs élémens des significations qu'ils n'ont jamais eues.

Heureusement l'hypothèse de Deguignes fut repoussée par tous les véritables savans; elle ne fut accueillie que par les ignorans et les cuistres d'alors; il faut espérer que leurs successeurs, peut-être plus ignares qu'eux, ne réchaufferont pas un jour ce plat insipide, pour nous le présenter de nouveau.

Dans le tableau suivant, la première colonne contient les anciens caractères figuratifs des Chinois; la seconde, les chiffres des signes modernes,

correspondans aux premiers, dans le *Dictionnaire du P. Basile de Glémona*, imprimé à Paris entre 1808 et 1813 par ordre de Napoléon; la troisième enfin donne l'explication de ces caractères avec mes remarques.

1 2 3

1798. *Thïan.* Ce caractère signifie actuellement *ciel;* autrefois il désignait aussi l'*empereur*, que la lettre représente.

3864. *Jy.* Soleil.

4027. *Yue.* Lune.

Idem.

3900. *Sing.* Étoiles. C'est de cette manière que les Chinois représentent encore les étoiles sur leurs cartes célestes, en liant par des lignes celles qui appartiennent à la même constellation.

3890. *Ming.* Clarté. (Composé de soleil et de lune.)

4828. *Khi.* Air, Souffle. (Représenté par des traits ondulés qui sortent du soleil.)

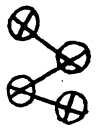
4829. *Yn.* Principe du ciel, en opposition de celui de la terre; vertu productive du ciel.
(Cette idée est exprimée dans ce caractère, par le signe (1138) *ky*, félicité, renfermé dans un vase.)

4830. *Yun.* Principe de la terre, en opposition de celui du ciel; vertu productive de la terre.
(Ici c'est le signe (732) *hioung*, malheur, qui est renfermé dans le vase.)

11,952. *Yun.* Nuage, vapeurs humides exhalées par les montagnes et les rivières.
(Les deux traits en haut représentent le ciel, et la ligne ondulée en bas, les vapeurs.)

11,944. *Yu.* Pluie.

2 3



11,954. *Loui.* Tonnerre. (On serait peut-être étonné de voir figurer le tonnerre par les Chinois ; mais il faut savoir qu'ils représentent le génie qui y préside, marchant sur des roulettes, avec lesquelles il va en zig zag. Ce sont ces roulettes qu'on voit dans l'ancien caractère.)

3865. *Tan,* Aurore. (Soleil qui s'élève, et qui n'est pas encore tout-à-fait sur l'horizon.)

3867. *Tsao.* Matin. (Représenté par le soleil qui fait descendre la rosée.)

3936. *Hoei.* Obscurité. (Figurée par un croissant noir.)

5381. *Ho.* Feu. (On a voulu peindre la flamme qui s'élève.)

4831. *Choui.* Eau.

1 2 3

4831. *Chouï.*

5062. *Youan.* Gouffre, abîme rempli d'eau.

2275. *Chan.* Montagne.

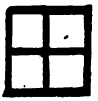
2294. *Yo.* Par ce nom on désignait les quatre principales montagnes de la Chine.

17. *Khieou.* Colline.

2381. *Tcheou.* Ile dans un fleuve ou dans une rivière.

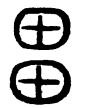
4136. *Lin.* Forêt. (Deux arbres.)

1 2 3 2



6170. *Thian.* Champ labouré.

Idem. (Ici on voit les plantations.)



2646. *Kiang.* Frontière, limite. (Dans le premier de ces deux caractères, cette idée est exprimée par deux champs; dans le second, par une ligne de démarcation qui entoure et sépare ces deux champs.)

Idem.

6257. *Thie.* Monceau, entasser.

1745. *Loui.* Pierres entassées les unes sur les autres.

5883. *Yu.* Pierre précieuse, jade oriental. (L'ancien caractère représente la forme qu'on lui donnait autrefois, et le fil qui passe au milieu.)

1 2 3

6. *Chang*. En haut.

8. *Hia*. En bas.

26. *Tchoung*. Milieu.

Idem.

4015. *Khiu*. Courbe.

3826. *Fang*. Carré.

1541. *Yuan*. Rond.

1 2 3

11,265. *Lin.* Voisin. (Idée indiquée par deux carrés l'un à côté de l'autre.)

7355. *Ly.* Debout.

6483. *Pe.* Blanc. (Représenté par un œil qui louche, de sorte qu'on ne voit que le blanc.)

6155. *Seng.* Croître. (Représenté par un germe de plante qui sort de la terre.)

4215. *Ken.* Racine. (La partie supérieure de ce caractère représente l'arbre; les deux traits horizontaux qui le traversent, la superficie de la terre; et la partie inférieure est la racine.)

4140. *Tchi.* Branche d'arbre.

4337. *Ya.* Branche fourchue, fourche.

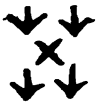
1 2 3

9051. *Ye.* Feuilles d'arbre.

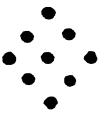
4234. *Sang.* Mûrier.

7398. *Tchu.* Bambou, roseau.

8977. *Mang.* Herbes qui croissent en abondance.



Idem.



7655. *Mi.* Grains de riz.

7113. *Ho.* Céréales, graminées qui portent des grains.

1 2 3

Idem.

8831. *Tchi.* Espèce d'agaric à différentes branches, représentées dans le caractère ancien.

5870. *Cheou.* Animal quadrupède.

10,775. *Fan.* Plantes des pieds des quadrupèdes.

5805. *Szü.* Lion.

9354. *Hou.* Tigre.

Idem.

1 2 3

10,352. *Siang*. Eléphant.

591. *Szü*. Bœuf sauvage, *urus*, bison.

Idem.

13,051. *Lou*. Cerf.

Idem.

12,469. *Ma*. Cheval.

Idem.

1 2 3

5643. *Nieou.* Bœuf. (Le second caractère représente plutôt la moitié antérieure du bœuf.)

Idem.

10,340. *Chi.* Porc.

8183. *Yang.* Bélier, brebis.

5699. *Khiuan.* Chien.

13,201. *Chu.* Rat, souris.

12,883. *Niao.* Oiseau.

11873. *Tchoui.* Nom général des oiseaux à courte queue.

1 2 3

11,873. *Tchoui*. Nom général des oiseaux à courte queue.

11,882. *Tsio*. Petit oiseau en général; moineau.

12,302. *Fei*. Voler.

12,893. *Fung*. Phénix.

13,039. *Louan*. *Phasianus argus*. Le beau faisan de la Chine. (Le caractère le représente en volant.)

11,839. *Tchhi*. Poule sauvage, faisan. (Indiqué par le signe de *poule* et d'une *flèche*, c'est-à-dire, *poule qu'on tue à coup de flèche*, en opposition avec la *poule domestique*.)

11,929. *Ki*. Poule.

1 2 3

11,929. *Ki.* Poule.

12,896. *Youan.* Espèce d'oiseau de mer qui ne vole que pendant la nuit, et dont les cris annoncent la pluie.

12,954. *Thsio.* Pic, et nom général de tous les oiseaux du même genre.

Idem

5544. *Yan.* Hirondelle.

12,774. *Yu.* Poisson.

12,813. *Sian.* Poissons frais.

1	2	3
	Supp. 12,834 *bis.*	*Tha.* Sole. (Ce poisson est représenté par deux, parce que les Chinois disent que la sole n'est qu'une moitié de poisson, n'ayant qu'un seul œil.)
	13,289.	*Loung.* Dragon.
		Idem.
	9429.	*Che.* Serpent. (L'ancien caractère figure exactement le corps et la tête des grands serpens de la Chine.)
	13,298.	*Kouei.* Tortue.
		Idem.
	13,169.	*Meng.* Têtard ; grenouille qui n'est pas encore venue à sa perfection, et qui a encore la queue.

1 2 3

13,169. *Meng.* Têtard; grenouille qui n'est pas encore venue à sa perfection, et qui a encore la queue.

3883. *Kouen.* Vers, insectes.

2397 et *Spp.* *Pa.* Espèce de serpent. Queue.

9600. *Tchhai.* Scorpion à longue queue.

10,408. *Poeï.* Coquilles, *cowries*, qui servaient autrefois de monnaie.

Idem.

9464. *Siue.* Espèce d'insecte de mer.

1 2 3

9474. *My*. Mouche à miel. (Représentée par une ruche dans laquelle deux insectes entrent d'en bas.)

2412. *Ti*. Empereur.

8652. *Tchhin*. Vassal de l'empereur, dignitaire de l'empire. (Idée exprimée par le bonnet de cérémonie.)

12,746. *Kouei*. Mauvais génie.

4031. *Phung*. Compagnons, collègues, amis. (Les deux écailles d'une coquille.)

2095. *Tsü*. Fils.

2077. *Sun*. Petit-fils, descendant.

1 2 3

2077. *Sun.* Petit-fils, descendant.

93. *Jin.* Compâtissant. (L'ancien caractère est composé de *cœur* et de *deux ;* c'est-à-dire, *sentir la douleur d'un autre cœur.*)

4733. *I.* Mourir, mort. (L'ancien caractère représente l'urne sépulcrale, qui cependant n'est plus en usage chez les Chinois.)

3224. *Cheou.* Main.

1089 et 1124. *Yeou.* Prendre avec la main.

Yeou. Main droite, en opposition du caractère suivant.

2389. *Tso.* Main gauche.

5589. *Tchao.* Ongle, griffe.

1 2 3

12,038. *Mian.* Figure, face.

8337. *Eul.* Oreille.

6589. *Mou.* OEil.

Idem.

6614. *Mei.* Sourcil, sourcils.

Idem. (Représenté par le nez et les sourcils sans yeux, pour qu'on ne crût pas qu'on avait voulu désigner les yeux.)

13,223. *Pi.* Nez. (Ordinairement renversé.)

1 2 3

1109. *Kheou.* Bouche.

13,248. *Tchhi.* Dents incisives.

Idem.

Idem.

8709. *Chy.* Langue. (L'ancien caractère représente la langue avec les filets auxquels elle tient.)

56. *Ju.* Mamelle.

8568. *Fou.* Ventre. (Avec les entrailles marquées.)

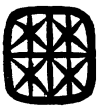
1	2	3
	53.	*Ye.* Cunnus. (Le caractère moderne sert à présent pour terminer les phrases.)
	845o.	*Poei.* Dos. (On y voit les épaules, le dos et les fesses d'une figure humaine.)
	2727.	*Sin.* Cœur.
		Idem.
	85.	*King.* Palais, résidence.
	86.	*Thing.* Portique dans les chemins publics, sous lequel les voyageurs peuvent se reposer. Salle ouverte de tous côtés, sous un pavillon.
	278.	*Thsang.* Grange.

1 2 3

1519. *Thsoung.* Fenêtre.

1146. *Hiang.* Fenêtre tournée du côté du nord.

2092. *Mian.* Toit.



1529. *Yeou.* Jardin enclos de murs.

636. *Thse.* Treillage, grille.

70. *Tsing.* Puits.

5547. *Yng.* Campement militaire, campement des troupes.

1 2 3

262. *Lie.* Disposé d'après l'ordre. Ordre de bataille.

10,840. *Tche* ou *Kiu.* Char.

8733. *Tcheou.* Radeau, barque.

11582. *Tchoung.* Cloche.

6549 et 6553. *Ho.* Vase qui a un couvercle.

5597. *Tsio.* Vase pour les liquides.

Idem.

1 2 3

Ly. Vase, ordinairement à trois pieds recourbés. Vase à deux oreilles.

Idem.

Idem.

Idem.

13,185. *Ting*. Vase à trois pieds. Vase dont on se servait dans les sacrifices; vase sacré sur lequel on gravait les événemens qu'on voulait faire parvenir à la postérité.

Idem.

1020. *Yeou*. Vase de vin dont on se sert dans les sacrifices.

1 2 3

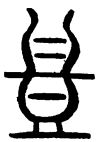
1020. *Yeou.* Vase de vin dont on se sert dans les sacrifices.

2199. *Tsun.* Vase dont on se servait dans les sacrifices.

13,188. *Tsŭ.* Vase de forme ronde, et qui a trois pieds.

2654. *Y.* Vase de vin; vases dont on se servait dans les temples des ancêtres.

10,410. *Tching.* Vase pour consulter les sorts.



10,323. *Teou.* Vase en bois, dont on se sert dans les sacrifices.

5805. *Tsou.* Vase dont on se sert dans les sacrifices.

1	2	3
	Spp. 6542. *bis.*	*Ho.* Vase pour conserver des choses confites.
	1764.	*Hou.* Vase pour le vin.
		Idem.
	11,284.	*Thsieou.* Vin. (Représenté par le vase qui le contenait.)
		Idem.
	981.	*Tou.* Cassette.
	6575.	*Ngo.* Vase fermé sur un piédestal.

1 2 3

690. *Y*. Vase dans lequel on tient de l'eau pour laver les mains.

3809. *Fou*. Hache.

Idem.

3183. *Thsy*. Grande hache; hache militaire.

11,381. *Ting*. Clou.

Idem.

11,433. *Keou*. Crochet.

1 2 3

7903. *Kang.* Filet.

Idem.

7501. *Ki.* Panier dans lequel les paysans recueillent des cotrets secs.

Idem.

736. *Han.* Panier, boîte avec une anse pour la porter.

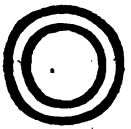
7643. *Loung.* Cage pour les oiseaux.

30. *Tchhan.* Gril pour griller la viande.

1 2 3

8686. *Kieou.* Mortier, vase pour piler.

7608 *bis.* *Po.* Crible.



6570. *Phan.* Plat, bassin.

933. *Voe.* Drapeaux qu'on plante dans différens endroits, comme insignes.

2614. *Koung.* Arc pour lancer des flèches.

3846. *Tsu.* Pointe d'un javelot ou d'une flèche, qui ordinairement fut ornée d'un petit fanion, tel que les houlans le portent à leurs lances.

12,728. *Tchhang.* Étui pour l'arc.

1 2 3

6798. *Chi.* Flèche.

Idem.

2194. *Che.* Tirer des flèches.

Idem.

6803. *Chin.* Diriger le trait, atteindre le but.

2645. *Tan.* Fronde.

Idem.

1 2 3

4747. *Tchhu.* Bâton, fléau. Battre.

3168. *Ko.* Lance, pique.

Spp.
3193 *bis.* *Khouei.* Espèce de lance.

646. *Mian.* Bonnet, calotte.

8084. *Yng.* Flocons de soie qui pendent du bonnet.

7610. *Siao.* Flûte de Pan, flûte composée de plusieurs tuyaux.

6024. *Houan.* Anneaux.

1 2 3

32. *Houan.* Petite boule, pilule.

9859. *Fou.* Couvrir. (Idée représentée par un couvercle.)

3453. *Kiu.* Prendre avec les deux mains.

4460. *Yo.* Musique. (Un homme qui tient une cloche ou autre instrument de musique dans chaque main.)

7282. *Tchhouan.* Enfiler des perles et autres objets troués.

10,426. *Kouan.* Enfiler des pièces de monnaie, comme le font les Chinois.

6619 *bis.* et 6757. *Kiu.* Regarder avec crainte. (Cette idée est très-bien peinte par les deux yeux qui composent ce caractère.)

1 2 3

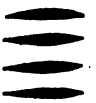
11,262. *Tching*. Estimer, tenir en haut prix. (Idée indiquée par un vase précieux.)

1829. *Tian*. Sacrifice funèbre, représenté par le vase dans lequel on offre le vin, avec lequel on arrose la terre dans cette occasion.

1. *Y*. Un.

2606. *Eul*. Deux.

6. *San*. Trois.



1511. *Szu*. Quatre.

993. *Chy*, Dix.

1 2 3

97. *Khieou.* Une couple, une paire. (Représenté par deux poissons.)

609. *Liang.* Une paire, une couple.

519. *Tchheou.* Deux personnes de la même qualité. (C'est encore une paire de poissons.)

16. *Chi.* Génération, siècle. (La génération étant comptée à trente ans, on voit dans l'ancien caractère trois fois dix.)

Spp. 7644 *bis.* *Lan.* Étui pour l'arc et les flèches, qu'on porte sur le dos.

11,643. *Men.* Porte, porte à deux battans.

Idem.

NOTICE
DU BABOUR-NAMEH

بابر نامه

OU HISTOIRE DU SULTHAN BABOUR, ÉCRITE PAR LUI-MÊME EN TURC ORIENTAL.

L'AUTEUR de cet ouvrage intéressant est le *sulthan Bâbour*, fondateur de l'empire mongol dans l'Inde. Il était le fils de *Omar cheikh*, fils du sultan *Abou sa'id*, issu de la dynastie des Timourides de Perse. Bâbour succéda à son père dans le royaume de *Ferghanah*, en l'an 899 de l'hégire, ou 1494 de J.-C. Après y avoir régné pendant cinq ans, il fut chassé par *Chaibek*, khan des *Ouzbek*. Il se retira à *Gasnah*, et de là dans l'Inde, où il gouverna jusqu'à sa mort arrivée en 937 de l'hégire (1531 de J.-C.).

Le *Bâbour-nameh* contient la relation des guerres de son auteur. Il existe une traduction persane de cet ouvrage; elle se trouve à la Bibliothèque du Roi de France. Le livre est intéressant pour son contenu, et pour la langue dans laquelle il est écrit. C'est du *turc tchagataïen*,

mêlé avec une grande quantité d'expressions arabes et persanes.

Sur les premiers feuillets du manuscrit de ce livre, que j'ai eu entre les mains à Saint-Pétersbourg, se trouvent plusieurs distiques en persan et en tchagataïen. Le suivant est écrit dans cette dernière langue. Il est adressé à l'auteur, et paraît être de son tems. Le voici :

يوز شكروى بابر كه كريم غفار
بيردى سنكا سند وهند و ملك بسيار
ايسيق ليغي غه كرسنكا يوقتر طاقت
ساوق يوزيني كورارو سنك غزنه يار*

« Centuple louange soit, ô *Bâbour*, parce que le bienfaisant et clément
» T'a donné le *Sind* et le *Hind* (toute l'Inde) et beaucoup de royaumes,
» Si tu ne peux pas supporter la chaleur,
» Pour voir ton visage refroidi, va aux rochers de Ghizneh. »

Le manuscrit est assez ancien, et paraît presque contemporain de l'auteur, comme on pourrait le conclure par la note suivante :

بو وقايع نى دوشنبه كونى جادي الاول نينك ايكيسندا
سنه ٩٥٧ سيموتودا هوجى تاش ديكن منزلدا محمد مزنك
تحفه كيلتوردى *

« Ces Mémoires m'ont été donnés en présent » par *Mohammed*, le lundi, second de *Djou-* » *madi-alawel*, de l'an 957 (1550 de J.-C.), » pendant le voyage, à la station appelée *Haw-* » *dji-tach*. »

Une note qui se trouve dans le manuscrit, nous apprend qu'il a été apporté de *Boukhara*, par une personne attachée à *Florio Beneveni*, ambassadeur envoyé en 1718 par Pierre-le-Grand au khan de cette ville :

بو کتاب بابورنماه تمور پولات ابن میرزا رجب بن پای چین
پادشاه والاه جان خورشید کولاه ستارنکی بلنکی سپاه
ایلچی اوروس فلوری بیک بنی وین ایلن بنجاریه کلوب
بو کتاب نی صاتون آلدوم مبارک آولسون امین یه رب
العالمین *

« C'est le livre *Bâbour-numah*. Moi *Timour* » *Poulat*, fils de *Mirza Redjeb*, fils de *Paytchin*, » étant venu à *Boukhara* avec le Russe *Floribeg* » *Beneveni*, ambassadeur du magnanime em- » pereur, la couronne du soleil, dont l'armée » ressemble aux étoiles et aux léopards, j'ai » acheté ce livre; qu'il soit béni, *amen*, oh! Sei- » gneur des créatures ! »

Le *Bâbour-nameh* commence par une épître de l'auteur à son fils *Mirza Mohammed Kamrân Behader*, que je donnerai à la fin de cette notice

en original, en l'accompagnant d'une traduction, pour donner une idée de la langue tchagataï dans lequel elle est écrite. Après cette lettre suit une description géographique de la province de فرغانه *Ferghanah*, qu'on va lire ici.

Au nom du Béni ! action de grâces soit offerte à Dieu le très-haut, pour l'assistance qu'il m'a prêtée, à l'intercession du très-pur prophète, qui est la joie des créatures, pour que je sois fait roi dans le pays de Ferghanah, à l'âge de douze ans, dimanche, le 3 du mois de *Ramadhân*, l'an 899 (1).

Description de Ferghanah.

Le pays de *Ferghanah* est situé dans le cinquième climat. Ses extrêmes frontières sont à l'orient كاشغر *Kachghar*, à l'occident سمرقند *Samarqand*, au sud بدخشان *Badakhchân*, et au nord de hautes montagnes. Outre la ville de Ferghanah, il y en avait encore d'autres, telles que المالق *Almaliq*, الماتو *Almatou*, ينكى قند *Yanghiqand*, appelée dans les livres طراز قند *Thirazqand* (la ville des brodeurs). Tous ces endroits

---

(1) Le 7 juin 1494 de J.-C.

n'existent plus; ils ont été détruits dans les derniers tems, ou par les Mogols ou par les Ouzbek, de sorte qu'il n'en reste aucune habitation.

C'est un pays fertile qui produit des vivres et des fruits en quantité. Partout il est entouré de montagnes, excepté à l'ouest; car du côté de *Samarqand* et de خجند *Khodjand*, on ne voit pas une seule hauteur. C'est pour cette raison qu'en hiver on ne peut voyager de *Ferghanah* dans aucune autre direction que dans celle-ci.

Le fleuve سیحون *Sih'oun*, qu'on appelle aussi souvent *fleuve de Khodjand*, vient du nord-est, et coule au milieu du pays en se dirigeant vers l'occident. Au nord de *Khodjand*, et au sud de فناقند *Fena-qand*, connue à présent généralement sous le nom de شاهرخیه *Charokhiah*, il se retourne au nord et coule vers le Turkestân, où il se perd avec impétuosité dans les sables mouvans, sans se mêler à aucun autre fleuve ni à aucune autre mer. Sur ce fleuve se trouvent sept villes, dont cinq sont situées au bord méridional, et deux au bord septentrional.

اندجان *Andoudjân*, une de celles qui sont au sud-est, est la résidence royale du pays de *Ferghanah*. Les vivres s'y trouvent en abondance, de même qu'une grande quantité de fruits; entre ces derniers, les melons et les raisins sont les plus délicieux. Les premiers ne sont nulle part d'un

si bon goût qu'à *Andoudjân ;* mais il y est sévèrement défendu de les vendre avant qu'ils aient atteint leur parfaite maturité. Excepté *Samarqand* et كش *Kach,* il n'y a pas dans tout le *Mawara-alnahar* (le pays au-delà de la rivière, ou la Transoxiane) de plus grande ville qu'*Andoudjân.* Elle a trois portes, et sa forteresse se trouve au midi. Dans cette ville il y a neuf réservoirs d'eau et aqueducs. Il est très-remarquable que chacun d'eux a une source différente. La forteresse est entourée d'un fossé en dehors duquel passe le chemin royal. Elle est séparée de la ville par ce fossé et par le grand chemin. De l'autre côté est un autre chemin royal. Dans le voisinage d'*Andoudjân* il y a beaucoup d'oiseaux de proie, qu'on dresse à la chasse. Entre autres il y a des aigles si gras que quatre hommes se peuvent rassasier d'un seul, quand il a acquis toute sa croissance. Les habitans sont *Turcs;* leur langue est la même dans la vie ordinaire et dans les livres. *Mir-Ali-Chyr Nowayi,* se trouvant à *Hérât,* a composé dans cet idiome ses ouvrages qui sont généralement admirés; aussi les habitans du pays le parlent très-bien et avec élégance.

Le célèbre musicien *Ioussouf-khôdjah* était natif d'*Andoudjân.*

L'air n'y est pas bon: aussi trouve-t-on dans cette ville beaucoup de personnes qui ont les yeux petits et malades.

A quatre *agatch* (1) au sud-est d'*Andoudjân* est le pays d'*Och* qui s'étend vers l'occident; le climat y est très-sain, et l'eau des sources excellente. Le printems est beau, et l'on raconte beaucoup d'histoires sur les grands froids qui y règnent en hiver.

Au sud-ouest de la ville, on voit une montagne haute et escarpée, qu'on appelle براکوہ *Berâkoh*, ou *le mont antérieur*. Le sultan *Mah'moud khan* a érigé sur sa cime un édifice en pierre. Plus loin, et sur un point saillant de cette même montagne, j'ai fait bâtir, en l'an 902 de l'hégire, un portique d'été. Quoique la situation de l'autre bâtiment soit supérieure à celle de mon portique, ce dernier est beaucoup plus beau, et on voit de là toute la ville et tous les villages des montagnes qui l'environnent.

La *rivière de Kech* vient de la contrée où est la ville de وش *Wach*, et se dirige vers *Andoudjân*. Sur les deux bords sont des jardins qui ont tous une exposition orientale. Les violettes y ont une odeur extrêmement suave; de petits ruisseaux les arrosent et les rendent très-beaux au printems. On y voit des tulipes et des roses

(1) اغاج *Agatch* en turc est la même chose que فرسنگ *ferseng* en persan. C'est une mesure de 1200 pas. *Agatch* signifie *arbre*, car les parasanges sont indiquées par des pieux, comme les verst en Russie.

en abondance. Entre le côté antérieur de la montagne et les jardins les plus proches de la ville se trouve le temple appelé مسجد جوس *Mesdjid-djous*. De la sommité du mont découle le ruisseau شه جوی *Chah-djoui*. Devant ce *Mesdjid* s'étend une belle plaine abritée par l'ombre contre le soleil du midi ; elle contient trois jolis étangs remplis de poissons, et elle offre au voyageur fatigué un lieu de repos frais et agréable. Sur l'autre rive du *Chah-djouï* est la frontière des nomades de *Wach*. Dans les dernières années du règne d'*Omar-Cheikh Mirza*, on a trouvé dans cette montagne des pierres avec des bandes ondulées rouges et blanches. On en fait des manches de couteaux, des petits vases, et autres choses semblables. Ces pierres sont très-belles. Depuis la frontière de *Ferghanah* jusqu'à *Wach* il n'y a pas de villes, car le terrain est aride et le climat mauvais. La ville de مرغینان *Marghinân* se trouve éloignée de sept *agatch* d'*Andoudjân*. C'est un joli endroit; il y a des grenades et des petits abricots d'un goût exquis, qui prospèrent ici à merveille. On y trouve encore une grande espèce de grenades, appelées دانه کلان *Danehi-gilan* (grands grains), qui ont moins de goût pendant la floraison. Le jasmin de cette contrée y est préférable à tout autre. Il y a ici encore un fruit, qui est une espèce de prune. Si

l'on en prend un noyau et qu'on le roule dans la bouche, il devient d'une couleur rouge foncée. On l'appelle سچانی *satchani;* il est très-doux.

Il y a ici beaucoup d'oiseaux propres à la chasse et des cerfs blancs qui se tiennent dans les fondrières des montagnes. Les habitans sont des سرتی *Sarti* (ou Boukhars). Ils sont habiles lutteurs, astucieux et inclinés à la sédition. Dans tout le *Mawara-alnahar,* les habitans sont guerriers. Les plus célèbres lutteurs et les meilleurs soldats de *Samarqand* et de *Boukhara* sont de صاحب هدایه *Marghinân. Sâhéb-hedayeh* était originaire de رشدان *Rechdan,* qui est un village dépendant de *Marghinân.*

Une autre ville est اسفارا *Asfâra,* située au pied d'une montagne. Il y a des eaux limpides et des jardins agréables. Elle se trouve au sud-ouest de *Marghinân,* à une distance de neuf *agatch.* Parmi les différens arbres fruitiers, on y trouve aussi beaucoup d'amandiers. Toute la contrée est aride et montagneuse. Au midi de la ville il y a une plaine entre des collines, qui est remplie de rochers; c'est pourquoi on l'appelle le *miroir des rochers.* Leur longueur est environ de dix pieds, et leur hauteur dans quelques endroits celle d'un homme; dans d'autres seulement la moitié. Tout ce qui vient à ce miroir s'y représente.

Autour d'*Asfâra* sont les quatre montagnes

اسفارا *Asfárá*, وارخ *Waroukh*, سوخ *Soukh*, et هشیار *Houchyar*.

Dans le tems que *Cheibáni-khan* était en guerre avec le sulthan *Mahmoud*, khan d'*Aládjáh*, et qu'il occupait *Tachkand* et *Chahrokhiah*, il parvint jusqu'au pied des montagnes *Soukh* et *Honchyar*. Il le chassa un an après, parce que ce dernier s'était rendu odieux par sa fierté. Alors je me rendis à کابل *Kábul*.

Khodjand خجند est à vingt-cinq *agatch* à l'occident d'*Andoudján*, et à autant de *Samarqand*. C'est une ville très-ancienne, et la patrie du cheïkh *Mossleh-eddín* et de *Khodjah Kemál*. Les fruits y sont abondans et excellens. Les grenades de cette ville sont si célèbres, qu'on dit en proverbe : « Pommes de *Samarqand* et grenades de *Khodjand*. » Cependant, de nos jours, les grenades de *Marghinán* sont plus estimées.

La ville est située sur un terrain élevé ; le fleuve *Sih'oun* passe au nord, à la distance d'une portée de flèche. Au nord de cette capitale et du fleuve est le mont متوغل *Moutewegghel* (c'est-à-dire *l'étendu*), dans lequel il y a des mines de turquoises et d'autres. On y trouve beaucoup de serpens. A *Khodjand* la chasse du gibier et des oiseaux est bonne. Il y a des cerfs blancs, des

بوغ *bough* (*cervus elaphus*), des مرال. *maràl* (autre grande espèce de cerfs), des aigles et beaucoup de lièvres. L'air y est malsain et d'une mauvaise influence sur les yeux; c'est pourquoi on appelle les habitans چوشچوکی *Tchouïtchoughi* ou *chassieux*. On prétend que cette qualité nuisible de l'air est occasionnée par les montagnes du nord. Dans la dépendance de *Khodjand* se trouve بادام *Bâdâm*, qui n'est pas une ville, mais un bourg joli et riche. Les amandes y sont très-bonnes et lui ont donné son nom. On les transporte jusqu'à *Hormouz* et dans l'Inde. Cet endroit se trouve à cinq ou six *agatch* à l'est de *Khodjand*. Entre cette ville et *Bâdâm* il y a le désert appelé هادرویش *Haderwich*. Il y souffle toujours un vent qui vient de *Marghinân*, situé à l'orient, et qui arrive à tous les endroits à l'occident de *Khodjand*. Ce vent est très-fort. On raconte que quelques derwich voyageant dans ce désert, et ayant le vent contre eux, ne pouvaient pas se retrouver. Ils entendirent enfin une voix qui criait: *Ha derwich, di! di!* (Oh! derwich! vois! vois!) et qu'ils périrent sur-le-champ. De là vient le nom de ce désert.

Une autre ville située au nord du *Sih'oun* est اخسیا *Akhsia*, appelée dans les livres اخسکت *Akhsiket*. C'est pourquoi le poète *Esîr-eddin* porte le surnom d'*Akhsiketi*. C'est la plus grande ville du pays de *Ferghanah* après *Andoudjân*, dont elle

est éloignée de neuf *agatch* à l'ouest. Ce fut la résidence d'*Omar-cheikh Mirza*. Le *Sih'oun* coule au bas de la ville, qui est bâtie sur le pied élevé d'une montagne. Le long de ses fossés se trouvent ses fondemens qui sont très-profonds. *Omar-cheikh Mirza* en fit poser d'autres qui sont situés plus haut. Il n'y a pas une ville plus forte dans tout le pays de *Ferghanah*. Dans la plaine on voit à une certaine distance des villages. Dites, *où y a-t-il de meilleurs arbres fruitiers qu'à Akhsia?* Les melons sont excellens, principalement ceux qu'on appelle *Mir-Timour;* dans le monde entier ils n'ont pas leurs pareils. Ceux de *Boukhara* sont célèbres; quand j'occupais *Samarqand*, je fis apporter des melons de *Boukhara*. Les découpant ensuite à un dîner, je trouvai qu'aucun d'eux n'était comparable à un melon d'*Akhsia*. Il y a de très-bons oiseaux pour la chasse, et dans une plaine située sur le *Sih'oun* du côté de cette ville, on trouve beaucoup de cerfs blancs. Sur la frontière d'*Andoudjân* est un pays désert et couvert de forêts, qui sont remplies d'une petite espèce de canards gris. Il y a aussi des aigles et des lièvres qui sont très-gras.

Kaṣṣan كسان est une petite ville au nord d'*Akhsia*. La rivière qui coule à *Andoudjân* vient de *Wach*, et celle d'*Akhsia* de *Kassan*. Le climat de cet endroit est sain, parce que de beaux

jardins bordent toute la rivière. On a donné à la ville le nom پوستین پیش برد « *Donne la peau antérieure* ». Les habitans de *Wach* et de *Kassan* vivent dans une inimitié perpétuelle.

Dans les montagnes de *Ferghanah* et sur les bords de ses rivières, il y a des contrées plus ou moins froides ou chaudes. Sur les hauteurs viennent des peupliers, dont on emploie l'écorce pour faire des bâtons rouges, des manches de fouet, des cages pour les oiseaux et d'autres ustensiles. Le bois de ces peupliers est très-beau, et les objets qu'on en fait se vendent bien aux Turcs et aux étrangers.

On lit dans quelques ouvrages qu'il y a encore dans ces montagnes des temples payens (بروج اصنام tours des idoles). Cependant de nos jours on n'en entend pas parler. On sait seulement que ces monts sont couverts de la même espèce d'herbe, qui se trouve dans les montagnes des sept villages, et que les habitans appellent ایيق اوتی *Ayiq oti* (herbe sobre). Son véritable nom est مهر گیاه *mihri giyah* (herbe du soleil). Il y a aussi des mines de turquoises et de fer.

Si l'on exige avec exactitude le payement des impôts dans le pays de *Ferghana*, on les doit percevoir de trois à quatre mille personnes.

Depuis l'avènement au trône d'*Omar-cheikh Mirza*, ce prince, doué d'un caractère magnanime

et d'une grande ambition, eut toujours envie de s'emparer de cette province. Plusieurs fois il fit la guerre contre Samarqand; il trouva toujours le moyen de rompre la paix quand il le voulut, et souvent il atteint son but. Il invita quelquefois chez lui, son beau-père *Ioúnous-khan*, descendant de *Djagatai-khan*, second fils de Tchinghiz khan, et qui alors était lui-même khan de la horde moghôle de Djagatai khan. Ce *Ioúnous-khan* était mon grand-père. Chaque fois qu'Omar-cheikh Mirza le reçut chez lui, il lui donnait quelque province. Cependant mon grand-père retourna définitivement dans le *Moghôlistan*, ou parce que les prétentions d'Omar-cheikh n'étaient pas toujours justes, ou par rapport à l'impiété de ce prince, ou parce que la nation moghôle se plaignit de son absence. Il visita pour la dernière fois Omar-cheikh Mirza, quand celui-ci s'était emparé de *Tâchkend*. Dans les livres cette ville est nommée شاش *Châch;* d'autres écrivent چاچ *Tchatch;* c'est pourquoi l'on dit كمان چاچی, un *arc de Tchatch*. Depuis ce tems jusqu'en 908 (1502 de l'hégire), les provinces de *Tachkend* et de *Charokhiah* ont resté dans la possession des khans de *Tchaghatai*.

Après cette description de la province de *Fer-*

ghanah, suit, dans l'original turc, la narration historique des faits, qui commence à l'an 903 de l'hégire (1497 de J.-C.).

Une lettre du sulthan Bâbour à son fils, précède l'ouvrage; elle ne présente pas un grand intérêt en elle-même: elle n'est curieuse que pour le turc tchagataïen, dans lequel elle est écrite, et qui diffère considérablement de celui de Constantinople. Je dois pour cette raison réclamer l'indulgence des connaisseurs pour les fautes qui peuvent se trouver dans cette traduction, faite sans le secours d'un dictionnaire du turc oriental.

نصیحت نامهٔ ترکی

حضرت بابر پادشاه غازی طاب ثراه از هندوستان *

بقندهار بمیرزا کامران فرستاد *

فرزند ارشد ارجمند سعادت نشان محمد کامران بهادرکا سلام محبت انجامدین سونک اول کیم کوکلتاش و ایملتاش و ایچکی لارنیک بیلان سبق اوقورغه رجوع کیلتوروب ایرمیش سین بوجهه تین کونکوله سرور و خاطرکه حضور یتیب بسیار خوشحال لیق یوز بیردی تنکری تعالی نی درین کاغد امیدیم بارکیم جمیع قابلیت و صلاحیت بایید اکامل و مکمّل بولوب کمالغه یتیکای سین همیشه اوشبو طریقنی مرعی توتوب زنهار تقصیر قیلماغای سین نیچوک

کیم حضرت خواجه حافظدین منقولدور * پیران سخن
بتجربه کویند * کفتمت هان ای پسر که پیرشوی پند *
کوش کن ایشتیم کیم جغتای ایلی کیم حضرت مغفوری
و مرحومی سلطان حسین میرزا دین قالیب تورلار کیم
اول ایل نینك کوپراك خراسان ایلی بیلان اولنوروب
قوپوب بسیار قابلیت و حیثیّت پیدا قیلیب لطافت دین
خالی ایرماسلار اکرجه خراسان ایلی خوشطبع ایلدورلار
حیثیّت لاربدا سوز یوقتور امّا مذهب و ملّت لاربدا شك
بار فتنه انکیر ایلدورلار اوغولنی اتادین اتانی اوغولدین
آیرورلار اولارنی سوریکا فریفته بولوب اوز احتیانکنی
قولوندین بیرماکای سین ترك اولوسیدین اتاسی قول
باشلاغان اناسی توی باشلاکان توراکورکان ایل بارکیم
اتالاری اتامیزکا خدمت قیلیب جان تارتیب اسّغ ساوغ دا
سفردا و حضردا بیزکا بولوب لحظهٔ بلکه لمحهٔ آیریلماتین
خدمت شایسته قیلیب و پسندیده برجای کیلتوروب تورلار
اول ایلدین امتحان قیلیب سین اشکینکا یول بیریب
وکیل مطلق ایتیب غافل بولماغای سین کیچیك یاشلیق
ایرسا الاردین کینکاش سوروب مصلحت بتلاب الارنینك
سوزی بیلان عمل قیلیب اصلا و مطلقا هیچ مهم غه اشتغال
قیلماغای سین اندیشه لیق بیك لار ایلان و عالی رای قراجو

دولتخواهلار کیم همیشه مهم و مصلحت ایجیندا بولاکیلیب
تورلار الازنینگ صواب جواب و کینکاش لاریدین
چیقماکای سین خوش آمدکوی سورلغه فریفته بولوب
دولتخواهلار کیم دولینکا مناسب سوزنی ایشیتیب کوروب
بیلیب کیلیب یوزونکا قاتیق ایتورلار الارکا اجیعلان مکای
سین اکرچه یوزونکا فی الحال قاتیق کورونور آخرینچه کوب
پیرکوسدور * مثل دور کیم دوست یغلاتا ایتور دشمن کولدورا
ایتور * دوست و دشمن نی تانیب بو مضمون بیلان عمل
قیلغای سین * مصراع * جای کل کل باش و جای خار خار *
تاتی قندهار چریکی احشام دور هرقایسی کیچیک کریم نینگ
سوزی بیلان اول ساری آتلانغوجی بولماغای سین اکر ضرورت
بولوب قابو تابیب اتلانور بولسانگ ایش باشلاکان مجالس
کورکان تورة توقه کورکان توزوک قیلغان دولتخواهلارینکا
کونکول بیریب یاخشی آیتیب سایر ایلدین یخشی
سوزونکنی ایاب مکمل بولوب استعداد تمام بیلان متوجه
بولغای سین ایراق یاقیندین ایشتورکا کورارکا مناسب
بولغوسیدور تاقی ناجنس کم ذات هرینچه خوشطبع و
قابلیت لیق بولسالار تربیت قیلیب امور مملکت کا دخل
بیرماکای سین کیم حضرت شیخ سعدی دین منقولدور *
ناکس بتربیت نشود ای حکیم کس * در باغ لاله روید

و در شورهٔ خار و خس * حضرت مولانا جامیدین بو قطعه مشهوردور * هر که ناکس بود در اصل سرشت بتقالیب دهرکس نشود * سگ مکس را اگر کنی مقلوب قلب او غیر سگ مکس نشود * و تاقی ماوراء النهار ایلی بسیار ساده لوح ایلدورلار هربنچه نی قابلیت بولسه‌لار الارکا اعتماد قیلسه بولور بتحصیص اول قرص شبستانی نینگ شمع انوری و ریاست کلستانی نینگ عندلیب سخنوری حضرت خواجه عبید الله خواجه کیم امداد قیلیب تورلار تا غایت بو الیشگ لارنی دولتی اول عزیزلار نینگ همتی دین دور اول سلسله نینگ مرید و اصحابی پادشاه زاده دیب سنکا کیلسه‌لار زنهار اکرام و اعزازلاربنی مرعی توتوب الارنینگ باره سیدا تقصیر قیلماغای سین الارکیم عشق بابیندا بولورلاز سیوارلار نینگ اتینی هم سیورلار تاقی هندوستان کیفیتی نی فتح نامه دین معلوم قیلغونگ دور ابراهیم کیم هندوستان پادشاهی بولغای آنینگ اوغلی قولغه توشوبتور انی سین فرزند دلبندکا یتبار یلدی نیجوک کیم آنینگ احوالیدین خبردار بولوب اوزونگ مقید بولغای سین موندین سونگ کیم هر واقعه یوزپیرسه ارسال قیلغومیز دور و السلام *

Lettre contenant les conseils envoyés par sa majesté Bâbour, *le monarque victorieux (qui repose en paix), de l'Hindoustan à Quandahar, à Mirza Kâmrân.*

A mon brave et excellent fils, le signe du bonheur, *Mohammed Kâmrân Behader*, après l'avoir salué amicalement.

En premier lieu, c'est avec contentement, avec espérance et une joie intérieure que j'apprends ton retour. Tu es arrivé, cette nouvelle a ravi mon ame et l'a comblée de plaisir. Dieu le très-haut nous a procuré un grand bonheur. En t'écrivant cette lettre, j'espère que tu te trouves dans un bien-être complet, dans une conservation parfaite, et que tu parviendras à la plus grande perfection. Aye soin de suivre la route qui y conduit; prends garde de ne commettre aucune erreur, car l'excellent *Khodja Hafidz* a dit : « Les vieillards parlent par expérience; je » te dis : Sois attentif, ô mon fils, deviens vieil- » lard et prête l'oreille au conseil. »

J'ai entendu dire du peuple de *Djagatai*, qui resta après l'auguste sulthan *H'ussein Mirza* (que ses fautes lui soient pardonnées et qu'il soit bienheureux), qu'une grande partie de ce peuple avait contracté des alliances avec celui du *Khô-*

nssân. Il montre beaucoup de capacité et d'intelligence, et il n'est pas dépourvu de douceur. Mais bien que les habitans du Khôrassân soient doués d'un assez bon caractère, et qu'il n'y ait rien à dire sur leur sagacité, il y a cependant du doute dans leur croyance et dans leurs sectes. Ils sont turbulens; les enfans se séparent des pères et les pères de leurs enfans; leurs paroles, quoique agréables, sont trompeuses. Ainsi, pour ton propre intérêt, ne les laisse pas sortir de la soumission.

Parmi la nation turque il y a la famille de *Toura Gourgân*, dont le père était *Qoul bachlaghan*, et la mère *Touy bachlagan* (1). Leurs ancêtres étaient au service de nos pères; ils leur étaient très-dévoués, et ne les quittèrent pas un seul instant, ni dans le chaud ni dans le froid, ni dans la guerre ni dans le repos, les servaient avec zèle et se rendaient très-agréables. Comme la fidélité de cette famille est éprouvée, tu ne manqueras pas de te concilier son attachement, et de leur accorder toute ta confiance.

Pour ce qui est des jeunes gens, il faut éviter avec le grand soin d'agir d'après leurs paroles,

---

(1) *Qoul bachlaghan* et *Touy bachlagan* sont vraisemblement deux noms de charges à la cour. Le premier peut signifier *chef des domestiques*, et l'autre, *surveillante du garde-manger*.

et ne leur confier aucune affaire difficile. Tiens conseil avec les *Beg;* réunis les gens d'un esprit éminent, s'ils sont bien disposés pour ton bonheur. Ne rejette jamais les bons offices et les conseils salutaires de ceux qui sont parfaitement au fait des affaires importantes, et qui conduisent bien les grandes entreprise, dis-leur plutôt: « Soyez bienvenus. » Quant à ceux qui veulent te tromper par de belles paroles, et qui feignent d'être bien disposés pour toi, s'ils disent quelque chose qui peut contribuer au bonheur général, entends, vois, et t'en pénètre; mais si devant toi ils ne te disent que des flatteries, ne leur accorde pas de récompenses, si tu t'aperçois que ce ne sont que de faux éloges. Enfin beaucoup de gens veulent être le tambour qui conduit l'armée; mais le proverbe dit: « Ce qui fait pleurer l'ami, fait rire l'ennemi. » Ainsi si tu reconnais un ami ou un ennemi, agis d'après cette maxime: « Avec la rose, sois rose; avec l'épine, épine. »

L'armée de *Qandahar* est obéissante; cependant n'y fais pas entrer un cavalier, qu'il ne soit recommandé d'un petit ou d'un homme honorable. En cas d'accident, cherche la porte et sois à cheval.

Si tu commences une affaire, si tu convoques un conseil, prends garde que tout se traite d'après

les lois, et fais une bonne disposition. En donnant ton cœur à ceux qui te veulent du bien, en leur parlant avec bonté, et en adressant au reste du peuple des paroles agréables, tout ira parfaitement bien.

Ne te mets pas en marche sans avoir mûrement réfléchi; car en entendant et voyant, on peut tirer du profit de ce qui est loin et près.

Quant aux gens d'une basse extraction, quoiqu'ils aient de bonnes mœurs et du talent, il ne faut pas, après avoir soigné leur éducation, les employer dans les affaires du royaume. Aussi l'illustre *Cheikh-Saadi* dit : « L'homme vil ne devient pas noble par l'éducation; ô sage! dans le jardin croît la tulipe, et sur le terrain aride, l'épine et le chardon. » De même le distique de l'excellent *Mewlana Djami* est très-connu et dit : « Chaque homme brut l'est dans le fond de sa nature, et par aucun changement il ne deviendra homme du monde. Si tu retournes سگ مگس *sag meges* (c'est-à-dire *mouche de chien*), retourné il ne sera autre que *sag meges* (1). »

---

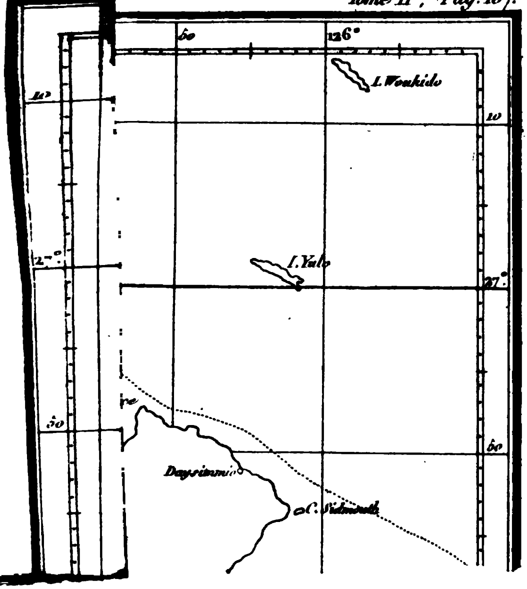
(1) La mouche qui pique les chiens, qui sont les animaux les plus méprisables chez les mahométans, est naturellement regardée par ceux-ci comme l'insecte le plus vil. Cette mouche s'appelle *sag meges;* si on lit ce mot à rebours, il reste le même et il a toujours le même sens.

Quant aux peuples de *Mawara-alnahar*, ils ont très-sincères, et quoiqu'il s'y trouve des gens qui ne sont pas d'une grande capacité, on peut pourtant leur accorder toute confiance. A la sollicitation de ce flambeau éclatant du palais de la lune, de ce rossignol éloquent du plus beau jardin des roses, de l'excellent maître *Obeïd-allah Khodja*, ils nous ont porté secours, et l'heureux succès de tes grandes entreprises provient de l'ardeur de ce peuple estimable. Si quelque prince de leur famille royale vient chez toi, prends bien garde de ne le recevoir qu'avec tous les honneurs et le respect qui lui sont dus, et ne manque pas de remplir tous ses désirs. Ceux qui sont dans la porte de l'amour aiment aussi le nom du bien-aimé.

Pour ce qui concerne l'état actuel de l'*Hindoustân*, tu peux le trouver dans le *Fathi nameh*. Ibrahim, qui fut roi de l'Hindoustân, l'avait remis à son fils. Nous te l'envoyons, ô fils chéri! pour que tu y puisses apprendre l'état des choses; réfléchis avec soin sur tes affaires.

Finalement, quels que soient les accidens qui arrivent, nous t'en instruirons par un message. — Ainsi, adieu.

Klapr



t
1
1
1

DESCRIPTION

DES ILES LIEOU KHIEOU,

EXTRAITE D'OUVRAGES JAPONAIS ET CHINOIS.

Entre Formose, le Japon et la Corée, se trouve un archipel considérable qui paraît être la prolongation des chaînes de montagnes de ces deux derniers pays réunis. Il porte, chez les Chinois, le nom de *Lieou khieou*, que les Japonais prononcent *Riu kiu*, et qui semble n'avoir aucun sens particulier, car *Lieou* seul ne signifie rien ; uni à *Khieou*, cette expression peut désigner une boule de verre ou un grain de verroterie. Les Européens ont fait de ce nom tantôt *Likiou*, tantôt *Lexio* et *Lequeo ;* les Anglais, dans leurs dernières relations, l'ont modifié en *Loo choo* (Loutchou). Les habitans prononcent *Dou tchou*. Les Chinois donnent aussi à cet archipel le nom de *Loung khieou*, qui veut dire un dragon cornu, et que les Japonais prononcent *Rio kiu*. Le vrai nom indigène est *Oghii*, dont les Japonais ont fait *Voki*, que l'on peut traduire par *mauvais diables*.

Le *San kokf tsu ran* (1), ou la description des trois pays qui avoisinent le Japon donne la notice sur la succession des princes de Lieou khieou.

Dans les tems les plus reculés, les rois de ces îles furent les descendans de *Thian sun*, ou du *petit-fils du ciel* (en japonais *Tensoys*). D'après la tradition du pays, cette dynastie régna pendant quelque milliers d'années. Le dernier de ces princes fut tué par les *Anszu* ou *Grands*, qui s'étaient révoltés contre lui. Un d'eux, nommé *Soye sima*, punit les régicides, et le peuple l'éleva à la dignité royale, sous le titre de *Chun thian wang* (en japonais *Soun tin o.*) Il était le fils du prince japonais *Tsinsée Fatsiro Tame Tomo*, qui arriva en 1165 de J.-C. aux îles Lieou khieou, se signala par des exploits guerriers, et épousa la fille d'un Anszu nommé *Daïri*. Il resta pendant quelque tems dans ce pays; mais il retourna ensuite au Japon et laissa son fils avec sa mère à Lieou khieou. Quand *Soye sima* avait atteint l'âge de seize ans, il fut fait An szu, ou gentilhomme, parce qu'il était fort et brave, et qu'il avait vengé la mort du dernier roi et puni les rebelles. Les princes de cette nouvelle dynastie furent les suivans :

1. *Chun thian wang*, en japonais *Soun tin o*, régna 50 ans et vécut 72.
2. *Chun ma chun hy*, *Sunba sin ki*, 11.

(1) Ouvrage publié en 1786 à Yedo, capitale du Japon.

3. *Y pen*, en japonais, *Ghi fon*, régna 11 ans.
4. *Yng tsou*, *Ye sso*, 4.

Il était descendant de la famille de *Thian sun*.

5. *Tu tchhin*, *Tüsée*, 9.
6. *Yng thsu*, *Yessi*, 4.
7. *Yu tchhiug*, *Iokf*, 33.
8. *Ya tchhing*, *Aïï*, 13.
9. *Thsa tou* *Zaïï tso*, 46.

Sous son règne, le roi *Tchoung chan* envoya, en 1395, la première ambassade en Chine, et reçut des empereurs des Ming des titres héréditaires.

10. *Won ning*, en japonais, *Bou née*, régna 10 ans.
11. *Chang szu tcho*, *Sio ssïï sso*, 16.
12. *Chang pa tchi*, *So fa si*, 18.

Sous son règne, *Lieou khieou* fut divisé en trois royaumes appelés *Tchoung chan*, *Nan chan* et *Pe chan*.

13. *Chang tchi*, en japonais, *Sio si*, régna 5 ans.
14. *Chang szu ta*, *Sio si date*, 5.
15. *Chang kin fou*; *Sio kin poukf*; 4.

Sous son règne, les habitans de Lieou khieou offrirent des productions de leur pays au ziogun *Yossi-Katsou*, qui leur permit de venir annuellement au port de *Fiogo*, de la province de *Sets*, pour y faire le commerce. Le roi de Lieou khieou envoya alors, en 1451, un ambassadeur au Japon.

16. *Chang ning goei*, en japonais, *Sio nei*, régna 60 mois.
17. *Chang tchin*, *Sio sin*, 50 *ans*.
18. *Chang thsing*, *Sio sée*, 29.
19. *Chang yuan*, *Sio ghin*, 29.
20. *Chang nin*, *Sio née*, 32.

Ce roi était en guerre avec le prince japonais de *Satsouma*; il fut fait prisonnier en 1609, et ne revint dans son pays que quatre ans après.

21. *Chang fung*,	en japonais, *Sio foo*,	régna	20 ans.
22. *Chang hian*,	*Sio kin*,		7.
23. *Chang tchy*,	*Sio sits*,		21.
24. *Chang tching*,	*Sio tée*,		41.
25. *Chang y*,	*Sio yekf*,		3.

Il mourut en 1712. Quatre princes ont régné après lui ; mais l'auteur japonais, qui m'a guidé jusqu'ici, déclare qu'il ne peut indiquer ni leur noms, ni la durée de leurs règnes.

Le *Thai thsing y thoung tchi*, et d'autres auteurs chinois, nous fournissent les données suivantes sur ces îles.

Jadis les Chinois ne connaissaient pas les îles Lieou khieou : sous les dynasties de *Han* et de *Goeï*, on savait par tradition qu'à cinq journées de navigation, à l'est de la principauté de *Kian ngan*, qui est le district actuel de *Thsiuan tcheou fou* dans le *Foukian*, on rencontrait les îles de la grande et de la petite Lieou khieou.

Vers l'an 610 de notre ère, les Chinois commencèrent à fréquenter cet archipel ; ils ne tardèrent pas à y faire une descente, brûlèrent le palais du roi, et emmenèrent cinq mille insulaires, hommes et femmes, en esclavage. Sous la dynastie de *Thang* et sous la suivante, les îles Lieou khieou n'envoyèrent à la Chine ni ambassade ni tribut ; ce qui n'empêchait pas les négocians chinois d'y faire un commerce considérable.

Sous la dynastie mongole de *Yuan*, en 1291, l'empereur *Chi stou*, ou *Koublaï khan*, y envoya une flotte, sous la conduite de l'amiral *Yang thsiang*. Celui-ci, ayant jugé l'entreprise inexécutable, ne tarda pas à rentrer dans les ports de la province de Fou kian. Quatre ans après, le successeur de Koublaï khan fit un armement semblable qui paraît n'avoir pas eu plus d'effet.

Le nom primitif de famille des rois de Lieou khieou (1) était *Huon szu*, et leur surnom *Kho lateou*. A la fin du XIII^e^ siècle, la grande île fut divisée en trois parties dont chacune avait son roi. La première s'appelait *Tchoung chan* ou la montagne du milieu; la seconde, *Chan nan* ou au sud des monts; la troisième, *Chan pé* ou au nord des monts. Les rois étaient de la famille *Chang*.

Au commencement de la dynastie des *Ming*, le roi de la montagne du milieu envoya une ambassade à l'empereur de la Chine qui l'accueillit très-bien, et lui accorda trente-six familles de marins expérimentés de la province de Fou kian. A cette époque, les présens que les ambassades devaient offrir à l'empereur furent fixés; mais, vers la fin de la dynastie des Ming, cela cessa.

(1) Il paraît qu'on comptait alors l'île de *Formose* comme faisant partie de l'archipel de Lieou khieou, car l'auteur chinois, que j'extrais, dit que, des îles de *Pheng hou*, on apercevait la fumée des habitations de celles de cet archipel.

Sous la dynastie des Mandchoux qui règne aujourd'hui, la première ambassade de Lieou khieou vint à Péking en 1649. En 1654 il en arriva une autre accompagnée de *Chang tchy*, le fils du roi; elle apportait à l'empereur diverses productions du pays. Le roi fut gratifié d'un sceau en or et d'un en argent en chinois et en mandchou; il fut réglé que, tous les deux ans, il enverrait à Péking une ambassade avec un tribut, qui consiste en trois mille livres de cuivre rouge, douze mille six cents livres de soufre naturel, et trois mille livres de *koua*, qui est une soie forte.

Sous Khang hi, en 1681, *Chang tching*, le prince royal de Tchoung chan, demanda un titre héréditaire à l'empereur. L'année suivante il vint une ambassade de Lieou khieou; les rois de ce pays demandèrent toujours l'investiture du monarque chinois à leur avènement au trône.

En 1723, le roi *Chang king* envoya son ministre *Wang kieou oung* (qui portait le titre de *Koue tchu*, ou de colonne du royaume), comme ambassadeur, à l'empereur Young tching, pour renouveler l'ancienne amitié entre les deux états, et pour lui présenter le tribut. L'année suivante *Wang kieou oung* eut une audience dans le palais Khian thsing koung, et l'empereur lui remit, pour son maître, les quatre caractères suivans, écrits de sa propre main : *Tsy choui khieou*

yang (10,924—5976—5935—11,809), qui signifient : *L'accomplissement de la sphère* (1) *est le gage de la concorde.*

En 1735, 1736 et 1737, d'autres ambassades arrivèrent à la cour, et en 1738 un envoyé extraordinaire du roi de Lieou khieou vint pour féliciter l'empereur Khian loung, à l'occasion de la nouvelle année, et l'assurer de la soumission de son maître. Alors S. M. écrivit quatre autres caractères, et les donna à l'ambassadeur ; savoir : *Young tsou yng jen* (4835—7020—5338—1744) ; le sens en est : *Bonheur perpétuel aux bords de l'Océan.*

Chang mou, le fils et successeur de *Chang king*, vint en 1753 à la cour, pour être reçu vassal de l'empire, à la place de son père décédé en 1750. La dignité du roi de Tchoung chan lui fut conférée en 1755 ; il envoya le tribut l'année suivante.

Chang mou mourut en 1794, et fut remplacé par son petit-fils *Chang wen*, qui décéda en 1801. Son fils aîné le suivit dans l'automne de la même année, et mourut déjà en hiver, sans avoir été confirmé par l'empereur de la Chine. Cette confirmation n'eut lieu que huit ans après sa mort.

---

(1) Dans cette phrase, le mot *khieou*, qui signifie proprement *sphère*, fait allusion au nom des îles *Lieou khieou*.

Le roi, qui régna en 1808, fut *Chang hao*, un petit-fils de Chang mou, né en 1787. Il monta sur le trône à l'âge de vingt-trois ans, et fut confirmé en 1815 par la cour de Péking. Il n'avait donc que trente ans quand le capitaine *B. Hall* était à *Lieou khieou;* ce voyageur a donc été complétement trompé, en prenant un vieillard à *Na pa kiang* pour le roi de l'île, tandis que ce n'était que le chef de ce port.

Quoique le gouvernement chinois s'arroge la suzeraineté sur le royaume de Lieou khieou, et que, suivant les usages et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit constatée par les ambassades qui, tous les deux ans, portent des présens à Péking, et par un sceau en chinois et en mandchou envoyé au roi de cette capitale, cependant ce pays, par sa position entre la Chine et le Japon, est aussi obligé de se reconnaître vassal de ce dernier empire, et envoie de tems en tems des ambassades à son souverain. Les présens qu'elles portent sont des sabres, des chevaux dressés, du *Cheou tai hiang*, espèce de parfum; de l'ambre gris, des vases pour parfumer, du *Tai fee* ou *Thaï phing pou*, sorte d'étoffe; des tissus faits d'écorces d'arbres, des tables en laque incrustées en coquillages verts ou en nacre de perles, de la garance, du ghielam, sorte d'étoffe de soie, et du vin qui mousse. En retour, l'empe-

reur du Japon donne cinq cents pièces de monnaie d'argent, cinq cents paquets de pièces d'ouates en soie. Le chef de la légation reçoit deux cents pièces d'argent et dix habillemens complets; les autres personnes qui en font partie ont entre elles trois cents pièces d'argent.

L'archipel de Lieou khieou renferme trente-six îles qui forment les différens groupes; celui du milieu comprend la plus grande île et celles qui l'entourent : c'est celle qui porte particulièrement le nom de *Ta Lieou khieou* (grande Lieou khieou) : elle est située entre 26 et 27° de latitude nord et et sous les 125° 50′ de longitude à l'est de Paris. Les relations japonaises estiment sa plus grande longueur, du sud au nord, à cinq jours et demi de route ou à 60 ris, et sa plus grande largeur à un jour de route ou à 12 à 14 ris. Ces évaluations doivent être réduites à plus d'un tiers, le ri du Japon étant la 18 ½ partie d'un degré.

La grande *Lieou khieou* se partage en trois provinces :

1° *Tchoung chan* ou la montagne du milieu; *Tchou san*, d'après la prononciation japonaise, occupe la partie moyenne de l'île. Elle contient quatorze *fou*, ou juridictions; c'est dans cette province que se trouve la capitale où réside le roi, et qui est située à 20 lys à l'est de la côte occidentale; elle se nomme *Cheou li* (*Tsiou ri*

en japonais), c'est-à-dire capitale, ou *Vang tchhing* (ville royale). A l'est de Cheou li s'élève le *Pian yo* (*Ben gafk* en japonais), haute montagne, du sommet de laquelle on ne découvre, à l'orient et à l'occident, que la vaste étendue de la mer. Au sud de la ville est le temple de *Fa fan koung* (*Fatti man gou* en japonais), c'est-à-dire le palais des huit étendards.

Le lieu de la sépulture des rois de la montagne du milieu est au sud-ouest dans l'intérieur de la ville; il est tenu avec une propreté extrême. On lit sur la façade cette inscription gravée sur la pierre : « *Sépultures des rois de la montagne du* » *milieu des Lieou khieou.* » Devant ces tombeaux s'élèvent cinq sommets de montagnes qui se tiennent; tout le canton est environné de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque.

Vang miao (*Oo bio* en japonais), ou le temple des ancêtres de la famille royale de la montagne du milieu, est au nord de la capitale et assez éloigné de *Na pa kiang*. Quiconque arrive devant cet édifice, doit, n'importe son rang et sa qualité, descendre de cheval et passer à pied. Ce monument renferme les tablettes portant les noms des ancêtres de la famille royale. Depuis le tems de Thang et des Soung, leur suite est très-complète.

On voit aussi dans la capitale le mont *Hou thsouy fung* ou la cime des tigres assemblés; il

s'élève derrière le palais du roi. On remarque à sa base un petit temple sans idole ; il ne sert que pour brûler des parfums en l'honneur de la terre.

Dans le palais s'étend un mur en pierre qui a quelques toises de hauteur et plus de vingt en longueur ; il est percé au milieu d'un trou garni d'une tête de dragon par laquelle coule l'eau d'une source si abondante, qu'elle ne tarit point dans les plus grandes sécheresses.

L'étang du dragon est à l'ouest de la ville ; deux rochers s'élèvent du sein de ses eaux : l'un se nomme le rejeton de bambou en pierre ; l'autre, le dos du dragon. Le neuvième jour du neuvième mois, le peuple se divertit à naviguer sur cette pièce d'eau dans des bateaux ornés de figures de dragons.

Na pa kiang (*Naka kou* en japonais), le port principal de la grande Lieou khieou, est à vingt lys chinois à l'ouest de la capitale et à trois lys de la rade ; il forme une baie arrondie dont l'entrée est étroite. La ville est située au milieu de cette baie, sur une île jointe par un pont sur la rive septentrionale. Le pays autour de la baie se nomme *Kieou my ;* sa population est considérable.

Yng nghen thing (*Ky on ty* en japonais), ou la cour dans laquelle on va au-devant des bienfaits de l'empereur, est à trois lys de l'entrée du port. C'est là que débarquent les ambassadeurs

chinois. Il paraît cependant que ce lieu n'est pas destiné seulement à la réception des envoyés chinois ; car, dans les relations japonaises de Lieou-khieou, il est (ou bien c'est le palais voisin) nommé palais des princes de *Satsouma*, qui est une des provinces du Japon.

Le palais des ambassadeurs chinois est dans le voisinage de cette cour. Il contient de grandes salles, des terrasses, des chambres ; on voit dans les jardins de jolis kiosques et des tours ; on y trouve aussi une bibliothèque et de petits pavillons de plaisance qui ne consistent qu'en une pièce éclairée de tous côtés par des fenêtres. Hors des palais on remarque une grande table en pierre sur laquelle est gravée en caractères chinois une notice de tous les hommes de mérite, anciens et modernes, qui ont vécu dans les Lieou khieou. Devant ce monument s'étend une pelouse de cent arpens ; chaque jour, à midi, les femmes de tous les âges s'y rassemblent, et y exposent en vente des corbeilles et toutes sortes d'ouvrages en nattes ; ensuite elles se divertissent à différens jeux.

Le palais *San thsing tian*, ou de la triple splendeur, se trouve à 3 lys au nord-est du port de Na pa kiang. Devant ce palais on voit deux pins très-gros qui ont 20 toises de hauteur.

Le magnifique temple de la princesse céleste (*Thian fey miao*) fut, à la demande de l'empe-

reur Khang hi, construit à l'est du palais de San thsing tian; au sud est l'*In vou tchang* ou la place de l'exercice, et, au sud de celle-ci, on a bâti le long pont de l'arc-en-ciel (*Tchhang houn gkhiao*), qui a cinq pieds de large et cinq lys de longueur. On passe sur ce pont le *Man hou*, lac qui communique avec la mer : quand on est au-delà du pont, on arrive au mont *Soung ling*, chaîne dont la longueur est de vingt lys; il est couvert de pins et de sapins dont le feuillage, d'un vert sombre, lui forme une parure qui repose la vue. C'est le paysage le plus pittoresque de la grande Lieou khieou.

Quant à la déesse qui est adorée dans le temple, voici ce que l'on en raconte : *Thian fey* ou *Thian heou*, c'est-à-dire la princesse ou la reine du ciel, habitait, pendant sa vie terrestre, dans l'île de *Mey tcheou*, située à 90 lys au sud-est de *Hing houa fou*, dans la province de *Fou kian*. Elle était la sixième fille d'un certain *Lin youan* qui occupait un emploi important sous la dynastie des *Soung*. A sa naissance, la terre devint rouge, et une clarté miraculeuse répandit une odeur extrêmement agréable et inconnue. Quand Thian fey fut devenue grande, elle pouvait naviguer sur la mer en se plaçant sur une natte tressée, ou bien elle s'asseyait sur une nuée, et se promenait ainsi entre les îles et les écueils. Parvenue

à sa cinquième année, elle savait les prières qui s'adressent à la déesse *Kouan yn ;* dans sa jeunesse, elle fit le vœu de ne pas se marier. Pendant une tempête, deux de ses frères étaient en mer ; alors elle tomba dans une espèce d'extase, ou bien son esprit abandonna son corps pour voler à leur secours ; mais ses parens la rappelèrent et la réveillèrent, de sorte qu'elle ne put pas aider davantage son frère aîné, et il fut noyé. Dans la quatrième des années nommées *Young hy*, ou en 987 de J.-C., elle quitta son enveloppe mortelle, se revêtit constamment de rouge, et parcourut la mer. Les habitans du voisinage lui érigèrent des autels. Du temps des dynasties Soung, Youan et Ming, elle fit plusieurs miracles, et fut gratifiée de titres d'honneur. En 1680, l'empereur *Khang hi* lui donna le suivant : « La patronne de l'empire, la protectrice du peuple, la très-sainte, rayonnante, bienfaisante, compatissante, miséricordieuse, et toute bonne princesse du ciel. » Ce titre lui fut porté par un envoyé impérial avec une offrande solennelle. En 1683, les îles *Pheng hou* ayant été conquises par l'armée des Mandchoux, un être d'une nature supérieure semblait les guider et les mener à l'île de la princesse céleste. L'amiral *Chi lang* visita son temple, et y vit un être spirituel dont les vêtemens étaient à moitié mouillés : alors il re-

connut que cet être surnaturel lui avait prêté son secours. Il établit un camp de 2,000 hommes dans l'île, où jaillit soudainement une source d'excellente eau fraîche. Chi lang envoya un récit de ces merveilles à l'empereur : ce monarque ordonna d'élever un temple à la déesse dans l'île de *Mey tcheou*, et d'y placer une inscription qui instruirait la postérité de ses mérites et de ses vertus. On lui donna aussi le titre de *Thian heou*, reine du ciel. En 1720, il fut ordonné de lui porter, tous les ans, au printems et à l'automne, une offrande solennelle qui fut inscrite dans le rituel des offrandes de l'empire. En 1726, l'empereur *Young tching* fit dresser en honneur de la déesse une inscription sur le bord de la mer, et, en 1733, on érigea dans la ville de *Fou tcheou fou*, capitale du *Fou kian*, une inscription semblable dans laquelle la déesse est invoquée pour obtenir une navigation heureuse et exempte de dangers. Il fut aussi ordonné de réparer ses temples et de lui porter des offrandes dans toutes les capitales de l'empire situées dans le voisinage du grand fleuve *Yang tsu kiang* et de la mer. Les femmes enceintes lui adressent principalement leurs prières.

Indépendamment de ces deux lieux de la province de *Tchoung chan*, elle en renferme douze autres qui sont des chefs-lieux de district ou *fou*,

dont les bornes sont indiquées par des *maghiri* ou haies.

Ces lieux sont :

Tchouug youan. . . en japonais *Tchoun ghen.*
Sy youan . . . . . *Sey ghen.*
Ching lian . . . . . *Sio rin.*
Kiu tchi tchhouan . . . . . *Kousi gava.*
Yu na tchhing . . . . . *Yo na tsio.*
Yue lay. . . . . *Eit ray.*
Tchin ho tchy . . . . . *Sin va sy.*
Nan fung youan . . . . . *Na fou ghen.*
Thian phou . . . . . *Tem po.*
Po. . . . . *Domari.*
Siouan ye van. . . . . *San ya van.*
Mey ly. . . . . *Bi ly.*

Quoique le port de *Na pa kiang* soit le plus fréquenté de l'île, cependant il est bien moins sûr et bien moins commode que celui d'*Ou ting* ou *Vou tchhing*, situé sur la baie ce nom, dans la même province, également sur la côte occidentale et au nord-ouest de la capitale. Cette baie, qui se trouve par 26° 42′ de latitude nord et 125° 35′ de longitude à l'est de Paris, est formée par une pointe rocailleuse qui s'avance dans la mer ; près de son extrémité occidentale, au milieu de la mer et très-près de la côte, s'élève une haute montagne conique nommée en chinois

Thian kieou chan, en japonais *Ten kou san*, mont du ciel éternel ; et, par les insulaires, *Igouchkound* (le château) : sa position a été déterminée à 26° 43′ nord et 125° 44′ est ; on l'aperçoit à la distance de vingt-cinq lieues marines ; de tous côtés elle se présente sous le même aspect. La grande Lieou khieou n'ayant aucun autre pic, il sert de point de reconnaissance aux navigateurs. Sa base et un tiers de sa hauteur sont couverts de maisons ; la petite île qu'elle forme ressemble à un jardin placé au milieu de la mer.

Pour entrer dans la baie et le port d'*Ou ting*, on doit chercher à s'approcher de cette île, et passer entre elle et un groupe d'îlots situés au nord en se dirigeant vers le fond de la baie qui est située entre *Igouchkound* et la pointe septentrionale de Lieou khieou. De là on voit *Koui*, île qui ferme la baie au nord et semble unie à la côte. On peut aussi de ce point entrer dans le port occidental de la baie, qui a de dix-sept à vingt brasses de profondeur. L'ouverture du port est étroite ; on ne doit pas essayer d'y pénétrer avant de l'avoir envoyé reconnaître par des canots. Elle n'est cependant pas difficile à passer ; les plus gros vaisseaux font peut-être bien de se touer pour entrer et sortir. Le port est sûr et assez grand pour une flotte nombreuse : il a une

étendue de près de deux milles de longueur du nord au sud : sa largeur est inégale. A son extrémité inférieure ou septentrionale se trouvent deux bassins de forme circulaire dans lesquels la profondeur varie de neuf à quinze brasses; le fond en est mou; il sont à peu près un quart de mille de largeur; en quelques endroits, les roches escarpées qui forment le rivage ne sont éloignées que de cinquante brasses l'une de l'autre; là, on a seize, dix-huit et vingt brasses de fond. Le port est partout bien à l'abri des lames du large, et, en beaucoup d'endroits, garanti de tous les vents. Il est difficile d'en rencontrer un meilleur pour radouber les vaisseaux, puisque non seulement le mouillage y est sûr, mais que de plus on peut débarquer facilement les équipages et les agrès, et abattre en carène sans difficulté.

On voit sur le rivage de cette vaste baie un grand nombre de villages plus ou moins considérables. *Ou ting* ou *Vou tchhing* est sur la rive septentrionale du port et lui a donné son nom. Du haut d'une chaîne de montagnes qui s'élève sur la rive méridionale de la passe supérieure ou méridionale du port dans la baie, on aperçoit l'extrémité sud-ouest de la grande baie, située à l'ouest de la pointe qui sépare la baie d'Ou ting de la mer.

L'île et le village de *Koui* qui ferment la baie

au nord, sont situés par 24° 40′ nord et 125° 35′ est. Les villes de *Mey ly* et de *Siouan ye van*, dont il a déjà été question, sont situées sur la côte orientale de la baie, et *Domari* ou *Po* est sur la baie occidentale qui est ouverte et peu sûre. Tout le pays est fertile et bien cultivé.

2° La province de *Chan pé*, ou au nord des montagnes, n'est pas si bien cultivée que la précédente. Les Japonais prononcent son nom *San bok ;* elle se compose de dix *fou* ou juridictions : elle est montagneuse; dans sa partie centrale s'élève le *Ming hou yo* (*Nago dake* en japonou), cime très-haute. *Kin kouei jin* en chinois (*Kon ki nin* en japonais), capitale de cette province, est située sur la côte occidentale de Lieoukieou : son port n'admet que de petits navires. Au commencement du quatorzième siècle, son gouverneur se rendit indépendant des rois de Lieou khieou, et fonda le petit état de *Chan pé*, qui, cent ans après, fut de nouveau soumis à la famille des souverains légitimes de l'île.

On remarque encore dans cette province :

Pen pou (*Fom bou* en japonais), au nord de *Kin kouei jin* et au sud de la pointe nord-ouest de l'île ; vis-à-vis s'élève l'*Y chan*, mont d'acier (*Ki san* en japonais), montagne qui, entourée de tous côtés par la mer, n'est éloignée de terre que d'un demi-mille japonais.

Yu tchhy (*Faiké* en japonais), sur la côte septentrionale de l'île.

Ming hou (*Nago* en japonais), sur le revers septentrional du *Ming hou yo*, montagne dont il a été question plus haut.

Tou you chan (*Dok kok san* en japonais).

Pé chan (*Fok san* en japonais). Ces deux bourgs sont sur la côte occidentale et au sud de *Kia kouei jin.*

Nghen na (*On na* en japonais), sur le revers méridional du *Ming hou yo* et au nord du *Nghen na yo* (*On na dake* en japonais), haute montagne située sur les limites de cette province et de la précédente.

On trouve sur la côte orientale :

King vou . . . . . en japonais *Kim bou.*
Kieou tchy . . . . . *Kou sin.*
Ta y vy. . . . . *Day sim my.*

3° La province de *Chan nan* (*San nan* en japonais), ou au sud des montagnes, est aussi au sud de la province où est la capitale de l'île. Elle a douze *fou* ou juridictions ; dans son centre s'élève le *Pa theou yo* (*Fatto gakf* en japonais), ou la cime des huit têtes. A la pointe sud-est de l'île on remarque l'*Yeou tso yo* (*You sa gakf* en japonais), autre montagne très-haute. Cette province, de même que la précédente, forma au

commencement du quatorzième siècle, un état particulier, le gouverneur de *Ta li* s'étant déclaré indépendant. Il fut également soumis de nouveau au bout d'une centaine d'années.

On compte dans cette province les villes suivantes :

You tchhing, la ville de pierres précieuses (*Yiok sio* en japonais), sur la frontière septentrionale.

Ta li (*Day ri* en japonais), au nord-est.

Sur la côte orientale :

Tso fou. . . . en japonais *Sasiky*.
Tchy nian. . . . . *Tchy nen*.
Kiu tchy theou. . . . . *Kou si gasiva*.
Ma ven jin. . . . . *Ma boun nin*.

Sur la côte méridionale :

Hy vo vou. . . . . *Ki ya bou*.
Tchin pii. . . . . *Maka bé*.
Kao ling . . . . . *Ko ry*.

Sur la côte occidentale :

Kian tchhing. . . . . *Ken sioo*.

Au nord-ouest de cette ville s'élèvent du sein de la mer les *Ma tchy* ou dents de cheval (*Bassi*), îles rocailleuses et écueils.

Foung kian tchhing . . . *Fo ken sioo*.
Siao lou . . . . . *Ko rok*.

A l'est et à peu de distance de la grande Lieou-khieou s'étend une chaîne d'îles réunies entre elles par un rescif de corail qui rend cette côte dangereuse, même dans le beau tems ; les plus grandes, en allant du nord au sud, sont :

Y ky, nommée de même en japonais, a 4 ri de tour.

Pin tao. . . en japonais *Fama sima*· . . 3 1/2

Tsin kian. . . . . *Tsoukata*. . . . 3

Kieou kao. . . . . *Koutaka*. . . . 14

est plus éloignée de la côte et la plus grande.

Au sud-ouest du port de *Na pa kiang* et à l'ouest des îlots rocailleux de *Ma tchy* se trouve *Kou mi chan* (*Kou mi yama*), île que ses habitans nomment *Amakirrima* ; elle est environnée d'îlots rocailleux. Lat. N., 26° 11′ ; long. E., 124° 57′).

Au sud-ouest de la grande Lieou khieou on rencontre le groupe de *Madjiko-sima*, qui est composé de sept îles. La principale est *Thaiphing chan* (*Tafee san*). Sur la côte septentrionale on voit le temple de *Miako*.

Les autres îles sont :

Y ki ma. . . porte le même nom en japonais.

Y liang pao. . . en japonais *Y ra bo*.

Mian na . . . . . *Men na*.

Ta la ma. . . . . *Ta ra ma*.

Kou li kian . . . . . *Ko ri ken*.

Ou ko ma . . . . . *Ou ka ma*.

Un autre groupe de sept grandes îles et de quelques-unes plus petites est situé entre les *Madjiko-sima* et *Formose*. La plus considérable est *Pa tchoung chan* (*Ya yama*). Elle est très-fertile et a vingt-huit villages.

Fou vou. . . . . en japonais *Tom take*.
Kieou li tao. . . . . *Kou ri sima*.
Po tchao kian. . . . . *Nami tenema*.
Sin tchhing. . . . . *Karaki souki*.
Yeou na kou ni. . . . . *You ne ko ny*.
Kou mi. . . . . *Kou né*.
Po tou ma. . . . . *Fa to ma*.

Entre les îles de *Peng hou* et *Lieou khieou* il y a un courant très-dangereux, appelé par les Chinois *Lo tsi*, ou la côte perdue.

Au nord de la grande Lieou khieou on voit :

Tou ming hy. . . . . *To na ki*.
Sou koué. . . . . *Sof kofk*.
Ye pie chan. . . . . *O bak san*.
Yeou lun. . . . . *You ron*.
Yeou liu. . . . . *You ro*.
Ou ky nou. . . . . *Wou ki do*.
Te tao. . . . . *Tok no sima*. Sa circonférence est de 17 ri.
Kia ki liu ma. . . . . *Ka ki ro ma*.

Ta tao, ou la grande île (*Oo sima*), a 59 ri et 10 matsi de circonférence : on y compte quarante-un villages. C'est la plus grande des îles du groupe

septentrional qui renferme en tout deux cent soixante villages. Les habitans la nomment ordinairement la *Petite Lieou khieou* : il ne faut cependant pas la confondre avec une autre *Petite Lieou khieou* située au sud de Formose.

Les habitans de ces îles sont soumis au roi de Lieou khieou; ils paraissent aussi civilisés que les les autres insulaires. Ces îles sont fertiles; elles produisent du camphre et du vin. Le *kian mou*, sorte de bois nommé *iseki* par les habitans, est surtout recherché; l'arbre ressemble au cèdre, est très-durable et n'est jamais attaqué par les vers.

L'île la plus septentrionale de ce groupe est *Ki kiai;* on dépeint ses habitans comme des sauvages barbares. Elle a six ri et douze matsi de circonférence. Les îles situées au nord de celle-ci appartiennent au Japon.

La religion dominante dans Lièou khieou est celle de *Foe* ou *Bouddha;* elle y a été introduite il y a plus de dix-siècles. Les prêtres de *Foe*, étant venus de la Chine, introduisirent l'usage des caractères d'écriture chinoise; de sorte que l'on peut, par ce moyen, se faire comprendre des insulaires, même en ne sachant pas leur langue. On se sert plus fréquemment dans ces îles des écritures syllabiques des Japonais appelée *Kata kana* et *Firo kana*, qui sont propres à rendre

les sons de la langue de l'archipel. Cet idiome paraît être, au moins dans la grande Lieou khieou, un dialecte du japonais : on dit que l'on parle aussi dans ces îles deux autres langues, ou plutôt deux dialectes.

La manière d'honorer la Divinité est de brûler en plein air des parfums sur une pierre qui lui est consacrée, et de lui offrir des fruits. C'est aussi sur cette pierre que les insulaires font leurs sermens et leurs promesses. Il y a des femmes qui se consacrent au service de la Divinité, et, comme prophétesses, jouissent d'une grande considération. Elles s'occupent aussi de la guérison des maladies, qu'elles tâchent d'effectuer par des prières.

De même qu'à la Chine, l'on a un respect extrême pour les morts ; l'on porte le deuil avec une exactitude rigoureuse ; toutefois les funérailles n'y sont pas aussi magnifiques que dans ce pays. Ordinairement les cadavres sont brûlés, et l'on garde les cendres. On n'offre pas à manger aux morts ; on se contente de faire brûler des lampes et des parfums en leur honneur.

Comme en Chine, les familles se distinguent entre elles par des noms de famille et des surnoms, de sorte que les personnes qui ont le même *sing* ou nom de famille ne peuvent pas se marier entre elles. Le roi ne peut prendre sa femme que

dans les trois principales familles; il y a une quatrième famille très-considérable aussi, mais qui ne peut pas former d'alliance avec la maison royale, parce qu'il est douteux si elles ne sont pas issues de la même souche. La polygamie est permise; les jeunes gens des deux sexes communiquent librement ensemble, de sorte que le mariage est une suite de leur choix volontaire. On ne cache les femmes qu'aux regards des étrangers. Elles sont en général chastes, ne se fardent pas et ne portent pas de pendans d'oreilles.

Le roi est le plus riche propriétaire. Indépendamment de ce que ses domaines lui rapportent, il jouit du produit des mines de soufre, de cuivre et d'étain, et des salines: les impôts vont aussi remplir son trésor. Avec ces revenus, il paye les appointemens des fonctionnaires publics et entretient sa cour. Les traitemens se calculent par sacs de riz: c'est ce qui en forme le fonds; ils consistent aussi en soie, toiles de coton et autres objets. Le riz est le signe d'échange; car il ne circule dans l'Archipel qu'un petit nombre de pièces de monnaies d'argent et de cuivre chinoises et japonaises.

Le fils aîné du roi porte le titre de *Vang tsu* (*O si* en japonais), c'est-à-dire prince royal. Ses frères puînés sont égaux pour le rang, et appar-

tiennent à la première classe de la noblesse, qui est désignée par le nom d'*Anszu;* elle marche d'un pas égal avec l'*Oona* des Japonais. Les revenus de chacun de ses membres sont ordinairement 2,000 pierres (sacs) de riz (*Kokfox*). Cette classe comprend aussi les plus proches parens du roi nommés *Oyakata*, qui portent le titre de *San szu koung* (*San si qouan* en japonais), ce qui signifie parens des trois palais Elle se subdivise en trois branches :

1° *Thian thsao szu* (*Ten so ys* en japonais), c'est à dire mandarins du ciel ;

2° *Thi thsao szu* (*Ti so ys* en japonais), c'est-à-dire mandarins de la terre ;

3° *Jin than su* (*Sin so ys* en japonais), c'est-à-dire mandarins des hommes.

Ils sont comme les trois *San koung* (bancs des comtes) du Japon. Les *Ougakata*, autres parens du roi, forment la seconde classe, les *Oyaounsoy* la troisième et les autres, jusqu'à la septième. Les fils des personnes qui ont des dignités à la cour portent le titre de *Satonoko*, sont juges dans les tribunaux, et composent la huitième classe. Enfin, les *Tsikftois* sont la neuvième classe de la noblesse.

Les tribunaux des finances de la grande Lieou khieou et des trente-six îles qui obéissent au roi siégent dans la capitale : celles-ci ont un député près de la cour. D'autres tribunaux prononcent

sur les difficultés survenues entre les sujets, et punissent les délits. Les grands du royaume possèdent des métairies et des villages dans lesquels il ne leur est pas permis de demeurer; il faut qu'ils fassent leur séjour dans la capitale; le roi fait administrer leurs biens, et on leur en remet les revenus; comme les frais d'exploitation en prennent la moitié, et que les propriétaires doivent, sur celle qui reste, acquitter encore d'autres dépenses, il ne leur reste guère que le tiers.

Les grands et les mandarins ne peuvent se servir que de deux porteurs pour leur chaise; le roi seul jouit de la prérogative d'en avoir un plus grand nombre. Ces chaises à porteur, leurs armes, leurs marques distinctives, leurs vêtemens, sont faits à la japonaise. Cependant, dans les derniers tems, on a commencé à prendre les modes et les usages de la Chine.

Les pièces japonaises qui portent l'inscription *Khouan yòung thoung pao* (2176, 4835, 11073, 2185); sont la monnaie courante; *Khouna young* est le *Nengo* ou titre honorifique des années 1624 à 1643, et *Thoung pao* signifie monnaie courante. Ils ont aussi des pièces en argent dont dix font un *liang*, ou une once chinoise. Le capitaine *B. Hall* a donc eu tort d'assurer que les habitans de *Lieou khieou* ne connaissaient pas l'usage de la monnaie.

Productions.

Grâce à la douceur de la température (1) et à la fertilité de ces îles, on n'y voit pas de pauvres; toutes les denrées nécessaires à la vie y sont si abondantes, que personne ne souffre de besoin.

Voici les principales productions :

Le soufre naturel se trouve en grande quantité dans l'île de *Loung houang chan* (mont de soufre), qui est situé au nord-est de la grande Lieou khieou par 27° 50′ nord et 125° 25′ est. Cette île s'appelle aussi *Yeou kia phou* (rivage des bannis). Le volcan qui donne le soufre est creusé comme une chaudière ; il vomit constamment de la fumée et une vapeur sulfureuse ; elle est quelquefois si forte, que l'on ne peut s'approcher du mont, du côté d'où le vent souffle ; il est situé sur la côte nord-ouest de l'île ; les rochers qui l'entourent sont de couleur jaune, mêlée de bandes brunes. La côte méridionale est formée de hauts rochers d'un rouge foncé ; l'on aperçoit sur sa surface quelques espaces d'un vert clair. Dans le gros tems, il est difficile de débarquer sur cette île, parce que la mer brise avec une violence extrême sur les rocs escarpés qui la bordent.

(1) Les relations des Japonais disent qu'aux îles Lieou khieou on ne connaît ni la gelée ni la neige.

Loung houang chan ne produit ni arbres, ni riz, ni légumes ; on y trouve beaucoup d'oiseaux ; la mer est très-poissonneuse. Cette île est habitée par une trentaine de familles de bannis qui sont soumis à une juridiction particulière, et reçoivent leur subsistance de la grande Lieou khieou ; ils s'occupent à recueillir le soufre.

Du cuivre rouge, qui est d'excellente qualité ; il égale celui du Japon, et s'envoie à la Chine en tribut.

Du zinc.

Le *theou leou chou*, arbre qui ressemble à l'oranger ; ses feuilles sont plus épaisses. Les branches les plus fines sont minces comme des cheveux ; et pendent en forme de paquets.

Le *kin king lieou* est un arbre dont le bois est couleur d'or ; il est très-fort et durable, et offre de belles veines qui ressemblent souvent à la broderie la plus délicate ; son odeur est extrêmement suave. On s'en sert pour faire des oreillers sur lesquels on s'appuie en dormant, suivant l'usage du Japon et de plusieurs provinces de la Chine. Quand ce bois est employé dans l'ébénisterie, on le distingue difficilement du bois de sandal.

De grands coquillages.

Du poivre : c'est le véritable poivre de l'Inde, tandis que celui de la Chine est le piment.

Le *fan chou*, racine comestible qui, par sa forme, ressemble au *chou iou*.

Du tabac excellent.

Le brésillet, nommé par les Portugais, dans l'Asie orientale, *pao do Japam* (bois de Japon); on s'en sert pour teindre en rouge.

On fait avec les fibres des tiges du bananier le *tsiao pou*, étoffe usuelle; on en fabrique une autre avec une espèce de chanvre (*tchou* en chinois) qui croît à six pieds de haut.

Un autre produit considérable est celui de la fleur du cartame (*houng houa* en chinois) que l'on emploie pour teindre en rouge.

Du papier très-fort; il est plus épais que celui de Corée: on le fait avec les cocons de vers à soie; on peut le teindre comme une étoffe et en façonner des vêtemens; on fabrique un autre papier avec l'écorce du mûrier à papier.

Les étoffes de soie dont les insulaires font usage viennent la plupart de la Chine: on recueille dans l'Archipel une espèce de soie beaucoup plus rude que celle de la Chine. Les insulaires tissent grande une quantité de toile de coton.

Les animaux sauvages de l'Archipel sont les ours, les chakals, les loups. On élève un grand nombre de porcs et de poules, et fort peu de bœufs, de moutons, de chevaux et d'ânes. Les

cochons sont plus gros que ceux de la Chine.

La mer fournit abondamment des plantes marines dont on fait d'excellentes nattes et des vêtemens pour la pluie. On recherche la nacre de perle et les écailles de tortue de *Lieou khieou ;* il s'en expédie des cargaisons entières pour la Chine et le Japon.

Les insulaires font du sel avec l'eau de la mer. On aplanit le long des côtes de grands espaces dont on bat le sol jusqu'à ce que sa surface soit bien dure ; alors on y étend une couche de terre sablonneuse de couleur noire, à laquelle on donne une épaisseur d'un quart de pouce ; on l'unit avec des râteaux et d'autres outils pour qu'elle ne présente pas d'inégalités ; cependant on ne la tasse pas pour que ses particules ne soient pas adhérentes. Pendant la chaleur du jour, on asperge cette terre avec de l'eau de mer que l'on apporte dans des baquets ; l'on se sert à cet effet de pelles courtes. L'ardeur du soleil ne tarde pas à faire évaporer toute l'eau, et le sel reste dans le sable, que l'on ramasse et que l'on conserve dans des réservoirs qui ont six pieds de long, quatre de large et cinq de profondeur. Quand ils sont pleins, on verse de l'eau de mer par-dessus le sable ; elle dissout le sel et l'entraîne. Ce mélange s'écoule par un petit trou ; il est très-fort. On le reçoit dans des vaisseaux qui ont trois pieds

de large et un pied de profondeur. Les masses de sel que l'on obtient par ce moyen ont un pouce et demi d'épaisseur.

Les voyageurs qui ont visité l'archipel des *Lieou khieou*, dépeignent les habitans de ces îles comme des hommes très-doux, très-bons et très-heureux. Leurs récits séduisans et parfois trop romantiques hâteront peut-être le sort qui menace les insulaires de Lieou khieou. En effet, on doit craindre qu'il ne prenne fantaisie aux missionnaires méthodistes et autres de s'établir dans ces îles, et d'y porter leur esprit de bigoterie triste et farouche. On a déjà remarqué que leur présence n'avait pas amélioré les mœurs ni le caractère des peuples de l'Afrique méridionale chez lesquels ils se sont introduits. « On a vu avec regret, dit M. de Lichtenstein, voyageur allemand très-éclairé, que la franchise, la gaîté, la bienveillance réciproque, qui régnaient autrefois parmi les habitans du cap, avaient disparu. »

L'état de paix et de bonheur dont jouissent les insulaires de Lieou-khieou, doit faire désirer qu'un zèle indiscret ne trouble pas leur existence digne d'envie.

DESCRIPTION

DES

ILES MOU NIN SIMA (1),

C'est-à-dire des îles inhabitées; traduite de l'ouvrage japonais intitulé San kokf tsu ran, *imprimé à Yedo en* 1785.

Le véritable nom de ces îles est *Okassa wara sima;* mais on les appelle communément *Mou*

---

(1) Une notice sur ces îles a déjà été insérée par M. *Abel-Rémusat* dans le *Journal des Savans* pour le mois de septembre 1817. Mon savant ami et confrère y transcrit le nom de cet archipel par *Bo nin sima*. Cependant le premier caractère qui forme ce mot (*mou*, n° 5454 du Dictionnaire chinois imprimé en 1813 à Paris) se prononce ordinairement *mou*, quoiqu'il puisse aussi être lu *bo*. Le Japonais *Nicolas Kolotikhin*, duquel je tiens l'original du San kokf tsu ran, prononçait le nom des îles inhabitées *Mou nin sima;* c'est pour cette raison que j'ai adopté cette orthographe.

nin sima (1), c'est-à-dire *îles sans hommes*, parce qu'elles ne sont pas habitées. Le premier nom leur vient d'un certain *O kassa wara*, qui les avait découvertes anciennement, et en avait dressé une carte. C'est de la même manière qu'on a donné au détroit, qui se trouve à l'extrémité du Nouveau-Monde, le nom de *Magellan*, d'après celui de l'Italien *Magellan* (Megaranius), qui le découvrit il y a deux siècles.

Ces îles sont éloignées de 270 ri (2) de la province

---

(1) D'après les distances données par l'auteur japonais, qui place ces îles sous le 27ᵉ degré de latitude, on peut conclure que ce groupe est le même que celui des *îles de l'Archevêque*, qu'on a figuré dans la première feuille de la carte des découvertes faites en 1787 par l'infortuné *La Pérouse*. (Atlas du voyage de La Pérouse, nº 43.)

(2) L'auteur japonais que j'extrais dit dans sa préface : « Les distances dans les trois royaumes que je décris, sont » toutes exprimées en *ri* de notre pays, dont chacun con- » tient trente-six *matsi*. Je ne me suis pas servi de mesures » étrangères. On sait que les Coréens ont adopté le *ri* chi- » nois (ou mandchou, *thsing*), qui contient 3 et ½ de nos » *matsi*; de sorte que dix *ri* coréens font un *ri* japonais. » Aux îles de Lieou khieou on se sert du *ri* japonais de » 36 *matsi*. Au *Iesso* le *ri* contient 49 *matsi*. »

On voit, par cette exposition, que notre auteur se sert de grands *ri* japonais, dont 18 et ½ font un degré de latitude, car ce degré se compose de 181 $\frac{18611}{65025}$ *li* (ri) chinois

japonaise d'*Yssou*. Du port de *Simota*, dans cette province, il y a 13 ri à l'île de *Miyaké ;* de là à *Sin sima*, ou l'île nouvelle, 7 ri; de *Sin sima* à l'île de *Mikoura*, 5 ri ; de là à l'île de *Fatcho* ou *Fatsisio*, 41 ri ; enfin de cette dernière à la plus septentrionale des îles inhabitées, on compte en tout 180 ri, et jusqu'à la plus méridionale 200 ri.

Entre *Fatsisio* et *Mou nin sima* sont cinq autres îles, dont une est un rocher nu. Entre l'île de *Mikoura* et celle de *Fatsisio*, il y a dans la mer un courant très-fort, qu'on appelle *Kourou sô gavá*, ou le courant du gouffre noir. Il court avec tant de rapidité, qu'il est regardé par les navigateurs comme le parage de ces mers le plus difficile à passer. On peut le voir sur la carte. Sa largeur est de plus de vingt *matsi*.

Les îles qui composent ce groupe sont au nombre de quatre-vingt-neuf; les plus considérables sont deux grandes, quatre de moyenne grandeur, et quatre plus petites. Ces dix îles sont spacieuses et couvertes d'herbes et d'arbres; les

---

ou mandchoux, et le grand ri du Japon contient dix de ces derniers.

Outre ces grands milles, les Japonais se servent ordinairement de petites dont 33 à 34 font un degré. C'est dans ces derniers que *Kaempfer* exprime ordinairement ses distances.

plaines offrent un séjour agréable aux hommes. Quant aux autres, ce ne sont que des rochers escarpés, stériles et inhabitables.

Cet archipel se trouve sous le 27° de latitude boréale ; le climat y est chaud, et rend très-fertiles les vallées situées entre les hautes montagnes, et arrosées par des ruisseaux. Elles produisent des légumes, des grains de toute espèce, une grande abondance d'herbages et des cannes à sucre. L'arbre appelé *Nan kin fadze*, ou l'*arbre de suif* (*croton sebiferum*), y croît, de même que l'*arbre de cire*. La pêche y est bonne, et il est vraisemblable que ces îles renferment des mines de métaux et de pierres précieuses.

On parlera plus bas des plantes et des arbres qu'on trouve sur les côtes. On y voit très-peu de quadrupèdes. Il y a de grands arbres qui sont si gros, qu'un homme ne peut les embrasser, et qui ont souvent trente brasses chinoises (de huit pieds) de hauteur. Leur bois est dur et beau. On y trouve encore des palmiers très-élevés, des cocotiers, l'arbre qui porte l'areca, celui dont les noix s'appellent *pe louon tsu*, le *katsiyan*, le bois de sandal rouge, le *fou mou*, le camphrier, les figues caques des montagnes, des arbres hauts dont les feuilles ressemblent à celles du lierre, des cannelliers, des mûriers et autres.

Parmi les plantes on compte le *smilax china*, et d'autres qu'on emploie dans la médecine.

Quant aux oiseaux, on y voit différentes espèces de perroquets, des hérons, des perdrix, des oiseaux qui ressemblent à des mouettes blanches, mais qui ont trois pieds de longueur. Tous ces oiseaux sont si peu farouches, qu'on peut les prendre avec la main.

Les principales productions du règne minéral qu'on trouve dans cet archipel, sont l'alun, le vitriol vert, des pierres de différentes couleurs, des pétrifications et d'autres.

Dans la mer il y a des baleines, de grands homards (1), d'énormes coquillages et des oursins, qu'on appelle *fiel de mer* (2). L'Océan y est généralement riche en productions variées.

En 1675, *Simayé tsaghema*, *Biso tsaghema* et *Simayé dairan tsaghema*, tous les trois habitans

---

(1) En chinois, *ta hai lao* (1797—4993—8281), c'est-à-dire *vieillard de mer*. En japonais, *oo yebi*. *Yebi* signifie *homard;* il est synonyme du chinois *hai hia* (4993—12,841) qui est le nom qu'on donne aux grandes écrevisses de mer, qu'on appelle ordinairement *loung hia* (13,287—9520). *Kaempfer* rapporte aussi qu'on trouvait dans les îles *Bune sima* de grandes écrevisses dont quelques-unes avaient quatre à cinq pieds de long.

(2) En chinois, *hai tan* (4993—8615).

de *Nangasaki*, avaient fait un voyage par mer jusqu'à la province d'*Ysou*; ils étaient montés sur une grande jonque construite par un maître charpentier chinois. Ces trois hommes, très-instruits en astronomie et en géographie, étaient accompagnés de *Fatobé*, premier charpentier de la marine du port de Yedo, qui avait sa demeure dans la grande rue des Filets. Leur bâtiment était conduit par trente matelots. Après avoir pris un passe-port de la marine impériale, ils quittèrent le port de *Simota* le cinquième jour de la quatrième lune, et se dirigèrent sur l'île de *Fatsisio*. De là ils naviguèrent vers le sud-est, et trouvèrent un groupe de quatre-vingts îles. Ils en dressèrent la carte et une description exacte, dans laquelle se trouvent des détails curieux sur la situation, le climat et les productions de cet archipel. Ils revinrent, le vingtième jour de la sixième lune de la même année, à *Simota*, où *Simayé* publia la relation de son voyage.

Il est remarquable que cet auteur ne fait aucune mention du courant rapide de *Kourou sô gava*, qui se fait sentir entre les îles *Mikoura* et *Fatsisio*, dont la largeur surpasse vingt *matsi*, et dont la vitesse est d'environ cent *ri* de l'est à l'ouest. Cette omission serait inconcevable, si ce courant n'étaitpas beaucoup moins fort en été et en automne, qu'il ne l'est en hiver et au printems.

Simayé, allant à *Mou ninsima*, l'avait passé dans les premiers jours de la lune intercalaire qui suivit le quatrième mois ; en retournant, dans les derniers jours de la sixième lune, il doit avoir trouvé la rapidité du courant moins forte ; de sorte qu'il n'a pas fait attention à ce passage dangereux.

La plus considérable des quatre-vingts îles a 15 *ri* de circuit ; elle est donc à peu près de la grandeur de celle d'*Yki*. Une autre a 10 *ri* de circonférence, et égale en grandeur l'île d'*Amakousa*. Outre ces deux, il y en a encore huit qui ont de 2 à 6 et 7 *ri* de circuit. Ces dix îles ont des terrains plats qui pourraient devenir habitables, et sur lesquels les céréales réussiraient très-bien. Le climat y est chaud et favorable à la culture, comme on peut le conclure par leur position géographique. Il y a différentes productions précieuses. Les autres soixante-dix îlots ne sont que des masses de rochers qui ne produisent rien.

On a envoyé dans ces îles une colonie de voleurs condamnés aux travaux forcés ; ils y cultivent la terre et font des plantations. Ils se sont réunis en villages : on y recueille les mêmes choses que dans les autres provinces de l'empire. On peut aller à ces îles, et en rapporter les productions dans la même année. Les relations commerciales se sont établies de cette ma-

nière, et le bénéfice qu'on en retire est considérable.

Dans les années *anyee* (de 1771 à 1780), moi, l'auteur de cet ouvrage, j'étais employé dans la province de *Fisen*. J'y fis la connaissance d'un Hollandais nommé *Arend Werlev Veit*, qui me communiqua une *géographie* (y eo ga ra fiya), dans laquelle il est fait mention des îles situées à 200 *ri* au sud-est du Japon, et que l'auteur appelle *Woeste Eiland*. *Woeste* (1) signifie désert, et *eiland* (ou *heiland*, comme on le lit dans l'original), île. Il dit que ces îles ne sont pas habitées, mais qu'on y trouve plusieurs espèces d'herbes et d'arbres. Les Japonais ont établi une colonie sur une de ces îles, sur laquelle les céréales et d'autres productions prospèrent. Malgré la longueur de la navigation, cet établissement est utile pour nous. Quant à la compagnie hollandaise (*Oran konfania*), elle ne retirerait que très-peu de profit de la possssion de ces îles.

Je ne donne pas la carte des îles *Mou nin sima*, qui accompagne l'original japonais, parce que M. *Rémusat* l'a fait lithographier en 1817. Au surplus, ce n'est qu'une esquisse grossière, dans laquelle les proportions ne sont nullement gardées. La *grande île du nord*, qui, d'après le texte du

(1) En chinois, *houang ti* (8941—1557), *terra vacua*.

San kokf tsu ran, et d'après une notice insérée dans la carte même, n'a que 15 *ri* (20 ½ lieues de France) de circonférence, y est figurée comme ayant (à proportion du degré à 18 ½ ri) 42 *ri* de l'est à l'ouest, et 32 du sud au nord. Cependant l'auteur la compare, pour la grandeur, à *Iki*, qui n'a qu'environ 20 lieues de tour. La grande île du sud, qu'il compare à celle d'*Amakousa*, et qui ne doit avoir que 10 *ri* de circonférence (13 ½ lieues), montre sur la carte 33 *ri* du sud-est au nord-ouest, et environ 20 dans sa plus grande largeur (1).

Arrowsmith, le plus ignare de tous ceux qui se sont occupés à fabriquer des cartes, s'est emparé du *fac simile* publié par M. *Abel Rémusat*, et l'a copié tel qu'il était, dans sa carte d'Asie, en quatre grandes feuilles, terminée en 1818, et revue en 1822. De cette manière, ces îles y paraissent trois fois plus grandes qu'elles ne le sont en effet. Le malheur ne serait pas grand, si cette inexactitude restait sur la carte d'Arrowsmith seule; mais comme de soi-disant géographes, en

---

(1) La grande île du sud se doit trouver sous le 27° degré de latitude, et celle du nord sous le 27° 30'. Sur la carte japonaise cette proportion n'est pas gardée, car si l'île méridionale est sous le 27° de latitude, la septentrionale s'y trouve sous le 29°.

France et en Allemagne, se contentent de copier celles du *paltry map-maker* (1) de Londres, cette faute, et vingt mille autres, se reproduisent sur toutes nos cartes d'Asie, et se répandent sur le continent.

Il serait à désirer que le peu de personnes qui font de la géographie une étude scientifique, et qui sont en état de juger les productions horribles qu'on nous offre journellement sous le nom de cartes, se donnassent la peine de les examiner et de les critiquer sévèrement. Ils devraient publier les jugemens qu'ils en portent, en indiquant les fautes les plus graves. C'est la seule manière d'instruire le public, pour qu'il se tienne sur ses gardes et ne donne pas sa confiance à des ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la beauté de la gravure.

---

(1) Expression très-heureuse du *Quarterly Review*, n° LII. Janvier 1822, pag. 514.

RECHERCHES

SUR LES PORTS

DE

GAMPOU ET DE ZAITHOUM.

Marco Polo, le plus célèbre voyageur du moyen âge, attend encore un commentateur capable de l'expliquer, non par des conjectures, comme on l'a fait jusqu'à présent, mais d'une manière précise et convainquante, en appuyant sur des faits rapportés par les auteurs orientaux, et principalement par les écrivains chinois. Le savant *Marsden* a fait, pour éclaircir le livre de Marco Polo, tout ce qu'il était possible de faire sans le secours de ces derniers auteurs : son ouvrage est un chef-d'œuvre de science et de critique ; cependant il laisse encore beaucoup à désirer pour l'Asie centrale et la Chine. M. Marsden n'a pu consulter les géographes et les historiens indigènes de cet empire, qui lui auraient fourni le moyen d'applanir les difficultés que le texte du voyageur vénitien offre à chaque instant.

Marco Polo parle souvent de villes qui n'existent plus, ou qui ont changé de place et de nom. C'est pourquoi on les chercherait en vain sur les cartes des missionnaires jésuites. Ces cartes ont été publiées par d'Anville ; mais ce célèbre géographe a supprimé plus de la moitié des noms qui se trouvaient sur les originaux.

Une petite annonce, insérée dans le vingt-quatrième cahier du *Journal Asiatique*, a déjà appris au public que je me suis occupé d'un commentaire sur Marco Polo ; travail que j'ai fait à l'aide des matériaux que mes prédécesseurs ne pouvaient consulter. Je vais lui soumettre aujourd'hui un essai de mes études.

Le célèbre Vénitien, en parlant de *Quinsai* (Hang tcheou fou de nos jours), dit (1) : « A vingt-» cinq milles E. N. E. de cette ville, se trouve » l'Océan ; sur ses bords il y a la ville de *Gampou* » avec un très-beau port, dans lequel arrivent » tous les vaisseaux chargés de marchandises de » l'Inde. Le fleuve qui vient de la ville de *Quin-*» *sai*, forme ce port à son embouchure dans la » mer. Les bâtimens de *Quinsai* le descendent et » montent journellement pour porter des ob-» jets de commerce, qu'on charge sur d'autres

(1) Liv. II, chap. 64. — Fol. 48. A. de l'édition de *Ramusio*.

» navires qui vont dans les différentes parties de » l'Inde et du Catai. »

Gampou était, dans le moyen âge, un des plus fameux ports de la Chine. Il est mentionné dans le récit de deux voyageurs arabes du IX^e^ siècle, traduit par Renaudot. Ils le nomment *Canfou;* car les Arabes n'ont pas dans leur alphabet la lettre *P*, à laquelle ils substituent ordinairement l'*F*. On lit dans ces relations :

« *Canfou* est un port où abordent tous les na- » vires, et où se transportent toutes les marchan- » dises des Arabes qui trafiquent à la Chine. Les » incendiés y arrivent assez souvent, parce que » les maisons n'y sont bâties que de bois, ou de » cannes fendues. Les vaisseaux marchands font » aussi souvent naufrage en y allant ou en en re- » venant; ils sont quelquefois pillés, ou bien ils » sont obligés de faire un trop long séjour dans » les ports, ou de vendre leurs marchandises hors » du pays soumis aux Arabes, et d'y faire aussi » leur cargaison. Ils sont obligés ordinairement » de demeurer long-tems dans les ports, pour ra- » douber leurs navires, et pour plusieurs autres » raisons. — Le marchand Soliman rapporte qu'à » *Canfou*, qui est la principale échelle où se ren- » dent les négocians, il y a un mahométan établi » juge entre ceux de sa religion, par l'autorité » de l'empereur de la Chine. Il est le juge de

» tous les mahométans qui arrivent en ces quar-
» tiers-là, dans le dessein d'entrer dans la Chine.
» Les jours de fête, il fait la prière publique avec
» les mahométans; il fait aussi la prédication, ou
» *Cotbet*, et il la finit, en la manière ordinaire,
» par des prières pour le sultan des musulmans.
» Les marchands d'*Irac*, qui abordent dans ces
» pays-là, ne témoignent aucun mécontentement
» de sa conduite dans l'administration de la charge
» dont il est revêtu, parce que ses actions et
» les jugemens qu'il prononce sont équitables,
» conformes à l'Alcoran, et selon la jurisprudence
» ordinaire des mahométans (1). »

Dans un autre endroit, où l'auteur arabe décrit le voyage par mer à la Chine, il dit :

« Après avoir fait eau en cet endroit (*Senef*),
» on passe, en dix jours de navigation, à *Sender*
» *Foulat*, qui est une île où on trouve de l'eau
» douce. Les vaisseaux entrent ensuite dans
» la mer de *Sengi*, et de là ils vont jusques
» aux portes de la Chine. On appelle ainsi des
» écueils et des barres qui sont dans la mer, et
» entre lesquels il y a un passage assez étroit, par
» lequel passent les vaisseaux. Il faut un mois de
» navigation pour aller de *Sender Foulat* à la

(1) *Anciennes relations des Indes et de la Chine.* Paris, 1718, in-8°.

» Chine, et on emploie huit jours entiers à passer
» ces écueils. Quand un vaisseau a passé au-delà
» de ces portes, il entre avec la haute marée dans
» un golfe d'eau douce, et vient mouiller au prin-
» cipal port de la Chine, qui est celui d'une ville
» appelée *Canfou*. On y trouve des eaux douces
» de fontaines et de rivières, ainsi qu'en la plu-
» part des autres villes de la Chine. La ville
» est ornée de grandes places, et munie de
» toutes choses nécessaires pour sa défense;
» et dans la plupart des autres provinces il y a
» des villes de défense fortifiées de la même ma-
» nière; dans ce port il y a flux et reflux deux
» fois en vingt-quatre heures. »

Le *cherif Edrisi*, plus connu sous le nom du géographe nubien, qui vivait vers le milieu du douzième siècle, connaissait le port de *Canfou* sous le nom de خانقو *Khankou*, comme on le lit dans l'extrait imprimé pour خانفو *Khanfou*. Aboulfeda parle aussi de cette ville, et la nomme خانقو *Khankou*, en mettant un ق *kaf* pour un ف *fe*. Il dit : « C'est une des portes de la Chine sur une « rivière. D'après Ibn Saïd, cette ville est célèbre » dans les livres, et située à l'orient du fleuve de » جيدان *Houmdân*. Ici, dit Ibn Khordadzbeh, est » le plus grand port; on y trouve d'excellens » fruits, des légumes, du froment, de l'orge, du » riz et des cannes à sucre. »

Ces passages d'auteurs arabes sont curieux, mais ils ne nous indiquent pas la véritable position du *Gampou* de Marco Polo; aussi les commentateurs de ce voyageur ne s'en sont pas servis.

Quoique le texte de Marco Polo dise positivement que la mer et le port de *Gampou* n'étaient qu'à vingt-cinq milles italiens de *Quinsai* ou *Hang tcheou fou*, M. Marsden et le cardinal Zurla ont cru le retrouver dans la ville de *Ning po*, éloignée de *Hang tcheou fou* de plus de soixante-dix milles italiens en ligne droite. Malheureusement *Ning po* s'appelait *Khing yuan* du tems des Mongols, c'est-à-dire à l'époque du voyage de Marco Polo, et avant eux *Ming tcheou*. Son nom actuel, qui signifie *vagues pacifiques*, ne lui a été donné que sous les Ming en 1381, près de cent ans après le tems où Marco Polo parcourait la Chine.

Pour retrouver la position de *Gampou*, il était nécessaire de consulter la grande géographie impériale de la Chine, et la description particulière de la province de *Tche kiang*, publiée vers la fin du dix-septième siècle. Dans ces deux ouvrages, plusieurs chapitres sont consacrés à l'ancienne géographie de cette province; ils contiennent des notices détaillées sur *Kan phou*, ancien port de *Hang tcheou fou*. Son nom s'est encore conservé dans celui d'un bourg situé à une demi-lieue plus au nord. J'ai fondu ces notices ensemble. Avant

de les présenter, je dois observer que le *k* dans *Kan phou* se prononce presque comme un *g*, et que Marco Polo n'a pas eu tort de se servir de cette dernière lettre pour écrire ce nom.

« Le port de 澉浦 *Kan phou*, autrefois si » florissant, est à présent engorgé par les sables. » il se trouve par 30° 28′ lat. N. et 117° 47′ long. » E. dans le territoire de *Haï yan hian*, ville du » troisième ordre du district de *Kia hing fou*, » dans la province de *Tche kiang*; il est éloigné » de *Hang tcheou fou* de douze lieues géogra- » phiques E. N. E., et de trente-six *li* (à peu » près trois lieues) au sud de *Hai yan hian*. Il est » situé sur la côte septentrionale de la baie ap- » pelée *San kiang kheou*, formée par l'embou- » chure du *Tche kiang*, qui donne son nom à » toute la province, et qu'on nomme aussi *Thsian* » *thang kiang*. Une petite rivière venant de *Hai* » *yan hian* se jette dans ce port, dont les eaux » s'étendent jusqu'à la frontière S. O. du terri- » toire de cette ville; devant le port se trouve le » passage de *Wou tou men*, entre deux rochers » de la baie.

» *Kan phou* servait déjà, en 306, de mouillage » aux navires caboteurs. Sous la dynastie des » *Thang*, vers 720 de notre ère, il y avait une » amirauté. Du tems des *Yuan*, ou Mongols de » la Chine, le conseiller *Yang nai oung*, qui ré-

» sidait dans ce port, y établit un tribunal de » commerce chargé de juger les différends qui » pouvaient s'élever entre les négocians arrivés » par mer pour y vendre leurs cargaisons.

» *Kan phou tchin*, ou le bourg de *Kan phou* » de nos jours, se trouve à moitié chemin entre » *Hai yan hian* et le port *Kan phou*. Durant le » règne des Soung, il était au port même; en » 1386, le fondateur de la dynastie des *Ming* le » fit entourer d'une muraille de huit *li* dix-sept » pas de circonférence, et haute de deux toises » quatre pieds cinq pouces, mesure chinoise. En » 1413, elle fut recouverte de briques, et réparée » en 1444. L'an 1536, *Tching meou*, gouverneur » de *Kan phou*, fit flanquer le mur de seize tou- » relles. Ce bourg avait quatre portes du côté de » la terre, et une du côté de l'ouest, qui con- » duisait à la mer; le fossé qui entourait ce lieu » avait neuf *li* trois pas de circuit, sa largeur » était de cinq toises, et sa profondeur d'une » toise un pied.

» Du tems des Mongols, il y avait un bureau » de douanes près du port; *Kan phou* était la » résidence d'un commandant de mille hommes.

» Le mont *Thsing chan*, éloigné de trois *li*, » à l'ouest du port, est le plus élevé du voisinage; » anciennement il y avait un phare et un petit » fort sur cette montagne. »

Un autre port de la Chine, fameux du tems de Marco Polo, était celui de *Zaithoum*. « C'est, dit-il, » une ville noble et belle, qui a sur l'Océan un » port très-célèbre par l'arrivée d'un grand nombre » de vaisseaux et d'une énorme quantité de mar- » chandises, qui de là se répandent dans tout le » *Mangi*. » Dans un autre endroit, ce voyageur nous apprend que la grande « expédition envoyée » par Koublaïkhan contre *Zipan gou*, ou le *Japon*, » partit des ports de *Quinsai* et de *Zaithoum*. »

Aboulfeda connaît ce dernier, et dit : « D'a- » près les renseignemens fournis par quelques » voyageurs, il faut prononcer ce nom زيتون » *Zeitoun*, absolument comme les Arabes pro- » noncent le mot qui signifie *olive*. C'est un port » de la Chine, célèbre parmi les négocians qui » voyagent; il se trouve sur un bras de mer large » de quinze milles; beaucoup de navires y en- » trent; la ville même est située plus haut sur la » rivière. »

La géographie turque, imprimée à Constantinople, donne, sur *Zeitoun* زيتون, la notice suivante, que notre savant confrère, M. Jaubert, a bien voulu extraire et traduire pour moi.

« *Zeitoun* est un pays célèbre, situé au *nord* » de Nankin sur le bord de la mer. Ce nom de » *Zeitoun* lui a été donné à cause de la grande » quantité d'olivers qu'on trouve dans les mon-

» tagnes et dans les terres de ce pays. La capi-
» tale a joui d'une célébrité plus grande encore
» que celle d'Alexandrie ; il y arrive un grand
» nombre de vaisseaux de l'Inde et du Khataï ;
» ils y prennent des chargemens de soie et de
» sucre. Anciennement on vendait dans ce pays
» le sucre comme le miel dans des outres ; on
» ne connaissait par l'art de raffiner, mais on
» l'a appris depuis. La ville de *Zeitoun* est située
» à une demi-journée de la mer, dans l'intérieur
» des terres. Il y a un port dont l'eau est douce,
» et où abordent les vaisseaux. Le peuple boit
» de cette eau, ainsi que de celle des puits. Zei-
» toun est à trente journées de *Khan baligh ;*
» son fleuve est désigné par quelques ouvrages
» de géographie sous le nom de نهر جدان *Nahar*
» *Houmdân*. Les habitans de cette ville brûlent
» leurs morts, soit avec du bois de sandal, soit
» avec du bresillet, selon leurs facultés ; ils
» mettent les cendres dans un sachet, qu'ils
» jettent ensuite dans la rivière. Il y a chaque
» année un grand concours de peuple sur les
» bords du fleuve, pour cet objet, etc. »

Deguignes a conjecturé que *Zaithoum* de Marco Polo pouvait bien être la ville de *Thsiuan tcheou fou*, dans la province de *Fou kian*, parce que l'expédition des Mongols, destinée contre le Japon, partit de ce port. Il manquait cepen-

dant une preuve positive à l'appui de cette hypothèse; c'était de démontrer, par des autorités chinoises, que *Thsiuan tcheou fou* avait véritablement porté un nom qui avait quelque ressemblance avec celui de *Zaithoum*. Cette démonstration était d'autant plus nécessaire, que, long-tems après Deguignes, on a publié à Paris une carte des voyages de Marco Polo, sur laquelle on voit le nom de *Zaitoum*, appliqué au port de Canton, éloigné de plus de cent vingt lieues géographiques au S.-O. de *Tsiuan tcheou fou*.

La grande géographie impériale de la Chine, qui m'avait fourni les moyens d'éclaircir la véritable position de *Gampou*, m'a été également utile pour cet objet; elle m'a appris que l'ancien nom de *Thsiuan tcheou fou* était 桐刺 *Tseu thoung*. La ville avait reçu cette dénomination, parce qu'au temps de la construction de son enceinte, on y planta en dehors des épines ou *thseu*, et des arbres appelés *thoung* (bignonia tomentosa). *Thseu thoung* est resté depuis cette époque le nom vulgaire de la ville. On voit donc que le géographe turc s'est trompé quand il a prétendu que cette endroit devait son nom aux oliviers qui y abondaient; on sait d'ailleurs que l'olive ne vient pas en Chine.

HISTOIRE

DU KACHMIR,

EXTRAITE DE LA TRADUCTION ANGLAISE DE M. H. WILSON.

Pendant mon séjour à Londres, on m'a communiqué l'extrait de l'*Histoire du Kachmir*, par M. Wilson, secrétaire de la Société Asiatique de Calcutta. C'est par ce travail important que commence le quinzième tome des *Asiatic Researches*, actuellement sous presse. Comme il se passera encore bien des mois et même des années, avant que ce volume parvienne en Europe, j'ai profité de cette occasion pour extraire ce qui m'a paru le plus intéressant dans le mémoire de M. Wilson.

De tous les ouvrages sanskrits qui, jusqu'à présent, sont venus à notre connaissance, il n'y en

a qu'un seul qui mérite véritablement d'être considéré comme un livre historique : c'est la chronique des rois de Kachmir, intitulée *Râdjâ Taringin'i*. Aboulfazl, le savant ministre de l'empereur Akbar, fit le premier connaître cet ouvrage aux mahométans de l'Inde. Le sommaire qu'il en a donné (1) ne fut cependant tiré que d'une traduction persane faite sur l'original indien, par ordre d'Akbar. Les historiens qui vécurent sous les successeurs de ce prince en rédigèrent de nouvelles versions, et continuèrent l'ouvrage jusqu'à leurs tems respectifs.

Ces traductions persanes firent désirer à sir *W. Jones* d'en consulter l'original, qu'il jugeait du plus haut intérêt pour le rétablissement de l'histoire de l'Inde ; il ne put cependant parvenir à le trouver. Ce ne fut qu'en 1805 que l'illustre Colebrooke obtint une copie de cet ouvrage important. Après lui, M. Wilson a été assez heureux pour s'en procurer trois manuscrits. Voici l'introduction qui précède ses extraits : « Jusqu'à présent, dit-il, le *Râdjâ Taringin'i* a été regardé comme l'ouvrage d'un seul auteur ; mais c'est plutôt une suite de chroniques, écrites à différentes

(1) *Ayeen Akberi, or the Institutes of the emperor Akber*, translated by Fr. Gladwin. Vol. II, p. 171. *Calcutta edition.*

époques et par plusieurs historiens. Cette circonstance lui donne une plus grande importance, puisque, à l'exception des premiers tems mythiques, les auteurs écrivaient, pour ainsi dire, l'histoire de leur tems. La première partie de cette série de chronique est le *Râdjâ Taringin'i* de *Kalhan'a Pan'd'it*, fils de Kampaka. Il nous apprend qu'il s'est servi d'ouvrages anciens, et donne une énumération curieuse des sources auxquelles il a puisé. L'histoire de *Kalkan'a* commence avec les siècles fabuleux, et va jusqu'au règne de *Sangrâma Dêva*, neveu de *Diddâ Râni*, l'an de Sâka 949, ou 1027 de J.-C. Cet auteur paraît l'avoir écrit vers l'an de Sâka 1070, ou 1148 de notre ère.

La seconde partie est de *Râdjâvali* de *Djona Râdjà*. Je regrette de n'avoir pu encore en trouver une copie : elle commence probablement à l'époque où *Kalhan'a* s'est arrêté, et il finit vers le tems de *Zeïn-el-abédin*, ou l'an 815 de l'hégire, comme nous le voyons par la chronique suivante.

Le *Srî Djaina Râdjâ Taringin'i* est écrit par *Srî Vara Pan'd'ita*, élève de *Djona Râdjâ*, dont il dit avoir continué l'ouvrage, de manière à faire avec ce dernier et avec la chronique de Kalhan'a une suite complète d'annales de Kachmir. Srî Vara Pan'd'ita commence par *Zein-el-abédin* (dont le lecteur ne saurait reconnaître qu'avec peine le nom dans la transcription en nâgarî qui porte *Srî*

Djaina Allâbha dîna), et finit à l'avénement au trône de *Fatteh chah*, en 882 de l'hégire, ou 1477 de J.-C. Le nom de *Djaina Taringin'i*, que l'auteur a choisi pour son ouvrage, a donné lieu à des méprises graves sur le contenu de ce livre ; car il a été mis au nombre des productions littéraires de la secte des *Djaina*, tandis qu'en effet l'auteur est un orthodoxe adorateur de *Siva*. L'épithète de *Djaina*, qu'il adopte dans le titre de son livre, ne s'y trouve sans doute qu'en l'honneur de *ZEIN-el-abédin*, prince qui montra beaucoup d'affection pour ses sujets hindous, et protégea généreusement les sciences, et ceux qui les professaient.

Le quatrième ouvrage qui complète la suite des annales, connues sous le titre de *Rádjá Taringin'i*, fut composé dans le tems d'Akbar, dans l'intention de les continuer jusqu'au tems de ce prince, sous le règne duquel le Kachmir devint province de l'empire des Timourides dans l'Hindoustan. Par conséquent il commence au point où Srî Vara a fini, c'est-à-dire par *Fatteh chah*, et termine avec *Nazek chah*. L'historien passe sous un silence judicieux les événemens du royaume de Kachmir, pendant la retraite de l'empereur Humayoun en Perse. L'ouvrage porte le titre de *Rádjá Vali Patáká* ; il fut écrit par *Poûrya* ou *Prádjn'ya Bhat't'a*.

Les ouvrage persans que j'ai consultés sont les suivans :

Nawadir-ul-akhbar, par *Refi-eddin Mohammed ;*
Wakiat-i-Kachmir, par *Mohammed Adzim ;*
Târikh Kachmir, par *Narayan koul ;*
Goheri Alem Tohfet uchchahi, par *Bedia-eddin.*

Le premier de ces auteurs avait l'avantage d'être kachmirien de nation, bien que descendant d'une famille de *Balkh*. Il parle de l'ouvrage de Kalhan'a Pan'd'it, et promet de le corriger quand il n'est pas d'accord avec la vérité. Il faut avouer qu'il a de cette manière altéré sans scrupule beaucoup de choses, car il reste à savoir si ses prétendues corrections valent mieux que les passages qu'il a supprimés. Il a défiguré l'histoire de Kachmir par des omissions fréquentes, puisque, dans la partie qui précède la domination mahométane dans ce pays, il passe sous silence des dynasties entières, et il lie les *disjuncta membra* de son original avec trop peu d'égard à l'exactitude dans les époques et dans les filiations des successions. Son ouvrage est daté de l'an 1133 de l'hégire, sous le règne de Mohammed chah.

Le *Wakiat-i-Kachmir* contient des renseignemens plus complets sur le pays, et s'approche davantage de l'original hindou. L'auteur suit régulièrement l'ordre de l'ouvrage sanskrit ; mais il ne s'est pas borné à l'histoire seule. Deux des trois

parties dont son livre est composé, renferment la description du royaume de Kachmir et des curiosités qu'il contient; il traite de la religion et des productions littéraires des habitans, depuis l'établissement de l'islam. *Mohammed Adzim* est le nom de l'auteur; il a écrit en 1140 de l'hégire; il vivait par conséquent, ainsi que Refi-eddin, sous Mohammed chah.

Le même règne a produit le troisième ouvrage qui est évidemment une traduction du *Râdjâ Taringi'ni;* ce livre a les défauts ordinaires des traductions orientales, et suit l'original avec une alternative étrange de fidélité et de variation. L'auteur, *Narayan koul,* était un brame hindou né dans le Kachmir.

Le dernier ouvrage est d'une date très-moderne, ayant été écrit du tems du dernier chah Alem. L'auteur, *Bedia-eddin,* était fils de Mohammed Adzim, auteur du *Wakiat,* aux omissions duquel il se propose de suppléer en grande partie de sa propre autorité. Il dit cependant qu'il s'est spécialement servi du *Noûr Nâmah,* histoire ancienne du Kachmir, écrite par *Cheikh Noûr-eddin wali,* et traduite en persan par *Molani Ahmed Almeh,* sous le règne de Zein-el-abédin.

Dans la grande obscurité qui enveloppe l'histoire des Indes avant la conquête des musulmans, l'apparition d'un document tel que les auteurs

kachmiriens nous l'offrent, est d'une grande importance ; et quoique son contenu ne semble pas offrir un haut intérêt, il est cependant le seul flambeau qui nous reste pour jeter du jour sur les antiquités de l'Inde.

Le manque de copie de la partie de ces annales écrites par Djona Râdjâ, et le peu de confiance qu'on doit avoir dans les récits de Srî Vara et de Poûnya Bhat't'a, qui, comme musulmans, n'écrivaient pas sans préventions, me déterminent, au moins pour le moment, à ne pas étendre les limites de ce travail au-delà de l'ouvrage de Kalhan'a Pan'd'it et de quelques autres auteurs hindous. Son livre est une composition historique, écrite avec clarté, et ne présente pas de contradictions ; il contient moins d'extravagances que la plupart des ouvrages auxquels les Asiatiques se plaisent à donner le nom d'histoire. Comme presque toutes les compositions hindoues, il est écrit en vers, et renferme, comme poëme, des passages qui ont du mérite tant pour les sentimens que pour le style.

PREMIÈRE SECTION.

L'histoire hindoue de Kachmir assure que la belle vallée qui forme ce royaume fut primitive-

ment un vaste lac, nommé *Satîsaras* (1). Ce récit a été adopté par les auteurs mahométans, et se trouve aussi d'accord avec les traditions locales de cette contrée.

C'est *Kasy'apa*, personnage saint, qui, d'après les historiens hindous, fit écouler les eaux qui couvraient cette vallée. Il était fils de *Marîchi*, fils de Brahma; les écrivains mahométans l'appellent *Kachef* ou *Kacheb*, et plusieurs d'entr'eux prétendent qu'il fut un *deo* ou génie, et serviteur de Soliman, sous les ordres duquel il effectua le desséchement du Kachmir. Pour exécuter cette tâche, il pratiqua, près de *Baramauleh* (2), un passage à travers des montagnes, par lequel l'eau s'écoula. Le récit hindou n'indique pas le moyen dont *Kas'yapa* se servit pour saigner la vallée. Cependant il n'est pas improbable

---

(1) *Satî* signifie une femme vertueuse, et *saras* un lac; Aboulfazl le nomme le *Lac d'Ouma*, femme de Mahâdeo, qui, parmi d'autres noms, porte celui de *Satî*, dont la signification est *épouse vertueuse*. *Ayeen Akberi*, II, 169.

(2) Le *Wakiat-i-Kachmir* donne une autre légende relative à l'ouverture du passage de Baramauleh, qu'il attribue à Vichnou. La tradition n'est curieuse que parce qu'elle donne un exemple remarquable de la disposition des mahométans à amplifier les fables des Hindous. On ne trouve pas la moindre trace de cette légende dans le *Râdjâ Taringin'i*.

qu'elle était originairement un grand réservoir, et il est de même possible, comme Bernier le suppose, qu'une convulsion de la nature ait fendu la barrière des montagnes qui fermaient la vallée, et qu'elle ait donné passage à l'eau, qui est allée se répandre dans les plaines du *Penjáb*.

Le territoire recouvré de cette manière par Kas'yapa, fut aussi peuplé par ce saint homme, avec l'assistance des dieux supérieurs qu'il amena pour cet effet du ciel, au commencement du septième Manwantara, ou de celui dans lequel nous sommes. Nous devons donc supposer que le Kachmir a été sujet aux mêmes révolutions périodiques que les autres parties du monde, si nous voulons réconcilier cette date avec la chronologie ordinaire. Nous ne trouvons dans le texte sanskrit aucun indice de la colonie de brahmes, qui, selon le récit d'Aboulfazl, fut introduite dans ce pays par Kas'yapa, et avec laquelle la religion de Brahma dut y être introduite. Cet événement eut lieu, comme nous le verrons plus bas, à une époque plus récente. L'ancienne religion du Kachmir était probablement le culte des *Nâga* ou des *dieux serpens* (1); superstition

(1) On a fréquemment occasion de remarquer le rôle important que les *serpens* et les *dieux serpens* jouent dans la religion et les traditions du Kachmir. Cette superstition

aisée à expliquer chez les habitans d'une contrée récemment recouvrée sur les eaux, et par conséquent abondante en reptiles venimeux, qui se trouvent ordinairement dans les lieux humides et marécageux.

Dès la période de la première colonie établie dans le Kachmir jusqu'au règne de *Gneorda*, premier prince dont le nom est mentionné, ce

---

était si répandue et si permanente dans ce pays, qu'Aboulfazl remarque qu'il y a dans sept cents endroits des figures de serpens sculptées qu'on y adore. (*Ay. Akb.*, II, 148.) Ce fait est pris dans le texte de Poûnya Bhat't'a. Nous avons un autre témoignage qui peut être regardé comme décisif, bien qu'il soit indirect. Il date du tems d'Alexandre; car Onesicritus, cité par Strabon, prétend qu'*Abisarus* (qui, d'après M. Wilson, n'est qu'un faux nom du pays ou d'une partie du Kachmir) nourrissait, selon le rapport de ses ambassadeurs, deux énormes dragons, dont l'un avait quatre-vingts coudées de longueur et l'autre cent quarante. On peut aussi supposer que ce culte était répandu par toute l'Inde, puisque, outre le grand nombre de fables et de traditions qui se rapportent aux *Naga* ou *dieux serpens*, et qu'on trouve fréquemment dans les *Pourâna*, il en reste encore des traces dans les rits actuels des Hindous. Il paraît en même tems probable que la destruction de toute la race des serpens, par *Djanamédjaya*, fils de *Parikchit*, mentionnée dans les *Pourâna* comme un fait historique, implique l'abolition de la superstition locale et primitive, et l'établissement du système des Veda sur ses ruines.

pays fut gouverné par une suite de cinquante-deux rois de la famille de *Kaûrava*, dont les règnes forment une période de douze cent soixante-six ans (1). Ces princes, dit un auteur hindou, ne méritent pas d'être nommés, à cause de leur mépris pour les préceptes des Veda et de leur vie impure et vicieuse.

La lacune laissée, par les écrivains hindous, dans l'histoire de ce pays, est en partie remplie par des auteurs mahométans; c'est pour cette raison que nous quitterons ici notre guide, pour examiner la série des monarques, que nous puisons dans cette dernière source.

Selon *Bedia-eddin*, *Soliman* (Salomon), après avoir peuplé le Kachmir, en laissa la souveraineté à son cousin :

I. *Isaûn*, qui y gouverna pendant vingt-cinq ans, et à qui succéda son fils :

II. *Kassalgham*, qui fixa sa résidence à Islamabad, et régna dix-neuf ans :

III. *Maherkaz*, son fils, lui succéda et régna trente ans; n'ayant pas d'enfans, il adopta pour fils et successeur :

---

(1) Voyez aussi l'*Ayeen Akberi*. L'auteur du *Wakiat-i-Kachmir* cite des autorités indiennes pour une série de cinquante-cinq princes, qui ont régné pendant une période de 1919 ans.

IV. *Bândou* ou *Pândou khan*. Sa naissance eut lieu d'une manière miraculeuse, puisque sa mère, en se baignant dans un réservoir ou une fontaine, devint enceinte. Sa mort fut aussi miraculeuse, car, en se baignant dans le même réservoir, il tomba en dissolution et retourna à l'élément d'où il était provenu. On prétend qu'il eut une postérité très-nombreuse, et qu'il vit, de son vivant, au moins quinze mille de ses descendans. C'étaient les *Pân'd'ava*, qui devinrent plus tard si célèbres dans l'histoire de l'Inde.

Nous nous arrêtons ici pour faire observer la conformité de ces notions avec celles que nous trouverons dans les auteurs hindous, sur la soumission de Kachmir à une longue série de princes de la race des *Kâurava*, qui furent les descendans d'un ancêtre commun et effectivement de la même race que les *Pan'd'ava*. La résidence de cette famille au nord-ouest de l'Hindoustan, est rapportée dans plusieurs ouvrages, et la scène principale de ses premiers exploits est le Penejâb et ses environs. Ces traditions, quoique renfermant beaucoup de choses douteuses et fabuleuses, viennent pourtant à l'appui de l'opinion que cette partie de l'Inde fut la patrie des *Pân'd'ava*. Indépendamment des données positives, à cet égard, que contient l'histoire du Kachmir, je trouve dans un mémoire non achevé du *colonel*

Wilford (1), qu'il suppose, d'après des ouvrages sanskrits, que le Kachmir était le pays natal des

---

(1) En nommant ici le colonel *Wilford*, je ne peux m'empêcher de dire quelques mots sur le mérite des mémoires de ce savant insérés dans les *Recherches Asiatiques* de la société de Calcutta. La simple lecture de ces écrits doit convaincre toutes les personnes qui n'ont pas l'esprit offusqué par des rêveries, malheureusement trop communes, que l'auteur, à force de vouloir trop prouver, excite une juste méfiance pour tout ce qu'il avance, en voulant démontrer que les dogmes, les cultes, les antiquités et l'histoire même de tous les peuples du monde, sont originairement les mêmes et dérivent tous de l'Inde. Il cite dans ce but une infinité de faits, consignés, à ce qu'il dit, dans les auteurs de l'antiquité et dans les livres sanskrits; cependant plusieurs personnes ont cherché en vain une grande partie des premiers dans les auteurs classiques, et un de mes amis, très-versé dans la lecture des Pourân'a, n'y a pas retrouvé la moitié de ce que l'académicien de Calcutta prétend y avoir lu. Néanmoins les mythologistes de l'Allemagne se sont emparés avec ardeur de ces prétendues découvertes, et on peut dire qu'ils ont encore voulu renchérir sur leur compatriote (Wilford était Hanovrien). Malheureusement, pendant qu'on s'occupait entre le Rhin et l'Oder à bâtir les systèmes les plus paradoxaux avec les matériaux que les *Recherches Asiatiques* fournissaient en abondance, M. Wilford eut, sur les bords du Gange, le chagrin de voir s'évanouir un grand nombre de ses découvertes, car il en fit inopinément une bien extraordinaire : c'est qu'il avait été indignement trompé par les Pandits, employés à chercher

Pân'd'ava. Des auteurs classiques placent aussi le royaume ou la ville de *Pânda* (ou des *Pân'd'ava*)

dans les livres indiens les passages qui convenaient à ses travaux. Ces braves gens avaient poussé la complaisance un peu trop loin, et ils y avaient rencontré tout ce que leur protecteur désirait y trouver, en falsifiant les textes sanskrits qu'ils lui fournissaient. Cette tromperie paraît avoir été des plus grossières, car les Pandits se bornaient à raturer les manuscrits, pour y substituer aux véritables leçons, des passages de leur façon. Le bruit de ces mystifications se répandit bientôt à Calcutta, et les collègues de Wilford le forcèrent de rétracter ses découvertes dans le huitième volume des *Recherches Asiatiques*, et d'y détailler la manière dont il avait été abusé par ses aides. Cette leçon paraît cependant n'avoir produit qu'une très-faible impression sur l'esprit du savant archéologue, qui poursuivit au contraire ses recherches avec une ardeur nouvelle. Leur contenu nous fait soupçonner que les Pandits, une fois pris sur le fait, se sont gardés de faire subir aux manuscrits des falsifications trop palpables ; au lieu de les raturer ils ont vraisemblablement recopié les feuillets, avec les changemens qui pouvaient convenir aux idées de Wilford.

Pendant mon dernier séjour à Londres, j'ai eu l'occasion de voir plusieurs membres de la Société Asiatique de Calcutta, qui m'ont tous avoué que quoique Wilford possédât parfaitement le sanskrit et les langues actuelles de l'Hindoustan, il manquait totalement de critique, et recevait à bras ouverts tout ce qu'on lui offrait et qu'il croyait pouvoir employer pour son système, sans se soucier de l'authenti-

de ce côté, quoique ce ne soit pas précisément dans la même position. Il est également vrai que *Kourou*, le premier ancêtre des *Kaûrava* et des *Pân'd'ava*, habitait, d'après les auteurs des Pourân'a, dans une partie de l'Inde plus centrale : ils le font roi de *Hastinâpour*. Cependant, les cinq fils supposés de Pân'd'ou naquirent dans les monts Himâlaya (*Mahâbhârat Adi Parva*, 2. 6. 4.), où *Pân'd'ou* et *Kounti*, sa femme, avaient accompagné les Richi, et où les dieux descendirent pour donner des successeurs à ce prince; il est donc vraisemblable que la famille des *Kâurava*, ou une de ses branches les plus distinguées, venait du nord-ouest et de la partie montagneuse de l'Inde.

En revenant à notre série de princes donnée par Bedia-eddin, nous trouvons :

v. *Lâdi khan*, fils de Pân'd'ou khan.

vi. *Ledder khan.*

vii. *Sounder khan.* Sous son règne l'idolâtrie reparut de nouveau. Ce prince fut tué en tâchant d'en arrêter les progrès.

---

cité de ces matériaux. Un de ses amis particuliers m'a même assuré que cet homme, d'ailleurs estimable, était entièrement convaincu de la futilité de ses hypothèses, qu'il convenait que l'habitude de s'y livrer était plus forte que lui, et l'entraînait d'une manière irrésistible.

VIII. *Kounder khan*, son fils, qui régna trente-cinq ans.

IX. *Sounder khan II.* L'idolâtrie fut la religion nationale ; il érigea un temple à *Sadasiva.*

X. *Toundou khan.*

XI. *Beddou khan* régna cent quinze ans.

XII. *Mahand khan.*

XIII. *Dourbinach khan.*

XIV. *Deosir khan.*

XV. *Tehab khan.* Ce prince fut attaqué par son voisin et parent, le roi de Kaboul, qui s'empara du trône de Kachmir, et régna sous le nom de

XVI. *Kâldjou khan.* Après un règne de sept ans, il fut chassé par ses parens, les *Pân'd'ava*, qui montèrent sur le trône.

XVII. *Sourkhâb khan.*

XVIII. *Chermabaram khan.*

XIX. *Nâureng khan.* Ce prince était grand conquérant ; il étendit ses possessions jusqu'en Chine.

XX. *Barigh khan.*

XXI. *Gavacheh khan.*

XXII. *Pandou khan II.* Il recouvra les provinces qui, autrefois, avaient appartenu au Kachmir, et qui s'étendaient jusqu'aux bords de la mer de l'Inde.

XXIII. *Haris khan* régna vingt-trois ans.

XXIV. *Sanzil khan.*

XXV. *Akbar khan.*

XXVI. *Djaber khan.*

XXVII. *Nauder khan.* Il introduisit le culte du feu.

XXVIII. *S'anker khan* fut attaqué et tué par *Bakrà radj*, chef voisin, qui commandait les nobles de Kachmir révoltés contre la tyrannie de leur roi.

Six fils de S'anker khan succédèrent, l'un après l'autre, à leur père, et partagèrent son sort. Leur avènement et leur mort ne furent séparés que par un intervalle de quelques heures, d'où vient le proverbe qu'on dit être encore en usage au Kachmir :

یك و یك طعام بر دیگدان تا هنگام پختن هفت پادشاهی دید

Un chaudron sur le même feu vit sept rois avant que la viande fût cuite.

XXIX. *Bakra radj* prit alors possession du Kachmir, et le légua à ses descendans ; mais leurs noms ne sont pas connus. Un intervalle vide précède le règne d'*Aûgnand*, premier monarque, par lequel tous les auteurs commencent, et qui peut être regardé comme le premier des tems historiques du Kachmir.

Ce souverain, le premier nommé dans l'histoire sanskrite du pays, ayant succédé à des princes

qui avaient gouverné pendant près de treize siècles, l'époque de son avénement au trône n'aurait pas dû être difficile à fixer; mais l'introduction des *Manwantara* ou *Kálpa* a obscurci le système clair, sinon incontestable de la chronologie indienne. Nous ne pouvons déterminer si ces princes, et l'établissement des premières colonies dans ce pays, sont compris dans l'âge de Kali youg, et par conséquent à quelle époque de cet âge *Gonerda*, le *Augnaud* (1) des auteurs mahométans, était roi de Kachmir. D'autres points de chronologie relatifs à son histoire, ont fixé l'attention de l'auteur hindou.

Gonerda, comme on le voit par les événemens de son règne, fut contemporain de *Krichn'a* et de *Youdhicht'hir*, qui, selon l'opinion généralement reçue, vécut à la fin de l'âge Dwâpar youg. Mais notre auteur observe avec raison que cela ne s'accorde pas avec la suite des successeurs de *Gonerda*; cela se concilie avec l'opinion qui met l'existence des princes *Kaûrava* et *Pân'd'ava*, vers le milieu du septième siècle de Kali youg.

Gonerda I était parent de *Djarasandha*, roi de Magadhâ, au secours duquel il vint du Kachmir

(1) En nagari *Gonarda*, ou dans quelques copies *Gonerda* ou *Gonanda*. Dans la traduction persane ce nom est écrit اوگنـد *Aúgnand*.

à la tête d'une armée. Les confédérés s'opposèrent à *Krichn'a* dans la province de *Mat'hourâ*, et furent défaits sur le bord du *Yamounâ* par ce chef, et son frère *Balarâma*. Gonerda, occupé de rallier ses troupes en déroute, fut tué par ce dernier. Son fils Dâmodoura lui succéda, et bientôt fut également battu et tué ; il laissa sa femme *Yasovatî* enceinte, et peu capable de résister au victorieux *Yâdava*. Mais Krichn'a lui envoya des Brahmans pour calmer sa frayeur, et l'établit dans le Kachmir.

(J'interromps ici le récit du savant M. Wilson, pour donner une des notes qui se trouvent à la fin de son mémoire, et qui présente un grand intérêt historique. — KL.)

Guerre entre Djarasandha et Krichn'a.

Quoique le nom de *Gonerda* ne paraisse point dans le Mahâbârat, on y trouve cependant le récit de la guerre sanglante qui eut lieu entre *Djarasandha* et *Krichn'a ;* dans cette guerre, une bataille fut livrée près du Yamounâ, où Hmasa et Dimbika, princes alliés du premier, furent tués. Hamsa fut défait par Balarâma, et poussé jusque dans le Yamouna, où il se noya. La cause et les événemens de la guerre sont racontés dans le Mahâbârat avec une grande apparence de probabilité, et répandent une vive lumière sur l'histoire

de Krichn'a et sur celle de l'Inde à cette époque ; c'est pourquoi le résumé en est intéressant. *Djarasandha*, roi de Magadhâ, est représenté comme un prince puissant, auquel étaient alliés ou soumis : *Sis'oupâla*, roi de Tchedi ; *Vakra* ou *Vakradanta*, roi de Kâroucha, le prince puissant des Yavana ; *Bhagadatta*, roi du Sud-Ouest, et plusieurs autres petits rois. *Kansa*, roi de Mat'hourâ, avait épousé la fille de Djarasandha ; c'était pour venger le meurtre de son gendre que ce dernier fit la guerre à Krichn'a. Selon le Mahâbârat, cette guerre dura pendant trois ans ; le Bhâgavat nous apprend que Djarasandha assiégea dix-huit fois Mat'hourâ. Les deux récits sont d'accord sur le résultat de la guerre. Krichn'a fut obligé de fuir et de se réfugier avec sa famille et ses partisans dans une place forte sur la côte occidentale de l'Inde, où il battit la ville de *Dwârakâ*. La puissance de Djarasandha fut un obstacle insurmontable à ce que Youdhich't'hir pût offrir le sacrifice appelé *Râdjasoûya*, ou, en d'autres termes, pût faire valoir ses prétentions à la dignité de monarque suprême de l'Inde.

Cet obstacle, que Krichn'a fit adroitement entrer au nombre de ses griefs contre Djarasandha, engagea le prince Pan'd'ava à prendre les armes en sa faveur. Accompagné de Bhîma et d'Ardjouna, Krichn'a entra dans le Behar par une

route détournée, en passant au-dessous des montagnes par Gorakpore et Tirhout; il paraît que Djarasandha n'avait fait aucun préparatif pour sa défense; car le texte, réduit au sens le plus naturel, rapporte que ce monarque fut surpris dans sa capitale, et, après un combat de plusieurs jours, tué en combat singulier par Bhima. L'événement ne produisit probablement pas l'effet attendu, puisqu'il fut sans doute une des causes de la grande guerre entre les Pân'd'ava et les Kaûrava, dont un des résultats fut d'empêcher Krichn'a de recouvrer le territoire pour lequel il avait tué son oncle. *Kern'a*, fils illégitime de Kounti, fille de S'oûra, roi de Mat'hoûra, semble avoir occupé ce territoire après la mort de Djarasandha; il y fut probablement placé et sans doute maintenu par les princes Kaûrava. Ces faits expliquent suffisamment la confédération intime qui existait entre Krichn'a et les frères Pân'd'ava, son expulsion de Mat'hourâ, et la fondation d'une ville sur la côte du Malabar. Il est très-remarquable de voir le puissant roi de Yavanâdhipa nommé parmi les alliés ou tributaires de Djarasandha. Il est cité comme ayant une autorité sans bornes, et régnant sur l'Ouest comme un autre Varouna. Ce passage du *Mahâbârat*, et d'autres où il est fréquemment parlé de la puissance des *Yavana*, nous donnent lieu de présumer que la date de la composition

de ce livre est postérieure à l'invasion de l'Inde par Alexandre. Dans le *Srî Bhâgavat*, les Yavana se montrent sous une autre forme, et leur nom est appliqué aux mahométans. Leur prince qui, dans le Mahâbhârat, est un roi puissant, et n'est distingué que comme un des nombreux alliés de Djarasandha, paraît dans le Bhâgavat au contraire comme *Yavanâsur*, Titan ou démon, qui attaque Krichn'a volontairement, et dont l'agression, jointe à l'approche de Djarasandha, avec lequel il n'est cependant pas lié par une confédération ou alliance, force le demi-dieu Krichn'a d'emmener sa famille à *Dwârakâ*. Plus tard celui-ci prend le démon dans un piége, et l'y détruit. Le récit entier de la guerre et du caractère de Krichn'a est en effet changé d'histoire en légende dans le Srî Bhâgavat, qui est évidemment le plus moderne des *Pourân'a*.

L'étendue du territoire de Yavanâdhipa, qui doit avoir compris *Marou* ou *Mourou* et *Narâka*, n'est pas facile à déterminer, quoique plusieurs traces du premier nom se présentent, par exemple, dans le *Maruca* de Ptolémée, ville de la Sogdiane, et dans les deux Merou, *Merou-erroud* et *Merou Chah djihân abâd*, villes du Khorasân, dont la dernière est très-ancienne, et qu'on prétend avoir été fondée par Tahmouras, ou postérieurement par Alexandre. Cette ville, la même qu'*Antiochia*

ou *Séleucia*, fut dans un tems la capitale du royaume de la Bactriane. Si le Merou du Mahâbhârat est une de ces deux villes, les rois des Yavana sont ceux de la Bactriane. Cela est en effet très-probable, même en appliquant le nom de Marou à une position plus méridionale, à laquelle il convient, car il désigne proprement une contrée déserte et dépourvue d'eau; c'est ainsi qu'il est donné au désert sablonneux qui s'étend le long de l'Indus, et qui va vers l'ouest par le Mekran jusqu'au Kirmân; *Marou* et *Naraka* peuvent donc comprendre les provinces du Sindh, soumises au monarque bactrien, si nous nous rapportons au témoignage de Strabon et des auteurs qu'il suit, car ils nous apprennent que ces princes possédaient non-seulement *Pattalene*, mais encore les territoires de *Tessariostus* et de *Sigertis*, situés sur la côte de la mer.

(Reprenons à présent le fil de l'histoire de Kachmir.)

Yasovati, veuve de *Dâmodoura*, accoucha à terme d'un fils, qui fut immédiatement après déclaré roi; les ministres de son père furent chargés de l'administration pendant sa minorité. Il fut nommé *Gonerda* d'après son grand-père. Sa tendre jeunesse l'empêcha de prendre part à la guerre qui continua pendant son enfance entre les familles des Kaûrava et des Pân'd'ava.

Une période obscure vient ensuite, et la lacune est remplie de trente-cinq rois anonymes, qui ne furent pas sectateurs de la doctrine des Veda.

Après eux régna *Lava*, le *Lou* ou *Loulou* des mahométans, fondateur de l'immense ville de *Lolora*, qui est peut-être le *Derrou* ou *Lerrou* de Forster. Lava fut le bienfaiteur des Brahmans.

A Lava succédèrent :

Kousés'aya.

|

Khaghéndra.

|

Souréndra.

Ce dernier n'ayant pas de fils, un prince d'une autre famille lui succéda. Il se nommait *Godhara;* il eut pour successeurs en ligne directe :

Souverna.

|

Djanaka.

|

Satchínara.

Bedia-eddin dit que Djanaca envoya un de ses fils à la tête d'une armée en Perse, où régnait la reine Homaï; mais qu'il fut repoussé et tué par Darab, fils de Bahman.

Le dernier de ces princes étant mort sans enfans, la couronne de Kachmir retourna à la famille de ses premiers souverains, et échut à

Asoka, qui, par son père, descendait du grand-oncle de *Khagéndra*. Suivant Ayin Akberi, il abolit le culte de Brahma, et introduisit celui des Djaina. Ceci est en contradiction avec l'original sanskrit, dans lequel il paraît comme adorateur orthodoxe de *Siva*. Il bâtit la ville de *Sirinagar*, qui n'est pas celle d'aujourd'hui. Rafi-eddin la nomme *Babara;* le Wakiat-i-Kachmir et Narayan-koul l'appellent *Sir*, et le dernier auteur la place dans le Miradj ou dans la partie orientale du Kachmir; de son tems, on en voyait encore les ruines.

Sous le règne d'*Asoka*, le Kachmir fut envahi par les *Mletch'ha* (1); mais il les repoussa. *Djaloka*, fils et successeur d'Asoka, était un prince d'une grande valeur. Il vainquit les sectateurs de Bouddha, et chassa entièrement les Mletch'la du pays. Puis il porta ses armes victorieuses dans des régions lointaines, entre autres dans le nord de la Perse, qu'il subjugua sous le règne de *Darab;* puis, continuant ses conquêtes d'un côté opposé, il soumit la province de Kanoudj. Il introduisit parmi ses sujets la division en castes, et d'autres pratiques en usage dans les pays voisins.

(1) *Mletch'ha* est le nom général par lequel les Hindous désignent toutes les tribus étrangères qui ne parlent pas indien et ne suivent pas les institutions de l'Inde. KL.

Quoique rigide adorateur de Siva, il permit pourtant, à la fin de son règne, le libre exercice du culte de Bouddha.

Damodara lui succéda, mais il est douteux qu'il fut son fils. On dit qu'il fut transformé en serpent par des brahmanes irrités.

Damodara eut pour successeurs trois princes qui partagèrent le pays, et fondèrent des capitales auxquelles ils donnèrent leurs noms. Ces princes s'appelaient Houchka, Djouchka et Kanichka. Il paraît qu'ils étaient d'*origine turque*, car, dans l'original sanskrit, ils sont nommés *Touruochka* (1). Sous leur règne, le *culte de Bouddha* s'affermit en Kachmir, et un Bodhisatwa, ou pontife de cette religion, nommé *Nagardjouna*, y fut établi, cent cinquante ans après la mort de *Sakaysinha* (2).

---

(1) Nous ne pouvons être de l'avis du savant secrétaire de la Société de Calcutta, sur l'origine turque de ces princes, à moins qu'on ne parvienne à fixer leur règne à une époque beaucoup plus récente, car le nom des Turcs ne date que du *cinquième siècle* de notre ère. Voyez mes *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 113 et suiv. KL.

(2) Dans la traduction anglaise de M. Wilson (pag. 23), il y avait : « The chief event recorded of their (Hushca, » Jushca and Canishca's) reign is the foundation of the » three several capitals named after themselves ; but an- » other and more important consequence of their sovereign-

A ces trois princes succéda *Abhimanyou*, dont le nom est indien, et qui rétablit la religion de Brahma dans le Kachmir. C'est depuis son tems que l'auteur du Râdjâ Taringin'i entre dans plus

---

» ty is said to have been the almost entire change » of the national faith, and the nearly exclusive preva- » lence of the doctrines of the Bauddhas under a Bod- » hisatwa, or Hierarch named Nagarjuna. — The period » at which this took place is said to have been 150 years » BEFORE the death of Sacaysinha. »

Cependant les deux passages suivans du même savant font voir que le *before*, dans le précédent, est une faute d'impression.

Page 83. — « The period that immediately ensues (after » Damodara the Second's transformation), is of great inte- » rest in the religious history of India. Cashmir became » a Bauddha country under Tartar princes, shortly AFTER » the death of Sacaysinha, according to our author; and » he agrees nearly with the Chinese authorities as to the » period at which that legislator flourished and according » to them in this very country. »

Page 111. The passage in the texte adverted to page 23, as follows : « They (Hushca, etc.) of Turushca descent » were princes Asylums of virtue and they founded col- » leges and planted sacred trees in Sashca and other » places. — During the period of their reign the whole » of Cashmir was the enjoyment of Bauddhas eminent » for austerity.

» AFTER them, when 150 years had elapsed from the

de détails, et indique les années du règne de chaque prince.

1182 avant Jésus-Christ, *Gonerda III* ayant succédé à Abhimanyou, continua la réforme que ce prince avait commencée. L'ancien rituel conforme aux préceptes de *Nila*, le culte des *Nâga* (serpens) et les sacrifices furent rétablis. Il régna 35 ans.

A Gonerda succédèrent Vibhîchanâ, qui régna. . . . . 53 ans

Indradjita. . . . . 35 ½

Râvanâ. 30

Vibhîchanâ II. . . . . 35 ½

154

Nara. . . 39 ans et 9 mois.

Siddha. . . qui régna 60 ans.

Suivent d'autres princes, sans aucune indication de leurs actions.

» emancipation of the lord Sacyasinha in this essence of » the world, a Bodhisatwa in this country named Nagar- » juna was Bhumiswara (lord of the earth), and he was » the Asylum of the six Arhatwas. »

Il devient donc clair par ces deux passages, que le Bodhisatwa *Nagardjouna* vivait 150 ans APRÈS la mort de *Sakyasinha*, ou *Bouddha*. KL.

Outpalâkcha. . 30 ans 6 mois
Hiranyâkcha. . 37 7
Hiranyakoula. 60
Vâmakoula. . 60

Ce dernier eut pour successeur son fils *Mihira Koula* (705 ou 310 avant J.-C.), prince cruel, sous le règne duquel le pays fut rempli des Mletch'ha; le caractère violent de ce monarque lui fit attaquer *Lankâ* ou Ceilan. Les étoffes de *Sinhalâ* avaient pour marque un pied d'or, sceau du prince de cette île. La femme de Mihira Koula portait une tunique de cette étoffe; la marque était placée sur son sein. Le roi, qui s'en aperçut, fut indigné de l'idée que le pied d'un étranger se trouvât imprimé sur le sein de sa femme. Pour se venger de cette insulte imaginaire, il conduisit son armée en *Lankâ*, détrôna le roi, et en mit un autre à sa place, en stipulant que les tissus de Sinhalâ porteraient dorénavant son propre sceau, qui était un soleil d'or. En retournant dans le Kachmir, il subjugua les princes de Tchola, de Karnâta, de Lâta, et d'autres monarques de Dekchin. Son règne fut de 70 ans. Après lui régnèrent:

Vaka. . . . . . 63 ans 13 jours.
Kchitinanda. . 30
Vasounanda. . 52 2 mois.
Nara. 60
Akcha. 60

A ce dernier, succéda, en 370 ou 130 avant J.-C., son fils *Gopâditya*, prince d'une grande piété, dont les vertus ramenèrent le *Satya*, ou l'âge d'or. Il rétablit la stricte observance du rituel et la distinction des castes, priva de leurs emplois les Brahmans qui avaient adopté des pratiques impures, et en invita d'autres de pays étrangers à les remplacer ; enfin il défendit de tuer aucun animal, sinon pour le sacrifice. Il régna 60 ans.

Son fils *Gokerna* lui succéda et régna 57 ans.

|

Narendrâditya. 36 ans et quelques mois.

|

Youdhicht'hira, appelé l'*Aveugle*, parce qu'il avait de petits yeux (216 ou 40 avant J.-C.). Il se conduisit d'abord très-bien ; mais ensuite il s'abandonna aux voluptés. Il fut détrôné, sortit de Sirinagar, et se sauva dans le désert ; il mourut dans l'exil, après un règne de 48 ans.

Pratâpâditya, originaire d'un pays étranger, fut invité à monter sur le trône ; il était parent du roi *Vikramâditya* (168 ou 10 avant J.-C.). On ne doit pas confondre celui-ci avec *Sakari Vikramâditya*, ce qui est arrivé quelquefois. C'était un roi vertueux, qui régna 32 ans.

Djalaukas régna 32 ans.

Toundjina : sous son règne il tomba une grande quantité de neige ; elle causa une disette générale à laquelle on ne put remédier d'aucune manière.

Le roi et son épouse imploraient les dieux avec tant de ferveur, qu'enfin des pigeons tombèrent journellement du ciel, pour nourrir le peuple. Comme le roi et sa femme vivaient saintement, ils n'eurent pas d'héritiers. *Toundjîna* mourut après un règne de 36 ans.

Vidjaya, prince d'une autre famille, lui succéda et régna 8 ans.

Djayéndra avait de très-longs bras. Il eut un bon ministre, nommé *Sandhimati*, qu'il destitua. Ce ministre se voua entièrement à la vie religieuse; mais le bruit courut qu'il était destiné à porter la couronne : c'est pourquoi le roi le fit mettre en prison où il resta dix ans. *Djayéndra* étant à l'article de la mort, il fit tuer Sandhimati pour que la prophétie ne pût s'accomplir. Mais Sandhimati fut rappelé à la vie par les puissances célestes. Doué d'une grande beauté et de dons surnaturels, il était un adorateur zélé de *Siva*; il régna 47 ans, sous le nom de *Arya Râdja*, et vécut pieusement. Ayant nommé pour son successeur *Mégavâhana* petit-fils de Youdhicht'hir, il se retira dans un désert.

Mégavâhana, bien qu'adorateur orthodoxe de la divinité, pencha vers le culte de Bouddha. Il veillait à ce qu'on épargnât la vie des animaux, mais il ménagea moins celle de ses semblables. Il fut belliqueux et heureux dans les guerres,

entreprit des campagnes lointaines, et marcha vers *Lanka* ou Ceylan, dont *Varound* lui ouvrit l'entrée, en lui frayant un chemin sec à travers la mer. Il monta sur le pic de pierres précieuses qui couronne la montagne de *Rohâna*, ou le *Pic d'Adam*, appelé رهو *Rahou*, رهون *Rahoun*, par les mahométans. Le roi du pays se soumit volontairement.

Son fils *Sréthtasêna* ou *Pravara Séna* lui succéda. L'histoire sanskrite ne rapporte rien de remarquable sur son compte ; mais Bedia-eddin prétend qu'il mit sa mère sur le trône de *Khota*, qui était vacant, et qu'il étendit son empire sur le *Khatai*, le *Tchin* et le *Matchin*. Il régna 30 ans.

Il laissa son empire à ses deux fils *Hiran'ya* et *Toramân'a* ; le premier fut le chef principal du pays. Le cadet, ayant fait frapper des pièces d'or qui portaient son nom, fut emprisonné par son frère. L'épouse de *Toramân'a*, qui était enceinte, s'enfuit dans la cabane d'un potier ; elle y accoucha d'un fils qui bientôt fut reconnu pour un prince. Le frère de sa mère les découvrit dans leur retraite ; ils allèrent en pélerinage dans les contrées méridionales. Toramân'a mourut dans sa prison, et Hiran'ya après un règne de 30 ans et 2 mois. Comme il ne laissait pas d'héritiers, et que le séjour de son neveu était inconnu, le trône resta quelque tems vacant.

A cette époque, *Srimân Hercha Vikramâditya*, prince d'Oudjayini, après avoir chassé les Mletch'ha et détruit les Saka, établit sa puissance dans toute l'Inde. Apprenant que le trône de Kachmir était vacant, il proposa comme roi du pays un brahman nommé *Mâtrigoupta*, qui fut en effet élu. Son règne ne fut pas de longue durée ; car, son protecteur étant mort, ses sujets commencèrent à le haïr. *Pravara Séna*, le successeur légitime du trône, le força d'abdiquer.

Pravara Séna portait ce nom d'après son grand-père (123 — 176 de J.-C.) ; c'était un prince actif et entreprenant ; il attaqua les royaumes du Sud et porta ses armes contre *Prutâpa S'ila* ou *S'ilâditya*, fils et successeur de Vikramâditya. Il le chassa de sa capitale ; mais il lui rendit bientôt ses états. Cependant il emporta le fameux trône des *Apsarasas*, qui, selon la légende, était appuyé sur trente-deux figures de femmes vivantes. D'après d'autres traditions indiennes, ce trône, perdu après la mort de *Vikrama*, fut retrouvé plus tard par *Bhodja*. A son retour dans le Kachmir, Pravara Sêna bâtit la nouvelle *Srinagar*, sur le bord du *Vitasta* (Djeloum). Son règne fut de 63 ans.

Youdhicht'hir (186—499 de J.-C.) régna 39 ans et 3 mois. Son fils *Narêndrâditya* ou *Lakch-*

man'a lui succéda et régna 13 ans; il eut pour successeur son frère cadet *Ran'aditya* (237—545 de J.-C.), qui dit-on, régna 300 ans. On lui attribue probablement un si long règne, pour remplir une grande lacune dans l'histoire.

Cette durée n'est pas le seul miracle relatif à ce prince. Dans une vie antérieure, il avait vécu d'une manière dissipée; mais à la fin il obtint pour récompense de sa dévotion pour *Bhramaravásiní*, qui est une forme de la déesse Dourgâ, de ressusciter dans une race royale, et d'avoir pour épouse la déesse elle-même, incarnée comme *Ran'arambhâ*, fille de Ratisêna, roi de Tchola. La nature divine de la reine fut la cause immédiate de la longue vie du roi, et il reçut la faculté d'en étendre la durée à volonté. Enfin, las du monde, il entra dans la caverne de Namoutchi, qui est dans le lit de la rivière de Tchandrabhâgâ, et passa à *Pâtâla*, où il acquit un royaume dans les régions infernales. Sa femme, regardée par erreur comme un S'akti de Vichnou, vint, après la mort de son mari, à *Swétadwipa*. Le droit du monarque qui occupa après lui le trône de Kachmir, n'est point indiqué dans le livre original; l'énumération généalogique de ses ancêtres fait conjecturer qu'il n'a pas été le successeur immédiat de Ranâditya (237 — 568 de J.-C.). Il était fils de *Vikraméswara*, fils de *Vikramâkranta Vis'-*

wa, et se nommait *Vikramâditya*. Il régna 42 ans. Cette série étrange de noms est une preuve nouvelle d'une lacune dans les annales de Kachmir, lacune qui ne peut s'expliquer.

Bâlâditya, fils de Vikramâditya, régna de 579—592 de J.-C.; c'était un prince d'un caractère belliqueux. Il érigea des colonnes en mémoire de ses victoires sur les bords de la mer Orientale. Un astrologue lui prédit qu'il serait le dernier roi de la race de Gonerda, et que sa fille unique transférerait le royaume à une autre dynastie de princes. *Bâlâditya*, mécontent de cette prophétie, voulut en prévenir l'accomplissement et refusa la main de sa fille à tous les princes qui se présentaient pour l'épouser. Ses précautions furent inutiles. Un descendant de *Kârkot'a Nâga* (1), protégé du monarque, réussit à gagner l'affection de la princesse; ensuite l'assistance des grands dignitaires de l'état lui assura le trône, après la mort de Bâlâditya, qui arriva peu de tems après.

SECTION II.

En 616, *Dourlabha Verddhana*, descendant de Kârkot'a, ayant obtenu, de cette manière, la main de la princesse et le royaume, fonda une

(1) *Kârkot'a* fut un *Nâga* ou *Dieu-Serpent*.

nouvelle et puissante dynastie. Il protégea singulièrement les brahmes et régna 36 ans.

652. *Pratâpâditya*, fondateur de *Pratâpapour*; son nom a été corrompu en *Tapar*.

Un riche négociant, nommé *Nona*, était intimement lié avec le roi, qui conçut un amour très-vif pour sa femme. Le monarque s'efforça vainement de dompter sa passion : il tomba malade. Son généreux ami, en apprenant la cause de sa maladie, lui céda sa femme que le roi n'accepta qu'après l'avoir refusée long-tems. Narêndra-Prabhâ, devenue reine, rendit son nouvel époux père de sept fils, dont quelques-uns parvinrent au trône; Pratâpâditya régna 50 ans.

702. *Tchandrypîra*, son fils, lui succéda. C'était un prince d'un caractère doux et juste; il ne régna que 8 ans et 8 mois.

Son frère *Tarapîra* occupa le trône ensuite; il était violent, cruel, et opprima les prêtres; son règne ne dura que 4 ans et quelques jours.

Il fut suivi par son troisième frère, *Lalitâdityæ*, prince célèbre et vaillant; avec son armée victorieuse, il traversa tout l'Hindoustan, et conquit le royaume de *Antervédi*; puis il envahit le *Kanoudj*, et fit la paix avec le roi de ce pays; mais celui-ci, lui ayant écrit plus tard une lettre impolie, il l'attaqua de nouveau et détruisit son royaume.

Quoique souvent occupé de guerres étrangères, il donna de nouvelles institutions à son pays ; il partagea l'administration entre cinq officiers principaux :

Mahâ-pratihartâpîta, grand chambellan ;

Mahâ-sàndhivigraha, ministre en chef, ou suprême administrateur de la paix et de la guerre ;

Mahâ-svas'âlâ, administrateur des écuries du roi, ou grand-écuyer.

Mahâ-bhândâgâra, garde du trésor ou de l'arsenal, ou de tous les deux ;

Mahâ-sâdhanabhâga ; la nature des fonctions de cet officier n'est pas complétement expliquée ; peut-être était-ce la suprême administration exécutive ;

Sâhi et d'autres étaient des officiers investis de ces hautes fonctions.

Après avoir détrôné le roi de *Kanoudj*, Lalitâditya continua sa marche victorieuse vers les bords de la mer de l'Est. En passant par *Kalinga*, il subjugua le royaume de *Gaur ;* de là il dirigea ses pas vers le sud et attaqua le *Karnâta* gouverné par la reine *Rat't'a*. Les défilés fortifiés des monts *Vindhyâ* n'avaient pu résister au vainqueur. *Rat't'a* fut obligée de se soumettre. Sa beauté charma le conquérant qui lui rendit son empire. Il conduisit ensuite son armée vers les rives du *Kaveri*, puis franchit les monts *Sandal*, et rangea sous

son obéissance la côte maritime et les îles situées vis-à-vis. Après avoir vaincu les sept *Karmouka* et les sept *Konkana*, il suivit le bord de la mer de l'Est jusqu'à *Dwârakâ;* de là il passa les monts *Vindhyâ* et prit *Avanti.* Ayant ainsi fait le tour de l'Inde, il se dirigea vers le nord. Sa marche offrit une suite de combats et de victoires. Les haras de *Kâmbodja* furent abandonnés à son approche, et *Bhoukhara* fut privé de ses chevaux aux crinières flottantes. Après trois batailles gagnées en autant de jours, le conquérant respecta les musulmans, et dirigea son attention sur d'autres contrées. *Bedia-eddin* le conduit en *Khorasân* pour secourir *Yezdedjird;* la renommée des Arabes le force à la retraite. A peine les *Bhotta,* aux visages pâles, avaient attiré son attention, que le vent froid, imprégné de l'émanation des fleurs de safran et de celle du musc, agita les touffes des cheveux de ses soldats. La ville *Pragdjyotich* fut évacuée à son arrivée ; il alla de là contre les *Stri Râdjya;* mais la reine et ses sujets triomphèrent du monarque et de ses soldats, par d'autres armes que celles de la guerre. Après un court séjour dans ce pays, le conquérant marcha vers les royaumes d'*Outtara Kourou;* enfin, rassasié de gloire et chargé de butin, il retourna dans son empire.

Quelle que soit la vérité des excursions belli-

queuses de ce prince, le récit que l'auteur original en fait, est un exemple remarquable de son exactitude et de ses connaissances géographiques, et répand quelque lumière sur l'état de l'Inde, à la période où il écrivit: il ne sera donc pas hors de propos de suivre sa marche. On peut supposer que Lalitâditya, en partant de Kanoudj, traversa les pays situés à l'est des possessions actuelles de la compagnie anglaise des Indes, et marcha vers le Delta du *Gange* et du *Burhampoutra;* c'est la mer de l'Est. Par conséquent, la côte, le long de la partie supérieure de la baie de Bengale, est le pays appelé *Kalinga*, d'où un très-petit détour à droite le mène aisément à *Gaur;* c'est le sens le plus étendu dans lequel on puisse donner ce nom à la partie supérieure du *Bengale* moderne. Le trajet de là au *Karnâtâ* est un peu brusque. Il est évident, toutefois, que par les *Dourga* des monts *Vindhya*, on doit entendre la partie supérieure de la presqu'île; à moins d'appliquer ce nom aux Gauths orientaux que l'on peut regarder comme des branches latérales de la chaîne principale. La station prochaine étant le *Kaverí*, nous arrivons alors aux limites méridionales, assignées ordinairement au royaume de *Karnâtâ*. Les monts *Sandal* ou de *Malaya* sont les Gauths occidentaux. Après les avoir franchis, le conquérant devait nécessairement arriver dans le *Konkan*, puisqu'il ve-

nait du *Meïsore*. Les sept divisions du *Konkana*, aussi bien que les sept *Kramouka*, sont pour nous quelque chose de nouveau, bien que nous sachions par les voyages de deux Arabes et des premiers navigateurs portugais et hollandais, que cette partie de la côte de Malabar était divisée entre un grand nombre de petits souverains. Les sept *Konkana* sont connus en effet dans le *Dekhin*; ils comprenaient la totalité du Kchetra de Parasou Rama, ou la plus grande partie de la côte de Malabar. Ils sont nommés *Kérala* (Malabar), *Toulounga* ou *Toulouva*, *Gova Râchtra* ou Goa, *Konkana* propre, *Krâtaha*, *Varalatta* et *Berbera*. On pourrait supposer que les sept *Kramouka* ont quelque rapport avec le mot de *Kranganore*; mais le nom original de cette province s'écrit *Korangalour*. Les sept *Kramouka* étaient probablement quelques-uns des groupes d'îles de la côte de Malabar. Le conquérant se porta de là vers l'île de *Dwârakâ*, dans le Guzerat, jadis le royaume de Krichn'a; il la visita plutôt par vénération que dans des intentions hostiles. Traversant les monts Vindhyâ, il arrive à *Oudjein*. Sa marche au nord-ouest le mène à *Kambodja*. *Bhoukhara* est le *Bokhara* persan. Le nom que j'ai traduit par *Musulmans* est écrit *Moussouni* ou *Moussoulli*, et paraît s'appliquer à une personne. Lalitâditya va ensuite dans le *Boutan*, ce qui semble une déviation, à

moins de supposer que le nom de *Bhotea* est donné aux montagnards qui habitent sur le versant septentrional de l'Himâlaya. *Pragdjotich* est regardé comme *Gohati* dans l'*Asam;* le *Stri Radjya* est probablement le *Tubet*, où dominent des coutumes semblables à celles des *Naïrs* du Malabar (Turner, 319): cependant ce peut être aussi le *Nipâl*, ou du moins une partie de l'Himâlaya (V. Kirkpatrick, 187. Fraser, 70.), où les mêmes pratiques existent; mais comme le conquérant, en partant de l'*Asam*, est conduit vers le nord, on peut supposer que le pays de *Stri Radjya* est le Tubet. Nous aurons lieu de parler plus bas du pays nommé *Outtara Kourou*.

A son retour en Kachmir, Lalitâditya récompensa ses principaux officiers en leur conférant des royaumes sur lesquels il exerçait un droit de suzeraineté. C'est ainsi qu'il leur donna les villes principales du *Djalandhara* et du *Lahora* (Lahore) Il imagina aussi des marques distinctes pour les tribus différentes, comme signes de leur assujettissement à sa puissance. Les *Tourouchka* furent obligés de se raser la tête, et les *Dekhini* de laisser pendre le bas de leur vêtement comme une queue; ces distinctions sont encore observées aujourd'hui. Partout Lalitâditya bâtit des temples et érigea des statues de dieux. Il construisit aussi beaucoup de villes. Celle qu'il prit le plus de plaisir à bâtir fut *Parihâsapoura*. Il éleva un pa-

lais en pierres brutes, et un grand nombre d'édifices royaux et religieux. Une colonne, de 24 coudées de longueur, portait sur son chapiteau la figure de *Garouda*. Des statues de métal furent placées dans les temples; une de *Vichnou*, sous la forme de *Parihâsa Késava*, était en argent pur: elle pesait 1000 *palas*; une statue colossale de *Bouddha*, en cuivre, pesait 1000 *prast'ha*; une de *Hari* aux cheveux flottans était en or; une autre, également en or, représentait la même divinité dans son incarnation en sanglier (*Varâha Avatâr*). A son exemple, ses femmes, les princes tributaires et ses ministres construisirent aussi beaucoup d'édifices. Parmi ces derniers, un Djaina de Boukhâra, nommé *Tchankouna*, bâtit un *vihar*, où il érigea une statue, faite au *Magadha* ou *Behar*, et que notre auteur nomme indifféremment *Djain Vimba* et *Sougata Vimba*; de sorte qu'on ne peut deviner si elle fut faite par un *Baudha* (Bouddhiste) ou par un *Djaina*, bien que ce soit plus probablement par un des premiers. Les auteurs mahométans parlent de la fondation et de l'établissement de *Parihâsapour* ou *Parispour*. *Mohammed Adzim* assure que l'on voyait encore de son tems des fragmens de la colonne de *Garouda*. La statue de *Sougata* existait également à l'époque où notre auteur écrivit.

Sur la fin de son règne, Lalitâditya voulut vi-

siter les provinces extrêmes de l'*Outtara Kourou*, contrée habitée par les sectateurs de *Kouvera* (1), et également inaccessible aux hommes et aux rayons du soleil. Le nom de ce pays fabuleux semble avoir désigné la partie de l'Asie centrale située au nord du Tubet; mais on le trouve aussi appliqué à la partie nord-est de l'*Himâlaya*. Ptolémée y place la nation de *Ottorocorve*, dans les montagnes du même nom, et Ammien Marcellin appelle la même montagne *Opurocarra*. Il est cependant possible que ces écrivains parlent de la portion septentrionale de l'*Asam*, nommée encore *Outtara kora*, *Outtara kola*, ou *Outtara koul*.

Lalitâditya marcha donc au nord, traversa les montagnes habitées par les *Dâmara*, nation féroce et intraitable, qui se cachait dans les cavernes et les défilés fortifiés; elle possédait des richesses considérables, et était dépourvue de gouvernement et de religion. Craignant de ne pas revenir de cette expédition, Lalitâditya envoya à ses ministres l'ordre de couronner son fils Kouvalayâditya. Son pressentiment ne le trompa point, car on n'entendit plus parler ni de lui ni de son armée. Il périt probablement par les ava-

(1) *Kouvera* est le dieu qui préside au nord et à la richesse. Kl.

lanches de l'Himâlaya; il avait régné 36 ans et 8 mois.

Kouvalayâditya lui succéda en 751 : il régna à peine un an et abdiqua volontairement pour se retirer dans le désert. Son frère *Vadjrâditya*, tyran cruel, occupa le trône après lui. Pour se procurer de l'argent il vendit ses sujets, comme esclaves, aux Mletch'ha. Il régna 7 ans.

Son fils aîné *Prithivyâpîra*, qui vint après lui, suivit en tout son exemple. Au bout de quatre ans, il fut détrôné par son frère *Saugrâmâpîra*, qui régna 7 ans.

En 773, *Djayâpîra*, son frère, lui succéda. Animé du désir d'imiter son aïeul, il partit pour faire des conquêtes lointaines; mais bientôt il apprit que *Djadjja*, frère de son épouse, s'était emparé du trône. La désertion avait affaibli son armée : il ne fut pas en état, avec ce qui lui restait, de faire valoir ses droits. Il licencia ses troupes et se retira dans des pays étrangers, où il eut des aventures singulières : il épousa la fille de *Djayanta*, roi de Gaur, qui lui donna une armée pour conquérir son pays. *Djadjja* périt sur le champ de bataille, et Djayâpîra, après un intervalle de trois ans, remonta sur le trône du Kachmir. Il protégea les lettres, et fit de grandes améliorations dans son royaume. Fatigué du repos, il ne tarda pas à reprendre de nouvelles expédi-

tions militaires. La guerre contre *Ammouri le sorcier*, roi de Nipâl, lui devint funeste. En voulant passer avec son armée une rivière, il fut entraîné par les flots et tomba entre les mains de son ennemi, qui le retint prisonnier dans un château situé sur un rocher inaccessible, au bord du Gandikâ. Djayâpîra, délivré par le dévouement de son fidèle ministre *Deva Sermâ*, attaqua les habitans de Nipâl, les défit entièrement, et ravagea leur pays.

Après son retour en Kachmîr, il devint avare, opprima ses sujets, et prit en aversion les brahmes qu'il persécuta et traita avec mépris. L'un d'eux le maudit: Djayâpîra ne put échapper à l'effet de l'anathème; il tomba, et se blessa à la jambe; ce qui lui causa une plaie d'où il sortit une prodigieuse quantité de vers qui la dévorèrent. Il mourut dans des tourmens affreux, après avoir régné 31 ans.

Lalitâpîra (804) fut un prince débauché; il prodigua les trésors, mal acquis, de son père, à ses courtisans et à des prostituées; au lieu de rechercher la société des pandits et des guerriers, il n'admit auprès de lui que des bouffons et des mignons. Il mourut après un règne de 12 ans.

Sangrâmâpîra, son frère d'un autre lit, lui succéda et régna 7 ans.

Le trône du Kachmîr échut ensuite à *Tchippa-*

tadjaya, fils de Lalitâpîra et d'une femme publique nommée *Djâya Devi*, ou *Kalyâpâlî*, parce qu'elle était fille d'un *kalyapâla* ou distillateur du village d'*Atcha*. Les cinq frères de cette femme, nommés *Padma*, *Outpala*, *Kalayânâ*, *Mamma* et *Dherma*, avaient été amenés à la cour par le roi. Leur neveu étant encore mineur, ils s'emparèrent du gouvernement. Leur ambition ouvre une scène de discorde et de calamités domestiques, inconnues jusqu'alors dans l'histoire du Kachmir.

Les oncles du jeune roi partagèrent entr'eux les dignités et les trésors de l'état et s'arrogèrent l'autorité suprême. Nullement disposés à renoncer à l'autorité qu'ils exerçaient, ils firent mourir le jeune prince qui montrait quelque envie de régner par lui-même ; il avait joui du titre de roi pendant douze ans. Trop jaloux l'un de l'autre pour souffrir que l'un d'eux montât sur le trône, ils y élevèrent *Tribhouvanâpirâ*, nommé aussi Adjitâpîra, petit-fils de Lalitâditya, et fils du frère cadet du dernier monarque. Sous le nom de *Adjitâpîra*, les cinq usurpateurs continuèrent pendant trente-six années à posséder la véritable puissance souveraine du Kachmir ; ils cherchèrent à faire oublier leur violence et leur injustice, en distribuant avec profusion des trésors de l'état, et en fondant des temples magnifiques qu'ils do-

taient richement. Mais il n'était pas probable que ces frères continueraient toujours à vivre en bonne intelligence : une querelle qui s'éleva entre *Mamma* et *Outpala*, occasiona une guerre. Une bataille terrible fut livrée sur les bords du *Vitastâ*. Il paraît qu'Outpala fut défait, grâce à la valeur de *Yas'overma*, fils de Mamma, et qu'il périt dans la mêlée. Le vainqueur songea ensuite à renverser du trône le roi, qui le devait principalement à Outpala ; il le tua et y plaça *Anangâpîra*, fils de Sangràmâpîra.

Les principaux acteurs de la période turbulente du dernier règne, disparaissent ensuite de l'histoire et sont suivis par leurs fils, sans que nous sachions rien de particulier sur le sort ultérieur de ces usurpateurs. Les rois n'étaient que de vrais mannequins agissant au gré de ces chefs entreprenans ; ils n'avaient que la distinction, peu digne d'envie, d'être les premières victimes de leur ressentiment. *Anangâpîra* éprouva le même sort que ses prédécesseurs. Après un règne de trois ans, il périt de la main de *Souk'ha Vermâ*, fils d'Outpala. Ce chef mit sur le trône *Outpalâpîra*, fils de Adjitâpîra ; ce prince fut le dernier rejeton de la dynastie Kàrkot'a ; car Souk'ha Vermà ayant été tué par un de ses parens, ses amis et ses partisans prirent la parti de détrôner Outpalâpîra, et de mettre à sa place

Avanti Vermâ, fils de Souk'ha Vermâ, fondateur de la dynastie des Outpala.

SECTION III.

L'avénement d'*Avanti Vermâ* eut lieu en 876; mais ce ne fut pas sans opposition. Il soutint plusieurs combats contre ses neveux et même contre son frère. Cependant, il triompha par sa valeur et sa prudence et par les sages conseils de Soura, son ministre, auquel il devait principalement la couronne. Ce monarque et sa famille comblèrent les brahmes de biens, et fondèrent beaucoup de villes, de temples et de lieux saints. Le roi embrassa le culte de *Siva* au lieu de celui des *Vaichnava*, dans lequel il avait été élevé. Sous son règne, les rivières débordèrent et submergèrent les campagnes, ce qui occasiona une grande disette, et une pauvreté extrême désola le royaume pendant dix ans. *Soudjjya* remédia au mal. C'était un homme dont la naissance était mystérieuse: car une *tchandali* (1), qui l'avait trouvé exposé dans un vase de terre, l'allaita. Ayant découvert

(1) *Tchandâla* est le nom qu'on donne aux Hindous qui ont pour père un *soudra*, et pour mère une femme de la caste brahminique. Ils ne doivent pas habiter dans les villes, et leur occupation ordinaire est de nourrir les chiens et les ânes. Ils servent aussi de bourreaux. KL.

la cause du débordement des rivières, il offrit d'y remédier. Conduit devant le roi, il refusa d'expliquer la méthode qu'il voulait employer. Les ministres le traitèrent de fou ou d'imposteur. Le roi se décida néanmoins à lui faire faire un essai, et lui permit de prendre dans le trésor plusieurs sacs de dinars. *Soudjjya*, muni de cet argent, alla dans les environs du village d'*Ânandaka*, s'y embarqua dans un bateau et s'avança dans le lac. Arrivé au milieu, il y jeta un sac de dinars, ce qu'il réitéra partout où l'eau s'était amassée. Les paysans, tentés par l'espoir de trouver cet argent, travaillèrent à y parvenir; ils fermèrent d'abord avec de grosses pierres le canal du *Vitastâ*, au point où cette rivière sort des montagnes, puis ils desséchèrent le pays en nettoyant les canaux et les fossés qui fournissent un écoulement constant aux eaux. Alors ils démolirent la digue, et le Vitastâ se précipitant avec une impétuosité proportionnée à l'empêchement qu'il avait rencontré pendant plusieurs jours, entraîna tous les obstacles et coula rapidement dans son lit, remplit tous les canaux anciens et nouveaux jusqu'à son confluent avec le *Sindhoû*, et répandit partout la fertilité (1). Ces rivières se

(1) Cette rivière ne peut être l'Indus; c'est le Sind, qui prend sa source au grand Tubet (Ayin Akberi, II, 388), qui est probablement un affluent de l'Indus.

rencontraient auparavant près du temple de *Vainga Swâmî*, ou entre les villes de *Parihâsapour* et de *Phalapour* (1). Ayant rassemblé des pierres massives pour retenir le *Vitastâ*, Soudjjya construisit le *Mahapadma sarus;* sortant de ce réservoir, le Vitastâ s'élance avec la rapidité d'une flèche (2). Soudjjya bâtit partout des digues et des canaux pour prévenir d'autres inondations. Grâce à ses travaux, le prix des grains tomba au-dessous du taux où il était avant la disette.

Avanti Vermâ étant tombé malade, retourna au vichnouisme. Il mourut en 905, en lisant le *Bâgavat-Ghitâ*. Il avait régné vingt-huit ans et trois mois, et vécu cinquante-neuf ans.

Après sa mort, des querelles sanglantes eurent lieu pour sa succession. Cependant, son fils, *S'ankara Vermâ*, lui succéda; il fit alliance avec le roi de *Darvâbhis'ara*, assembla une grande armée avec laquelle il attaqua les royaumes de *Traigherta* (partie du Lahore), et de *Gourdjara*

---

(1) Cette dernière doit être *Chéhabéddinpour*, au confluent du *Behout* et du *Sind*. (Ayin Akberi, II, 158.)

(2) C'est sans doute le réservoir ou bassin de *Vira Nay*, mentionné par *Forster* (II, 4). Ce voyageur croit qu'il est l'ouvrage de Djehanghir; c'est évidemment une erreur, puisqu'il est parlé de ce bassin dans l'Ayin Akberi, II, 155.

(Gouzerat dans le Pendjâb). Il détruisit la puissance fondée par *Bhodja*, et soumit une grande partie du pays entre les monts *Himâlaya* et *Vindhyâ*. De retour au Kachmir, il bâtit, à *Pantchasatra*, une ville à laquelle il donna son nom. Son avarice et ses extorsions lui aliénèrent l'amour de ses sujets. A la fin il entreprit une autre guerre dans le nord, le long de l'Indus, et pénétra dans le pays d'*Ourassa*; un montagnard l'atteignit d'une flèche dans la nuque : il mourut peu de tems après.

Son fils, *Gopâla Vermâ*, étant encore enfant lorsqu'il lui succéda, fut mis sous la tutelle de sa mère *Sougoudhâ*. Le royaume fut déchiré par des troubles. *Prabhâtara Dêva*, trésorier et favori de la régente, s'empara de toute la puissance ; en 923 il fit mourir Gopala qui eut pour successeur son frère. Celui-ci mourut au bout de dix jours. Avec lui se termine la race de *S'ankara Vermâ*.

A cette époque de l'histoire du Kachmir, on voit entrer subitement en scène de nouveaux acteurs, qui, pendant une longue période, influèrent essentiellement sur la succession au trône. Ils étaient évidemment des guerriers, et il est difficile de décider s'ils faisaient partie de l'armée du pays, ou s'ils appartenaient à des troupes mercenaires d'étrangers. Ils sont nommés *Tatri*

et *Ekânga*. M. Wilson les croit *Tatares* et *Afghans*. *Eká* signifie un, et *anga* membre ou corps figurément. *Afghan* est un nom donné par les Persans au peuple qui le porte (Elphinstone, 157).

Sougandhá monta sur le trône. Au bout de deux ans, elle abdiqua en faveur de *Nirdjita Vermá*, petit-fils de Soura Vermâ ; comme il était estropié, les grands ne le voulurent pas pour roi, et mirent son fils *Pârt'ha* à sa place. Dix ans après, les chefs des *Ekânga* en firent descendre celui-ci, et voulurent y replacer la reine *Sugandhá*, qui demeurait à *Houchkapour;* mais ils furent attaqués et défaits par les *Tatri*, et la reine, faite prisonnière, fut égorgée.

Cinq ans après, une nouvelle révolte éclata contre *Pârt'ha :* il fut détrôné, et on lui donna pour successeur son père, *Nirdjita Vermá*, l'estropié. Cette révolution fut facilitée par une famine. Il ne régna qu'un an ; il fut détrôné et tué l'an 97 du cycle centenaire kachmirien, ou en 942 de notre ère. *Tchakra Vemá* était un enfant qui régna dix ans sous la protection de son grand-père maternel. Au bout de ce tems, Sankara Verdhana, ministre du roi précédent, mit sur le trône *Soura Vermá*.

La période qui suit est extrêmement turbulente : les princes se succèdent très-rapidement, et souvent montent sur le trône et en

descendent alternativement et à plusieurs reprises.

Après un règne d'un an, *Soura Vermâ* fut déposé en 953, par les *Tatri* mécontens, et *Pârt'ha* fut couronné de nouveau. Bientôt il céda le trône à *Tchakra Vermâ*, dont les largesses avaient gagné les soldats. Incapable toutefois de satisfaire à leurs demandes réitérées, il fut obligé d'abdiquer, et de chercher son salut dans la fuite. Sur ces entrefaites, S'ankara Verdhana, qui tâchait d'acheter la couronne de ces troupes mercenaires, fut déçu dans son attente. Son frère, *Sambhou Verdhana*, qu'il leur envoya pour traiter en son nom, conclut le marché pour lui-même. Ils le placèrent sur le trône, mesure qui semble toutefois avoir contribué à diminuer, sinon à anéantir, la puissance de ces Tatri, véritable garde prétorienne.

Tchakra Vermâ avait trouvé dans sa fuite un asile près de *Dhakka ;* c'était dans la maison d'un *Dâmara* (peuple habitant à l'ouest du Kachmir); cet homme, à ce qu'il paraît, jouissait d'un grand crédit parmi les tribus des montagnes. Décidé par les promesses du roi, il assembla une armée nombreuse de ses compatriotes, et marcha contre la capitale du Kachmir Elle fut prise sans verser une goutte de sang, parce que les deux frères usurpateurs se faisaient la guerre. Cependant il paraît qu'ils se réunirent à l'arrivée du monarque

légitime, car peu de tems après ils lui livrèrent une bataille près de *Padmapour*. Il furent entièrement défaits; S'ankara Verdhana perdit la vie, Sambhou Verdhana, pris quand il fuyait, fut massacré. Près de six mille *Tatri* furent tués, ce qui diminua beaucoup leur puissance. Tchakra Vermâ retourna en triomphe à *Srinagour;* il perdit bientôt sa popularité. Éperduement amoureux de deux filles d'un *Dombha* (homme de la classe la plus basse, qui exerce les professions impures), il les reçut dans son harem, et préféra leurs parens à tous les grands personnages des castes des prêtres et des guerriers. Cela excita surtout le mécontentement des *Dâmara;* indignés de se voir négligés par ce prince qui leur devait la couronne, ils l'assassinèrent dans le palais pendant la nuit; il avait régné en tout quatorze ans.

Ounmatti Varti, fils de Pârt'ha, fut mis sur le trône; c'était un tyran sanguinaire, il fit assassiner son propre père, et pendant deux ans s'abandonna sans frein à ses cruautés.

Soura Vermâ, fils de ce parricide, lui succéda; étant encore enfant, il fut sous la tutelle de sa mère. Kamala Verdhana, qui avait été employé à chasser les *Dâmara* du royaume, ayant réussi dans son entreprise, et fait la paix avec les chefs de *Kampana* et de *Marawa*, revint accompagné

de tous les Tatri et Ekânga, et déploya la pompe d'un roi, bien qu'il n'en eût pas pris le nom. Inquiète de ses projets, et abandonnée de tous ses partisans, la reine s'enfuit, seule avec son fils dans les forêts.

Kamala Vérdhana, au lieu de se déclarer roi, détermina les brahmes à en élire un. Ils proclamèrent *Yasaskara Déva*, qui régna avec vigueur et équité ; le Kachmir vit des jours heureux dont il n'avait pas joui depuis long-tems. Ce prince faisait le bonheur de ses sujets, lorsque l'infidélité de l'une de ses femmes détruisit le sien ; il en conçut une affliction si vive, qu'il fit nommer roi, *Vernâta*, un de ses vassaux, au préjudice de son fils *Sangrâma Déva*, dont la légitimité lui était suspecte. Mais Vernâta ne tarda pas à être assassiné, ainsi que Sangrâma Dêva, par un parti puissant, qui fit aussi empoisonner le vieux roi. *Pârvagoupta* était à la tête de ce parti, et, profitant d'une famine, il attaqua le palais, fit assassiner le jeune roi, et usurpa le trône. Au bout d'un an, il fut tué par une faction ennemie, et laissa la couronne à son fils.

Kchémagoupta fut un prince débauché, sous le règne duquel des troubles affreux déchirèrent le royaume ; Kachmir fut pillé et ravagé. Sinharadja, roi de Lahor, donna sa fille *Diddâ* en mariage à Kchêmagoupta. Cette princesse, douée

de beaucoup d'esprit, a joué un rôle important. Son mari s'abandonnait avec tant d'ardeur au plaisir de la chasse, qu'il y attrapa une fièvre appelée *Loutamaya*, dont il mourut après un règne de huit ans et six mois.

Son fils, *Abhimanyou*, lui succéda; c'était un roi paisible, qui laissa le gouvernement à sa mère. Au commencement de son règne, des troubles éclatèrent: la reine sut les dissiper, et pour étouffer la dernière révolte, elle eut recours à l'entremise des brahmes; les perturbateurs se soumirent volontairement et demandèrent grâce.

Un des chefs de la dernière conspiration qui avait troublé l'état, était *Yasodhara;* la reine lui donna le gouvernement de Kampana, pour l'attacher davantage à ses intérêts. La guerre étant survenue entre *Yasodhara* et *Sâhi*, gouverneur ou roi de *Dhakka*, ce dernier fut défait et forcé de payer un tribut. Fier de son succès, et cédant aux instigations de conseillers pervers, Yasodhara trouva bientôt un prétexte pour se plaindre de la régente, et conduisit son armée contre elle. La régente, soutenue par *Naravâhana*, marcha à sa rencontre et lui livra bataille. Yasodhara vaincu fut fait prisonnier avec toute sa famille. Beaucoup de ses partisans, pris également, furent jetés dans le *Vitâsta*, avec de grosses pierres attachées à leur cou.

Il serait sans intérêt de suivre plus long-tems l'histoire des discordes civiles du Kachmir. Les nobles et les gouverneurs, devenus plus ou moins indépendans d'une monarchie long-tems gouvernée avec faiblesse, étaient prêts, sous le moindre prétexte, à conduire leurs soldats au combat. Grâces aux conseils et à la valeur de *Naravâhana*, la régente triompha : d'ailleurs, il paraît qu'elle mérita ses succès. Mais la mort de *Naravahana* lui fit perdre sa renommée, et peut-être son pouvoir. Depuis cette époque, on ne voit plus en elle qu'une femme cruelle, voluptueuse et ambitieuse.

Vers ce tems-là, *Abhimanyou* mourut d'une maladie de langueur. Son fils *Nandigupta* lui succéda, et fut assassiné par sa grand'mère au bout de douze mois. Elle mit à sa place *Tribhouvana*, un de ses frères, qui éprouva bientôt le même sort, et auquel succéda *Bhîmagoupta*, un autre de ses frères.

Diddâ choisit pour favori, *Tounga*, qui, de pasteur de buffles, était devenu courrier du ministre précédent. Tounga et ses cinq frères s'emparèrent de toute l'autorité. Les nobles, aidés par *Vigraha Vâga*, neveu de la reine, finirent par le chasser. Didda obtint des brahmes, à force de présens, de laisser la vie à *Tounga*. Vigraha retourna dans son pays : le favori de la reine re-

couvra son influence; il paraît que, malgré sa basse extraction, c'était un homme doué d'énergie et d'activité. Le jeune prince Bhîmagoupta montrant, à mesure qu'il avançait en âge, des indices d'un esprit indépendant, fut éloigné du trône, et tué secrètement. Les nobles, sérieusement alarmés pour leur sûreté, appelèrent à leur secours le prince *Prithivipâla* qui vint avec ses troupes et occupa la capitale. *Tounga* déjoua les desseins de ses adversaires; il s'avança vers la ville avec une forte armée, mit le feu aux faubourgs et coupa la retraite à l'ennemi; il réussit ainsi à détruire une grande partie de leur armée. *Prithivipâla* (1) fut forcé de rendre les armes à *Tounga*, et de racheter sa vie en promettant de payer un tribut au souverain du Kachmir. Cet événement paraît être le dernier qui ait troublé la paix intérieure du royaume sous le règne de *Diddâ Râní*. Victorieuse de ses ennemis domestiques et étrangers, elle put s'occuper de la succession au trône; elle associa au gouvernement *Sangrâma Déva*, fils de son frère *Oûdaya Kâdjâ*, et l'adopta comme souverain futur du Kachmir. C'est le dernier acte de sa vie et le dernier événement dont notre au-

(1) Le pays gouverné par ce prince n'est pas nommé. Il paraît qu'il était fils du roi de Lahor, et peut-être ne régnait-il pas encore à cette époque.

teur fasse mention. Son histoire se termine à la mort de Didda Râni, et à l'avénement de *Sangrâma Dêva*, dans la 79^e^ année du cycle kachmirien, ou l'an 1025 de J.-C., Didda Rani avait joui de la souveraineté pendant vingt-trois ans.

Je donne ici la table des dynasties et rois de Kachmir, que M. Wilson a ajoutée à son extrait du *Radjâ Taringin'i*, sans pourtant vouloir garantir la chronologie qu'il y a adoptée. Il faudrait, pour en porter un jugement, avoir sous les yeux tout son système de chronologie hindoue. KL.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE

DE KACHMIR.

PREMIÈRE PÉRIODE,

Dans laquelle la durée des règnes n'est pas spécifiée.

	Date de l'original.	Date réduite.
Kachmir colonisé par *Kasyapa.*	3714 ans av. J.-C.	2666 ans av. J.-C.
Cinquante-trois princes anonymes.	1266 ———	1266 ———
Gonerda I, *Kali youg* 653e année, ou	2448 ———	1400 ———
Dâmodara I.	*Djanaka.*	
Gonerda II.	*Satchinara.*	
Trente-cinq princes anonymes.	*Asoka.*	
Lava.	*Djaloka.*	
Kousésaya.	*Dâmodara II.*	
Khagéndra.	*Houchka*, *Djouchka*, *Kamichka*, Princes Touruchka.	
Souréndra.		
Godhara.		
Souverna.	*Abhimanyou.*	

Cinquante-un règnes, qui finissent 1182 av. J.-C. ou 388.

SECONDE PÉRIODE,

Dans laquelle la durée de chaque règne est spécifiée.

PREMIÈRE DYNASTIE, OU CELLE DES GONERDIYA.

	Régnait ans,	mois.	Date de l'orig.		Date réduite.	
Gonerda III,	35	»	1182 A. C.		388 A. C.	
Vibhîchan'a,	53	»	1147	Mois.	370	»
Indradjit,	35	6	1094	»	352	»
Râvana,	30	»	1058	6	334	»
Vibhîchan'a II,	35	6	1028	6	316	»
Nara,	39	9	993	»	298	»
Siddha,	60	»	953	3	280	»
Outpalâkcha,	30	6	893	3	262	»
Hiranyâkcha,	37	7	862	9	244	»
Hiranyakoula,	60	»	825	2	226	»
Vâmâkoula,	60	»	765	2	218	»
Mihirâkoula,	70	»	702	2	200	»
Vaka,	63	»	635	2	182	»
Kchitinanda,	30	»	572	2	164	»
Vasounanda,	52	2	542	2	146	»
Nara II,	60	»	490	»	128	»
Akcha,	60	»	430	»	100	»
Gopâditya,	60	»	370	»	82	»
Gokerna,	57	»	310	»	64	»
Narendrâditya,	36	3	253	»	46	»
Youdhicht'hir,	48	»	216	9	28	»

Vingt-deux princes régnèrent 1013 ans 3 mois ou 378 ans.

Terme moyen de chaque règne, 48 ou 18 ans.

SECONDE DYNASTIE, OU DES ADITYA.

	Ans.	Mois.	Date de l'orig.		Date réduite.
Pratâpâditya,	32	»	168	9	10 av. J.-C.
Djalaukas,	32	»	136	9	22 ap. J.-C.

	Régnait ans,	mois.	Date de l'orig		Date réduite.	
Toundjîna,	36	»	104	9	54	»
Vidjaya,	8	»	66	9	90	»
Djayêndra,	37	»	60	9	98	»
Arya,	47	»	23	9	135	»

TROISIÈME DYNASTIE, OU LES GONERDIYA REPLACÉS.

	Ans.	Mois.	Date de l'orig.		Date réduite.	
Mêghavâhana,	34	»	23	3	»	»
Srêchtasêna,	30	»	57	9	»	»
Hiranya,	30	2	87	2	»	»
Mâtrigoupta,	4	9	117	5	471	»
Pravarasêna,	63	»	122	2	476	»
Youdicht'hir II,	39	3	185	2	499	»
Nandrâvat,	13	»	224	5	522	»
Ranâditya,	300	»	237	5	545	»
Vikramâditya,	42	»	537	5	568	»
Bâlâditya,	36	»	579	5	592	»

Dix princes qui régnèrent 592 ans 2 mois, d'après le calcul de l'original; et 433 ans d'après la réduction faite par M. Wilson. Dans l'une ou l'autre supposition, la chronologie de cette dynastie présente des difficultés qui la rendent tout-à-fait inadmissible.

QUATRIÈME DYNASTIE, OU DES KARKOT'A.

	Ans.	Mois.	Ans.	Mois.
Doulabha Verdhana,	36	»	615	5
Pratâpâditya,	50	»	651	5
Tchandrâpîra,	8	8	701	5
Târâpîra,	4	»	710	1
Lalitâditya,	36	7	714	1
Kouvalayâditya,	1	»	750	8
Vadjrâditya,	7	»	751	8

	Ans.	Mois.	Ans.	Mois.
Prithioyâpîra,	4	2	758	8
Sangrâmâpîra,	7	»	762	10
Djadjdja,	3	»	769	10
Djayâpîra,	31	»	772	10
Lalitâpîra,	12	»	803	10
Sangrâmâpîra II,	7	»	815	10
Vrihaspati,	12	»	822	10
Adjitâpîra,	36	»	834	10
Ananyâpîra,	3	»	870	10
Outpalapîra,	2	»	873	10

Dix-sept princes, qui régnèrent 260 ans et 5 mois. Le terme moyen pour le règne de chacun d'eux, est donc d'un peu plus de 15 ans; depuis le commencement de cette dynastie, la chronologie de l'original n'exige aucune modification.

CINQUIÈME DYNASTIE, OU DES VERMA.

	Ans.	Mois.	Ans.	Mois.	Années lachem.	
Avanti Vermâ,	28	3	875	10	»	»
S'ankara Vermâ,	18	8	904	1	59	»
Gopâla Vermâ,	2	»	922	9	77	»
S'ankatâ,	»	10 jours.	»	»	»	«
Sougandhâ Râni,	2	ans. »	924	9	79	«
Pârt'ha,	15	»	926	9	81	»
Nirdjita Verma, appelé aussi *Pangou*, ou l'*estropié*,	1	»	941	9	96	»
Tchakra Vermâ,	10	»	942	9	97	»
Soura Vermâ,	1	»	952	9	7	»
Pârt'ha, pour la seconde fois,	»	6	953	9	8	»
Tchakra Vermâ, id.,	»	6	954	3	8	6

	Ans.	Mois.	Date de l'orig.		Date réduite.	
Sankara Verdhana,	1	6	954	9	9	»
Tchakra Vermâ, pour la troisième fois,	1	4	956	3	10	6
Ounmati Vermâ,	2	2	957	7	11	10
Soura Vermâ II,	»	6	959	6	14	»

Douze princes, qui régnèrent 84 ans et 5 mois, ce qui donne un peu plus de 7 ans par règne. Outre l'ère de *Sâlivâhana*, l'original introduit à cette dynastie une nouvelle manière de compter, celle du cycle kachmirien de cent ans.

DERNIERS PRINCES DE DIFFÉRENTE ORIGINE.

	Ans.	Mois.	Date de l'orig.		Années kachem.	
Yasaskara Déva,	9	»	960	3	14	6
Sangrâma Déva,	»	6	969	3	23	6
Pârvagoupta,	1	6	969	9	24	»
Kchêmagoupta,	8	6	971	3	25	6
Abhimanyou,	14	»	979	9	34	»
Nandigoutpa,	1	1	993	9	48	»
Tribhouvana,	2	»	994	10	49	1
Bhîmagoupta,	4	3	996	10	51	1
Diddâ Râni,	23	6	1001	1	55	4
Sangrâma Déva II,	»	»	1024	7	78	10

Neuf princes, qui régnèrent jusqu'à l'avénement au trône de *Sangrâma Déva*, pendant 64 ans 6 mois; ce qui donne par règne un peu plus de 7 ans.

Après avoir lu l'extrait de l'histoire sanskrite du Kachmir, il ne serait peut-être pas sans intérêt de parcourir la notice suivante sur le même pays, que j'ai traduite de l'histoire chinoise de la grande dynastie des Thang.

Ko chy my ou *Ka chy mi lo* a *Pho liu* au nord, à une distance de 500 li. Sa circonférence est de 4000 li; il est entouré de montagnes qui le protégent contre toute attaque extérieure. Le roi réside dans la ville de *Pa lo vè lo pou lo* (1), située sur la rive occidentale de la grande rivière de *Mi na sy to*. Le pays est fertile; il y neige beaucoup, mais il n'y fait presque pas de vent. Parmi les productions on remarque l'escarboucle, l'or natif, des chevaux de la race du dragon, et des étoffes communes de laine. D'après une tradition ancienne, ce pays était autrefois le *lac des Dragons* (2); les dragons le quittèrent et les eaux

---

(1) Dans le *Wen hian thoung khao*, on lit, par une faute d'impression, *Pa lo vè houan pou lo*.

(2) C'est ainsi qu'on le lit dans l'histoire de *Thang* (sect. CCXXI, B. fol. 9, verso). Dans la nouvelle édition du *Wen hian thoung khao* de *Ma tuan lin*, imprimée en 1747, on lit de même *Loung tchhi* (13,287—4858), lac des Dragons, et non pas *Loung ti* (13,287—1557), pays des Dragons: comme le porte le même passage, reproduit dans la CCXXXV^e^ section du *Yuan kian loui han*.

desséchèrent; alors la contrée devint habitable. Dans les premières des années qui portaient le nom de *Kai yuan* (après 713), une ambassade du *Ka chi mi lo* vint à la cour. En 720, l'empereur accorda la patente royale au roi *Tchen to lo pi li*, qui lui envoya des médicamens étrangers et du *thian mou*, ou *bois du ciel*. Après sa mort, son frère cadet *Mou to py* lui succéda. Celui-ci envoya comme ambassadeur *Foe li to* (ou *Wu li to*) qui dit : « Tous les royaumes sont » à présent soumis au *kakhan céleste* (l'empereur » de la Chine); il reçoivent de lui la paix et la » stabilité. » Il ajouta qu'il y avait dans sa patrie trois espèces de troupes, celles qui étaient montées sur des éléphans, les cavaliers et l'infanterie; que son souverain et son allié, celui du *Thian tchou du milieu*, ou de l'Inde centrale, avaient intercepté les cinq grandes routes qui conduisaient chez les *Thou fan*, ou Tubetains; ainsi qu'ils ne laissaient ni sortir ni entrer personne dans leur pays, et qu'ils les avaient toujours battus. Il dit de plus : Si le *kakhan céleste* veut envoyer une armée dans notre pays, comme dans celui des *Po liu*, le roi mon maître sera en état de fournir des vivres et d'autres provisions pour 200,000 hommes; il y a dans le Kachmir le lac *Moho Polomo lung*; le roi prie le *kakhan céleste* d'y établir un camp. Finalement, l'ambassadeur sollicita de l'empereur l'in-

vestiture pour son souverain. Après qu'on eut soumis à ce monarque la traduction du mémorial de *Foe li to*, il ordonna qu'on le reçût dans le palais avec distinction, qu'on lui donnât un festin et qu'on le comblât de présens magnifiques. Il fit en même tems expédier la patente de roi à *Mou to py*, et fixer pour l'avenir la nature et la forme du tribut qu'il devait envoyer.

Dans les dépendances de ce pays il y a cinq différentes tribus qui ont le titre de royaumes. Le premier s'appelle *Tsiu tchha chi lo;* c'est un pays de 2000 li d'étendue, qui renferme des villes murées Sept cent li plus loin, au sud-est, on trouve *Seng ho pou lo*, contrée dont l'étendue est de 3000 li, et qui a de même des villes murées. A 500 li au sud-est, dans les montagnes, on rencontre *Ou la chi*, qui occupe un espace de 2000 li; il a des villes et produit des grains en abondance, et d'autres nécessités de la vie. Vers le sud-est, il s'étend environ 1000 li le long des monts. Si l'on se dirige de *Ko chy my* vers le sud-ouest, on arrive, après 700 li, par une route très-difficile, à la contrée de *Pan nou* (*na*) *thso;* 2000 li plus loin, il y a celle de *Ho lo tou* (*che*) *pou lo*, qui a 4000 li d'étendue; des villes murées, et beaucoup de montagnes et de collines; les habitans sont fiers et courageux. Ces cinq tribus n'ont pas de princes ou chefs.

Remarques sur la relation chinoise.

Ko chy my et *Ka chy mi lo* représentent assez bien le nom indien de कश्मीर *Kachmîra.*

La ville de *Pa lo ve lo pou lo* est sans doute प्रवरपुर *Parvara-poura*, ou la *Nouvelle Srinagar*, bâtie par *Parvara Sena*, sur les bord du *Vitasta*, ou *Djaloum.* (*Voyez* pag. 243.) On reconnaît le nom de cette rivière dans celui de *Mi na sy to*, car *b* et *v* changent très-souvent en *m.*

Lac des Dragons. Cette tradition est conforme à celle des Indous, qui prétendent que le Kachmir avait été originairement un lac. Les *dragons* correspondent aux *Nâga* ou aux *dieux-serpens*, qu'on adorait autrefois dans ce pays. (*Voyez* pag. 219.)

Le nom du roi *Tchen tho lo pi li*, cité dans la relation chinoise, réprésente assez exactement celui de चन्द्रापीड *Tchandrâpîda*, ou, d'après le dialecte kachmirien, *Tchandrâpîra* (diadême de la lune), qui, comme nous le voyons par l'histoire de *Kalhan'a Pan'd'it*, régnait au commencement du VIII^e^ siècle, de 701 à 710, d'après M. Wilson; mais d'après la chronologie incontestable des Chinois, vers 720.

Quant aux *médicamens étrangers* et le *thian mou*, ou bois du ciel, le texte chinois, qui

manque de ponctuation, est, pour cette raison, susceptible d'une double explication ; car on pourrait aussi traduire : « qui lui envoya des » médicamens étrangers. Après la mort de *Thian* » *mou*, son frère *Mou to py* lui succéda, etc. » *Thian mou* serait alors un autre nom pour *Tchandrâpîra* ; mais ceci paraît peu vraisemblable.

Mou to py ne ressemble à aucun des noms des successeurs de *Tchandrâpîra*. *Târâpîra*, qui régna après lui, ne paraît pas avoir entrepris des expéditions guerrières, pendant les quatre ans qu'il occupe le trône de Kachmir. Il est donc plus probable que le *Mou to py* de la relation chinoise est *Lalitâditya*, qui fit de grandes conquêtes, et qui nommément entra, à la tête de ses troupes, dans le pays des *Bhotta* ou des *Tubétains*. Il est d'ailleurs très-commun dans les Pouran'a, de retrouver les mêmes personnages sous différens noms, p. e., le célèbre *Vikramâditya* y est appelé *Vikrama Séna* et *Vikrama*.

Le nom du lac *Mo ho po lo mo loung* pourrait aussi s'expliquer en sanskrit par महा *mahâ*, grand ; परम *parama*, excellent, et लिङ्ग *linga*, qui est une terminaison très-commune dans les noms de lieux.

Quant aux cinq tribus, ou pays soumis au

Kachmiriens, je dois laisser leur explication aux personnes qui ont fait une étude particulière de la géographie de l'Inde dans le moyen âge. Je dois pourtant remarquer que *Seng ho pou lo* des Chinois, correspond à la dénomination sanskrite de सिंहपुर *Singhapoura*, ville du lion.

HISTOIRE

DE LA VILLE DE KHOTAN (1).

Par un préjugé assez généralement répandu, surtout parmi les géographes et les compilateurs de profession, les Chinois passent pour n'avoir aucune idée des pays étrangers. Cent fois on a dit et redit qu'ils regardaient la Chine comme étant au milieu du monde, et tous les autres royaumes comme de petites îles qui l'entourent. Malgré les extraits géographiques des livres chinois, donnés par *Visdelou* et *Deguignes* père, de pareilles absurdités se répètent tous les jours. M. Abel-Rémusat s'est donc acquis un double mérite par la traduction de l'*Histoire de Khotan*, parce qu'elle

(1) Histoire de la ville de Khotan, tirée des annales de la Chine et traduite du chinois, suivie de recherches sur la substance minérale appelée par les Chinois pierre de Iu, et sur le jaspe des anciens; par M. Abel-Rémusat. Paris, in-8°, xvj et 240 pag. Se vend chez Dondey-Dupré père et fils, rue St.-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 67.

ne peut manquer de détruire le préjugé qu'on a contre la géographie chinoise, et parce qu'elle jette un nouveau jour sur une partie de l'intérieur de l'Asie, qui nous était presque totalement inconnue.

Avant de m'occuper de son ouvrage, je crois devoir dire quelques mots sur la position géographique de *Khotan*, nommé *Khotian* par les Chinois, et donner quelques extraits des auteurs asiatiques, relatifs à cette ville, de même qu'aux provinces de *Kachghar* et de *Iarkand*, qui se trouvent dans son voisinage, et auxquelles elle a toujours appartenu.

ختن *Khotan*, ville célèbre dans l'Orient par son musc et par la beauté de ses habitans, est placée dans les anciennes cartes sous 37° 10' de latitude et 81° 18' de longitude orientale de Paris. Cette position fautive est celle qui lui était assignée dans les cartes de l'empire chinois, levées en partie par les jésuites, et publiées par ordre de l'empereur *Khang hi*, vers la fin de son règne (1722). Dans ces cartes, toute la partie de l'Asie intérieure, qui se trouve à l'occident de *Khamil* ou *Hami*, n'est figurée que d'après les notions vagues recueillies chez les *Kalmuks* et les *Mongols*, et d'après quelques itinéraires apparemment défectueux; de sorte qu'on n'y pouvait attacher que peu de confiance. *Khian loung*, petit-fils

de *Khang hi*, fit, au milieu du siècle passé, la conquête du royaume des *Euleuts*. Il envoya à plusieurs reprises les PP. *Félix d'Arocha*, *Espinha* et *Hallerstein* dans ces contrées nouvellement soumises, pour y faire des observations astronomiques, et en lever une carte. Ils déterminèrent la position de quarante-trois endroits de la petite *Boukharie*, et trouvèrent que celle de *Khotan* ou *Ilitchi* était de 37° de latitude, et 35° 52' à l'occident de *Peking*, ou 78° 15' 30" à l'orient de Paris. Leurs observations placent donc *Khotan* à 10' plus au sud, et à 3° 4' 30" plus à l'ouest, qu'il ne se trouve dans les cartes du célèbre d'Anville. C'est cette position qu'on peut regarder comme la seule véritable. Elle a été adoptée dans la grande carte de l'empire, publiée à *Peking*, en 1760, en cent quatre feuilles, par ordre de *Khian loung*, et sous la direction des jésuites (1). J'ai

(1) M. *Morisson* donne, dans son *View of China*, une autre position à *Kothan*, savoir : 35° 16' de latitude et 34° de longitude occidentale de *Peking* (80° 7' 30" E. de Paris). Elle ne mérite aucune confiance, puisqu'elle n'est pas extraite de la géographie des *Mandchoux*, mais des notes qui accompagnent un petit planisphère en une feuille, publié à *Peking* en 1795. Ce planisphère, que j'ai examiné à Londres, a été fait par des Chinois; les missionnaires, membres du tribunal des mathématiques de *Peking*, n'y ont pris aucune part.

suivi cet exemple dans la carte de l'Asie, insérée dans l'*Asia polyglotta*, dans laquelle tous les lieux de la petite *Boukharie* sont placés d'après les observations des astronomes cités plus haut.

La géographie turque, imprimée à Constantinople sous le titre de *Djihân-numa*, donne une description curieuse de *Kachghar*, de *Iarkand*, de *Khotan*, et de quelques autres villes de la petite *Boukharie*. Heureusement cette description n'a pu être extraite des ouvrages européens qui se trouvaient entre les mains de l'auteur, et avec lesquels il a gâté son livre en grande partie. Je crois donc qu'on les verra ici avec plaisir; d'autant plus que M. le chevalier Jaubert a bien voulu revoir avec moi la traduction sur le texte imprimé à Constantinople. Les latitudes et les longitudes prises dans les géographies arabes sont naturellement très-fautives, parce qu'elles ne sont pas fondées sur des observations astronomiques, mais calculées d'après des itinéraires et des relations de voyageurs.

كاشغر *Kachghar* (1) est le principal royaume de cette région (du *Turkestan*). Il s'étend con-

(1) D'après les observations des jésuites envoyés par l'empereur *Khian-loung*, elle est sous le 39° 25' de latitude et 71° 15' 30" de longitude.

sidérablement en longueur et en largeur, et se trouve à quinze journées au nord-est d'*Andoudjan*. Ses limites septentrionales sont les montagnes du pays des *Mogols*, desquels descendent plusieurs rivières qui coulent vers le *Kachghar*. Au midi il a le pays de *Chach* et une partie du *Rikistan* (ou du *pays sablonneux*); à l'ouest, une branche des mêmes montagnes dont il vient d'être parlé, et qui est semi-sphérique. Les rivières qui découlent de cette chaîne se dirigent à l'orient. Tout le pays de *Kachghar* et de *Khotan* est situé au pied de cette montagne, qui va vers l'est jusque dans le pays des *Kalmaks*. Le royaume de *Kachghar* est terminé à l'orient et en partie au midi par une vaste plaine sablonneuse, remplie de forêts. On compte trois mois de chemin de *Kachghar* et de *Chach*, au pays de *Thourfan*. Anciennement, il y avait dans ces plaines des lieux habités; maintenant il ne reste que les noms de deux d'entre eux, savoir, ceux de ثوب *Tsoub* et كنك de *Kenk*. Les autres sont ensevelis dans les sables, qui les ont couverts et entièrement ruinés. On chasse dans ces plaines des chameaux sauvages.

La ville de *Kachghar* est la résidence du roi; elle est située au pied de la montagne occidendale de laquelle sortent plusieurs rivières, qui arrosent les champs labourables. Une d'entre elles

porte le nom de تمن *Temen*. Autrefois elle passait au milieu de la ville. *Kachghar* ayant été ruinée par *Mirza Aboubekr*, elle fut rebâtie par son ordre sur un des bords de la rivière, qui de cette manière passe aujourd'hui à côté de cet endroit. Dans le *Taqwim d'Aboulfeda*, on lit, d'après *Massoudi*, auteur du livre intitulé *Qanoun*, que le nom de *Kachghar* doit être écrit avec un ق *gaf*; que c'est une grande ville dont les habitans sont mahométans, et qu'elle porte aussi le nom de اردوكند *Ordou-kend*. Le *Cheikh Sa'adeddin* était originaire de *Kachghar*.

يارکند *Iarkand* (1), ville où il y avait une résidence royale, est située au 112° de longitude, et au 42° 30' de latitude. Autrefois elle était grande, mais elle tomba peu à peu en ruines, et devint la retraite des bêtes féroces. Ensuite elle fut rebâtie par *Mirza Abou bekr*, qui y établit sa résidence, ayant trouvé que l'air et l'eau convenaient à son tempérament. Ce prince y fit conduire des eaux et élever de beaux édifices. Il l'entoura d'une muraille de trente coudées de hauteur, et fit planter dans les environs 1200 jardins. Sous le rapport de l'irrigation des arbres et des jardins remplis de fleurs, il n'y a pas dans tout le pays de *Kachghar* un endroit comparable à *Iarkand*;

(1) 38° 19' latitude et 73° 57' 30" longitude.

l'eau y est excellente et abondante. La rivière qui y passe diminue au printems et augmente au milieu de l'été ; on tire de son lit de la pierre de jade. L'air de *Iarkand* n'est pas pur; mais dans tout le pays de *Kachghar* l'eau et l'air sont froids et sains, et les habitans jouissent d'une complexion vigoureuse. Quoique les fruits y abondent, il n'y a que peu de maladies; on ne retire pas un grand profit de ces fruits. La population se divise en quatre classes : l'une est celle des sujets (رعايا); l'autre des قوچين *Qoutchin*, qu'on appelle aussi soldats (*sipahi*); une autre, celle des tribus nomades (ايماق *aimaq*); et la quatrième est celle des gens de loi et des employés du gouvernement. Depuis *Iarkand* jusqu'à لاخوف كه *Lakhouf-keh*, il y a trois journées de caravane. Cet espace est rempli de rivières, d'arbres et de jardins. Après l'avoir parcouru, il reste dix journées de marche jusqu'à *Khotan*. A l'exception des stations, il n'y a sur cette route aucun lieu habité. Le pays est désert.

يكى حصار, *Ienghi-H'iszar* (la forteresse nouvelle), est un bourg proche de *Iarkand*, au 110° 30' de longitude et 42° 30' de latitude.

سنجو *Sandjou* (1). On met un *kesra* sur le س et un *dhamma*, sur le ج C'est une ville éloignée

(1) 36° 25' latitude, 76° 20' 30" longitude.

de six journées au midi de *Ienghi H'iszar*, à douze journées à l'occident de *Tubet*, et à la même distance à l'orient de *Kachghar*; de sorte qu'elle se trouve entre ces deux endroits et *Kichmir* (Kachemir), qui est droit au midi à quinze journées.

La ville de ختن *Khoten* (1), dont le nom est écrit dans le *Taqwim* (d'Aboulfeda) avec un *dhamma* sur le خ, est située à l'extrémité du *Turkestân*, au delà de يوزكند *Iouz-kend*. Il y a beaucoup de rivières. Elle se trouve au 116° de longitude et au 42° de latitude, d'après le *Taqwim*. L'auteur du livre des *Sept Climats*, dit que c'est une des villes les plus célèbres, mais maintenant ce sont ses ruines seules qui sont célèbres. Il passe par ce pays deux rivières, dont l'une porte le nom de قراتاش *Qara-tach* (2) (pierre noire), et l'autre celui de يورونكتاش *Iouroung-tach* (3),

(1) Voyez sa position au commencement de cet article.

(2) 37° 10' latitude, 77° 53' 30" longitude.

(3) 36° 52' latitude, 78° 30' 30" longitude. Dans l'original turc ce nom est écrit رونك تاش *Aroung-tach*; mais c'est une faute, puisqu'en Ouigour, *iouroung* signifie *blanc*, et que cette rivière porte encore aujourd'hui le même nom. تاش *Tach* est aussi une faute de copiste dans les deux noms de rivières: il faudrait écrire قاش *qach*, qui est la dénomination *ouigoure* du *Iu*, ou du jade oriental.

(pierre blanche), desquelles on tire du يشب *yecheb* (jade), que les habitans vendent avec avantage. La majeure partie des objets de commerce consiste en toile, en soie et en blé, qu'on recueille en abondance. Il s'y tient une foire une fois par semaine, le vendredi, où s'assemblent environ vingt mille personnes, qui viennent des environs.

اخسو *Akhsou* (1) est une ville royale à 110° 30' de longitude et à 44° de latitude, à sept journées au nord de *Ienghi H'iszar*. Elle a été la résidence des rois de *Kachghar* et de *Iarkand*.

طرفان *Thourfan*, ville qui se trouve sur la route de *Samarqand* au *Khataï*, à dix-huit journées d'*Andoudjan*. Croyant *Thourfan* située au milieu du pays des *Mogols*, quelques auteurs ont prétendu que cette ville était entre *Kachghar* et *Khotan*. On compte vingt journées de là au *Khataï*.

Tels sont les renseignemens que le *géographe turc* fournit sur les villes de la petite *Boukharie*.

Une description chinoise des pays occidentaux qui porte le titre de *Si yu wen kian lou*, publiée à *Peking* en 1777, donne les détails suivans sur *Khotan*.

Khotian est une grande ville à la frontière des

(1) 41° 9' latitude, 80° 27' 30" longitude E. de Paris.

Musulmans. Il y a de cet endroit vingt journées au sud jusqu'au *Tubet* ultérieur. Au nord, 700 *ly*, jusqu'à *Iarkiang*. Vers l'occident, tout est couvert de montagnes très-hautes et de chaînes qu'il est impossible de franchir. Ces montagnes s'étendent jusqu'aux peuples qui habitent hors des limites de l'empire. A l'orient il n'y a que des déserts sablonneux et des terrains marécageux, qui vont presque jusqu'au lac *Sing sou hai* (près de la source du fleuve jaune). Le pays est mauvais et gouverné par deux officiers supérieurs. Il dépend du commandant général de *Iarkiang*, qui a six villes sous ses ordres; savoir : *Khotian*, *Youroung-kach*, *Kara-kach*, *Tsira*, *Karia* et *Takhoboui*. Chacune de ces villes a son *Akim bek*. Ces *Akim bek* ont le rang de la troisième ou de la cinquième classe; ils forment ce qu'on appelle conseil de *Khotian*.

Le terrain est plat et rempli de champs fertiles et bien arrosés dans un espace de mille *li*. La population est considérable; on y recueille beaucoup de pierres de *Iu* qu'on porte à *Iarkiang*. Les melons et d'autres fruits y viennent en abondance. Le peuple a des mœurs douces et simples; il est sincère et n'aime ni la paresse ni la flatterie. Les hommes labourent les champs et les femmes s'occupent de travaux domestiques et du commerce. Elles cultivent les vers à soie. La soie des mon-

tagnes est la plus estimée. On en fait de très-belles étoffes qui ont beaucoup d'éclat, et qui sont très-recherchées. Anciennement *Khotian* portait le nom de *Iu thian*. Les *Boukhars* appellent les Chinois *Khetan*. Comme sous la dynastie de *Han*, tous ces pays occidentaux étaient soumis à l'empire ; il paraît que des Chinois y sont restés établis, et que c'est d'eux que descendent les musulmans de *Khotian*. C'est pour cette raison que les gens du pays appelaient cet endroit, ville de *Khetan*, dont on a fait par coruuption *Khotian* (1).

Le même ouvrage donne l'itinéraire suivant de *Kachghar* à *Khotian*, qui fut celui des troupes chinoises pendant la guerre contre les *Euleuts*.

De *Kachghar*

à *Kousen-taskhoïn*, ...	90 *li*.
à *Dja-boulak*, ...	80
à *Khosel-tsamroung*, . . .	50
à la station de *Gobi-nay*, .	70
à *Ghira-goudchas*, ...	70
à *Ierkiang*, ...	50

(1) Ceci est une conjecture qui paraît sans fondement, puisque le nom de *Khetan* est sans doute une corruption de *Khataï*, nom que les Orientaux donnent à la Chine septentrionale et à ses habitans. Ce nom dérive de celui des *Khitan*, qui avaient subjugué cette partie de la Chine, long-tems après l'extinction de la dynastie des *Han*.

à *Poszu-tsian*, ... 70
à *Lokho-kerianggar*, . . . 110
à *Goumataï*, ... 180
à *Goungdelik*, ... 90
à *Bian-urman*, ... 90
à *Khakkhach* ou *Khotian*.. 110

Total. . . . . 1960 *li* à 180 par deg.

Cet itinéraire correspond pour les distances avec la carte des jésuites de 1760, et avec celle que j'ai donnée dans mon *Asia polyglotta*.

L'histoire de *Khotan*, traduite par M. Abel-Rémusat, forme le cinquante-cinquième livre d'une collection chinoise très-volumineuse, qui porte le titre de *Pian i tian*. Dans cette collection on a rassemblé tous les faits relatifs aux nations étrangères, en les arrangeant chronologiquement suivant l'ordre des dynasties sous le règne desquelles on a eu des rapports avec ces nations. M. Abel-Rémusat a presque entièrement conservé cette forme dans sa version française. Son but était de faire juger, par cet échantillon, de ce qu'on peut trouver dans les livres chinois, qu'on a, jusqu'à présent, extraits plutôt que traduits, et de la manière dont les faits y sont raisonnés. Il adoptera un système de rédaction plus resserré et plus conforme au goût européen, dans les traductions qu'il compte donner de l'histoire par

ticulière des villes de *Ierkiang* (Iarkand), *Kachghar*, *Bichbalig* et de quelques autres pays situés entre le Tubet et la frontière de la Sibérie. Nous attendons avec impatience ces traductions, et nous engageons ce savant à les donner au public aussitôt que possible, pour faire disparaître des abrégés géographiques un amas d'absurdités reçues à bras ouverts par les compilateurs, et entre lesquelles le double *Kachghar* occupe le premier rang. Le voyageur anglais, M. Elphinstone (1), ayant entendu parler de la ville de *Kachghar*, dans le nord de la petite *Boukharie*, et du pays du même nom situé dans la partie méridionale de cette contrée, n'a pas su autrement combiner ces notions, que de supposer deux *Kachghar*. Il est cependant bien clair que dans le premier cas il était question de la capitale, et dans le second du pays qu'elle gouverne.

D'après la description chinoise, *Khotan* paraît être une colonie hindoue. Son nom dérive du sanskrit *kiu-sa-ta-na* (कुस्तन kou-stana), qui signifie *mamelle de la terre*. Dans les anciens livres chinois, *Khotan* est ordinairement appelé *Iu thian*

---

(1) Dans son livre (*Account of Caubul*), cet auteur place le pays de *Kachghar* à l'ouest de *Badakhchan*; et dans sa carte, à l'orient de la même province.

mais depuis le règne de la dynastie des *Mandchoux* on y a substitué le mot de *Khotian*, qui approche plus de la véritable prononciation de son nom. M. Abel-Rémusat remarque avec raison que *Khotan* ne peut venir du mot mongol *khoda* qui signifie *ville murée*, et qui paraît être dérivé du sanskrit कोट *kotta* (fort), puisque le nom de *Khotan* se trouve déjà dans les relations chinoises antérieures au règne de *Tchinghiz-khan*, dans un tems où les *Mongols* n'avaient pas encore dépassé le désert de *Gobi*, et n'habitaient qu'entre le lac *Baikal* et le fleuve *Keroulun* ou *Kerloun*.

La religion de *Bouddha* florissait déjà à *Khotan* avant l'ère chrétienne, et elle s'y est conservée jusqu'au moment où les Turcs mahométans et conquérans ont envahi toutes les villes de la petite *Boukharie*.

Ce qui rend la description chinoise extrêmement précieuse, c'est qu'elle correspond parfaitement, pour la situation de cette ville et des pays qui y appartiennent, avec les relations mahométanes que je viens de citer au commencement de cet article, et avec la manière dont les cartes chinoises, dressées d'après les observations des PP. *Félix d'Arocha*, *Espinha* et *Hallerstein*, figurent le pays et la direction des fleuves et des montagnes.

La chaîne des très-hautes montagnes appelées *Thsoung ling* par les Chinois, commence à l'occident de *Kachghar*, où elle se sépare des montagnes neigeuses, appelées *montagnes célestes*, et se dirige vers le sud-ouest, pour se joindre à l'*Hindoukouch*, dont elle forme ensuite la continuation occidentale. Au sud du lac *Khach*, elle se joint aux montagnes *Kuen lun*, sur lesquelles le *Houang ho*, ou le *fleuve jaune*, prend sa source. Cette chaîne s'appelle, dans la langue du pays, *Tartach daban*. Le nom chinois *Thsoung ling* signifie *chaîne des oignons*, parce que cette plante s'y trouve en abondance. *Thsoung* dénote aussi la couleur bleuâtre de l'oignon, et c'est pour cette raison que M. Abel-Rémusat a préféré traduire ce nom par *montagnes bleues*.

Le pays borné au sud et à l'ouest par la chaîne *Thsoung ling* est fertile. Le climat y est favorable à l'agriculture et à la culture de la vigne et de la soie. Cette dernière production paraît y avoir été apportée par une princesse chinoise, qui épousa un roi de *Khotan*. Ce fait n'est pas marqué dans les annales chinoises, qui sont en général très-exactes pour de pareils événemens. Il paraît donc qu'il a eu lieu pendant le tems de la division de l'empire, qui arriva après l'extinction de la dynastie des *Tsin*, ou l'an 419 de notre ère, et cette princesse appartenait vraisemblablement à

la famille des *Wei septentrionaux*, qui ne possédèrent que le nord de la Chine, tandis que le midi de ce pays se trouvait sous la domination des *Soung*. On ne peut raisonnablement supposer que les Grecs et les Romains, du tems d'Auguste et de Trajan, eussent déjà reçu la soie (*sericum*, σὴρ) comme une production de *Khotan*, long-tems avant que les vers à soie et les mûriers y eussent été apportés de la Chine. Il paraît qu'on parlait alors dans ce petit royaume une langue dérivée de la même source que le sanskrit. On y aurait appelé la soie क्षौम *kchauma*, mot par lequel cette matière est désignée dans cette langue. La dénomination *sir*, originaire de la Chine, n'aurait pas pénétré dans l'Occident, si la chose même y avait été apportée d'un pays où l'on parlait un dialecte *hindou*.

Les bornes de cet article ne me permettent pas d'extraire toutes les choses intéressantes qu'on trouve dans l'histoire de *Khotan*, traduite par M. Abel-Rémusat; mais je ne puis m'empêcher de présenter un rapprochement singulier entre les traditions conservées par les peuples de l'intérieur de l'Asie, et celles qui sont rapportées par Hérodote, d'après le récit des prêtres égyptiens.

Une armée de *Hioung nou* (Turcs) très-consi-

dérable vint faire une invasion dans le royaume de *Khotan*. Le roi de ce pays n'avait pas de forces suffisantes pour s'opposer à l'ennemi. Il fit donc préparer un sacrifice aux rats du désert, et les supplia d'être ses auxiliaires. La même nuit il vit en songe un gros rat qui lui dit : « Vous avez » réclamé notre secours; disposez vos troupes » pour livrer bataille demain matin, et vous se- » rez vainqueur. » Le lendemain, le roi attaqua à l'improviste les *Hioung nou*. Ceux-ci, surpris, voulurent monter à cheval et endosser leurs armures; mais il se trouva que les harnois de leurs chevaux, les habits des soldats, les cordes des arcs, les courroies de leurs cuirasses, tout ce qui était fait d'étoffe ou de fil, avait été entièrement rongé et mis en pièces par les rats. Ainsi, privés de tout moyen de défense, ils tombèrent sous les coups de leurs ennemis. Leur général fut tué, et l'armée entière faite prisonnière. Le roi de *Khotan* voulut témoigner aux rats sa reconnaissance pour un service si important : il construisit un temple, fit des sacrifices, et depuis ce tems on n'a cessé d'y faire des offrandes.

Voilà l'extrait du récit asiatique : entendons à présent celui des Égyptiens, rapporté par Hérodote (II, 141).

« A la mort d'*Anysis*, un prêtre de Vulcain, nommé *Sethos*, lui succéda. Ce roi négligea beau-

coup l'ordre des guerriers..... Lorsque, peu de tems après, une armée nombreuse, commandée par *Sannacharib*, roi des Assyriens et des Arabes, vint attaquer l'Égypte, aucun des guerriers égyptiens ne voulut marcher. Le prêtre-roi, inquiet de ce refus, et incertain du parti qu'il devait prendre, entra dans le temple de Vulcain, et vint déplorer, aux pieds de la statue du dieu, les malheurs qui le menaçaient. Pendant qu'il exhalait ses plaintes, le sommeil s'empara de ses sens, et il lui parut voir en songe le dieu debout, près de lui, qui le rassurait, et lui promettait qu'avec le secours qu'il allait recevoir, il n'aurait rien à craindre de l'armée arabe. Le roi, se confiant à cette vision, rassembla tous ceux qui consentirent à le suivre; il marcha vers Peluse, qui est le point par lequel on peut pénétrer en Égypte, n'ayant avec lui aucun soldat, mais seulement un ramas de marchands, d'artisans et de journaliers. Il était à peine arrivé, qu'un nombre infini de rats champêtres se répandit dans le camp ennemi, et, pendant le cours d'une seule nuit, rongea si bien les cordes des arcs, les carquois, et jusqu'aux attaches des boucliers, que l'armée, privée de toute espèce d'armes, fut contrainte de prendre la fuite le lendemain. Poursuivie par les Égyptiens elle perdit beaucoup de monde. En mémoire de cet événement, on voit dans le temple

de Vulcain une statue de pierre qui représente *Sèthos* tenant dans sa main un rat, avec cette inscription : « En me voyant, apprenez à révérer les dieux. »

Pendant mon séjour à *Irkoutsk* en 1806, on reçut un rapport du commandant d'*Okhotsk*, qui portait qu'une troupe innombrable de rats, ayant traversé la mer, était venue manger non-seulement tout ce qui se trouvait dans les magasins du gouvernement, mais les magasins eux-mêmes. Il paraît cependant que dans cette circonstance les rats n'étaient pas des alliés, mais qu'ils furent aidés dans leur entreprise contre les magasins.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Abel-Rémusat est une dissertation très-savante sur la *pierre de Yu* des Chinois, appelée *kach* ou *gach* par les peuples turcs et mongols. C'est le يشم *yechem*. يصب *yeseb* ou يشف *yechef* des Persans et des Arabes, et le *jaspis* des anciens. L'auteur a recueilli, avec beaucoup de soin, tout ce qu'il était possible de trouver sur cette production des hautes montagnes de l'intérieur de l'Asie. Il démontre, avec une rare sagacité, qu'elle ne pouvait être la matière des précieux *vases murrhins*, et que ceux-ci devaient être du *spath-fluor* (fluate de chaux). Nous adoptons volontiers cette opinion qui nous paraît réunir en sa faveur le plus grand nombre de probabilités désirables. Nous

remarquons, en même tems, que ceux qui ont cru que les vases murrhins étaient de la porcelaine chinoise ignoraient, vraisemblablement, que l'invention de la porcelaine est d'une époque postérieure à celle où l'on faisait usage des vases murrhins à Rome; puisque cette invention ne date que du quatrième siècle de notre ère.

OBSERVATIONS CRITIQUES

Sur les Recherches relatives à l'histoire politique et religieuse de l'intérieur de l'Asie, publiées par M. J.-J. Schmidt, *à St.-Pétersbourg* (1).

J'ai déjà eu occasion de parler, dans le premier volume de ces mémoires, des travaux de M. Schmidt à Saint-Pétersbourg, et de la traduction de l'Histoire Mongole qu'il se proposait de publier. En annonçant ce dernier travail, connu par quelques extraits insérés dans les *Mines de l'Orient*, j'ai cru devoir montrer la partie faible de l'original mongol, composé en 1662, et par conséquent à une époque trop récente pour mériter une confiance sans bornes, là où il paraît différer des auteurs antérieurs qui ont écrit sur l'histoire de *Tchinghiz khan* et de sa dynastie. L'intérêt que les rares connaissances

(1) Forschungen im Gebiete der ælteren religiœsen, politischen und literarischen Bildungsgeschichte der Vœlker Mittel-Asiens, vorzüglich der Mongolen und Tibeter; von *Isaac-Jacob Schmidt*. Sankt-Petersburg, 1824, in-8°.

de M. Schmidt en mongol et en kalmuk (1) m'avaient inspirées, ne m'a pourtant pas empêché d'exprimer les raisons que j'avais pour croire qu'il lui serait difficile de commenter et d'expliquer pleinement le texte qu'il a traduit. M. Schmidt n'a pas jugé à propos de déférer aux conseils que j'ai pris la liberté de lui adresser à cette oc-

(1) M. Schmidt a séjourné pendant long-tems à Sarepta, dans le gouvernement de Saratov. Cette ville se trouve sur la droite du Volga, et toute sa population consiste en frères moraves, qui y ont établi des fabriques et manufactures considérables. Ses alentours ne sont habités que par des Kalmuks, qui mènent une vie nomade et se nourrissent du produit de leurs troupeaux. Une grande partie des habitans de Sarepta ont journellement affaire avec ces Kalmuks; ils apprennent leur langue par l'usage, et plusieurs d'eux savent la lire et l'écrire. M. Schmidt est un de ceux qui ont fait le plus de progrès dans le kalmuk. Après avoir quitté cette ville, il vint habiter Pétersbourg, où il tenait le comptoir des fabricans de Sarepta. Cependant il n'a jamais cessé de s'occuper de la lecture des livres écrits en kalmuk, en joignant à l'étude de cette langue celle du mongol, qui appartient à la même souche. Ses connaissances ont fait que la Société Biblique a jeté les yeux sur lui pour la traduction des Écritures Saintes en kalmuk et en mongol, et déjà plusieurs morceaux de sa version de la Bible ont paru à Saint-Péterbourg: ils ont été revus par des gens instruits des deux nations, et il serait à désirer que toutes les traductions publiées par les Sociétés Bibliques fussent faites avec autant de soin que celles-ci.

casion, et il vient de publier, comme l'avant-coureur de son Histoire Mongole, le volume de Recherches dont l'analyse doit m'occuper à présent. Il traite dans cet ouvrage, qui est tout-à-fait polémique, de plusieurs questions relatives à l'ancien état de la civilisation religieuse, politique et littéraire de l'intérieur de l'Asie. Ce qu'il dit sur l'origine du bouddhisme, et sur les progrès qu'il a faits parmi les habitans de cette vaste contrée, est curieux, et mérite confiance, comme extrait des livres mongols les plus estimés. Si M. Schmidt s'était tenu dans les limites que semble lui tracer la nature de ses occupations habituelles, et s'il s'était contenté de faire usage de ses connaissances en mongol et en kalmuk, certes on lui en devrait la plus grande reconnaissance. M. Schmidt n'a pas suivi cette marche louable et circonspecte; il paraît vouloir, au contraire, s'ériger en réformateur de l'histoire de l'Asie centrale.

Dans le tems où nous vivons, il arrive malheureusement trop souvent que le manœuvre veuille se faire architecte. Ceci a principalement lieu dans les recherches historiques. Des personnes qui ont acquis une certaine habileté dans ces langues, dont la connaissance est rare en Europe, et qui pourraient rendre de véritables services par des traductions exactes, veulent à leur tour

devenir historiens critiques. C'est de cette manière qu'ils engendrent des ouvrages composés avec des matériaux mal combinés au moyen de raisonnemens faux. La foule des demi-savans, pour laquelle l'ouvrage le plus récent est toujours le meilleur, les saisit avec empressement, digère encore plus mal ce que l'auteur n'a pu digérer, et le fait entrer dans ces abrégés *rédigés*, dit-on, *d'après les meilleures autorités*, et qui ne servent qu'à répandre les fausse tés avec une rapidité étonnante. Il arrive aussi aux savans qui s'occupent exclusivement de la langue et de la littérature d'un seul peuple, qu'ils deviennent par-là partiaux, et préfèrent à tous les autres les ouvrages de ce peuple, objet de leur prédilection. Ce qui ne s'accorde pas avec avec ces sources, regardées comme seules authentiques, est pour eux mensonge et illusion. De pareils phénomènes peuvent facilement s'expliquer par la peine et par les efforts que leur a coûtés l'étude de la langue qu'ils ont apprise. Ces difficultés paraissent les obliger à défendre le contenu des ouvrages qu'ils ont traduits, malgré que le contraire soit de la plus grande évidence, et ils oublient à chaque instant la sage maxime d'examiner tout, et de choisir le meilleur. Ils croiraient leur propre honneur compromis, s'ils étaient obligés d'avouer que l'auteur qu'ils ont traduits s'est trompé, ou ait dé-

bité une sottise; et ils préfèrent alors renoncer au bon sens, plutôt que de céder sur le point en litige. De cette manière, la plupart d'eux échouent dans des entreprises qui passaient leurs forces.

Dans les recherches historiques, l'art du critique consiste à combiner, autant qu'il est possible, toutes les données, et à les réunir dans un ensemble harmonique. L'historien est juge, il ne doit rejeter aucun témoignage; ce n'est qu'après la décision du procès, qu'on s'aperçoit des dépositions mensongères. M. Schmidt est loin d'agir d'après ces principes; il est partie et juge en même tems, et rejette tout ce qui ne paraît pas s'accorder avec ses hypothèses, et avec le peu de livres mongols qui sont à sa disposition.

Depuis six cents ans, tous les auteurs qui ont eu occasion de parler des *Ouigour*, ont déclaré que ce peuple de l'intérieur de l'Asie, était d'origine *turque*. Ce fait a été constaté par un vocabulaire de leur langue, que j'avais eu occasion de recueillir pendant mon séjour à la frontière de la Russie et de la Chine (1); par un autre beau-

(1) J'ai recueilli ce petit vocabulaire, en 1806, à *Oust-Kamenogorsk*, forteresse russe située sur la droite de l'Irtyche supérieur. Les quatre-vingt-quatre mots qui le composent m'ont été fournis par un vieillard nommé *Tachlak*, natif de *Tourfan*, ville de l'Asie centrale. Cependant

coup plus ample, envoyé par le P. Amiot de Péking, et déposé à la bibliothèque du roi de France, et principalement par les *Recherches sur les Langues Tartares*, de mon savant ami M. Abel Rémusat. M. Schmidt soutient le contraire, et prétend que les *Ouigour* étaient des *Tangutains*, ou, ce qu'il croit synonyme, des *Tubetains*. Pour réfuter cette opinion un peu bizarre, je donnerai ici les principaux passages d'écrivains anciens qui ont parlé de l'origine turque des *Ouigour*,

---

M. Schmidt cherche à jeter des doutes sur l'authenticité de mon travail, en disant (pag. 122) : « M. Klaproth » aurait bien fait de donner quelques renseignemens » sur le séjour de cet habitant de Tourfan à Oust-» Kamenogorsk, séjour qui lui était défendu par les » traités. » Ceci marque une ignorance totale de la part de M. Schmidt, sur tout ce qui se fait à la frontière russo-chinoise. Il ne sait donc pas qu'il part annuellement de *Semipolotinsk* et d'*Oust-Kamenogorsk* des caravanes russes nombreuses pour *Goltcha* et autres endroits situés sur la rivière *Ili*, dans la Dzoungarie chinoise ; que des marchands russes vont à *Kachgar* et à *Iarkand*, et qu'ils poussent même leurs relations commerciales jusqu'à *Ladak*, dans le *Tubet occidental*. De même, il arrive à Semipolotinsk et Oust-Kamenogorsk des caravanes de Goltcha et autres endroits, qui se trouvent sous la domination chinoise. M. Schmidt ne lit donc pas les journaux russes, qui donnent souvent des notices très-amples sur les voyages de toutes ces caravanes.

long-tems avant la naissance des auteurs modernes où il a puisé sa prétendue découverte. Le frère mineur Ruisbroeck, ou, comme on l'appelle ordinairement, Rubruquis, fut envoyé, en 1253, par Louis IX, roi de France, à la cour de *Mangou*, khan des Mongols. Il trouva des *Iugures* dans le voisinage de *Caracorum*, capitale de la Mongolie, située sur l'Orkhon supérieur. Ce même voyageur dit : « Parmi les *Iugures* est la source et » l'origine du langage *turc* et *coman* (1). »

Aboulfaradj ou *Bar Hébraeus*, écrivain de la première moitié du XIII^e^ siècle, parle du prince des *Ighour*, qui s'était soumis à Tchinghiz-khan, et il ajoûte (2) : وكان امير بلاد الايغور وهم طايفة كثيرة من التركٔ في طاعة ملك الختا « C'était un » prince du pays des *Ighour*, tribu nombreuse de » Turcs, qui se trouve sous la domination du » roi de *Khathaï* (ou de la Chine septentrionale). »

Dans l'original syriaque de sa Chronique, le même *Bar Hebraeus* dit : « La première patrie » des *Tatars*, avant qu'ils se fussent répandus » dans les provinces extérieures, car ils étaient » comme un torrent, était une large vallée au

---

(1) *Rubruquis*, dans la collection in-4°, dite de Bergeron (à La Haye, 1735), cap. XXVIII, p. 58.

(2) Historia dynastiarum. Oxoniæ, 1650, in-4°, p. 432.

» nord-est de la terre habitable. Il faut huit jours » pour traverser cette vallée. A l'orient, elle » confine au pays de *Khathaï*, c'est-à-dire des » Chinois ; à l'occident, elle a celui des *Turcs-* » *Ighour* (1). » Assemani, qui cite ce passage, ajoute : « Dans l'histoire des Nestoriens, il est » souvent question des *Ighour ;* leur nom *Ighour* » ou *Iaghour* y dénote des *Turcs orientaux* du » *Khataï*, ou de la Chine septentrionale (2).

Dans un autre passage de *Bar-Hebræus*, cité pareillement par Assemani, on lit : « Il fit mé- » tropolite des Chinois l'autre de ces moines » *Ighouriens*, c'est-à-dire *Turcs*, et l'appela » *Iaballaha* (3). »

Ouloug-Beg, descendant de Timour, et astronome célèbre qui vivait dans le XV^e^ siècle, nous a conservé (4) le nom des douze animaux qui forment le cycle tatare, en langue *Ighour*, qu'il appelle ترکی *Turki*, et qui l'est en effet, comme on le verra par la comparaison suivante :

Souris	کسکو *keskou.*	Dans les dialectes turcs de la Sibérie, sur les bords du Tchoulim et du Ieni-

(1) Assemani Biblioth. Oriental. t. III, part. 2, p. 470.

(2) *Ib.* p. 471.

(3) *Ibid.* II, p. 257.

(4) Epochæ celebriores. ed. Gravio. Londini, 1650, 4°, p. 6.

seï, *kouska*; Kangatse *kuska*.

Bœuf	اوط *outh.*	
Tigre	بارس	A Constantinople بارس *bars*; à Kazan بارص *bars*
Lièvre	طاوشقان *thawchk'an*	A Constantin. طاوشان *thawchan.*
Dragon	لوی *loui.*	Du chinois *loung*, dont les Mongols ont aussi fait *loo.*
Serpent	ییلان *ïilan*	Dans tous les dialectes turcs ییلان *yïlan.*
Cheval	یوند *younad.*	
Mouton	قوی *k'oi.*	Dans tous les dialectes turcs قوی *k'oi* ou *k'oui.*
Singe	پیچین *pitchin.*	Persan, adopté dans le Turc, پوزینه, *pouzineh.*
Poule	داقوق *dak'ouk'.* (داوق)	A Constantinople طاوق *thaoûk'*; à Tobolsk طاوق *thawok'*; sur le Ieniseï *takak*; chez les Turcs Teleoûtes, *tagak.*
Chien	ایت *it.*	Dans tous les dialectes turcs ایت, *it.*
Porc	طنغوز *thonghouz.*	A Constantinople طوکز *thongouz*; à Tobolsk طونگوز *thoungouz*; chez les Iakoutes, sur l'Océan glacial, *tongouz.*

Outre les noms de ces animaux, Ouloug-Beg nous a aussi conservé les noms de nombre des

Ighour dans ceux de leur mois. Ils sont également turcs, comme ايكيندي *ikindi*, le second; اوچونچ *utchuntch*, le troisième; تورتونچ *tourteuntch*, le quatrième, etc. Les mêmes noms de mois se retrouvent aussi dans l'*Ayin-Akbari* (1); mais ils y sont défigurés par des fautes d'impression, et leur ordre est bouleversé.

Chardin (2), un des voyageurs les plus instruits, qui a visité la Perse en 1666, et postérieurement, dit : « *Yegoury* sont les Tartares de Tur- » questan, qu'on appelle autrement *Turcomans*. » Quoique le nom d'*Ouigour* ou d'*Ighour* ne convienne pas proprement aux Turcomans, on voit toujours que le célèbre voyageur reconnaît les *Ouigour* pour *Turcs*.

Herbelot (3), ce père de nos connaissances sur l'Orient, rapporte : « *Ighur* ou *Aighur*, nom d'une » tribu des Turcs orientaux, laquelle vint au » secours d'Ogheuz-khan, pendant qu'il soute- » nait une rude guerre contre son père et ses » oncles, au sujet de la religion. »

D'après tant de passages authentiques, sans parler de ceux d'Aboulghazi et de Rachid-eddin, qui ont écrit *ex professo* sur les peuplades de

(1) Ayeen Akbari, Calcutta edit. T. I, p. 346.

(2) Chardin, Voyage en Perse et aux Indes orientales, etc.

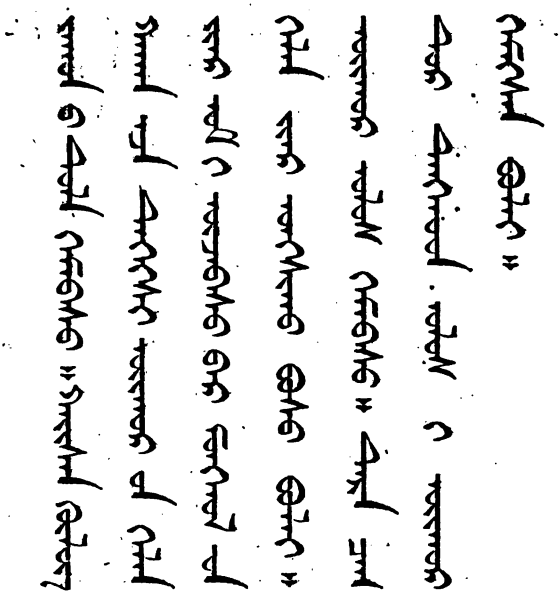
(3) Bibliothèque Orientale. Paris, 1697, fol. pag. 487.

l'intérieur de l'Asie, l'origine turque des *Ouigour* ne paraissait nullement douteuse. Elle a été totalement démontrée par le grand vocabulaire de leur langue, envoyé par le P. Amiot, et dont il se trouve à présent une seconde copie, venue aussi de Péking, dans la riche collection de M. le baron *Schilling de Canstadt*. J'ai publié ce Vocabulaire, comparé avec d'autres dialectes turcs, dans ma nouvelle *Dissertation sur les Ouigour* (1). Toutes ces preuves n'ont cependant pas pu convertir M. Schmidt. Il reste toujours à cheval sur le passage suivant, extrait d'une légende très-moderne sur l'invention de l'écriture mongole, par *Sadja-Pandida* (2):

---

(1) Elle a paru comme appendice de mon Catalogue des livres chinois et mandchoux de la Bibliothèque de Berlin; Paris, 1822, fol. On en a aussi tiré des exemplaires à part.

(2) Cette légende porte le titre de *Brilwa Sadja-Pandida ïæn gargaksan mongol usuk*, c'est-à-dire Écriture mongole, inventée par Sadja-Pandida. Elle a été recueillie et publiée en 1730, par le savant *Djanghia-Khotoukhtou*, (le nom duquel M. Schmidt écrit *Shang-Dscha*). Cet auteur mongol vivait sous les règnes de Khang hi, de Young tching et de Khian loung. Ces empereur le chargèrent de revoir et de corriger les traductions mongoles faites antérieurement par *Khoutoukhtou-Khaghan* des *Tchakhar*, d'en rédiger de nouvelles, et de les faire imprimer. C'est le même auteur qui a publié le dictionnaire tubetain mongol, intitulé *Dogbarlawa*.



C'est-à-dire : « Avant *Khaissan-Kuluk-khaghan*, » on voyait les livres de la doctrine en LANGUE » OUIGOURE ; on ne les lisait pas encore en langue » mongole. Quant au peuple *Ouigour*, le peuple » de TANGOUT fut dans ce tems nommé OUI- » GOUR. »

J'ai fait voir dans ma dernière dissertation sur les Ouigour, que le contenu de ce passage est tout-à-fait conforme à l'histoire, puisque, du tems de la grandeur mongole, le pays appelé TANGOUT était véritablement habité par des TRIBUS TURQUES, appelées alors OUIGOUR, et que M. Schmidt commet l'erreur de confondre le

Tangout avec le *Tubet*, qui sont deux pays différens, dont le premier n'est resté que pendant un siècle et demi sous la domination tubetaine. Malgré cela, M. Schmidt ne veut pas démordre de son système erroné ; il préfère traiter d'ignorans et d'imposteurs *Rubruquis*, *Plan-Carpin*, *Aboulfaradj*, *Aboulghazi*, *Rachid-eddin*, *Ouloug-Beg*, *Chardin*, *Herbelot* et tous ceux qui sont convaincus de la parenté des Ouigour et des Turcs ; et ceci non pas par prédilection pour le passage mongol cité, qui ne dit pas le contraire, mais par prédilection pour son hypothèse gratuite, que les Ouigour soient des Tubetains.

Comme je me propose de revenir plus bas sur le *Tangout* et ses habitans du tems des Tchinghiz-khanides, je vais examiner à présent les paradoxes que M. Schmidt débite sur l'origine de *l'écriture mongole actuelle*, qui, d'après tous les témoignages, a été calquée sur celle des *Ouigour*. Voici les principaux passages sur cet objet.

Rubruquis (1) raconte que « la ville de *Caracorum* est peu éloignée de ces pays-là (de » celui des *Iugures*), environnés de toutes les » terres du *Prêtre-Jean* et de son frère *Vut*. » Ceux-ci étaient aux campagnes et pâturages » vers le nord, et les *Iugures* aux montagnes

(1) Rubruquis, dans la collection dite de Bergeron, p. 57.

» vers le midi; de là est venu que ceux de *Moal*
» (*Mongols*) se sont formés à l'écriture, car ils
» sont grands écrivains; et presque tous les *Nes-*
» *toriens* ont pris leurs lettres et leur langue.
» Après eux sont les peuples de *Tanguth* vers
» l'orient, entre les montagnes. »

Un peu avant, le même auteur avait dit: « Les
» *Tartares* ont pris (des *Iugures*) leurs lettres et
» leur alphabet; ils commencent leur écriture par
» en haut, qui, comme une ligne, va finir en
» bas, qu'ils lisent de la même façon, et multi-
» plient ainsi leurs lignes du côté gauche au
» droit. Ils se servent fort de billets et caractères
» pour des sortiléges; de sorte que leurs temples
» sont remplis de ces sortes de billets suspendus.
» Les lettres que le *Cham Mangu* envoie à Votre
» Majesté (*Louis IX*) sont écrites en langage
» *moal* (Mongol); mais en caractères *Iugures*. »

Dans un troisième passage de *Rubruquis* on lit:
« La monnaie commune de *Cathaï* est faite de
» papier de coton, grande comme la main, et
» sur laquelle ils impriment certaines lignes et
» marques faites comme le sceau du *cham*. Ils
» écrivent avec un pinceau fait comme celui des
» peintres, et dans une figure ils font plusieurs
» lettres et caractères, comprenant un mot cha-
» cun. Ceux du pays de *Thebeth* écrivent comme
» nous, de gauche à droite, et usent de carac-

» tères à peu près semblables aux nôtres. Ceux » de *Tanguth* écrivent de la droite à la gauche, » comme les *Arabes*, et en montant en haut, » multiplient leurs lignes. Les *Iugures* écrivent » de haut en bas. »

Rubruquis nous apprend donc que les *Iugures* ou *Ouigour* écrivaient de haut en bas et de gauche à droite. C'est à la vérité la direction que leur écriture avait, et qui se retrouve dans tous les alphabets dérivés du leur. S'ils avaient été Tubetains, ils auraient dû écrire de gauche à droite, et horizontalement, comme *Rubruquis* l'a très-bien observé. Quant à son assertion que l'écriture tubetaine ressemblait à la nôtre, elle paraît au premier coup d'œil paradoxale. Cependant les caractères cursifs de ce peuple ont, de loin, beaucoup de ressemblance avec ceux de nos manuscrits du 12e et du 14e siècle; absolument comme le petit caractère arménien, vu à une certaine distance, fait l'effet de l'écriture cursive, mais régulière, des Allemands. Pour ce qui regarde l'écriture du *Tanguth*, elle était en effet l'*Arabe*, qui s'écrit de droite à gauche, et qui, avec la religion de Mahomet, avait été adoptée par la plus grande partie des *Ouigour-Hoei hou*, qui, du tems de *Rubruquis*, habitaient dans ce pays. C'est pour cette raison que *Marco-Polo* les appelle *Sarasins*, tandis qu'il nomme *Turcs* les

autres *Ouigour*, qui étaient bouddhistes et nestoriens. Quant à l'écriture remontante, c'est le *Taa'lik'* qui est encore aujourd'hui en usage en Perse, dans l'Inde et parmi les mahométans de l'intérieur de l'Asie. Comme chaque mot est comme suspendu, ses dernières lettres se trouvent plus bas que les premières du mot suivant, et cette particularité explique la phrase de notre auteur, qui au premier abord, a quelque chose de choquant.

Rubruquis a aussi très-bien décrit le papier-monnaie des Chinois, et la conformation singulière de l'écriture de ce peuple. On doit, à cette occasion, remarquer la première notice de l'imprimerie, donnée par un Européen.

Poursuivons, après cette petite digression, l'examen des auteurs qui ont parlé de l'origine *ouigoure* de l'écriture mongole.

Plan-Carpin (1), un franciscain, envoyé en Tatarie, l'an 1246, par le pape Innocent IV, rapporte que « *Tchinghiz-khan* alla attaquer » les *Huires*, qui étaient chrétiens *nestoriens*, » qu'il vainquit, et les Tartares prirent leurs » lettres et caractères, car auparavant ils ne sa- » vaient ce que c'était que d'écrire, et aujour- » d'hui on appelle ces lettres-là lettres *Mongoles*. »

(1) Chez Bergeon, pag. 40 et 41.

Aboulfaradj ou *Bar-Hebraeus*, dit dans sa Chronique syriaque : « Les Mongols n'ayant pas » de lettres pour écrire, *Tchinghiz-khan* or- » donna que les Ighour enseignassent leur écri- » ture aux enfans tartares. C'est alors qu'on » commença d'écrire les mots *mongols* en ca- » ractères *Ighour*, comme les Égyptiens écri- » vent à la manière grecque et les Persans à l'a- » rabe (1). »

Abdoul-Rizak', historien persan, qui mourut en 1482, parle aussi de l'identité des caractères *ouigour* et mongols, خط مغول ده خط يغوران است « L'écriture des *Mongols*, dit-il, qui est celle des *Ouigour* (2). »

Mohammed-Kafour-khan, un auteur persan, qui termina son ouvrage en 1721, rapporte le même fait : درعهد اغوز خان خط اغوری بهم رسید که تاحال میان ترکستان همانخط رایج است « L'é- » criture *Ighoure*, adoptée du tems d'Oghouz- » khan, est encore, jusqu'à présent, généra- » ment en usage dans le Turkestân (3). »

Enfin le témoignage le plus décisif, parce qu'il

---

(1) Assemani Bibliotheca Orientalis, T. III, part. 2, pag. 4

(2) Manuscrit persan de la bibliothèque du Roi.

(3) Autre manuscrit de la bibliothèque du Roi.

est appuyé de l'épreuve matérielle de l'identité des caractères *mongols* et *ouigour* est celui d'Ibn-Arabchah, biographe de Timour. Cet auteur dit:

واما الجغتای فلهم قلم یسمی اویغورو هو بالقلم المغولی مشهور وعدّته اربعه عشر حرفا وهذه مقطعاته (1) وسبب نقصانه واختصاره فی هذا العدد ان الحروف الحلق یکتبونها علی هیه واحدة وکذلک تلفظهم بها ومثل هذا الحروف المتقاربه فی المخارج مثل الباء ومثل الفاء ومثل الزاء والسین والصاد والتاء والدال والطاء وبهذا الخط یکتبون توقیعهم ومراسیمهم ومناشیرهم ومکاتیبهم ودفاترهم ومحاتیمهم وتواریخهم واشعارهم وقصصهم واخبارهم وسجلاتهم واسعارهم وجمیع مایتعلق بالامور الدیوانیة والتورالجغکیز جانیة والماهر فی هذا الخط لا یعبر بینهم لانة مفیاج لورق عندهم *

« Les *Djgatai* ont une écriture nommée *Ouighour*, qui est connue comme l'*écriture des Mongols*: elle consiste en quatorze consonnes, dont voici la division (1). Ce qui diminue et restreint leurs consonnes à ce nombre, c'est que les gutturales s'écrivent toutes d'une même manière et se prononcent de même; ils en font autant pour lettres du même organe, telles que le ب *bé* et le ف *fé*; le ز *zé*, le س *sin* et le ص *sùd*; le ت *té*, د *dàl* et le ط *thà*. C'est avec

(1) Voyez la planche ci-jointe.

CARACTÈRE OU MODERNES

MANUSCRIT ARABE ARABCHAH.

با	آ
ba	a

» ce caractère qu'il écrivent leurs diplômes,
» leurs édits, leurs ordonnances, leurs livres,
» leurs réglemens, leurs mesures, leurs annales,
» leurs poésies, leur histoire, leurs actes publics
» et judiciaires, les tarifs, et en général tout ce
» qui concerne le gouvernement et la loi de
» Djinghiz-khan; celui qui est habile dans cette
» écriture ne peut périr parmi eux, parce que
» c'est la clef de la substance. »

Le tableau des lettres ouigoures, donné par *Ibn-Arabchah*, démontre l'identité incontestable de cet alphabet avec celui des Mongols, comme on s'en convaincra, en comparant ce tableau avec la transcription mongole, imprimée à côté. Cette dernière présente absolument les mêmes formes et les mêmes ligatures que l'ouigour. Outre cette preuve matérielle et les témoignages de Rubruquis, Plan-Carpin, Bar-Hébræus, et tant d'autres, les historiens chinois ont conservé un document historique sur l'introduction de l'écriture ouigoure chez les Mongols. A la défaite de *Tayang-khan*, roi des Naïman, *Tchinghiz-khan* fit prisonnier l'Ouigour *Tata tounggou*, qui avait été garde-des-sceaux de ce prince. Il le prit à son service, lui commit la même charge, et lui ordonna d'instruire les princes et la haute noblesse mongole dans l'écriture, la

langue et les lois des Ouigours (1). Le même *Tata tounggou* resta garde-des-sceaux sous le règne d'*Ogodai-khan*, et son épouse fut la nourrice du prince impérial *Karatchar*. Ses deux fils s'appelaient *Yukhumich* et *Likhumich* (2).

Malgré toutes ces données positives, M. Schmidt s'obstine à soutenir,

1° Que les mots ouigours, que j'avais publiés les premiers, de même que ma table de l'alphabet ouigour, *étaient de mon invention*, ou, comme il s'exprime, *de ma création*.

2° Que le vocabulaire de la langue ouigoure, envoyé de Péking par le P. Amiot, et les suppliques adressées aux empereurs chinois de la dynastie des *Ming*, sont forgés par les Chinois.

3° Que l'écriture actuelle des Mongols n'est pas dérivée de celle du peuple *turc* nommé *Ouigour*.

4° Que la dénomination d'*Ouigour* désignait des *Tangutains* ou *Tubetains*, et que, pour cette raison, les Ouigours ne devaient pas être rangés parmi les peuplades turques.

---

(1) Voyez l'original de ce passage, tiré de l'histoire des *Youan*, écrite et publiée en mandchou, à Péking, en 1646; il se trouve dans ma nouvelle *Dissertation sur les Ouigour*. Paris, 1823, fol. pag. 54.

(2) *Su houng kian lou*. Sect. XXVIII, fol. 2.

Si, dans son ouvrage, M. Schmidt se fût tenu à ces thèses, que tout le monde reconnaît au premier abord comme insoutenables, je me serais abstenu de les réfuter ; mais comme il les emploie, de même qu'une foule d'autres hypothèses bizarres, pour subvertir tout le système de l'ethnographie et de l'histoire de l'intérieur de l'Asie, dans le moyen âge, je n'ai pas voulu, par mon silence, paraître adhérer à ces étranges suppositions, et je dois les réduire, par les notes suivantes, à leur juste valeur.

Depuis le tems de la dynastie chinoise des *Thang*, ou depuis le VII^e^ siècle de notre ère, les Chinois ont désigné les *Ouigour*, habitans des pays de *Khamil* et de *Tourfân*, par le nom de 昌高 *Kao tchhang*. Dans le vocabulaire ouigour envoyé de Péking, *Kao tchhang* est expliqué par حشمى *Ouikhour*, ou *Ouigour*. Les historiens chinois disent aussi :

也昌高之唐兒吾畏

« Les *Oui gou eul* (*Ouighour*) sont les *Kao* » *tchhang* de la dynastie des *Thang*(1). » Le

(1) *Thoung kian kang mou*, édition de 1707, Sect. L. VIII, p. 4.

nom حشحص se trouve écrit chez les auteurs mahométans اويغور *Ouighour*, ou ايغور *Ighour*; on le prononce aussi *Ioghour*. Rachid-eddin, le principal des auteurs persans qui ont traité de l'ancienne histoire de l'Asie centrale, observe que « le nom d'*Ouigour* signifie, en langue turque, » *être attaché, secourir,* بهم پيوستن ومدد كردن » *Aboulghazi*, qui, dans de pareilles définitions, copie ordinairement Rachid-eddin, ne diffère pas non plus de lui dans cette occasion, car il donne l'étymologie suivante : « La signification » d'*Ouigour*, dit-il, est *ferme* et *attaché;* quand » le lait se caille (سوت اويوغاندييب صكره) il » s'en sépare la partie caillée, c'est ce qu'on ap- » pelle l'*attaché, joint ensemble.* » Il faut aussi remarquer la ressemblance du mot *Ouigour* avec les verbes turcs *ioghour-lamak* et *ioghourtmak*, qui signifient *le lait se caille*, et avec *ioghourd*, terme usité chez toutes les tribus turques, pour désigner le *lait caillé.*

Cette étymologie excite la bile de M. Schmidt, et il s'écrie (pag. 95) : « *Aboulghazi*, qui saisit » avec empressement chaque occasion pour ex- » pliquer des mots sans les comprendre, n'a pas » laissé échapper celle-ci, pour montrer sa pé- » nétration. Cette misérable étymologie est ce- » pendant très-indifférente pour nous, quand

» nous savons que le mot *Ouigour* n'est signifi-
» catif qu'en mogol, et que, dans cette langue,
» il désigne un *étranger*, dont on ne comprend
» pas la langue. »

Si, au lieu d'avoir appris les langues comme on le fait ordinairement pour l'usage commun, M. Schmidt avait approfondi les principes sur lesquels elles sont basées, il n'aurait vraisemblablement pas écrit le passage que je viens de citer. Des auteurs dignes de foi nous apprennent qu'*ouigour* ou *ioghour* signifie *attaché*, *joint*, et la même racine se retrouve dans le mot latin *jungere*. M. Schmidt ne doit pas s'effaroucher du changement de l'*n* en *ng*; il en a l'exemple dans le nom des *Mongols* écrit *Mogol* par les Arabes, les Persans et les Turcs. Son étonnement se passera aussi, s'il apprend qu'en turc oriental la ressemblance radicale d'*ouigour* ou *ioghour* (alliés) de *ouiyoughanmak*, se cailler, et de *ioghourd*, lait caillé, est exactement la même que celle des mots latins *coalitus*, coalition, réunion (*Arnob.*); *coalescere*, s'épaissir, se cailler, et *coagulum*, lait caillé, fromage, qui viennent tous de la même racine. Je saisis cependant cette occasion pour prier M. Schmidt de ne pas croire que, parce que je me range pour cette étymologie de l'opinion d'*Aboulghazi*, j'adopte toutes les fables que cet écrivain raconte de l'ancien conquérant turc

appelé *Oghouz-khan*, auxquels les Ouigour étaient *attachés*.

L'indignation de M. Schmidt contre le sulthan de Khârizm, ne s'est pas encore calmée à sa pag. 103. Il y dit : « *Aboulghazi*, qui confond » tout, place dans la dernière moitié et à la fin » de son ouvrage, des *Ouigour* et des *Naïman*, » sur l'*Amou-Deria*, et dans le voisinage du lac » *Aral*, sans qu'on apprenne comment ils y » sont arrivés. Ces tribus appartiennent cepen- » dant incontestablement à la Haute-Asie. »

A la page suivante, M. Schmidt s'efforce de prouver l'origine mongole des *Naïman* qui, dans le XIV^e^ siècle, se trouvaient sous la domination du khan *Timour-cheikh*, campé alors sur les bords du *Iaïk* et du *Sir*. La seule raison qui le conduit à les déclarer Mongols, est celle que, chez eux, la *gauche* était réputée le côté honorable. Il ajoute: « Tout cela n'a pu empêcher M. Klaproth, » sans cependant citer aucune autorité, de vou- » loir faire passer les quatre tribus *Ouigour-Naï-* » *man*, *Kiat-Konkrat*, *Kangli-Kiptchak* et *Neu-* » *kius-Mangoud*, pour *Ouzbek* ou *turcs*, parce » qu'elles parlaient du *turc pur*. Ces quatre tribus » *doivent* se trouver dans le khanat de Khiva » (*Asia polyglotta*, pag. 218). Je n'ai rien à dire » contre les deux dernières ; mais, pour ce qui » regarde les *Naïman*, M. Klaproth ne doit pas

» ignorer que cette tribu forme encore une des » cinquante-neuf bannières sous lesquelles se » trouvent distribués les Mongols, qui habitent » entre le *Gobi* et la *Grande-Muraille*. M. Ré- » musat a déjà blâmé *Aboulghazi*, parce qu'il » rapproche les *Ouigour* et les *Naïman* entr'eux, » tandis que ces tribus appartenaient à des peu- » ples d'origine différente (*Recherches sur les* » *langes tartares*. I, pag. 240). M. Klaproth rend » leur fusion complète, en enrichissant l'ethno- » graphie d'une nouvelle tribu qu'il appelle » *Ouigour-Naïman*. Vouloir faire de la tribu » de *Kiat-Konkrat* des *Ouzbek*, est du *non-sens* » complet, etc. »

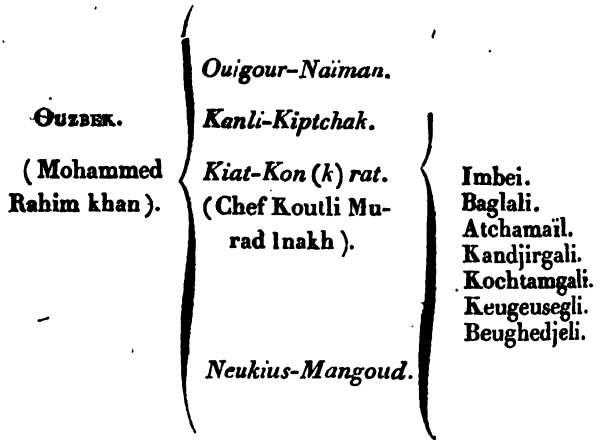
Aucun reproche de M. Schmidt n'aurait pu venir plus à propos que celui-ci; il démontre que ce Monsieur ne s'occupe pas beaucoup à lire les livres qui paraissent dans son pays. Ma notice sur les quatre tribus des *Ouzbek* du khanat de Khivà, est prise de la relation du voyage de M. de *Mouraviev*, qui a paru à Moskou en 1822. J'invite M. Schmidt à consulter la planche 16 de l'atlas appartenant à cet ouvrage (1); il y trouvera le tableau suivant.

---

(1) Voyez aussi la traduction française de cet ouvrage, que M. Eyriès et moi avons publiée à Paris en 1823, pag. 269 et 395.

TABLEAU DES TRIBUS PRINCIPALES DES OUZBEK

(1819.)



Avant de partir pour Khiva, M. Mouraviev aurait bien fait d'étudier les *ouvrages* de M. Schmidt, qui l'auraient empêché d'écrire du *non-sens* pareil. Comme il ne l'a pas fait, il ne lui reste que de se consoler avec tous ceux qui ne veulent pas croire à l'origine tubetaine des Ouigour, prônée par le savant M. Schmidt.

Ce n'est pas ici l'endroit de rechercher si les anciens *Naïman*, contre lesquelles Tchinghiz-khan faisait des guerres sanglantes, étaient d'origine mongole ou turque. Je compte éclaircir ce point historique à une prochaine occasion; je remarque seulement que le mot *naïman* signifie *huit* en langue mongole. Il n'y a pas le

moindre doute que les *Naïman*, qui habitent au nord de la Grande Muraille et de Péking, ne soient des Mongols, comme je l'ai dit dans mon *Asia polyglotta*, pag. 268; le mot *Naïman* pourrait cependant avoir une toute autre signification dans les idiomes turcs, et servir à désigner des tribus qui appartiennent à la souche turque. Chacun sait que les Kirghiz sont un peuple *turc*; je demande donc à M. Schmidt pourquoi on trouve parmi eux plusieurs tribus très-considérables qui portent le nom de *Naïman?* J'ouvre *l'intéressante Description des Kirghiz de la grande, moyenne et petite horde*, insérée dans le septième volume du *Messager Sibirien* de M. *Spaski.* J'y trouve parmi les tribus de la horde moyenne: N° 1. *Naïman*, qui se compose de six subdivisions, fortes ensemble de 35,000 familles. — N° 4. *Naïman-Koungrat*, douze subdivisions et 15,000 familles — N° 20. *Baganalïn Naïman*, douze subdivisions de 6,000 familles. — N° 21. *Naïman*, quatre subdivisions, 4,000 familles.

Falk et *Rytchkov* parlent aussi des *Naïman* de la moyenne horde de Kirghiz. Le premier dit, dans ses *Collections topographiques sur la Russie* (vol. II, pag. 542): « Le *Naïmain-Il* ou *Aimak*, » se compose de seize *oulous* (tribus), qui for- » ment la plus nombreuse et la plus forte des » hordes des Kirghiz.» Rytchkov rapporte, dans

sa *Topographie d'Orenbourg* (vol. I, pag. 115 de la traduction allemande publiée à Riga en 1772): « La horde moyenne des Kirghiz se divise en » quatre branches, nommées *Naïmani, Arghintsi,* » *Ouwak Ghireitsi* et *Kiptchaki.* Celle des *Naï-* » *man* est la plus nombreuse et la plus riche de » toutes. »

Il n'est pas très-difficile d'expliquer comment les Naïman se retrouvent parmi les Kirghiz. Anciennement ces deux peuplades habitaient près l'une de l'autre. Les Kirghiz se trouvaient sur le *Ieniseï* et l'*Obi* supérieurs, et les Naïman dans le voisinage du *Haut-Irtyche*, et plus au midi. Une partie de ces derniers, dispersés par Tchinghiz-khan, se retira vraisemblablement chez les Kirghiz. Les tribus Naïman, qui forment aujourd'hui une des principales branches de cette nation, parlent comme elle un dialecte turc, et ne comprennent ni le mongol ni le kalmuk, ce qui rend leur origine mongole très-douteuse.

Écriture des Ouigour.

Nous savons par les écrits des moines qui, dans le moyen âge, ont visité la grande Tatarie, que la secte des chrétiens nestoriens y avait été répandue parmi les Ouigour, principalement par des missionnaires venus de la Syrie. Les mêmes y introduisirent aussi l'alphabet *sabéen*, duquel

TIF

le Sabéen.

Ouigour

Sabéen

est dérivé celui des Ouigour, comme on peut s'en convaincre par le tableau comparatif de ces deux genres d'écriture représenté sur la planche ci-jointe. Dans un mémoire inséré dans les *Mines de l'Orient* (vol. VI, pag. 325), M. Schmidt dit : « L'écriture syriaque n'a qu'une ressemblance » *apparente* avec celle des Mongols, et encore une » plus forte avec celles des Euleut ou Kalmuks. » Cette ressemblance n'est pourtant pas réelle, et » n'en imposera à aucun connaisseur ; un Kalmuk » ou Mongol n'est pas capable d'épeler le moin- » dre mot syriaque. On pourrait de même, et » sans plus de fondement, trouver quelque res- » semblance entre les caractères arabes et mon- » gols. »

C'est ainsi que s'exprimait M. Schmidt en 1819. A cette époque, la ressemblance entre l'alphabet des Ouigour et celui des Syriens et Sabéens n'était pour lui qu'*apparente*. En 1824 il juge tout-à-fait autrement. En 1819 il tâchait de me réfuter sur ce point ; cinq ans plus tard il adopte mes conclusions, comme on peut le voir par le passage suivant (pag. 144) : « Je pense que les écri- » tures *Zend* et *Pehvli* ont principalement servi » de modèle au savant Pandida, qui fut l'inven- » teur des lettres mongoles. Pendant son long » séjour dans l'Inde, il doit avoir eu l'occasion » de les connaître à fond. On peut même sup-

» poser, avec beaucoup de vraisemblance, que » les livres *Zend* et la religion des adorateurs du » feu, ont été connus dans l'intérieur de l'Asie, » depuis une époque très-reculée. Je crois aussi, » qu'après le *Zend*, l'alphabet des *Sabéens* a » exercé une grande influence sur la formation » de celui des Mongols. D'autres anciens carac- » tères ont probablement aussi contribué à la » perfection de ce dernier. » Pour appui de la première partie de cette hypothèse, M. Schmidt donne, à la page 166 de son ouvrage, un *tableau lithographié*, dans lequel il compare les caractères mongols (ou *ouigour*) avec plusieurs anciens alphabets sémitiques, tels que le *Babylonien*, le *Phénicien*, l'*Hébreu ancien*, le *Samaritain*, l'*ancien Persan* et le *Sabéen*. Le premier coup-d'œil montre la parfaite ressemblance du dernier avec le Mongol. Elle est incontestablement plus grande que celle des autres alphabets mentionnés. M. Schmidt donne dans ce tableau les dix-huit lettres suivantes : *A*, *B*, *Dj*, *D*, *T*, *L*, *M*, *N*, *W*, *S*, *I*, *R*, *S*, *Ch*, *H-kh*, *K-g*, *Tch*, et *O-ou*. Un court résumé démontrera avec laquelle des écritures nommées, le Mongol offre le plus de conformités.

Babylonien.	2 ressemblances, savoir :	B et D.
Phénicien.	4	B, D, W et S.
Ancien Hébreu. . . .	5	B, D, M, Ch et K-G.

Samaritain.....	4.....	B, D, T et M.
Araméen.....	5.....	B, W, S ; R et Ch.
Estranghelo.....	6.....	T, M, N, W, I et R.
Ancien Persan.....	5.....	A, Dj, D, N et L. (*Tch* est la même lettre que *Dj.*)
Sabéen.....	12.....	B, Dj, D, T, M, S, R, S, Ch, H-Kh, K-g et O-u.

Dans le tableau comparatif de M. Schmidt, le plus grand nombre de ressemblances se trouve donc entre le *Mongol* et le *Sabéen;* car il y en a DOUZE, au lieu que l'ancien Persan n'en offre que *cinq*. Ainsi l'auteur a tort de vouloir faire dériver l'écriture des Mongols du *Zend* et du *Pehlvi;* son origine *Sabéenne* est incontestablement prouvée par ma planche ci-jointe et par le tableau de M. Schmidt même.

Fragmens historiques sur les Ouigour.

L'histoire de la dynastie mongole, qui a régné en Chine, écrite en chinois par *Tchao yuan phing*, et intitulée *Su houng kian lou*, (*Sect. I. fol.* 4) contient les passages suivans sur l'histoire des Ouigour orientaux ou de *Bich-balik*.

Dans la quatrième année de son règne (1209), Tchinghiz-khan reçut la soumission du royaume d'*Ouigour*. C'est le même qui sous les Thang fut appelé *Kao tchhang*. On lit dans le mémorial des pays alliés et tributaires (aux Mongols): « L'*Idou-*

» *khou*, ou le prince des *Ouigour*, envoya un
» ambassadeur pour se joindre (aux Mongols).
» Dans ces entrefaites les quatre fils de *Toto*,
» roi des *Mekrit*, nommés *Khoudou*, *Tchira-*
» *ven*, *Madjar* et *Tossagan*, se sauvèrent avec
» la tête de leur père (tué dans une bataille
» contre les Mongols). L'*Idoukhou* des *Ouigour*
» marcha à leur rencontre, et les battit près de
» la rivière de *Thsan*. Il en avertit Tchinghiz-
» khan, et lui envoya des cadeaux, qui consis-
» taient en choses précieuses et en productions
» de son pays. »

(*Section XXIX, fol.* 14, *verso.*).

« La princesse impériale (fille de Tchinghiz),
» nommée *Yely-Antoun*, épousa l'Idoukhou
» *Barchu-Alte-Tieghen* (1). Idoukhou est le
» titre des rois des *Kao tchhang*, qui, ancienne-
» ment, habitaient le pays d'*Oüigour*. Dans cette
» contrée se trouvent le monts de *Khorin* (2); deux
» rivières y prennent leur origine : la *Toukhoula*

---

(1) C'est ainsi qu'on doit lire ce nom, et non pas باورچق *Baourtchik'*; comme on le trouve écrit dans le manuscrit d'*Aboulghazi*, de la bibliothèque de Berlin.

(2) C'est la même chaîne appelée, par Rachid-eddin, *K'ara-k'orum*. Ce nom désigne généralement toutes les montagnes situées dans le voisinage des rivières l'Orkhon, Toula et Selengga.

» (Toula), et la *Sielingga* (Selengga). Dans une » nuit, une lumière surnaturelle descendit sur » un arbre, qui se trouva entre ces deux ri- » vières. Les habitans du voisinage s'y rendirent, » et trouvèrent l'arbre enflé comme le ventre » d'une femme enceinte. Après neuf mois et dix » jours, il accoucha de cinq garçons. Les gens » du pays, pleins d'étonnement, élevèrent les » nouveau-nés. Le cadet reçut le nom de *Bouka-* » *khan ;* il était fort et brave, se soumit les peu- » plades voisines, et devint leur roi. Son succes- » seur, dans la trentième génération, était *Iou-* » *lun-Tieghin.* Le récit des événemens qui ont » eu lieu jusqu'à son tems ne nous est pas par- » venu. *Ioulun-Tieghin* était aussi très-puissant » et vaillant ; il fit souvent la guerre aux *Thang* » (dynastie chinoise, qui régna de 618 jusqu'en » 707). Ceux-ci le craignirent, et cherchèrent à » se lier avec lui par un mariage. En effet, ils » fiancèrent la princesse *Kin lian* avec *Gali-* » *Tieghin*, fils de *Ioulun*, qui vivait dans le » voisinage de Khorin, dans un endroit nommé » *Bili-Pôlida*, ou *mont sur lequel demeure l'é-* » *pouse.* Il y avait dans ce pays encore une autre » montagne qui portait le nom de *Tengeri-yu-* » *takh*, c'est-à-dire *mont de la raison céleste.* Au » sud de celui-ci était le *Khouli-takh*, ou la *mon-* » *tagne du bonheur.* Quand l'ambassadeur des

» Thang fut arrivé à la frontière des deux pays,
» on lui dit que la puissance et la prospérité de
» Khorin étaient attachées à l'existence de cette
» montagne, et que, si on parvenait à la dé-
» truire, ce royaume s'anéantirait. L'ambassadeur
» chinois adressa alors ces paroles artificieuses
» au roi : Comme tu es le père du nouveau ma-
» rié, j'ai le droit de te faire une demande, à
» laquelle tu dois accéder. Le rocher, appelé la
» montagne du bonheur, n'est d'aucune utilité
» pour ton royaume ; les Chinois désirent beau-
» coup d'en devenir les propriétaires, et ils te le
» demandent comme prix de la fiancée. Ioulun
» accorda cette demande ; mais, comme le rocher
» était très-grand, il fut impossible de l'emporter
» en entier. On alluma alors autour un grand feu
» qui le rougit ; après quoi, on l'arrosa avec du
» vinaigre qui le fit éclater en morceaux, qu'on
» chargea sur des chariots pour les transporter.
» Après le départ de la montagne du bonheur,
» les oiseaux et les animaux du pays perdirent la
» faculté de se mouvoir, et poussèrent des cris
» qui annoncèrent le plus grand désastre. *Ioulun-*
» *Tieghin* mourut sept jours plus tard ; des cala-
» mités sans nombre et des troubles intérieurs
» affligèrent le pays, et, après quelques géné-
» rations, ces calamités, allant toujours en crois-
» sant, forcèrent les habitans de s'expatrier. Ils

» allèrent se fixer dans le voisinage de *Kiao*
» *tcheou* ou *Ho tcheou* (100 ly à l'occident de la
» ville de *Tourfân* de nos jours). Leur princi-
» pal établissement était à *Bich-balik*. Au nord,
» ils s'étendirent jusqu'à la rivière *Achou;* au
» sud, ils avaient la principauté chinoise de
» *Thsieou-thsiuan kiun* (à présent les pays de
» *Su-tcheou*, ville située à l'extrémité nord-
» ouest de la province de *Kansou*); à l'orient,
» ils étaient voisins de *Goudoun-Gachikia*, et à
» l'occident, des *Si fan* (ou Tubetains, qui à
» cette époque dominèrent dans l'Asie centrale).
» La dynastie de ces princes jusqu'à *Barchu-*
» *Arte-Tieghin*, avait duré plus de 970 ans (1).
» Ce dernier était soumis aux Khitan. Quand
» *Tchinghiz-khan* entreprit, en 1209, son expé-
» dition contre les pays situés au nord de la
» Chine, *Barchu-Arte-Tieghin* fit tuer le gou-
» verneur que les Khitan avait établi dans ses
» états. Il fit en même tems la demande à *Tchin-*
» *ghiz-khan* de le recevoir parmi ses vassaux;
» mais ils ne se rendit pas en personne auprès de
» lui. Le chef des Mongols le fit alors inviter par
» son envoyé de venir le voir; et l'*Idoukhou*,

(1) Il se soumit en 1209 à Tchinghiz-khan; ainsi le commencement de la dynastie des rois des Ouigour tombe à l'an 239 de J.-C.

» ravi de cet ordre, se présenta chez lui, et lui » adressa ces paroles : Ton esclave a entendu » la renommée de la haute vertu de ta Majesté ; » il hait les Khitan, et depuis long-tems il avait » le désir de se soumettre à ta puissance ; ce n'é- » tait que l'occasion qui lui manquait. Elle se » montra quand le messager céleste s'approcha » de lui, et à présent son vœu le plus ardent » est de voir toutes les nations devenir tes sujets. » Quand *Tchinghiz* campa sur les bords du *Ke-* » *roulan*, l'*Idoukhou* lui disait : Ton vassal te » supplie de lui accorder le bienfait de faire au » dernier de tes quatre fils un présent de chiens » et de chevaux. *Tchinghiz-khan*, touché de ces » paroles, le maria à sa fille, la princesse *Yely-* » *Antoun*, et l'adopta comme fils. Dans la suite, » celui-ci accompagna *Djebi-Noyan* dans la » guerre contre le khan *Mengli-Soudan*, chef » des tribus réunies des *Hoei hou* (mohamétans). » Il attaqua aussi et soumit dix mille mécontens » de sa horde, qui regrettaient leurs anciennes » institutions. Dans les campagnes contre *Nicha-* » *pour*, et contre les pays situés à l'occident du » *Houang ho*, il fit de grands exploits. Après sa » mort, ses fils et petits-fils lui succédèrent dans » la dignité d'Idoukhou. »

L'éditeur chinois du *Su houng kian lou*, déclare comme fabuleux les récits de l'arbre enceint

et du rocher détruit par le feu. C'est néanmoins une pièce très-curieuse, puisqu'elle démontre incontestablement que les auteurs chinois ont puisé ce qu'ils rapportent sur les *Ouigour*, dans les mêmes sources que celles qui ont servi aux historiens persans. Ces sources sont les *Annales des Ouigour mêmes*, que *Rachid-eddin* et le vizir *Ala-eddin* ont eues entre les mains. Le dernier de ces deux écrivains en a donné un ample extrait dans son تاريخ جهان كشاى ou l'*Histoire du Conquérant du monde*. M. d'Ohsson a traduit cet extrait dans son *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-khan jusqu'à Timour-lanc* (Paris, 1824, in-8°). Je lui emprunte le passage suivant, qui démontre la parfaite concordance entre le récit des auteurs persans et celui des chinois.

« A Coumlandjou, lieu situé au confluent des » rivières *Tougola* (1) et *Selinga*, qui prennent » leurs sources dans les monts *Caracorum*, il y » avait deux arbres voisins, l'un appelé *fistouc*, » semblable au pin, dont le feuillage ressemble » à celui d'un cyprès, et dont le fruit a la forme » et la saveur de la pomme de pin; l'autre était » un *bouleau*. Les deux arbres s'enflèrent; ils

(1) D'après la manière de voir de Rachid-eddin, c'est la *Toula* qui reçoit l'*Orkhon*, et se jette dans la Selengga.

» étaient éclairés par une lumière céleste; con-
» tinuant à croître, ils formèrent comme une
» montagne, d'où l'on entendit sortir des sons
» harmonieux. Toutes les nuits, elle était entou-
» rée d'une vive lumière à la distance de trente
» pas. Lorsqu'elle fut parvenue au terme de sa
» grossesse, une ouverture laissa voir cinq cham-
» bres, semblables à des tentes, et entourées
» d'un fil d'argent; dans chacune était assis un
» enfant, allaité au moyen d'un tube suspendu
» sur sa bouche. Les chefs des tribus, frappés
» d'étonnement, venaient admirer et adorer ces
» prodiges.... Les cinq enfans étaient traités par
» les peuples de cette contrée avec le respect
» qu'on rend aux fils des rois. L'aîné fut nommé
» *Souncour-tékin*, le second *Coutour-tékin*, le
» troisième *Boucac-tékin*, le quatrième *Or-tékin*,
» et le cinquième *Boucou-tékin*. Les Ouigour,
» persuadés qu'ils étaient envoyés du ciel, réso-
» lurent d'élire l'un d'eux pour leur souverain.
» *Boucou* leur paraissait celui qui était doué de
» plus de beauté, d'esprit et de capacité; il sa-
» vait d'ailleurs toutes les langues; les Ouigour
» le choisirent pour leur khan, et l'installèrent
» sur le trône au milieu d'une fête.....

» A cette époque, *Boucou-khan* eut un nou-
» veau songe; il vit un homme vêtu en blanc,
» tenant à la main un bâton de la même cou-

» leur, qui lui donna un morceau de jade, de la » forme d'un pin, et lui dit : *Si tu peux conser-* » *ver cette pierre, tu domineras sur les quatre* » *régions du globe*.....

» *Boucou-khan* eut pour successeur un de ses » fils. A cette époque les Ouigour entendirent » de tous les animaux domestiques et sauvages, » et même de la bouche des enfans en pleurs, le » son *guetch, guetch;* c'est-à-dire *en route, en* » *route*. Dociles à ce signal, ils quittèrent leur » demeure, et émigrèrent; mais à chaque endroit » où ils s'arrêtèrent, les mêmes sons frappèrent » leurs oreilles. Ce ne fut qu'à leur arrivée dans » la plaine où fut bâtie depuis la ville *Bich-balik*, » que ces sons ne se firent plus entendre. Ils » s'établirent en ce lieu, et y bâtirent cinq quar- » tiers, auxquels ils donnèrent le nom de *Bich-* » *balik* (c'est-à-dire les cinq villes), etc. »

La plus légère comparaison de ces deux récits montre qu'ils ont été pris à la même source. L'historien persan n'a pas copié le chinois, et celui-ci n'a rien emprunté au premier. Tous les deux ont eu devant les yeux les chroniques des Ouigour, comme les points suivans le démontrent:

1° La position de l'ancien pays des Ouigour entre les rivières *Toukhoula* (Toula) et *Selengga*.

2° La descente d'une lumière divine sur l'arbre qui se trouvait entre ces deux rivières.

3° La naissance de cinq frères, sortis de cet arbre, dont le cadet s'appelait *Bouka-khan*, et devint roi des *Ouigour*.

4° *La montagne du bonheur* des auteurs chinois, qui chez les Persans est un morceau de jade oriental, auquel la prospérité du pays était attachée.

5° Les cris sinistres des oiseaux et des animaux, qui annonçaient les désastres qui devaient frapper le pays.

6° L'émigration du peuple, qui quitta son ancienne patrie entre la Toula et la Selengga, et alla habiter la contrée de *Bich-balik*.

Ces traditions, en partie fabuleuses, sont cependant d'une grande importance ethnographique et philologique; elles nous donnent une nouvelle preuve que la langue des Ouigour était un *dialecte turc;* car tous les mots cités dans les deux récits qu'on vient de lire, sont *turcs*. Si les Ouigour avaient été des Tubetains, comme le prétend M. Schmidt, ces mots auraient dû aussi être *tubetains;* ils ne le sont pas, comme on le verra tout-à-l'heure.

Tieghin ou *Tekin*, était anciennement la dénomination ordinaire des princes turcs; comme dans le nom de سبكتكين *Sebekteghin* et dans une infinité d'autres, qu'on trouve mentionnés dans l'*histoire des Huns*, par Deguignes.

Takh, montagne, est le mot turc تاغ *tagh*. En mongol, une montagne s'appelle *oola*, et en tubétain *ri*. *Tengeri-yu-takh* signifiait, en ouigour, *mont de la raison céleste*; en turc, تنكرى *tengri* est ciel; يرز *yuz*, *modus*, *ratio*; et تاغ *tagh*, mont. En tubetain, on exprimerait la dénomination de *mont de la raison céleste*, par *Nam-dji rous ri*, ou *Nam rous ri*.

Khouli-takh, montagne du bonheur; en turc oriental, قرل *k'ol*, signifie *accident heureux*; de là vient le mot قولای *k'olai*, qui, dans la langue des Turcs de Constantinople, signifie *facile, avec bonne occasion*. En tubetain, *montagne du bonheur* s'exprimerait par *Sotnam-ri*, *Sotnam-djan-ri*, ou *Sotnam-dji-ri*.

Enfin, si les Ouigours avaient été des Tubetains, les oiseaux et les animaux de leur pays leur auraient dû crier: *trò*, *trò*, allez, allez, et non pas les mots turcs كچ كچ *ghetch*, *ghetch*, qui sont l'impératif du verbe, كچمك *ghetchmek*, s'en aller.

Tout contribue donc à détruire les hypothèses mal fondées et les découvertes historiques annoncées par M. Schmidt, qui s'évanouissent comme de vains fantômes à l'approche de la critique et de la vérité.

Nous avons vérifié l'existence du *peuple ouigour*, depuis le II^e^ siècle avant J.-C., jusque sous la dynastie des Ming, ou environ jusqu'au XVI^e^ siècle de notre ère. Nous avous vu que les Ouigour, originaires des bords de l'Orkhon et de la Selengga, se sont peu à peu répandus sur toute la partie moyenne de l'Asie; qu'ils ont établi différens royaumes entre *Khamil*, *Tourfân* et *Ouroumtsi*; qu'ils ont régné dans toute la petite Boukharie; et que, par suite de leurs émigrations, plusieurs de leurs tribus font à présent partie de la nation des *Ouzbek* et de celle des *Kirghiz*. *Khamil* et *Tourfân* étaient devenues la seconde patrie des Ouigour originaires de l'*Orkhon*; dans le XVI^e^ siècle on trouvait encore dans ces villes les restes de ce peuple. Les passages suivans, extraits de livres chinois récents, démontrent qu'ils s'y sont encore conservés.

Le *Yuan kian loui han*, grande encyclopédie raisonnée, composée d'après l'ordre de Khang hi, par les littérateurs du *Han lin yuan*, et publiée en 1711, en cent cinquante volumes, donne (Section CCXXXVI, pag. 25 et 26) la description suivante de la ville de *Lieou tchhin*, appelée actuellement لوقتشق *Louktchak*, et située par 42° 45' lat. N., et 25° 18' long. occid. de Peking.

« *Lieou tchhin* s'appelle aussi *Lou tchhin*, ou » *Lieou tchhing*; sous les Han, il portait le nom

» de *Lieou tchoung*. L'an 123 de J.-C., *Pan* » *young*, nommé commissaire pour examiner » l'état des choses dans les pays occidentaux, » établit à cet endroit un camp militaire, gardé » par cinq cents soldats invalides ou malfaiteurs. » Il attaqua et battit aussi les *Kiu szu* (ou Oui- » gour), et s'empara de leur pays. Les *Thang* » ayant pacifié les *Kao tchhang* (Ouigour), éta- » blirent ici une ville du troisième ordre, appe- » lée *Lieou tchoung hian*, qui dépendait de *Si* » *tcheou* (Tourfân), capitale de la principauté » de *Kiao ho kiun*.

» *Lieoutchhin* est éloigné de 1000 li (à l'ouest) de » Khamil. La contrée est traversée par une rivière » considérable, mais le terrain est sablonneux » et aride, et manque d'herbe et d'eau ; de sorte » que les chevaux et les bœufs, avec lesquels on » traverse le pays, périssent d'inanition. Des » grands vents s'élèvent tout-à-coup et enseve- » lissent les hommes et les chevaux sous les sa- » bles. Pendant toute la journée, des mauvais » esprits et des démons aériens tracassent le » voyageur. On appelle cette contrée *Han hai*, » ou *la Mer sèche*. La rivière mentionnée coule » vers l'occident et se perd dans les sables mou- » vans. Une chaîne de petites collines s'étend » le long de son cours ; on dit qu'elle a été for- » mée par les sables accumulés par les tourbil-

» lons. Au nord du chemin, est le *Ho yan chan*, » ou le *mont enflammé*, qui est de couleur de » feu. La ville a deux à trois li de circonférence; » ses alentours sont remplis de champs cultivés » et de jardins, entrecoupés par des ruisseaux » qui fertilisent le terrain, et font croître les ar- » bres et l'herbe en abondance. Le climat y est » chaud, et les mœurs des habitans sont simples. » Le sol produit du millet, du froment, du » chanvre, des légumes et des petits raisins très- » doux qui n'ont pas de grains, et qu'on appelle » *raisins de Soso*.

» Les habitans sont de deux races: 1° *Hoei hoei*, » ou mahométans; les hommes se rasent la tête » et portent une petite calotte, et les femmes » s'enveloppant la tête d'un drap blanc. 2° *Oui-* » *gour;* les hommes nouent leurs cheveux en » haut de la tête; les femmes les tressent et les » fixent avec un drap noir sur le sommet de la » tête. »

L'histoire de la dynastie des *Ming*, publiée en 1738, donne, dans la CCCXXIX^e^ section, pag. 6, une semblable description de *Leou tchhin;* elle y dit que la langue des habitans est 兒兀畏 l'*ouigoure*.

Le même ouvrage contient à la page suivante une notice de la ville de *Ho tcheou*, ou *Khara*

khotò, située 70 li à l'ouest de *Leou tchhin*, et 30 à l'est de *Tourfân*. Cet endroit, dit-elle, appartenait, sous les Han, au pays du roi des *Kiu szu* (ou *Ouigour*) *antérieurs*. Sous les Soui, il faisait partie du royaume des *Kao tchhang*. Après que l'empereur *Tai tsoung*, de la dynastie de Thang, avait détruit la puissance des *Kao tchhang*, il établit ici la ville de *Si tcheou*. Sous les Soung, cette contrée appartenait aux *Hoei hou*, qui envoyèrent le tribut sans interruption. Sous les *Yuan* ou *Mongols*, cette ville fut appelée *Ho tcheou*; et elle faisait partie, de même que les forts de *Ting ngan*, *Khiu sian* et autres, du gouvernement d'*Ouigour* 兒兀畏, qui fut administré par un *Daroukhoua*.

Le fort de *Ngan ting*, dit le même ouvrage (sect. cccxxx, pag. 12), se trouve à 1500 li au sud-ouest de *Kan tcheou* (ainsi dans la contrée arrosée par le *Tchaidam* et ses affluens). Sous les Han il y avait ici les Tubetains, appelés *Eul khiang;* sous les Thang, il était soumis aux *Thou fan* ou *Tubétains*. Le nom primitif de ce pays était *Sari ouigour*.

Le fort de *Khiu sian* se trouvait dans le voisinage de *Ngan ting*, dans la direction du sud-ouest de *Su tcheou*.

On voit donc que le Tangout, c'est-à-dire le

pays entre le *Tchaidam*, le *Boulounggh̃r* et *Tourfân*, formait sous les Yuan, comme je l'ai tant de fois répété, la province ou le *gouvernement d'Ouigour*.

Voilà donc assez de preuves positives que les *Ouigour* existent encore de nos jours entre *Khamil* et *Tourfân*, dans la petite Boukharie. Une autre se trouve dans la nouvelle édition de la grande Géographie impériale de la Chine, publiée à Péking vers 1790. On y lit dans la CCCCIV^e^ section, que dans le territoire de *Kharachar* (qui est *Yan khi*, l'ancienne capitale des *Ouigour*), il y a encore dix *beg*, ou princes, de la troisième à la septième classe, qui gouvernent les mohamétans d'*Yugour*.

Le même ouvrage nous apprend (sect. CCCCVIII) que la ville de ces يوغور *Yougur* se trouve à la frontière de *Koutche*, 686 li au sud-ouest de *Kharachar*, et que c'était *Lun thaï* ou *Lun theou* du tems des Han, et *Lun thai hian* sous le Thang. Sous cette dernière dynastie, elle appartenait au gouvernement de *Pe thing*, qui est le *Bichbalik* du tems des Mongols, et *Ouroumtsi* de nos jours.

Ces différens passages confirment donc qu'on trouve encore aujourd'hui plusieurs tribus ouigoures dispersées dans la petite Boukharie, comme

je l'avais assuré d'après mes propres observations, dans mon premier mémoire sur ce peuple, inséré dans les *Mines de l'Orient.*

Finalement, je dois citer, à l'appui de ces faits, le 皇清職貢圖 *Houang thsing tchy koung thou,* ou la description des peuples qui portent le tribut à l'auguste dynastie des *Thsing* ou des Mandchoux. Cet ouvrage a paru dans les derniers tems du règne de *Khian loung;* il contient les costumes et une courte description de tous les peuples qui sont soumis, ou qui ont envoyé des ambassades aux Mandchoux. Dans la IIe section, page 40, on lit : « Les mohamétans » de *Ngan si thing* (sur le *Boulounggghir* dans le » *Tangout*) et de *Hami*, sont les descendans des » *Hoei he*, ou *Ouigour*, du tems des Thang. » Page 42, il ajoute : « Les tribus mohamétanes » de *Louktchak* et de *Pidjan*, de même que » les hordes de *Tourfán*, sont de la postérité des » *Hoei he*, ou Ouigour, qui furent puissans » sous les Thang. »

On voit donc que les Ouigour se sont également conservés dans le *Tangout.*

Sur l'identité des Ouigour et des Hoei hou.

D'après *Rachid-eddin*, la patrie des Ouigour était située sur l'*Orkhon supérieur*; *Ala-eddin* la place de même, entre les rivières *Toula* et *Selengga*, et dans les montagnes de *Kara-Korum*. Selon les auteurs chinois, le campement principal des Turcs 紇 回 *Hoei he* ou *Hoei hou* (appelés, depuis 788 de J.-C., 鶻 回 *Hoei hou*), se trouvait aussi dans cette contrée. La résidence de leurs khans était sur le même emplacement, où les Mongols bâtirent plus tard la ville de *Kara korum*, nommée *Ho lin* (ou *Khorin*) par les Chinois. Plusieurs circonstances, et principalement le nom de *Hoei hou* (prononcez *Houihou*), m'avaient fait présumer que ce nom et celui d'*Ouigour* n'étaient que deux dénominations, peu différentes, d'un même peuple. On sait que les Chinois rejettent souvent l'*r* final dans les mots étrangers, de sorte que leur *Hoei hou*, ou *Houi hou*, représente le nom *Houihour*, qui n'est pas très-éloigné de celui d'*Ouigour*; cette hypothèse, déjà adoptée par *Gaubil* et *Visdelou*, est devenue à présent une certitude, par le passage suivant, de la préface du *Sou houng kian lou*, ou de l'Histoire des Mongols, de *Tchao youan phing*.

回鶻本名回紇至唐元和中始稱回鶻俗音回回元時畏兀兒畏吾兒

« Le nom primitif des *Hoei hou* était *Hoei* » *he*, jusqu'au milieu des années *Yuan ho* » (entre 806 et 820) des *Thang*, où l'on com- » mença à les appeler *Hoei hou*; ordinairement » on prononce ce nom *Hoei hoei*. Sous les *Yuan*, » ou Mongols en Chine, ils furent nommés *Oui* » *gou el* (c'est-à-dire *Ouigour*, d'après la double » orthographe marquée dans le texte précédent).»

Les Mongols appelaient donc la nation des *Hoei hou* avec son véritable nom, imparfaitement rendu par les Chinois avec leurs caractères, peu propres à exprimer les sons étrangers à leur langue.

Les *Hoei hou*, de même que les 師車 *Kiu szu*, ou 師姑 (1) *Kou szu* (prononcez *Gouz*), qui ha-

(1) Voyez, sur l'identité de ces dénominations, le Dictionnaire de *Khang hi*, article *Szu*; le *Szu ki* de *Szu ma*

bitaient anciennement le pays des *Ouigour*, situé entre *Tourfán* et *Khamil* (*Hami*), descendaient des *Hioung nou*; c'étaient donc des peuplades

---

thsian, article *Ta wan*, et mon *Supplément au Dictionnaire chinois du P. Basile de Glemona*, pag. 150. Dans ma nouvelle Dissertation sur les Ouigour (1820), la lettre *kou* du mot *Kou szu* a été confondue, par mépris, avec une autre qui lui ressemble beaucoup.

Le caractère 車 est susceptible des deux prononciations, *kiu* et *tchhe*. Le dictionnaire de Khang hi et tous les autres lexiques, donnent la première pour la plus usitée. Cependant les auteurs européens qui ont travaillé sur les annales de la Chine, ont adopté la seconde dans le nom chinois des Ouigour, qu'ils écrivent *Tchhe szu*, ou *Tchhe chi*. Mais comme le nom de ce peuple s'écrit aussi 師姑, et que ces deux caractères *doivent* se prononcer *Kou szu*, il est évident que la première transcription chinoise doit être lue *Kiu szu*, et non *Tchhe szu*.

M. Schmidt observe à ce sujet, « que contrairement à » l'autorité de tous les savans qui, avant moi, se sont » occupés du chinois, et des personnes qui, en Russie, » se sont vouées à l'étude de cette langue, je change la le- » çon *Tchhe szu* ou *Tchhe chi*, en *Kou szu*. » Certes, j'en ai le droit, ayant de mon côté *Szu ma thsian*, l'Hérodote chinois, et tous les lexicographes. Quant aux Russes qui connaissent le chinois, j'ai tous les égards possibles pour leur savoir, et j'espère que les traductions du MALHEUREUX archimandrite *Hyacinthe*, répondront à la

de *race turque*, comme leur langue le démontre aussi. Les 昌高 *Kao tchhang*, ou les Ouigour postérieurs, s'emparèrent, au commencement du septième siècle, du pays des *Kou szu* ou *Gouz*; ils étaient une tribu de ce dernier peuple, la même qui plus tard fut connue sous le nom d'*Ouigour*.

Cependant, cette dernière dénomination se trouvait déjà avant et après la naissance de J.-C., chez les *Kou szu;* elle se retrouve dans *Igoulou* (*Igour*), ancien nom donné par les Chinois au pays de Khamil, et dans *I ho*, le gouvernement militaire qu'on y avait établi en 73, après notre ère. Il est donc évident que les *Kou szu* (*Gouz*), les *Kao tchhang*, et les *Hoei hou*, formaient une des branches principales de la souche des Turcs; les *Kou szu* étaient les premiers habitans connus du pays de *Khamil*, *Tourfan* et *Bich-*

---

haute idée qu'on s'en est faite d'avance; mais il ne faut pas se dissimuler que les élèves, qu'on a jusqu'à présent envoyés à Péking, pour y étudier le chinois et le mandchou, étaient *tous* des gens sans aucune teinte de littérature; et sortant des séminaires de théologie de Kazan ou de Tobolsk, on conçoit qu'ils peuvent difficilement passer pour des savans. La science leur manque; et, ce qui est pire, ils sont totalement dépourvus d'esprit de critique. J'en reviens donc toujours à la sentence de Bouddha que j'ai citée à M. Schmidt, à la fin de mon *Beleuchtung:* « Si l'on en» sème un champ avec de l'orge, peut-on y recueillir du » froment? »

balik. Les *Kao tchhang*, venus des contrées situées entre la Toula, l'Orkhon et la Selengga, s'emparèrent de leur pays, et les soumirent; ce fut alors que les *Hoei hou*, peuple de la même race, occupèrent l'ancienne patrie de ceux-ci; ils y tenaient leur principal campement jusqu'au milieu du neuvième siècle; à cette époque, les *Kirghiz*, originaires du Ieniseï supérieur, devinrent puissans, attaquèrent les *Hoei hou*, les chassèrent des bords de l'Orkhon et de la Toula, et s'y fixèrent pour quelque tems. C'est alors que les *Ouigour orientaux* se portèrent au sud-ouest, et qu'ils vinrent s'établir dans le Tangout et dans d'autres pays plus occidentaux de l'Asie moyenne; ils s'y trouvaient encore à l'époque de la puissance des Mongols, qui les appelaient du nom d'*Ouigour*.

Il faut encore remarquer que les *Hoei hou* furent aussi appelés *Kao tchhe* ou *Gootche;* cette dénomination offre quelque ressemblance avec celle de *Kou szu* ou *Gouz*, et n'est pas même très-éloignée du nom de *Kao tchhang*.

D'après toutes ces données, l'identité des *Ouigour* et des *Hoei hou* me paraît suffisamment établie (1).

---

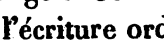
(1) Voyez, pour tous ces points, ma nouvelle *Dissertation sur les Ouigour;* Paris 1820, fol., et mes *Tableaux historiques de l'Asie*, pag. 121 et suiv.

Écriture Doerbeldjin ou Dilberdjin.

Après avoir parlé de l'alphabet des Ouigour, dont *Ibn Arab-chah* nous a donné un aperçu si exact, je ne dois pas passer sous silence un autre genre d'écriture de l'Asie centrale, mentionné par le même auteur: « وفى الخطا لهم خط يسمى دلبرجين رايت حروفه احدا و اربعين و سبب زيادته انهم يعدون التفاخيم و الامالات حروفا و كذلك البين و بينات فيتولد الزايد فكل حرف زايد « Dans le *Khatha* (*i*), dit-il, y a une espèce d'écriture appelée *Dilberdjin*; j'ai vu ces caractères, qui sont au nombre de quarante et un. La raison de cette quantité de lettres est que ce peuple désigne d'une manière différente les lettres dures et douces, les mobiles et les quiescentes; de sorte que chacune est susceptible de ces modifications. »

J'ai précédemment énoncé l'opinion que cette écriture devait être celle des Tubetains, qui compte à peu près le même nombre de signes. En effet, les recherches de M. Schmidt ont prouvé que le *Dilberdjin* est l'alphabet *tubeto-mongol* (1), inventé par le grand lama *Paspa*, ou

(1) M. Abel Rémusat a publié cet alphabet extrait du Sou houng kian lou. — *Recherches sur les langues tartares*, vol. I, pag. 340, la planche.

Pakba, d'après la prononciation actuelle des Mongols. Cet alphabet n'est qu'une modification de l'écriture ordinaire des Tubetains. Les Mongols l'appellent  *Dœrbeldjin*, ou *carré*; ce n'est que par une faute de copiste, qu'on lit *Dilberdjin* dans les manuscrits d'*Ibn Arabchah*.

La simple inspection de cet alphabet aurait dû prouver à M. Schmidt que cette écriture est, au fond, la même que le *kchab* des Tubetains. Cet auteur montre donc de nouveau un défaut évident de discernement, en supposant que les lettres *ouigouro-mongoles* étaient celles du Tubet; tandis que toutes les autorités qu'il cite, déclarent qu'elles sont totalement différentes du *Dœrbeldjin*, c'est-à-dire de l'alphabet tubetain. C'est malheureusement un nouvel exemple à ajouter à tant d'autres, du degré d'aveuglement auquel la présomption et la manie de systèmes peuvent conduire un homme de lettres, d'ailleurs estimable.

Finalement, je dois remarquer que M. Schmidt a tort de prétendre, que l'alphabet de *Paspa* n'a jamais été en usage parmi les Mongols; il l'a certainement été chez ceux de la Chine (ou du *Khatha*, comme Ibn Arabchah le nomme), car il existe un bon nombre de médailles de *Khou-*

blaï-khan, dont la légende est entièrement, ou en partie, en caractères *Dœrbeldjin*.

Détermination de l'emplacement de Bich-balik.

Nous avons vu plus haut que les Ouigour, après avoir quitté leurs anciennes demeures sur l'Orkhon, la Toula et la Selengga, se fixèrent dans la contrée où l'on bâtit postérieurement la ville de *Bich-balik* (Cinq-villes). Les données que nous avons eues jusqu'à présent sur la position de cet endroit, étaient très-vagues. Les géographes et historiens, qui ont jugé à propos de marquer sur leurs cartes cette capitale des Ouigour, ne l'ont placée qu'au hasard. Leurs suppositions n'y méritent donc aucune considération; encore moins les latitudes et longitudes de *Bich-balik*, rapportées par les auteurs arabes. Toutes les longitudes calculées par les astronomes mahométans sont extrêmement fautives, et les latitudes des endroits situés à l'orient de Samarkand diffèrent chez eux ordinairement de deux, quatre et cinq degrés de la véritable position. Il ne nous reste donc que les écrivains chinois à consulter, pour retrouver l'ancien emplacement de la résidence des princes des *Ouigour-Kao tchhang*.

L'auteur du *Sou houng kian lou*, cité plus haut, donne, dans la quarante-deuxième section de cet

ouvrage, une courte notice de l'expédition entreprise par Houlagou contre l'Asie occidentale, en partant de *Kara korum*. On y trouve que la ville de *Bich-balik* était à 500 li au sud de la rivière *Loung kou* (Rounggou), appelée actuellement *Ourounggou*, qui tombe dans le lac *Khessel-bach* (Ki tse li pa chi). L'embouchure de cette rivière dans le lac se trouve par 46° 35' lat. N. En supposant que l'armée mongole ait passé le *Loung kou* environ sous 45° 30', on peut facilement déterminer la latitude de *Bich-balik*, située de deux degrés plus au sud, en comptant 250 li par degré; l'emplacement de cet endroit serait alors à peu près le même que celui d'*Ouroumtsi*, ville appelée actuellement *Ty houa tcheou* par les Chinois; elle se trouve par 43° 60' lat. N., et 87° 1' long. E. de Paris.

Dans les tems postérieurs à l'époque d'Houlagou, tous les pays qui avoisinent le *Thian chan* (montagne céleste) et le *Tarbagatai*, furent appelés *Bich-balik*, comme on le voit par la description suivante, extraite de l'histoire de la dynastie des *Ming* (Ming szu, sect. 332) et de la grande géographie impériale de la dynastie actuellement régnante en Chine.

« *Bich-bali(k)* est un vaste pays des contrées » occidentales. Au midi, il est limitrophe de *Yu* » *thian* (Khotan); au nord, il a les *Wa la*

» (Kalmuk-Oelœt); à l'occident, *Samarkand;*
» et à l'orient, *Ho tcheou* (ville détruite, qui se
» trouvait à 1070 à l'ouest de Khamil). De *Bich-*
» *bali(k)* on compte 3700 li au sud jusqu'à *Kia*
» *yu kouan* (fort le plus occidental de la pro-
» vince chinoise de *Kan sou*). Au pays de *Bich-*
» *bali(k)* appartiennent *Yan khi* (Kharachar) et
» *Khouei thsu* (Koutché). De l'est à l'ouest, il
» a 3000 li, et sa largeur du sud au nord est de
» 2000 li. »

» Les habitans sont nomades, et vivent sous
» des tentes de feutre. Parmi les montagnes de
» ce pays il y en a une appelée *Pe chan*, ou le
» Mont blanc. Il en sort perpétuellement de la
» fumée et du feu; à ces endroits on recueille
» du sel ammoniac (1). Dans cette contrée est

(1) Le versant septentrional du *Thian chan* est extrêmement volcanique, témoins les montagnes de feu qui se trouvent au nord de *Koutché* et de *Kharachar;* l'existence d'un grand lac tiède, et de plusieurs solfatares, le démontrent assez. La plus considérable de ces dernières se trouve dans le pays d'*Ouroumtsi*, environ trois lieues à l'ouest de la station de *Bourga Boulaktai*. C'est un terrain qui a plus de dix lieues de circonférence, et qui est rempli de cendres volantes. Si l'on y jette quelque chose, il remonte de suite une flamme qui la consume et la change en cendres. Est-ce une pierre qu'on y jette, il s'élève une fumée noire qui dure long-tems. En hiver, cet endroit n'est jamais couvert

» aussi le lac *Je hai* (ou la *mer chaude*); elle a » plusieurs centaines de li de circonférence (1); » les habitans du voisinage l'appellent *Issi koul* » (en turc *lac chaud*). Sous les Youan ou Mon- » gols, il existait dans ce pays la ville de *Bieh* » *bali(k)*. L'empereur *Hian tsoung* (Mangou » khan) y mit *Khodan* comme vice-roi. Sous » *Chi tsou* (Khoublaï khan), on y établit un » gouvernement, sous le titre de *Youan sai fou*,

---

par la neige; on l'appelle ordinairement le *terrain enflammé*; aucun oiseau n'ose voler à travers.

Le *Ho chan*, ou la Montagne de feu, appelée aussi *Aghie* (qui signifie la même chose), brûle depuis dix-huit siècles. D'après un auteur chinois, les pierres y sont en combustion, se fondent et coulent à quelques lieues. Cette masse en fusion, se durcit en refroidissant. Ce volcan doit être situé par 42° 25' lat. de nord. Le lac le plus près de ce volcan est le *Temourtou-noor*, ou *Issi koul*, éloigné d'environ 60 lieues, de 20 au degré, à l'occident.

Les laves, la pierre-ponce et d'autres productions volcaniques, sont très-fréquentes dans la *Thian chan* et dans ses ramifications. Les tremblemens de terre n'y sont pas rares, même sur son versant méridional. La ville d'Aksou, par exemple, a été détruite de fond en comble par une de ces grandes catastrophes, arrivée au commencement du siècle passé.

(1) Ce lac s'appelle actuellement, chez les Kirghiz, *Touz-koul*, ou le lac du sel; et chez les Kalmuks *Temourtou-nour*, lac ferrugineux.

» et des colonies de militaires agriculteurs. Sous » les Ming, en 1391, le roi de ce pays envoya une » ambassade à l'empereur de la Chine ; elle of- » frit un tribut consistant en chevaux. Dans les » années nommées *young lo* (de 1403 à 1424), » les hordes de ce pays se transportèrent plus à » l'occident. Elle s'établirent alors dans le voisi- » nage d'*Ili-bali*(*k*), et s'appelèrent d'après le » nom de cet endroit. Après les années *siuan te* » (ainsi après 1435), elles envoyèrent souvent » des présens à la cour. »

La géographie de la dynastie des Ming donne les mêmes détails ; elle ajoute : « Les habitans » sont nomades, n'ont pas de maisons, et vivent » sous des tentes de feutre. Ils s'occupent pres- » qu'exclusivement de l'entretien des bœufs, des » moutons, des chameaux et des chevaux. Ils » n'ont que peu d'agriculture, et se nourrissent » de la chair et du laitage de leurs troupeaux, » qui leur fournissent l'habillement nécessaire. » Leur langue est un dialecte du turc (*Hoei* » *hoei*) ; elle est appelée 兒兀畏 *Ouigour.*

On voit par ce qui précède que, dans les XIV^e^ et XV^e^ siècles, les villes de *Kharachar* et *Koutché* faisaient partie du pays de *Bich-balik.* Cette ville n'était donc pas trop éloignée des deux autres. En comparant ce qu'on trouve sur sa position,

dans le récit de l'expédition d'Houlagou, d'après lequel elle tombe au même endroit qu'*Ouroumtsi*, on doit supposer que ce dernier nom et celui de *Bich-balik* ne désignent qu'une même ville. Sous la dynastie des Thang, *Ouroumtsi* s'appelait *Pe thing*, ou la *Cour septentrionale*. Le *Thai thsing y thoung tchi* en donne la notice suivante :

« *Pe thing tou hou fou*, c'est-à-dire, *ville de* » *garde du premier rang de la cour septentrio-* » *nale*, était, dans son origine, la résidence du » roi des *Kiu szu* ou des *Ouigour ultérieurs*, » sous la dynastie des *Han*. La géographie, insé- » rée dans la première rédaction de l'histoire des » *Thang*, dit : En 640, les Chinois attaquèrent » les *Kao tchhang* (Ouigour). Les *Thou khiu* » (Turcs occidentaux) épouvantés, se soumirent ; » on bâtit alors dans ce pays la ville de *Thing* » *tcheou*, qui, en 702, reçut le nom de *Pe thing* » *tou hou fou*. » D'après la géographie intitulée *Youan ho tchi* (de 806 à 820), on y érigea un gouvernement sous le nom de *Tou szu*. De *Pe thing* on comptait,

Sud-est à *Y tcheou*.	970 li.
Est à *Si tcheou* (près de Tourfân). .	500 —
Sud-ouest à *Yan khi tcheou* ou *Kha-* *rachar*.	1,100 —
Nord au campement principal des *Kian kuen*, sur le Ieniseï supérieur . .	4,000 —

Ouest à la ville de *Soui ye*. . . . . 2,220 —

Nord-est au campement principal des *Hoei hou* sur l'Orkhon supérieur, ou à l'endroit où l'on bâtit plus tard la ville de Kara korum. . . . . 3,000 —

Pe thing avait trois villes du troisième ordre sous sa juridiction, savoir: *Heou thing*, *Phou loui* (à présent *Bar koul*) et *Lun thai* (*Louk-tchak*.

M. le baron Schilling de Canstadt, dont le zèle pour les progrès de la littérature chinoise et de nos connaissances sur l'intérieur de l'Asie est infatigable, a eu la bonté de me communiquer un ouvrage précieux, imprimé à Peking sous le règne de *Khian loung*, vers 1772. Il porte le titre de *Si yu thoung wen tchi*, et contient l'explication des noms d'endroits et de personnages marquans des contrées occidentales; ces noms s'y trouvent en chinois, en mandchou, en mongol, œlœt, tubetain et turc. Ce livre, indispensable pour bien comprendre la géographie de l'empire chinois, nous donne la certitude que la ville d'*Ouroumtsi*, de nos jours, était la même que celle de *Bich-balik* et de *Pe thing*. L'auteur après avoir démontré l'identité de Pe thing et de l'ancienne capitale des *Kao tchhang* ou *Ouigour* ultérieurs, ajoute :

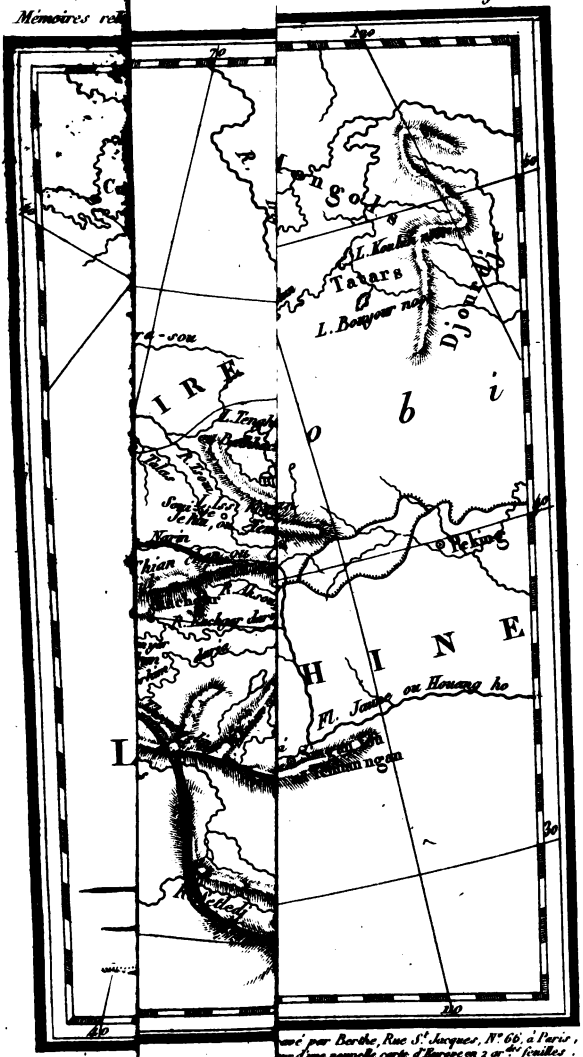
回鶻五城唐號北庭大都護府

« *Ou tchhing* (Cinq-villes) des *Hoei hou* portait sous les *Thang* le titre honorifique de ville » de garde du premier rang, et grande résidence de la *Cour septentrionale* (*Pe thing*). »

Ce passage est une citation de l'histoire des *Thang*. Peu avant, l'auteur avait dit : « Du tems » des *Soung*, cet endroit (*Ourumtsi*) était *Pe* » *thing*, ou la *Cour septentrionale* du royaume » de *Kao tchhang*, ou d'*Ouïgour*. Sous les » Youan ou Mongols, il fut appelé *Ou tchhing* » (Cinq-villes) des *Hoeihou* ou *Ouïgour*.» بيش باليق *Bich-balik* signifie en turc, comme *Ou tchhing* en chinois, *Cinq villes* ou *Cinq-ville*; et l'identité des *Kao tchhang*, *Hoei hou* et *Ouigour* a été suffisamment prouvée dans le chapitre précédent.

L'ouvrage cité nous apprend aussi qu'*Ili balik*, ou la *ville de l'Ili* était la même qui porte à présent le nom d'*Ili* ou de *Gouldja*, située sur la rive droite de la rivière d'*Ili*. On reconnaît facilement que l'*Ili balik* des Chinois est le même endroit, qui est nommé الماليغ (الماليغ) *Almalig*, par les auteurs mahométans.

La petite carte, jointe à ce mémoire, donne un aperçu général de tous les points géographiques



-on était autrement (comme M. Schmidt le

çu général de tous les points géographiques

que je viens de discuter. Elle montre les frontières du Tangout, celles du Tubet, et celles de la plus grande extension de la puissance des Tubetains dans le neuvième siècle. On y voit aussi l'*ancien* et le *nouveau pays des Ouigour*, de même que l'emplacement de *Bich-balik* ou *Pe thing*.

EXPLICATION DU SEUL PASSAGE, CITÉ PAR M. SCHMIDT, QUI DOIT DÉMONTRER L'IDENTITÉ DES OUIGOUR ET DES TUBETAINS, ET QUI PROUVE JUSTEMENT LE CONTRAIRE.

Ce passage, cité déjà à la page 312, dit: « Avant *Khaissan-Kuluk-khagan*, on voyait les » livres de la doctrine en LANGUE OUIGOURE; et » on ne les lisait pas encore en langue mongole. » Quant au peuple Ouigour, le peuple de TANGOUT fut, dans ce tems, nommé OUIGOUR. »

Le sens de cette phrase est donc: « *Dans ce* » *tems, le peuple de Tangout fut nommé Oui-* » *gour.* » Évidemment les mots, *dans ce tems*, marquent quelque chose de *passager* ou *accidentel*, ce qui n'eut lieu, ni avant ni après. Il se trouvait alors que le peuple qui habitait le *Tangout s'appelait* (c'est-à-dire *était*) *Ouigour.* — *Regio manet, populus transit, præsertim in Asia.* — S'il était autrement (comme M. Schmidt le

veut), pourquoi y aurait-il les mots : *dans ce tems?* Il en était effectivement ainsi dans la dernière moitié du neuvième siècle. Les Turcs *Hoei hou*, qui, comme nous l'avons vu plus haut, formaient la partie orientale de la nation des *Ouigour*, étaient venus habiter le Tangout et d'autres pays situés plus à l'occident. A la même époque, s'était écroulée la puissance des *Thou-fan*, ou *Tubetains*, qui avaient possédé ces contrées avant que les *Hoei hou* y arrivassent. Plusieurs hordes de ces derniers s'emparèrent alors du pays de *Cha tcheou*, *Koua tcheou* et d'autres endroits situés sur les affluens du *Bouloungghir*; il s'étendirent au sud, jusqu'au-delà des montagnes neigeuses de *Nan chan* dans les contrées arrosées par les rivières *Tchaidam*. Ils devinrent bientôt puissans, avaient leurs propres khans, et finirent par occuper en peu de tems tout le Tangout et l'Asie centrale jusqu'aux bords du *Sih'oun* ou *Iaxartes*. Vers 10001, leur prince avait plus de cent districts sous sa domination; à l'orient, son empire se terminait par le *Houang ho* supérieur; au nord, il avait le *Thian chan* (mont céleste); à l'occident, le Sih'oun, et au sud, le Tubet. C'était la puissance, toujours croissante des Khitan qui força les *Hoei hou* ou *Ouigour* de se retirer peu à peu plus à l'ouest. Ils perdirent alors la plupart des contrées qu'ils avaient

occupées dans le voisinage de la Chine ; cependant ils se soutinrent dans le pays de *Cha tcheou*, jusqu'en 1257, quand ils furent subjugués par les Mongols.

C'était donc justement à l'époque de la puissance des Mongols, que le Tangout était habité par les *Turcs-Ouigour*, et *Djangghia Khoutoukhtou* avait parfaitement raison de dire, que le peuple de Tangour était, *dans ce tems*, Ouigour. Les Ouigour du Tangout étaient en partie mohamétans, en partie sectateurs de Bouddha ; il n'est donc pas étonnant de trouver chez ces derniers des noms tubetains. Le bouddhisme avait pénétré dans l'Asie centrale, long-tems avant qu'il ne fût répandu dans le Tubet ; mais du tems des Mongols, il y fut rétabli par les prêtres tubetains. Chez les Mongols, le nom de Tangout est actuellement synonyme de celui de Tubet, parce que le Tangout méridional fait, à présent, partie de ce dernier pays ; mais cela n'était pas le cas dans le douzième, treizième et quatorzième siècle, etc.

Le nom de *Tangout* dérive d'une tribu du Tubet oriental, appelée par les auteurs chinois, *Tang hiang*. Elle descendait, selon *Ma touan lin* (1), des *San miao*, ou des anciens aborigènes

(1) *Wen hian thoung khao*, sect. CCCXXXIV, fol. 7. verso.

de la Chine orientale, qui furent repoussés dans les montagnes du Tubet. Les *Tang hiang* et leurs compatriotes, les *Thang tchang* et *Pe lang*, se croyaient issus d'une race de grands singes, et se glorifiaient de cette origine; anciennement ils habitaient le pays appelé *Si tchy*, situé à l'orient de la ville chinoise de *Lin thao*, dans la province de *Kan sou*. Ce pays comprenait toute la contrée arrosée par le *Houang ho* et ses confluens, avant qu'il entre en Chine. Dans le troisième et dans le quatrième siècles, les empereurs des dynasties chinoises de *Goei* et de *Tsin*, avaient détruit la puissance des *Khiang* (1), ceux de la dynastie de *Tcheou* avaient dispersé les *Tang tchang*; ce fut alors que les *Teng tchi* devinrent puissans à l'occident de la Chine, et après eux les *Tang hiang*. Plus tard se forma l'empire des *Thou po* ou des Tubetains, dont les rois possédaient déjà, au commencement du huitième siècle, les villes de Khotan, de Kachghar, d'Aksou et de Kharachar (2); c'est alors que les nomades *Tang hiang* s'étendirent considérablement vers le nord et le nord-est, de sorte qu'ils occupèrent bientôt tout le pays situé entre les hautes montagnes appelées

(1) *Khiang* est l'ancienne dénomination chinoise des habitans du Tubet oriental, limitrophe de la Chine.

(2) Voyez la carte.

Bayan khara et *Thian chan*, ou mont céleste, et *Houang hou*, ou fleuve jaune, jusqu'à l'endroit au nord du pays d'*Ordos*, d'où il se dirige vers l'orient et de là au sud. Ce pays reçut alors le nom de TANGGOU, d'une de leurs hordes principales, appelée, par les Chinois, *Thang gou*; le *t* à la fin du mot de *Tangout*, étant une terminaison du pluriel mongol.

Les Chinois donnent au *Tangout* le nom de *Ho si*, parce qu'il est situé à l'occident du *Houang ho*, ou fleuve jaune, qu'on ne nomme ordinairement que *Ho*, le fleuve, de préférence. Le vocabulaire chinois - ouigour, traduit *Ho si* par تنكوت *Tangout*, et le vocabulaire boukhare-chinois, par تنغوت *Tanghout*; tous les deux distinguent ce pays du Tubet, en chinois *Si fan*. Le premier rend ce nom par تبت *Tubœt*, et le second par تبت *Tubet*. Cette preuve est convaincante pour démontrer la différence qui existe entre le *Tubet* et le *Tangout*.

Marco Polo, ce voyageur si exact et si digne de foi, nous a laissé de très-bonnes notions sur le *Tangout* et sur son ancienne étendue; il dit qu'il se composait des provinces de *Sachion* (*Cha tcheou*), *Chamul* (*Khamil* ou *Hami*), *Succuïr* (*Sou tcheou*), *Chinchin talas*, *Campion* (*Kan tcheou*), et *Etsina*; on reconnaît ici facilement

les limites du Tangout au nord et à l'orient, et la nécessité de le séparer tout-à-fait du Tubet.

Dans le Tangout comme dans toute l'Asie centrale, des hordes d'origines différentes se trouvaient les unes à côté des autres; toutes étaient nomades, et suivaient avec leurs troupeaux le cours des rivières et les pâturages. La plupart des habitans du Tangout étaient pourtant des tribus turques, tels que les Ouigour *Kao tchhang* et *Hoei hou*, les *Aslan-Hoei hou*, les *Hoei hou* de *Kan tcheou*, ceux de *Sou tcheou* et de *Cha tcheou;* il s'y trouvait cependant aussi une horde tubetaine appelée *Tang hiang de l'occident du fleuve;* c'était elle qui était la véritable horde des *Tangout*.

Si les *Ouigour* avaient été des *Tangout* ou *Tubetains*, comme M. Schmidt le prétend, pourquoi Rubruquis aurait-il dit: « Après (les Iugures), » sont les peuples de *Tangout* vers l'Orient, » entre les montagnes? » — Pourquoi le même auteur aurait-il fait une différence entre l'écriture des *Iugures* et celle des *Tubetains?* il connaissait pourtant très-bien la direction de gauche à droite de la dernière, et l'alignement perpendiculaire de l'autre.

Rachid-eddin nous démontre la différence entre les langues et les écritures des *Ouigour* et des *Tangout*, en nous apprenant que *Mangou-*

khan avait des secrétaires chargés d'écrire ses ordonnances en langues persanne فارسی, chinoise ختایی, tubetaine تبتی, TANGOUTE تنکقوتی et IGHOURE ایغوری. Abdallah Beidhawi (1) connaît aussi cette différence en disant: شکهونی برخان که اقوام هند وکشمیر وتبت وختایی وتنغوت وایغور اورا پیغمبر میدانند « *Chighemouni bourkhan* (Bouddha), que les » peuples de l'Inde, du Kachemir, du Tubet, du » Khatai (Chine) du TANGOUT et d'IGHOUR re- » connaissent comme prophète. » Quant au témoignage de Rachid-eddin, M. Schmidt cherche à insinuer que c'est par ignorance qu'il a séparé les Ouigour, les Tangout et les Tubetains. Cette ignorance n'est pourtant pas présumable chez un homme qui nous a laissé un ouvrage rempli de détails précieux, et qui démontre clairement, que, si l'auteur n'a pas lui-même compris la plupart des langues parlées de son tems dans l'intérieur de l'Asie, il a au moins eu des interprètes très-habiles sous ses ordres. Sa position de vizir, chargé par un prince de la dynastie de Tchinghiz-khan d'écrire l'histoire du peuple mongol, est d'ailleurs telle, qu'elle écarte de pareilles suppositions. Il est aussi im-

(1) Historia Sinensis, edente Andr. Mullero; Ienæ, 1689, pag. 28.

possible qu'Abdallah Beidhawi se soit trompé de la même manière, en faisant des différences entre trois peuples célèbres de son tems, qui, réellement n'en auraient formé qu'un seul.

Le turc oriental, écrit avec des caractères ouigoures, dérivés du syriaque, garda encore longtems après l'époque de la puissance mongole le nom d'*Ouigour*. On le voit par les transactions qui eurent lieu entre les Génois de Caffa en Crimée, et les princes mongols de *Soldaya* (Soudak), *Cembalo*, etc. Alors cette langue, dans laquelle furent écrits les traités conclus entre les deux parties, fut appelée LINGUA UGARESCA (1). Je ne pense pas que M. Schmidt puisse supposer

(1) Rapport sur les archives de Gènes, par M. le baron *Silvestre de Sacy*, Mémoires de l'Institut, tome III, p. 114. — *Saint-Martin*, Mémoires sur l'Arménie, tom. II, pag. 275. — Or venendo agli avvenimenti della nostra Colonia, di essa io nullo posso dirvi sino all'anno 1380. Di quest'anno ho io in mano un trattato fatto tra *Giannone del Bosco*, Console di Caffa, ed *Elias bey*, Signor di *Solcati*. Questo trattato dalla lingua *Ugaresca*, come dicesi nel piccolo proemio latino che lo precede, fu tradotto in latino l'anno 1383, per ordine di *Méliaduce Cataneo* Console in quell' anno di Cafia, e dal latino trasportato in Genovese, e tale è la copia che ho presso di me. — Vedi *Lettere Ligustiche* dell'Abate Gasparo Luigi Oderico, patrizio Genovese. Bassano 1792, 8° pag. 180.

que les Génois aient négocié en langue *tubétaine* avec les Tchingizkhanides mahométans de la Crimée.

Une autre pièce très-curieuse, du même genre, est le diplôme de *Timour Koutlough*, daté de 1397, et publié par M. *de Hammer*, dans le IV^e^ volume des Mines de l'Orient. Il démontre que la langue et l'écriture turco-ouigoures, servaient encore, à cette époque, dans les transactions publiques des princes mongols, établis dans la Russie méridionale.

EXAMEN DES AUTRES HYPOTHÈSES DE M. SCHMIDT.

L'étymologie ressemble à un instrument tranchant; utile à celui qui sait s'en servir, mais dangereux entre les mains de l'enfant. L'historien ne doit s'appuyer que sur des étymologies démontrées et contre lesquelles on ne peut plus élever des doutes. Ceci n'a lieu que quand l'auteur qui cite un mot inconnu en donne la signification, et qu'on peut retrouver ce mot ou sa racine, avec la même signification, dans la langue d'un peuple qui est de la même souche que celui auquel appartient l'expression citée. Est-on assez heureux de retrouver, dans la langue d'une autre nation, les racines de plusieurs mots d'une tribu de race inconnue, alors on est en droit de conclure que ces deux peuples appartiennent à la

même famille. C'est ainsi que j'ai expliqué le nom khazare de *Sarkel*, que Constantin Porphyrogenète traduit par *habitation blanche*. J'ai démontré, par ce moyen, que les Khazar appartenaient à la souche des Finnois orientaux, parce que leur langue montrait du rapport avec celle des Wogoules.

De semblables étymologies servent à éclaircir l'obscurité qui couvre l'histoire ancienne des peuples, tandis que celles, qui ne sont pas basées sur les mêmes principes, ne servent qu'à embrouiller la question, et égarent de la véritable route tous ceux qui s'y abandonnent. Expliquer des mots dont on ignore la signification, par ceux de la langue la première venue, est un véritable délire qui malheureusement a excité de nos jours, comme du tems passé, des ravages funestes dans les têtes des demi-savans. Quittons donc l'examen de ces tristes vérités, et arrêtons-nous à l'objet principal qui nous occupe.

Sur l'origine des Huns.

M. Schmidt adopte (page 48) l'opinion de Pallas et de Bergmann, qui ont cru que les *Huns* avaient été un peuple d'origine mongole. Le premier de ces deux auteurs ne fait pas autorité dans des recherches historiques; premier naturaliste de son tems, il a été malheureux en voulant dis-

cuter des points relatifs aux sciences qui n'étaient pas de son ressort. *Bergmann* doit être classé dans la même catégorie que M. Schmidt; il savait bien le kalmuk, mais les connaissances fondamentales pour tirer parti de cette connaissance dans des recherches sur les antiquités asiatiques, lui manquaient totalement, non moins que cette critique judicieuse dont M. Schmidt se trouve malheureusement tout-à-fait dépourvu. Loin de se régler sur les principes incontestables, qu'on ne doit jamais perdre de vue, en se servant de l'étymologie dans les recherches historiques, principes que j'ai détaillés plus haut; M. Bergmann aborde hardiment la question sur l'origine des Huns: « La preuve la plus évidente que les » Mongols descendent des Huns, dit-il (1), se » trouve, à ce qui me paraît, dans les noms des » chefs de ce peuple, conservés par les auteurs » GRECS. *Jornandes* (2), chap. 49, appelle le père » d'Attila *Mountsak*. Ce nom est composé des » mots mongols *mou* mauvais, et *zak* tems. A » une époque récente il y a eu un prince kal- » muk nommé *Mountsak*, qui vivait sur les

(1) Nomadische Streifereien unter den Kalmüken. Riga, 1804, in-8°, vol I, pag. 129.

(1) *Jornandes* était Goth d'origine; il écrivait en latin, que M. Bergmann prend pour du GREC.

» bords du Volga. Les Kalmuks ne connaissent
» pas le nom d'*Attila*; cependant celui que porte
» ce conquérant dans la langue hongroise nous
» ramène sur la trace de son origine mongole.
» *Otrokocsi*, (*origines hungaricæ*, P. I. p. 39)
» nous apprend, que ce prince des Huns fut ap-
» pelé *Athel* ou *Atzel* par les Hongrois; nom
» que les Huns prononçaient *Athila*, il ajoute
» qu'il signifie un homme puissant et marquant
» (*magnas*). Dans les chroniques anciennes et
» chez les troubadours allemands, il est appelé
» *Etzel*. Quoiqu'il semble qu'Otrokocsi se soit
» trompé, quant à la véritable signification de
» ce mot, il paraît cependant qu'il en a saisi le
» sens. Dans tous les dialectes mongols et turcs
» *Ædjil*, *Ædjel* et *Athel* servent encore aujour-
» d'hui à désigner le majestueux Volga (1). Les
» Mongols et les Kalmuks ont rarement des noms
» déterminés; il n'est donc pas étonnant qu'un
» fils de leur prince ait été appelé d'après une

(1) Le nom d'*Atel* ou d'*Attila* qu'on donnait au *Volga* n'est pas un nom propre. *Adel* ou *Idel* signifie en général *fleuve* ou *rivière* chez les Turcs ou Tatars de Kazan, chez les Kirghiz et chez les Bachkir. Les premiers appellent le Volga *Idel* par distinction; la Viatka, *Naukrad Idel*; la Kama, *Tcholman Idel*. Dans le dialecte turc des Tchouvaches, qui habitent les bords du Volga, une rivière s'appelle aussi *Adal*. KL.

» grande rivière. Ces peuples prennent à leur » fantaisie des noms d'êtres vivans ou inanimés. » Je connais un prince kalmuk qui a reçu son » nom de l'*Oulastou*, petite rivière qui se jette » dans le Don; il n'est donc pas tout-à-fait in- » vraisemblable que celui qui plus tard fut roi » des Huns, ait été nommé d'après le fleuve, sur » les bords duquel il vit peut-être la lumière. » *Dentsik*, autre nom hunnique, qu'on trouve » aussi écrit *Dentsouk* et *Dentsich*, porte un nom » tout-à-fait mongol; il y a même chez les Mon- » gols une divinité appelée *Dentsouk*. Quant à » *Emedzar*, je présume que ce mot doit être » écrit *Eumuiktsar*, qui, dans la langue du même » peuple, signifie un *bœuf sauvage*. Le nom » *Outo* (peut-être *Outou*) signifie long, haut. » Faudrait-il d'autres preuves pour constater » l'affinité des Huns et des Mongols? je ne le » crois pas. »

Sans doute il faut d'autres preuves; car en employant une méthode pareille, il est facile d'expliquer les noms hunniques par toute autre langue. J'ai fait voir comme on peut tout interpréter de cette manière, en dérivant les dénominations géographiques de l'Afrique, conservées par les géographes anciens, une fois du russe et une autre fois du turc, tandis que M. Malte-Brun avait

déjà expliqué les mêmes noms par l'hébreu (1). Il est presque démontré que les Hongrois sont originairement de la même souche que les Huns, c'est-à-dire de race finnoise orientale; il aurait donc été plus convenable de chercher l'étymologie des noms propres de ces derniers, plutôt dans l'hongrois que dans tout autre idiome. Voilà un petit essai à ce sujet; je n'ai pu lui donner plus de développement, puisque les auteurs byzantins ne nous ont pas conservé les significations des noms hunniques qu'ils citent:

Noms hunniques.	Hongrois.
Αττιλας, ou *Etsel*,	*Atzél*, acier.
Ηρναχ,	*Hir-nagy*, gloire grande.
Σανδιλ,	*Sandal*, qui louche; *Sanditani*, loucher.
Μουνδιουχος, / Μουντζαχ,	*Mentség*, protection, délivrance.
Χινιαλος,	*Kindlás*, offre, invitation.
Σινιων,	*Szini*, colorié.
Διγγιζιχ,	*Tenyésses*, fertilité.
Ζαβεργαν,	*Zàvár*, verrou. *Zapora*, riche
Κουριλαχος,	*Körül-lágy*, indulgent envers ceux qui l'entourent (*circum indulgens*).
Βαλαχ,	*Balog*, gauche.
Βαλας,	*Bdl*, faisceau.

(1) Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen des Herrn J.-J. *Schmidt*. — Paris, 1824, in-8°, pag. 109 et suivantes.

Les *Avares* et les *Huns* étaient deux branches d'un même peuple. Dans le Caucase on trouve encore aujourd'hui une peuplade de Lesghi qui s'appelle *Avar*, et qui habite *Khoun-dzakh*. Pendant mon séjour dans ces montagnes, j'ai recueilli les noms suivans, conservés chez les *Lesghi-Avar*, qui correspondent avec ceux des Huns de l'antiquité (1).

Noms Huns.	Noms chez les Lesghi-Avar.
Atilla,	*Adilla*, nom d'homme très-fréquent.
Ould, *Ouldin*.	*Ouldin*, famille avare.
Bléda, ou *Boudakh*.	*Boudakh-sulthan*.
Ellak.	*Ellak*.
Dingitsik.	*Dingatsik*, nom d'une famille.
Eskam, fille d'*Atilla*.	*Eska*, nom de femme.
Balamir.	*Balamir*.
Almous.	*Armous*.
Leel.	*Leel*.
Tsolta.	*Solta*.
Geysa.	*Gaïssa*.
Zarolta.	*Zarolta*.

(1) L'opinion de ceux qui croient pouvoir ranger les Huns parmi les nations turques, est tout-à-fait sans fondement; rien n'indique une semblable parenté; au contraire, les noms Huns que nous avons, n'ont aucun rapport avec ceux des anciens Turcs. Βληδας, Βλιδας ou Βδελα, Γλώνης ou Γλωνης, Βοαρηξ, Στυρραξ, Σκοττα et Αψιχ, sont des mots qu'aucun Turc ne peut prononcer, à cause de l'accumulation de consonnes qui ne sont pas séparées par des voyelles. Pour la même raison, ces noms ne peuvent être mongols.

Dans les dialectes des *Lesghi-Avar*, un fleuve ou une rivière s'appelle *or, hor, ouor.—Jornandes* dit, dans le 52ᵉ chapitre (*de rebus Geticis*): « Pars Hunnorum, in fugam versa, eas partes » Scythiæ petiit, quas *Danubii* amnis fluenta » prætermeant, quæ lingua sua *Hunnivar* appel- » lant. » J'ai toujours cru (1) qu'on devrait lire la dernière phrase de cette manière: « Quæ lin- » guâ suâ Hunni *Var* appellant. » Alors *Var* aurait été le nom du fleuve. Ma conjecture est pleinement confirmée par le manuscrit 5766 de la bibliothèque du Roi de France; il est du XIIIᵉ siècle, et on y lit (fol. 31): « q̄. lingua sua » huni. uar. appellant. »

Un autre manuscrit de la même bibliothèque, nº 5873, fol. 59, recto, col. 1, lit, au lieu de *Danubii*, « quas *danapri* amnis fluenta, etc. » Ceci ne fait aucune différence pour le mot *var*, qui, dans la langue des Huns, paraît avoir désigné un *fleuve* comme *or, hor* et *ouor* dans l'idiome des *Avar* de nos jours.

Identité des Thou khiu et des Hioung nou avec les Turcs.

Plusieurs siècles avant notre ère, et long-tems après, la partie de l'Asie moyenne, qui borde la

(1) Archiv für Asiatische Litteratur. St-Petersburg, 1810. 4°. vol. I, pag. 24. — Reise in den Kaukasus. — Kaukasische Sprachen. Berlin, 1814. 8°, pag. 19.

Chine au nord et au nord-ouest, était habitée par un peuple nomade, appelé *Hioung nou* par les Chinois. Ce nom signifie *vils esclaves*. M. Abel-Rémusat suppose avec beaucoup de vraisemblance, que cette dénomination n'est qu'une transcription en caractères d'un sens humiliant, du nom indigène de la nation, et que nous ignorons sa véritable signification (1).

A la fin du premier siècle de Jésus-Christ, la puissance des Hioung nou fut brisée par les Chinois. Depuis ce moment leur pays resta en proie aux guerres civiles et aux incursions de leurs voisins. Le célèbre *Thsao thsao*, père du fondateur de la dynastie chinoise des Goeï, retint captif, en 216, le dernier *tchhen yu*, ou souverain des Hioung nou, et mit ainsi un terme à leur empire. Les débris de ce peuple, dispersés le long de la frontière septentrionale de la Chine, y établirent, à différentes époques, des petits états indépendans. Le dernier, connu sous le nom de royaume des *Liang septentrionaux*, comprenait la partie la plus occidentale de la province chinoise de Kan sou. Il fut détruit en 460. Quelques débris des hordes Hioung nou chassés de ce pays, se retirèrent au nord-

(1) Recherches sur les langues tartares, vol. I, p. 11.

ouest, et allèrent habiter sur les bords du *Si hai*; ou de la mer de l'ouest, qui paraît être le lac appelé de nos jours *Balkhach*. Ils y furent exterminés par une nation voisine, et il paraît que la seule tribu d'*Asséna* parvint à se sauver du désastre général. Forte de cinq cents familles, elle se réfugia dans une vallée du *Kin chan*, ou mont d'or. *Asséna* établit son camp au pied d'une colline qui avait la figure d'un *casque*. Comme dans la langue de ces peuples cette arme défensive s'appelait *thou khiu*, la tribu en prit le nom, sous lequel elle devint célèbre dans l'histoire.

Le *mont d'or*, en chinois *Kin chan*, est souvent mentionné dans les annales de la Chine. Sa position, qui y est très-bien indiquée, nous démontre que c'est le même que nous appelons actuellement *Altaï*. La grande géographie impériale de la Chine dit (sect. CCCXLIX, fol. 14. recto): « Le mont *Altaï* s'appelait anciennement *Kin chan* (mont d'or). » Une description de l'*Altaï*, traduite du mandchou, et insérée dans les *Mélanges sur le Nord* de Pallas (1), commence avec les mots suivans: *Altaï-alin* est un mot composé; sa première moité est mongole, et signifie d'*or*;

(1) Neue nordische Beitraege, vol. I, pag. 223.

» l'autre est mandchoue, et désigne une mon-
» tagne; de sorte que le sens du mot est *Mon-*
» *tagne d'or.* Anciennement cette chaîne s'appe-
» lait en chinois *Kin chan*, qui signifie la même
» chose. »

Dans les dialectes turcs et mongols, *Alta* signifie l'*or.* Le miroir de la langue mandchoue et mongole, publié par ordre de Khang hi, il y a plus de cent ans, s'exprime ainsi (1):

« *Aisin* (en mandchou), et *Alta* (en mongol)
» désignent un des cinq élémens; on l'extrait du
» sable et des pierres; il est de couleur jaune et
» d'un prix très-élevé. » Dans le vocabulaire comparatif de toutes les langues, publié par Pallas (vol. I, pag. 125), l'*or* est aussi traduit en mongol par *Alta*. C'est en effet le mot primitif, tandis que *altan* dans les dialectes mongols, comme dans le kalmuk et dans l'idiome des Bouriats, a deja le *n* pléonastique, qui se retrouve dans التون *altoun* des dialectes turcs modernes.

(1) Vol. XIV, fol. 71. Verso.

Cet *n* est aussi d'usage en mongol, et Witsen (Vol. I, pag. 266) dit : « *Altin of Alta*, is Goud gezegt op het Moengaels. » Le mont *Altai* s'appelle en mongol *Alta in oola*, le *in* y est la marque du génitif (1).

L'identité du *Kin chan*, ou *mont d'or* des Chinois, avec l'*Altaï*, est donc complètement démontrée.

Nous arrivons à présent au mot *thou khiu*, qui doit signifier *casque*, et qui aurait donné son nom à la nation des *Thou khiu*. C'est la transcription chinoise, la plus naturelle de *Turki* (Turcs). J'ai supposé autrefois que *Thou khiu* n'était qu'une altération du mot turc تقيه *tak'ia*, qui signifie un *chapeau* ou *bonnet*, tandis que دمر تقيه *demir tak'ia* désigne un *casque de fer*. Je croyais cette ressemblance d'autant plus fondée que je ne pense pas que, d'après les règles de la grammaire arabe, تقيه *tak'ia* se puisse dériver de la racine وقى *waka*, garder, conserver, protéger. Ce mot est certainement turc, car il se retrouve dans tous les idiomes turcs de l'Asie centrale, qui ne se sont pas enrichis de termes arabes, tel que le telengoute, le kirghiz et le bachkire. Il a pu être introduit en arabe, comme

(1) Pallas Mongolische Voelkerschaften, vol. I, pag. 11.

beaucoup d'autres mots, par les gardes turques des khalifs; mais je doute qu'on le trouve dans le Coran et dans les ouvrages anciens

Je sacrifie cependant volontiers cette étymologie, pour la remplacer par une beaucoup plus naturelle et mieux prouvée. C'est le mot تُرك *turk* même, qui, s'il est lu avec un fatha (تَرك *terk*), signifie un *casque de fer*, et avec un d'hamma (تُرك *turk*) est le nom des Turcs même. A l'appui de cette assertion, je me borne à citer Meninski sous les articles تَرك *terk* et تُرك *turk*, et passage suivant du *Chems ellogat* (1).

ترک (ف) بالفتح کلاه آهنی و صورت کلاه و بالضم طایفه معروف از آدمی جمع ان اتراک است و درفارسی ترکت بفتحتین حلوائی است که دران تخم ریحان و عطرها تعبیه کنند و بمعنی باز آمدن *

« *Terk* (persan) avec un fatha, casque de fer, espèce de » bonnet. Avec un d'hamma (*Turk*), c'est une » nation célèbre parmi les hommes; le pluriel » en est *Atrâk*. En persan *terek*, avec deux » fatha, est un gâteau dans lequel on met des » grains de basilic et des parfums; il signifie » aussi *revenir*. »

(2) Edition de Calcutta de 1806, vol. I, pag. 316.

Le *Borhan kati* donne les mêmes significations au mot ترك.

Voilà déjà une preuve de l'identité des *Thou khiu* et des *Turcs ;* les comparaisons de mots de leurs langues, conservés par les auteurs chinois, mettront cette identité dans le plus grand jour, et lèveront, j'espère, tous les doutes qui pourraient encore exister sur ce point. Elle démontrera en même tems la différence totale qui existe entre l'idiome des Thou khiu et celui des Mongols.

Une *maison* s'appelait en langue thou khiu *ouï ;* c'est le turc oriental اوی *ouï ;* à Constantinople او *ew*. — Mongol ᠭᠡᠷ *ghèr*.

Le *loup*, chez le Thou khiu, portait le nom de *fouri* ou *bouri ;* en turc oriental بوری *bouri* ou *boure*. — En mongol ᠴᠢᠨᠤᠸ᠎ᠠ *tchinò* ou *tchinoua*.

Les *viandes* s'appelaient *achan ;* ce mot paraît avoir la même origine que le turc اش *ach*, nourriture, et اشمق *achmak* manger. — En mongol la viande est ᠮᠢᠬ᠎ᠠ *mikha*.

Noir en thou khiu était *khara ;* c'est encore aujourd'hui en turc قرا *kara*. Ce mot appartient à ceux qui sont communs au turc et au mongol.

Un *cheval*, en langue thou khiu, s'appelait *kholan ;* c'est le mot turc قولان *k'oulân* qui dé-

signe les chevaux sauvages. — En mongol un cheval est ᠮᠣᠷᠢ *mori*.

Un *camp* ou *village* des nomades était *k'iu* en thou khiu ; c'est le turc كوى *kouï*, qui signifie village. — Chez Mongols, c'est ᠲᠣᠰᠬᠣ *tosko* ou ᠭᠠᠴᠠᠭ᠎ᠠ *gatchaga ;* ils ont cependant aussi adopté le mot ᠬᠣᠶᠢ *khoui*.

Les *cheveux* en thou khiu portaient le nom de *sogo* ou *soko ;* c'est le même mot que le turc صاچ *sâtch* ou ساج *sâdj*. En mongol ᠦᠰᠦ *ussu*.

Un *inspecteur* s'appelait *karatchue* en thou khiu ; ce mot s'est encore conservé en turc oriental dans قراوچى *karawtchi* ou *karawtse*, intendant ; et dans l'ouigour ᠬᠠᠷᠠᠴᠤ *kharatchou*, ministre.

Gros et *plein* ou *pesant*, s'exprimaient en thou khiu par *san dolo*. En langue iakoute, qui est un dialecte turc, *son* signifie *gros ;* et en turc de Constantinople طولو *dolou* est *plein*, *rempli*. — Gros en mongol est ᠪᠦᠳᠦᠭᠦᠨ *boudoun*, ou ᠵᠤᠵᠠᠭᠠᠨ *djoudjân ;* pesant est ᠬᠦᠨᠳᠦ *kundoun*, et plein ᠲᠦᠭᠦᠷᠡᠩ *tugureng*.

La *terre*, en thou khiu était *bo;* ce mot s'est perdu dans les dialectes turcs fixés par l'écriture; il s'est conservé chez les Iakoutes, sur les bords de la mer Glaciale; *bor* y signifie la terre. — Les Mongols l'appellent *gadzar.*

Un *juge* chez les Thou khiu se nommait *tere;* en turc oriental c'est *téré* ou *turè.* — En mongol *sigoun.*

Le *ciel* ou la *divinité* en langues hioung nou et thou khiu s'appelait *tenghiri;* ce mot existe dans tous les dialectes turcs, dans *tèngri.* — Les Mongols l'ont adopté pour désigner les *divinités inférieures;* le véritable mot pour *ciel* chez eux est *oktorgoï.*

Vieux en thou khiu était *kari;* c'est le turc oriental *kâri,* dont la racine se trouve à Constantinople dans *k'art*, vieillard. — En mongol, c'est *kuksin.*

Un *brave* s'appelait chez les Thou khiu *chibor;* c'est le turc oriental *chibor,* adopté aussi en persan; il désigne la grande trompette, qui donne le signal de l'attaque.

Une autre dénomination des *braves* était *yenghefou* ou *yengheb.* Il n'y a pas de doute qu'elle ne dérive de la même racine que le turc

يڭين *yenghin*, vainqueur, et يڭمك *yengmek*, vaincre.

Les *commandans des troupes* chez Thou khiu s'appelaient *che ;* c'est sans doute le mot شه *chè*, reçu en turc oriental et en persan, qui signifie *seigneur, noble.*

Les grands de la première classe chez les Thou khiu s'appelaient *kulutch ;* on reconnaît facilement dans cette dénomination le mot turc قلج *kilidj*, qui signifie *sabre*, et qui est aussi un titre honorifique, comme dans les noms des différens princes turcs applés *Kilidj arslan, Emir azeddin Kilidj, Dzulfikar Kilidj*, etc.

Khodjò était un titre de prince chez les Thou khiu ; il est impossible de méconnaître le mot خواجه *khodjah*, maître, seigneur, qui est turc oriental, et reçu en persan.

Les épouses des kakhan des Thou khiu portaient le titre de *kakhatoun* ou *khatoun ;* c'est le mot turc خاتون *khatoun*, qui signifie grande dame, princesse. Il appartient à la classe nombreuse de ceux que les Mongols ont empruntés aux Turcs.

En 552, *Thou men*, khan des Thou khiu, mourut ; il laissa ses états état à son fils *Kolo*, appellé plus tard *Iski khan.* Celui-ci avait un fils qu'il exclut du trône pour le donner à son propre

frère, appelé *Chi kin*, connu sous le titre de *Moukan khân*. Ce dernier s'appelait aussi *Yen i*. On ne peut méconnaître dans *Iski khan* le turc ايسكى خان *Iski khan*, l'*ancien khan*, et dans *Yen i* le mot يڭى *yenghi*, qui signifie *nouveau*, dansla même langue.

Je pourrais facilement augmenter cette liste de mots thou khiu, qui se retrouvent dans les dialectes turcs, existant de nos jours; mais je crois que ceux que je viens de citer, suffisent pour prouver l'identité des idiomes de ces deux peuples (1).

Ces preuves philologiques ne sont cependant pas les seules qui démontrent l'identité des Thou khiu et des Turcs. Les argumens historiques qui la constatent, sont du même poids.

A l'époque où les auteurs chinois parlent du grand empire des Thou khiu, qui s'étendait depuis les affluens supérieurs de l'*Amour*, jusqu'aux bords de l'*Oxus*, les écrivains de Byzance appellent *Turcs* la nation dominant dans ces vastes contrées.

J'ai expliqué dans mes tableaux historiques (pag. 117) la route de *Zemarkh*, envoyé,

(1) Les mots *thou khiu*, cités ci-dessus, sont extraits du *Wen hian thoung khao* de *Ma tuon lin*, du *Soui chou* et du *Thang chou*.

en 569, par Justin à *Dizaboul*, grand-khan des Turcs, qui campait dans une vallée de la *Montagne d'or*. On peut suivre la marche de cet ambassadeur depuis la frontière des Romains jusqu'au mont *Altaï*, et son retour par la steppe Kirghiz et le Caucase, jusqu'à Trébisonde.

Le nom du grand-khan des Turcs, *Dizaboul*, correspond parfaitement avec celui de *Ti theou pou li* ou *Dithouboul*, qui, selon les historiens chinois, régnait sur les Thou khiu, à la même époque. D'autres princes de ce dernier peuple portent les mêmes noms chez les Chinois et chez les Byzantins; dans le *Ta theou khan* des premiers, on reconnaît sans peine le *Tardou khan* des seconds, comme dans le nom d'*A po khan*, celui de *Bo khan*, etc.

L'identité des *Thou khiu*, et en même tems celle de leurs ancêtres les *Hioung nou*, avec les *Turcs*, paraît donc prouvé de toutes les manières.

Finalement, je dois parler d'un usage singulier qui se pratiquait à l'installation d'un nouveau *kakhan des Thou khiu* ou *Turcs*, dont les historiens chinois font mention. « Quand on pro» clamait un kakhan, disent-ils, les grands le » portaient sur un feutre, et lui faisaient faire » neuf tours, suivant le soleil; à chaque tour, » il était salué par tout le monde. Après ces

» tours faits, on le mettait à cheval et on lui je-
» tait autour du cou une pièce de taffetas, avec
» laquelle on le serrait si fort, qu'il était près
» d'expirer. On le relâchait, et à l'instant on lui
» demandait combien de tems il comptait régner.
» Le trouble de son esprit ne lui permettait pas
» de répondre au juste à cette demande. On re-
» gardait cependant sa réponse comme une pré-
» diction sur la durée de son règne. »

Il est très-remarquable qu'*Ibn H'auk'al* rapporte que le même usage se pratiquait chez les *Khazar*, ce qui paraît venir à l'appui de mon opinion, que les kakhan de ce dernier peuple étaient d'origine turque, quoique leurs sujets fussent une tribu de *Finnois orientaux*. « Quand
» un prince, raconte Ibn H'auk'al, devient ka-
» khan, on le fait sortir, et on lui serre le cou si
» fortement avec une pièce de taffetas, qu'il
» peut à peine respirer. Dans le même moment,
» on lui demande combien de tems il compte
» régner ; il répond alors : tant d'années. On le
» relâche, et il devient kakhan des Khazar. S'il ne
» meurt pas avant le terme, qu'il a fixé lui-même,
» on le tue aussitôt que le tems déterminé pour
» son règne s'est écoulé. »

M. Schmidt est malheureux dans toutes les discussions qu'il entame sur des points histori-

ques ; à chaque instant il se laisse égarer par son esprit de système et par la manie de faire des étymologies à la Rudbeck. A propos des *Thou khiu*, il s'avise d'une découverte vraiment miraculeuse, de laquelle il conclut que ce peuple n'était pas d'origine turque, et qu'il appartenait à la race mongole. Il le regarde même comme la souche des Mongols de nos jours. Le mot *thou khiu*, qui signifie *casque*, lui paraît être le même que le mongol *toulga* ou *douhlga*, et *Assena* est pour lui ZENA ou un *loup ;* c'est-à-dire *Burtè tchino*, le premier ancêtre de la famille de Tchinghiz khan, dont le nom signifie en mongol *loup dont le poil est blanc en hiver.*

C'est M. Deguignes père, dont l'autorité l'a induit en erreur. Dans son histoire des Huns, cet écrivain célèbre a souvent fondu ensemble les relations chinoises avec les récits d'Aboulghazi et d'autres écrivains mahométans ; ce qui lui a fait commettre beaucoup de méprises. Par exemple, en rapportant, sur l'origine des *Thou khiu*, les trois traditions, qu'il traduit d'ailleurs assez exactement, il dit (pag. 371) : « Le nom de famille » de ces Turcs était *Assena* ou ZENA. » Plus bas : « Un d'eux porta le nom de ZENA, c'est-» à-dire *louve*. » Et à la page suivante : « On en » désigne plus particulièrement un, nommé » Ohien che, qui portait le surnom de ZENA,

» c'est à-dire *louve* (1). » Deguignes cite pour ces trois traditions le *Wen hian thoung khao*, l'histoire des *Soui*, et cell edes *Thang*. Cependant dans ces trois ouvrages on ne rencontre que le nom d'*Assena*, et nullement celui de ZENA comme son équivalent, ni l'explication de tous les deux par *louve*. Deguignes, ayant trouvé un *Assena* turc chez les Chinois, et des ZENA (*loups* et *louves*) mongols chez Aboulghazi (pag. 150), les a fondus ensemble, et embrouillé tout. Les passages chinois qu'il a traduits se trouvent dans le *Wen hian thoung khao* (édition de 1747, sect. CCCXLIII. fol. 1 et 2.), dans le *Soui chou* (sect. LXXXIV, fol. 1), et dans le *Thang chou* (sect. CCXV. A. fol. 4). J'ai consulté aussi les annales de la Chine, écrites par différens auteurs; toutes donnent, sous l'an 545, la tradition relative à l'origine des *Thou khiu*, et dans toutes on lit le nom d'*Assena*, mais on n'y rencontre nul indice de celui de ZENA, ni de son explication par *louve* (2).

---

(1) Moi-même j'ai été induit en erreur en citant, dans mon *Asia polyglotta* (pag. 264), ce passage d'après Deguignes, n'ayant pas les originaux chinois sous ma main.

(2) Voyez *Thoung kian kang mou*, édition de 1707, sect. XXXII, fol. 34. — *Lie tai ki szu*, sect. LV, fol. 37. — *Foung tcheou Kang kian hoei tsuan*, sect. XXIX, fol. 66. — *Kang kian pou* par *Yuan liao fan*, édition de 1696, sect. XVII, fol. 23.

La traduction mandchoue du *Thoung kian kang mou* écrit le nom d'*Assena* ᠠᠰᡞᠨᠠ *Achina;* ce qu'il faut prononcer, d'après les règles de l'orthographe des Mandchoux, *Achna;* de même qu'on devrait lire *Achna,* le mot écrit à la chinoise *A sse na,* ou *A szü na.* Cette prononciation est bien loin de ZENA ou du جنو *tchinò* mongol.

Néanmoins M. Schmidt s'écrie d'un air triomphant (pag. 42): « Ainsi, d'après mon opinion » inébranlable, les *Hioung nou* et les *Toukiouaï* » n'étaient pas des Turcs, c'étaient des Mongols; » ou, pour éviter tout malentendu, des peuples » qui parlaient le mongol, et non pas un idiome » turco-tatare. Plus bas j'éclaircirai davantage ce » point, l'appuyant sur des raisons plus solides. » Cependant on cherche en vain ces *raisons solides* dans les 287 pages qui composent son volume, car je ne pense pas qu'elles se trouvent dans le passage suivant (pag. 67) de M. Schmidt.

« Finalement je dois remarquer que le titre de » l'empereur des Hioung nou, qui, suivant De- » guignes, était *Tsengli koto,* et suivant M. Ré- » musat, *Tangri koutou* (fils du ciel), se re- » trouve dans le titre mongol de Tchinghiz khan. » Partout où il est question de conquérant, il » est nommé *Soto Bokda,* en kalmuk *Soutou*

» *Bokda* ou *Bokdo*. Or SOUTOU est, d'après le » changement des lettres gutturales en sifflantes, » la même chose que *Koutou;* cependant ni » l'un ni l'autre ne signifie *fils* dans le mongol » actuel, pas plus qu'en turc ou tatare. *Soutou* » désigne en mongol une *grosse plume* de l'aile » des oiseaux, etc. »

Voilà une nouvelle preuve de la profondeur du génie de M. Schmidt, pour trouver des étymologies. Quoique les historiens chinois disent très-positivement que *Tèngri koutou* (de même que *Thian tsu* en chinois) signifie *fils du ciel*, M. Schmidt veut expliquer ce titre par *plume céleste*. Malheureusement pour cette brillante supposition, تنگری *tengri* signifie encore encore aujourd'hui *ciel* dans tous les dialectes turcs, et قلہ *khouthà* est *parent*, *cousin* dans ceux de la Sibérie. De même qu'on appelle l'empereur de la Chine *fils du ciel;* on donna au *tchhenyu* des Hioung nou le titre de *parent* ou de *cousin du ciel*.

Ce serait un travail trop long pour moi et fatigant pour mes lecteurs, que de m'occuper à rechercher et à réfuter toutes les hypothèses futiles, et en grande partie puériles de M. Schmidt. Je me contenterai donc d'en noter quelques-unes, qui suffiront pour montrer que je n'ai pas porté un jugement trop sévère sur les talens et sur la capacité de cet auteur.

On est, par exemple, étonné de voir (pag. 27) qu'en 1824 M. Schmidt ose reproduire l'hypothèse insensée qui fait descendre les Chinois des Indiens. A Saint-Pétersbourg, dans la ville où la grande impératrice *Catherine* II conçut et exécuta l'heureuse idée d'établir la parenté des peuples de l'univers, par leurs langues; dans cette Athènes boréale, où le feu de la science n'est pas amorti par les rigueurs d'un climat polaire, M. Schmidt n'a donc pas trouvé un seul ami, un homme sincère, qui lui ait dit qu'ils étaient passés ces tems où l'on pouvait s'aviser d'opposer les fables des Pourânas de l'Inde aux preuves irréfragables que la comparaison des langues fournit pour déterminer la parenté des peuples.

Mais suivons M. Schmidt: « Les Indiens, dit-il, » s'appellent chez les Tubetains *Ghia gar*, les » *Ghia* (ou *Dja*) *Blancs*, et les Chinois *Ghia* » *nak*, les *Ghia Noirs*; cette conformité de noms » nous démontre que ces peuples sont de même » origine. » Ai-je donc eu tort d'assurer, page 265 de mon *Asia polyglotta*, que M. Schmidt manquait de jugement? Que répondrait-il à quelqu'un qui lui soutiendrait « que les *Hindous* et les » *Américains* sont des peuples issus de la même » souche, parce que nous sommes accoutumés » d'appeler *Indes occidentales* la partie moyenne

» de l'Amérique, et *Indes orientales* les pres-
» qu'îles en deçà et au delà du Gange ? »
M. Schmidt ne tournerait-il pas le dos à ce rêveur, en le plaignant intérieurement d'être si étranger aux plus simples notions du bon sens ?

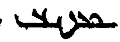
« Si l'assertion des Brahmines, sur l'origine
» indienne des Chinois, poursuit M. Schmidt,
» a autant de fondement que de vraisemblance,
» il s'ensuit que les colons venus de l'Inde, qui,
» eux-mêmes, étaient encore dans un état sau-
» vage, doivent avoir bientôt eu des communi-
» cations et des querelles avec les habitans de la
» Haute-Asie. Dans des conjectures pareilles,
» la manque de femmes est ordinairement la
» cause immédiate de ces brouilleries. Il est
» donc très-probable que les Chinois, malgré
» toutes leurs singularités, n'étaient originaire-
» ment qu'une *nation bâtarde*, issue d'un mé-
» lange du sang indien avec celui des habitans
» de la Haute-Asie. »

Feu Deguignes, s'il vivait encore, aurait raison d'envier le bonheur de M. Schmidt. En effet, celui-ci est parvenu à imaginer une hypothèse encore plus bizarre sur l'origine des Chinois, que ne le fut celle du célèbre auteur de l'Histoire des Huns, sur l'origine égyptienne des habitans du céleste empire. L'exemple funeste de Deguignes aurait dû instruire M. Schmidt et l'ar-

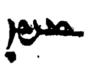
rêter dans la route périlleuse des conjectures. Ce fut l'hypothèse sur l'origine égyptienne des Chinois qui fit tomber Deguignes dans une léthargie logique, et qui offusqua les idées de ce savant d'ailleurs si estimable. Quant à M. Schmidt, préoccupé de son système, le voilà qui échoue sur l'écueil des *loups blancs* et des *pennes célestes ;* bientôt il fera naufrage. Il n'existe aucune raison fondée sur les autorités historiques, ni sur les secours fournis par l'étude des langues, pour faire descendre les Chinois des Indiens ; et si M. Schmidt se veut donner la peine de réfléchir sur la différence physique et morale qui existe entre ces deux peuples, il doit nécessairement revenir de ses présomptions. Qu'il observe bien les yeux de cochon, les pommettes saillantes, le nez camus et le visage plat et carré des Chinois ; qu'il examine ensuite la physionomie de l'Hindou, chez lequel, à l'exception du teint, il trouvera les traits de la race européenne, et qu'il compare les deux visages ; qu'il approfondisse l'immense système religieux des Brahmes, pour le mettre en parallèle avec la croyance simple des anciens Chinois, fondée sur la crainte, et qui mérite à peine le nom de religion. La division des Hindous en castes est inconnue en Chine ; les habitans de cet empire n'ont pas même, dans leur langue, un mot qui exprime l'idée d'une

distinction pareille. Le génie sec et prosaïque du Chinois peut-il entrer en comparaison avec l'esprit poétique et philosophique des habitans des bords du Gange et de la Yamouna? Que M. Schmidt après avoir entendu les sons rauques et peu mélodieux de la langue chinoise, prête l'oreille au ton harmonieux du Sanskrit, porté à sa plus grande perfection, sous la garde de Saraswati; qu'il jette finalement un coup-d'œil sur la littérature des Chinois, littérature pleine de faits et de notions intéressantes, et qu'il la mette en parallèle avec les écrits philosophico-ascétiques des Hindous, qui, par les répétitions les plus fastidieuses, sont parvenus à rendre souverainement ennuyeuse une poésie sublime. Après avoir fait toutes ces comparaisons, M. Schmidt serait-il encore tenté de donner une souche commune aux Indiens et aux Chinois?

M. Schmidt dit (pag. 121): « La lettre ㄏ est exprimée chez M. Klaproth par *kh* (en allemand *ch*), et il en fait la base d'une différence essentielle entre la prononciation ouigoure et celle des autres dialectes tatares. Je pense que M. K. aurait mieux fait d'adopter la prononciation ordinaire, principalement quand le ㄏ se trouve à la fin d'une syllabe ou d'un mot. En général on trouve peu de méthode dans sa manière de transcrire les mots ouigours; au

» contraire on y remarque beaucoup de caprice
» et d'incertitude. Par exemple, le mot
» ne devrait pas se lire *Ouigour;* il faudrait pro-
» nonce *ouikhour*, d'après la même règle, qui
» fait lire à M. Klaproth *oukher* pour 
» *oukous* pour , et *usatounghi* pour
» etc. »

Le passage d'*Ibn Arabchah*, que j'ai cité à la page 318, aurait dû instruire M. Schmidt; il y aurait appris que les Ouigour se servent du même signe pour exprimer toutes les gutturales. S'il avait médité ce passage, il se serait bien gardé de trouver si peu de méthode dans ma manière de transcrire le mots ouigours. Ce qui lui paraît caprice et incertitude, cessera de paraître tel à ses yeux, si je lui dis, que dans mes transcriptions je me suis réglé d'après la prononciation chinoise qui se trouve à côté des mots ouigours dans le vocabulaire de Péking. Quelques exemples lui démontreront ce que je viens d'avancer.

Mots ouigour.	Transcription chinoise.		Transcription française.
	兒 兀 畏	*Oui gou el.*	Ouigour.
	罕 哈	*Kha khan.*	Khakhan.
	兒 格 兀	*Où ghe el.*	Ougher.
	思 庫 兀	*Ou kou szu.*	Oukous.

玉思敦儿 *Yu szu tuonghi.* Ustonghi.

Ce dernier mot, qui désigne la majesté impériale, était mal écrit dans le manuscrit original du vocabulaire ouigouro-chinois. Il vient de la racine turque اوست *ust*, qui signifie *supérieur, en haut;* il répond au mot d'*altesse*. Dans la seconde et la troisième suppliques ouigoures, que j'ai publiées (page 29 de ma nouvelle dissertation), il est correctement écrit; de même que dans le beau *fac simile* de toutes ces suppliques, lithographié par M. le baron P. Schilling de Canstadt à St.-Pétersbourg, pag. 2. a. ligne 3, pag. 3. a. ligne 4, pag. 7. a. ligne 4, pag. 11. a. ligne 5, pag. 15. a. ligne 6.

Pour ne pas fatiguer plus long-tems le lecteur de critiques, qui ne convertiront peut-être pas M. Schmidt, je veux finir cet article par ce que le volume de cet écrivain contient de vraiment historique, ce qui, avec quelques autres notices clair-semées, est à peu près tout ce que la science a gagné par les 287 pages de ses recherches.

L'auteur rejette, comme de juste, les fables débitées par les écrivains mahométans sur *Oghouz khan*, conquérant fameux, qui vivait long-tems avant Tchinghiz khan, envahit la plus grande

partie de l'Asie, et poussa ses conquêtes jusqu'en Égypte. Il nous donne, au contraire, la généalogie de *Tchinghiz khan* depuis l'origine de sa famille, dont le premier ancêtre s'appelait *Burté tchino*, ou *le loup blanc*. Les historiens mongols postérieurs le font descendre des rois du Tubet, qui eux-mêmes étaient d'origine indienne. Ceci paraît n'être qu'une fable inventée par les prêtres bouddhistes, pour donner un nouvel éclat à la famille de Tchinghiz, en la faisant dériver d'une race alliée à celle de Bouddha, et qui venait d'un pays (le Tubet) réputé saint et sacré. — *Burté tchino* épousa la vierge *Goa Maral*, c'est-à-dire *dame biche*, traversa le lac *Tenghiz* (Balkhach), se dirigea de là vers l'orient (*dorona*), et arriva au lac Baïkal et au mont *Bourkhan khaldouna*. Il y trouva le peuple des *Bèdè* ou *Bida*, c'est-à-dire les *Mongols*, qui lui conférèrent la dignité royale.

Burtè tchino eut deux fils ; le premier, nommé *Bédès khan*, fut la souche des princes *Taidjôt;* et le second, *Bèdètsè khan*, celle des souverains des *Mongols*. Ses descendans et successeurs en ligne directe furent *Tamatsak, Khoritsar Merghèn, Aghodjim Bougouroul, Sali Khaldjigho, Nighè Nidun, Samsoudji, Khali Khartchou, Bourdjighètèi Merghèn, Thorghaldjin Baïan*. Celui-ci eut de son épouse *Boroktchin Goa* deux

fils nommés *Doa Sokhor* et *Dobo Merghèn*. Le premier eut quatre fils, *Donoï*, *Dokchin*, *Emnèk* et *Erkè*, qui furent les souches des princes des quatre peuples *Oïrad*; savoir : les *Euleut* (Kalmuks), *Baghatoud*, *Khoït* et *Kergud* (Kirghiz) (1) *Dobo Mergèn* succéda à son père comme chef des Mongols. Il épousa *Aloung Goa*, fille du prince des Tummed, de laquelle il eut deux fils nommés *Bèlghètaï* et *Beggeuntèi*. Après la mort de Dobo Merghèn, sa veuve devint enceinte par la coopération d'une divinité (*Tœgri*), et accoucha de trois fils, nommés *Boukhou Khataki*, *Boukhou Saldjigho* et *Boudantsar Mong khan*. Celui-ci devint chef des Mongols. Ses descendans en ligne droite furent *Khabitchi Baghatour*, *Biker Baghatour*, *Makha Todan*, *Khatchi Kulluk*, *Chongkhor Dokchin*, *Toumbaghi Sètsèn*, *Khaboul khan*, *Bardam Baghatour* et *Jessougèï Baghatour*. Ce dernier eut de son épouse quatre fils, savoir : TEMOUDJIN ou TCHINGHIZ KHAN, *Khassar*, *Khadjiken* et *Outchiken*; et, de ses autres femmes, *Bekter* et *Bèlgètèï*.

Cette généalogie de Tchinghiz correspond as-

(1) Ceci est une faute impardonnable de l'auteur mongol. Les Kirghiz sont un peuple turc, comme je l'ai démontré par un mémoire et par le vocabulaire de leur langue, insérés dans le VII^e^ vol. du *Journal Asiatique*, pag. 389 et suivantes.

sez bien avec les auteurs chinois, jusqu'à *Burtè tchino*; mais ni eux ni les écrivains persans ne parlent de l'origine tubétaine ou indienne de ce dernier.

La division de la nation mongole en deux grandes branches, paraît avoir eu lieu après la mort de *Torghaldjin Bayan*. Les fils de son fils Doa Sokhor devinrent alors les princes héréditaires des *Oïrad*, ou de ces peuples que nous sommes accoutumés à appeler Kalmuks; les fils de *Dobo Merghèn*, au contraire, continuèrent à régner sur les Mongols proprement dits. Cet événement tombe donc dans la onzième génération avant Tchinghiz khan. Je ne crois pas qu'on puisse compter plus de trente ans par génération : ce calcul le mettrait dans la première moitié de l'onzième siècle.

M. Schmidt donne aussi quelques extraits de livres mongols relatifs à l'origine des anciens rois du Tubet; en voici le résumé. — Trois rois descendaient de la famille du *Bourkhan* (Boudda), on les nommait Ièkè Chagkia, Chagkia Lidzai Ori et Chagkia Agholana Bada Iabouktchi (1). Un des descendans du dernier fut Itèghèl Arssalan kha-

(1) Il faut remarquer que presque tous les noms qui se trouvent dans ce récit, sont des traductions mongoles de dénominations indiennes.

ghan, fils de Mandagholouktchi khaghan. Son fils perdit une grande bataille contre une armée de barbares étrangers, forte de 180,000 hommes; son fils cadet *Oubadi* se sauva dans les hautes montagnes neigeuses, et devint la souche des princes tubétains de *Iarloung*. A cette époque, Orogholouktchi khaghan, prince du peuple Badssala, eut un fils miraculeux. Sa chevelure était bleu de ciel; ses dents ressemblaient à l'émail de la grande conque marine, et les doigts de ses mains et de ses pieds à ceux d'un oie; car il dit qu'ils étaient joints ensemble par une membrane. Ses yeux se tournaient perpétuellement vers le ciel, comme ceux des oiseaux, et son corps offrait encore d'autres phénomènes singuliers. Le khaghan fit venir des brahmes instruits dans l'art de la divination, et leur montra cet enfant. Les brahmes annoncèrent qu'il porterait malheur à son père, et qu'il faudrait le tuer. Le khaghan en donna l'ordre; mais personne ne fut capable d'exécuter cette sentence, car aucune arme ne pouvait blesser le jeune prince. On l'enferma alors dans une boîte de cuivre qu'on jeta dans le Gange. Un vieux laboureur, qui habitait dans le voisinage de la ville de *Waisali* (Wachili), aperçut cette boîte surnageant sur le fleuve, et la retira du fleuve. Il prit soin de l'enfant comme s'il avait été son propre fils. Les oiseaux vinrent apporter

à son élève les plus beaux fruits, et les animaux dont la chair était la meilleure. Ayant appris à parler, il demanda à son père adoptif : « Qui est mon père, et quel est mon nom? » Le vieillard lui raconta alors l'histoire de son exposition. Le jeune homme, effrayé des dangers qui le menaçaient dans sa patrie, la quitta, et dirigea ses pas au nord vers l'empire de la Neige. Il arriva au mont *Céleste*, à cime couronnée. Il descendit de cette montagne sonore par les neuf plateaux qui forment comme neuf degrés, et il arriva dans la vallée où coule le *Iarloung*. Près de là il y avait un temple avec quatre portes ; il y rencontra *Debchin Bonbo* du ciel, et *Iang Bonbo* de la terre (*Bonbo* signifie *Séigneur* en tubétain). Ceux-ci lui demandèrent de quel pays il était, et comment il s'appelait. Pour toute réponse il éleva l'index vers le ciel. Alors les autres dirent : « Oh! tu es vraisemblablement Mahâ, le fils d'un Tægri; aussi ta figure diffère-t-elle de celle des autres hommes. » Le jeune homme leur répondit : « Je suis en effet le fils d'un Tægri ; mes ancêtres sont de la souche d'or d'Ollana Ergukdeksen khaghan, qui existait dans les tems antérieurs. » Après ces paroles et le récit de la manière miraculeuse par laquelle il avait été sauvé et élevé, ces deux personnages firent une chaise de bois, l'y placèrent et le portèrent sur leurs

épaules sur la montagne neigeuse de *Chambou* (dans un autre livre kalmuk cité : *Yar-hla Chamboï*), où ils le proclamèrent roi, et où il reçut l'hommage de toute la nation. Cet événement eut lieu en 1821 ans avant l'année *Ou Khoulougana*, mentionnée par l'auteur mongol, et dans l'année *Ou Betchin* (c'est-à-dire 513 avant J.-C.); il monta sur le trône avec le titre de *Sègèr Sandalitou khaghan Tul Ezèn*, et devint le monarque des 880,000 (ames) du peuple tubétain. Sept générations après lui, régnait *Dalaï Soubin Arrou Altan Chiraghètou khaghan*, qui fut tué par un grand de l'empire nommé *Longnam*. Ses trois fils, *Nia thi*, ou le prince pêcheur, *Djà thi*, ou le prince oiseleur, et *Cha sza thi*, ou le prince carnivore, prirent la fuite. Le premier se retira dans le pays de *Ngangbo*, le second dans celui de *Boubo*, et le troisième dans la province tubétaine de *Gongbo*. C'est ce dernier qui est nommé dans les livres mongols *Burtè tchino*, et duquel nous avons parlé plus haut.

M. Schmidt aurait dû nous donner, ce me semble, quelques éclaircissemens géographiques sur ce passage. Il se contente de dire : « *Iarloung* est » un fleuve très-considérable du Tubet. » Nous connaissons déjà, par l'*Alphabetum tibetanum* du P. *Georgi*, une partie de l'histoire du premier

roi du Tubet, qui vint de l'Inde, et s'établit à *Iarlon*, ou *Iarloung*. Voici ce que cet auteur en raconte, d'après les mémoires du P. *Horace della Penna* : « Le premier roi du Tubet était » *Gnia thritzhengo*, fils de l'épouse de *Makkia-* » *bà*, roi de l'Hindoustan; il fut exposé en plein » air au-delà des limites du royaume; un paysan » l'y trouva, le nourrit et l'éleva. Arrivé à l'âge » de puberté, il s'enfuit dans le Tubet et fut re- » connu par les pâtres de *Iarlon*, qui en firent » leur roi. Il introduisit l'agriculture, les arts et » les règles de la vie sociale chez les Tubétains. » On compte les années de sa vie pour celles de » son règne; il régna donc et gouverna 91 ans.

» Le second roi du Tubet fut le fils aîné de » *Gnia thritzhengo;* lui et ses successeur ano- » nymes, jusqu'au vingt-quatrième roi, régnè- » rent en tout 1102 ans.

» Après eux vint *Tzhon tzheng K'ambó*, fils » de *Namri tzhengpô*, qui succéda à son père à » l'âge de treize ans. Il transféra le siége de son » royaume, de *Iarlon*, à cette partie dn Tubet, » où postérieurement fut construite la ville de » *H'lassa*, etc. »

Ce passage et ceux que M. Schmidt a extraits de livres mongols nous apprennent que les bords du *Iarloung* furent, pour ainsi dire, le premier berceau de la nation tubétaine. Il sera donc in-

téressant de rechercher quel est cette rivière dont le nom ne se trouve pas sur nos cartes.

Le dictionnaire géographique *Si yu thoung wen tchi* nous l'apprend. Elle coule, dit-il, dans le pays de *Ba thang* et *Li thang*, et autres qui appartiennent actuellement à la province chinoise de Szu tchhouan, et se trouvent à l'est de *Kam*, *Khor*, *Tchamdo* et *Djaya*. Autrefois ces lieux appartenaient à la province tubétaine de *Kam*. Le nom de ce fleuve se compose de *yar*, grand et de *loung* qui signifie une grande rivière. Elle l'a reçu parce qu'elle est considérable et que son cours est très-long. Sa partie supérieure s'appelle *Niak tso* (le courant du tournant). Dans la grande carte de l'empire chinois, publiée sous le règne de Khian loung, la partie supérieure du *Ya loung*, qui fait l'ancienne frontière du Szu tchhouan, est appelée *Niak tso*. Elle est formée par la réunion du *Dza Tsitsirkhana*, ou *Ma tchou Tsitsirkhana*, qui vient du nord-ouest des monts neigneux de la chaîne du Bayan khara, et du *Mamou Tsitsirkhana*, qui a sa soure au nord dans le flanc du Mamou Bayan khara. Le *Niak tso* coule au sud sud-est, reçoit à gauche le *Sié tchou* et une autre rivière anonyme, et à droite l'*Ouitchourgou* et le *Tchoum*. Après sa réunion avec cette dernière, il reçoit le nom de *Ya loung*, qui est la prononciation chi-

noise du mot tubétain *Yarloung*. Cette grande et rapide rivière se dirige vers le sud, et se réunit dans la province de Szu tchhouan au *Kin cha kiang* (rivière du sable d'or), dont le nom tubétain est *Boureï tchou* ou *Ba tchou*. Marco Polo (II. c. 38), l'appelle *Brius*, che disparte la detta provincia (*Caindu*), nel qual si trouva molta quantità d'oro di paiola.

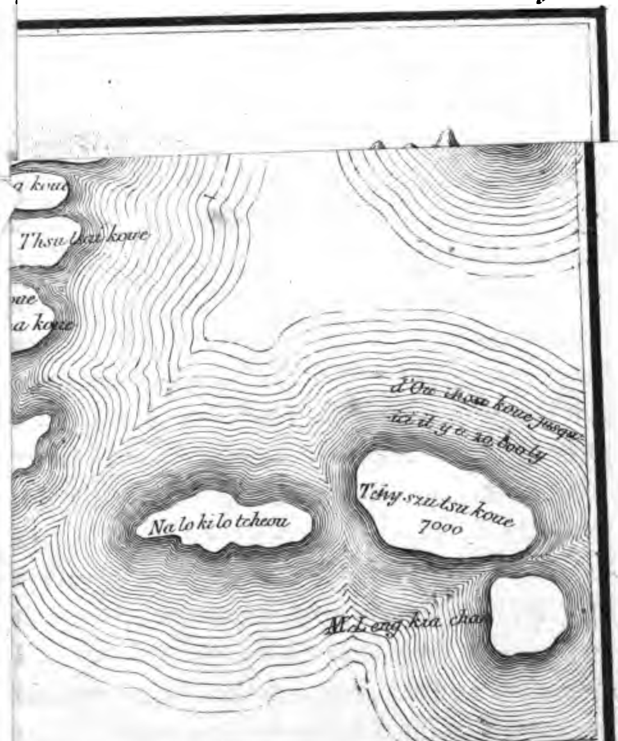
On voit par cette détermination du *Iarloung*, que la civilisation du Tubet a commencé dans la partie orientale de ce pays, sur la frontière de la Chine, et qu'elle s'est répandue de là vers l'occident. Les notions que nous fournissent les auteurs chinois, conduisent au même résultat. La résidence des rois du Tubet ne fut établie à *H'lassa* que dans la première moitié du VII^e^ siècle.

M. Schmidt aurait aussi du nous dire où se trouvait la montagne neigeuse appelée *Chambo*, ou *Yarhla Chambou*. Je vais suppléer à cette omission, d'après la grande carte de l'empire chinois et d'après le dictionnaire géographique cité plus haut. Dans la première, cette montagne est nommée يارلا شامبو كانگرى *Yarla chambou gangri*, et se trouve dans la province d'*Ouei* ou dans le *Tubet central*, entre le grand fleuve *Dzangbô tchou* et la rivière *Moun tchou*, et entre 29° et 30° de latitude nord. Dans le *Si you thoung wen*

tchi, son nom est plus exactement écrit *Yarla chamboï gangri*; ce livre l'explique de la manière suivante: *Yar la* désigne le pays de Bouddha, *chamboï*, existant par lui-même, *gang* neige *ri* montagne; c'est-à-dire, montagne de neige du pays de Bouddha, existant par lui-même.

M. Schmidt ne donne pas la suite des événemens postérieurs à l'usurpation de Long-nam; il ne reprend le fil de l'histoire tubétaine qu'à l'époque de l'introduction définitive du bouddhisme dans ce pays, qui eut lieu sous le règne de *Srongdzan Gambo*, après l'an 632 de notre ère. Ce prince se rendit célèbre par la guerre heureuse qu'il fit contre les *Touloukhoun*, appelés par les auteurs chinois *Tou khou hoen*, nation puissante qui occupait le pays situé autour et à l'occident du lac Khoukhou-noor, jusqu'à la frontière du pays de Khotan dans l'Asie centrale. Ses successeurs eurent des guerres fréquentes avec les Chinois, et leur puissance alla toujours en croissant; de sorte que dans le VIII^e^ et IX^e^ siècle ils avaient soumis toute l'Asie centrale; au nord jusqu'au *Thian chan*, ou monts Célestes; à l'occident jusqu'au-delà des sources du Sih'oun; et à l'ouest jusqu'aux rives du Houang ho supérieur. Leur puissance fut brisée au commencement du X^e^ siècle, et les Tubétains rentrèrent dans les frontières de leur pays.

hian tchu.



Imp. par Brigeaut & Cie.

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR UNE CARTE CHINOISE ET JAPONAISE

DE L'ASIE ET DE L'INDE.

Cette carte curieuse est insérée dans le quarante-sixième volume de la grande encyclopédie japonaise; intitulée : *O han san thsai thou hoei*, publiée en 1714. Je m'abstiens de donner une plus ample notice de cet ouvrage important, parce que l'analyse détaillée, que M. Abel Rémusat en a fait, ne tardera pas à paraître dans l'onzième volume des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Le titre de la carte est en chinois *Si yu Thian tchu tchi thou*, et en japonais, *Saï iki go Ten dzik no dzou*, c'est-à-dire, Carte des pays orientaux et des cinq » Indes. » Dans un coin, on lit les mots : « Dans » cette carte les distances sont comptées en *li* à six » *matsi*. » Ceci démontre qu'elle est une copie d'un original chinois, car le *li* ou *ri* japonais contient trente-six *matsi*, ou six fois plus que l'ancien li chinois.

Cette carte doit avoir été composée dans le quinzième siècle, après que les Mongols eurent été expulsés de la Chine, parce qu'on y trouve le nom des *Wa la* ou des *Œlœt*, qui avant cette période ne se rencontre pas dans les livres chinois. Néanmoins les matériaux qui ont servi à sa construction sont plus anciens et datent, pour l'Inde au moins, du septième siècle. En jetant un coup-d'œil sur la copie lithographiée qui accompagne ce mémoire, on verra qu'à cette époque les Chinois ont mieux connu le centre de l'Asie et l'Inde que les géographes grecs, et notamment Ptolemée.

La Chine est nommée dans la carte *Tchoung houa*, fleur du milieu ; l'extrémité occidentale de la grande muraille y est marquée et appelée *Wan li tchhing*, rempart de dix mille li. On y voit les villes chinoises de *Liang tcheou*, *Kan tcheou*, *Su tcheou*, *Koua tcheou* et *Cha tcheou*, qui appartiennent à la province actuelle de Kan sou, tandis qu'elles faisaient partie de celle du Chen si, à l'époque de la confection de la carte. L'origine du *Houang ho*, ou du fleuve Jaune, y est représentée, d'après l'ancienne hypothèse des Chinois. Il est formé par deux rivières qui se réunissent au nord-ouest de Khotan. La méridionale vient de la frontière du pays de *Khie pan tho* ou *Kho*

pan tho, qui se trouvait à l'ouest de Yarkand, dans les monts Thsoung ling, c'est-dire-dire à la frontière de Badakhchan. Cette rivière est le *Yarkand daria* de nos jours. La rivière septentrionale y sort du *Loung tchi*, ou du lac du Dragon. C'est le *Kara koul* (1), lequel donne naissance au *Yaman yar*, qui forme la partie supérieur du *Kachghar daria*. C'étaient donc la rivière de Yarkand et cette dernière, qui, d'après l'opinion des anciens Chinois, formaient le Houang ho, ou plutôt le *Ky chy choui* ou *Tarim*, qui coule à l'est et se jette dans le Lob noor. Dans les livres Chinois, ce lac porte le nom de *Phou tchhang hai;* il se trouve aussi marqué sur la carte. Les Chinois supposent qu'il y a une communication souterraine entre celui-ci et le lac *Sing sou hai*, situé à l'est du Khoukhou noor. Sous le nom de Sing sou hai, ils comprennent tous les petits lacs, toutes les sources et tous les ruisseaux qui forment véritablement le Houang ho. Sur la côte de ce lac se trouve, au sud de la Chine, le *Tsi chy chan*, ou les monts des pierres amoncelées, qui se prolongent jusqu'à la frontière du Chen si. Le grand coude, que décrit le Houang ho dans les montagnes neigeuses au sud du

(1) Voyez la petite carte de l'Asie centrale qui accompagne ce volume, page 362.

Khoukhou noor, est marqué comme une île sur la carte ; on y lit le nom des *San miao*. Tous les témoignages se réunissent pour apprendre que c'étaient les anciens aborigènes de la Chine occidentale ; les Chinois, qui venaient de l'ouest, les y trouvèrent. Ils les subjuguèrent et contraignirent ceux qui ne voulaient pas se soumettre, à se retirer dans les montagnes qui séparent la Chine du Tubet.

Au sud du Tarim est *Yu thian koue*, ou le royaume de *Khotan*. Le *Lieou cha*, ou les *sables mouvans*, le bornent au sud et s'étendent au nord-est par le lac *Lob* vers la Mongolie actuelle. Au nord de la rivière de Tarim, on voit *Hami* et *Ho tcheou*, ou la ville du Feu, appelée ainsi, parce que dans son voisinage il y avait une montagne dont tous les rochers étaient couleur de feu. Cette ville, qui n'existe plus, était à mille li à l'ouest de Khamil ou Hami.

A l'ouest de Ho tcheou est le royaume des *Kao tchhang*(1), c'est-à-dire des Ouigour, et *Thou lou fân* ou Tourfân. Plus loin on trouve *Ou khi ni ;* c'est une faute pour *Yan khi* ou *Kharachar ;*

(2) Dans la carte, la plupart des noms de pays sont terminés par le mot *koue*, qui signifie *royaume* en chinois. On verra quelquefois ce mot précédé par la particule *no*, qui fait le génitif en japonais, comme dans *Ou tchang* no *koue*, royaume *d'*Ou tchang.

encore plus à l'ouest est *Khouei thsu*, le *Koutché* de nos jours. Ce dernier est adossé aux monts *Thsoung ling*, et séparé par un désert sablonneux d'un pays plus occidental, appelé *Kou me*, dont la position correspond á celle de la ville actuelle d'Aksou. A l'ouest de Kou me on voit le royaume de *Khiu cha*, le même que les géographes chinois appelaient ordinairement *Chou le*, et qui porte à présent le nom de *Kachghar* ou *Kachkar*. A l'occident de ce dernier, la chaîne de Thsoung ling tourne vers le sud, et la carte l'appelle à cet endroit *Ta thsoung ling*, ou le grand Thsonng ling. Au sud de Kou me et de Khiu cha, on voit le royanme de *Ou tuon*, sur la rive gauche du Kachghar daria.

Au nord de Khamil, de Tourfân, de Koutché et de la chaîne de Thsoung ling, se suivent de l'est à l'ouest les *Wa la* ou OEloet, l'ancien pays des *Ou sun*, nation blonde qui, dans les premiers siècles de notre ère, habitait la Dzoûngarie actuelle sur les bords de l'Ili et de ses affluens. A l'accident de ce peuple, on aperçoit le *Je hai*, ou la mer Chaude, qui, d'après une notice insérée dans la carte, a 5oo li de circuit. C'est le même lac qui, de nos jours, est appelé par les Kirghiz et Bourout, *Issi koul*, ou le lac chaud, et aussi *Touz koul*, lac salé; cette dernière dénomination correspond avec celle de

Yan hai, donnée au même lac par les auteurs chinois anciens. Les Kalmuks le nomment à présent *Temourtou noor*, ou le lac Férrugineux, parce qu'on trouve des mines de fer sur ses bords. La carte chinoise fait sortir du Je hai le Sih'oun ou Syr daria. C'est une faute, car ce n'est pas ce fleuve, mais le *Tchoui*, qui est formé par l'écoulement de ce lac, et qui cependant n'atteint pas le Syr, et se perd dans un petit lac. Au nord de cette rivière et du Je hai, se trouvent les pays des *Thou khiu* ou Turcs, et des *Si Thou khiu*, ou Turcs occidentaux. Le *Ta lieou cha*, ou les grands sables mouvans, bornent au nord les habitations de ces peuples. Au sud de du Syr daria, il y a les royaumes d'*Oman* et de *Phola*; plus, à l'ouest, celui de *Ta wan* ou Ferghana, suivi dans la même direction par *Sa ma eul han*, c'est-à-dire Samarkand. Au nord-ouest de ce dernier est *Ho*, ou la ville de *Kord* كرد, et plus loin le royaume *Toung ngan*, ou le *Ngan oriental*, qui doit avoir été à Boukhara, ou dans le voisinage de cette ville.

Parallèlement avec le Syr, coule, d'après la carte, le Djih'oun ou l'Amou daria, qui est l'*Oxus* des anciens. Il vient du pays de *Keou mi tho*. Au sud de ses sources, est le royaume de *Nan tchhing*, et plus à l'ouest celui de *Po tchhouang*, qu'on doit chercher à l'ouest de

Bâdakhchân. A l'ouest de ce dernier est le pays de *Tou ho lo*, c'est-à-dire le *Thokharestân*, ou le pays des *Tokhari* de Ptolemée. Le royaume de *Houo*, ou des *Vivans*, vient ensuite. Sa position correspond avec celle de la contrée de Balkh. Au nord du Djih'oun est le pays des *Yue tchi*; à l'occident duquel habitent les *Hoei hoei* ou mahométans, nommés dans une note, placée à côté de leur nom, *Ta chy*, ou *Arabes, habillés en blanc*, pour les distinguer des *Ta chy*, ou *Arabes, habillés en noir*, qui se trouvent sur la rive opposée du fleuve. Les Chinois désignent par la première épithète les *Abassides*, qui portaient des robes noires. Sur la rive du Djih'oun, on voit sur la carte le pays de *Ngan szu*; il devrait se trouver sur la gauche, car c'est le *Khorassân*. Dans le Kharizm, sur la gauche du même fleuve, est le pays de *Mo*.

D'après la carte, le Djih'oun et le Sih'oun sont joints ensemble par un bras, un peu au-dessus de leurs embouchures dans la mer occidentale, remplie d'îles qui portent chacune de doubles noms, un chinois et un japonais, savoir :

Thsiao lou ko,	en japonais	*Sou ka fou yo.*
Siu men na,		*Ta a ni ya* (Dania).
Ky lan tchhy lin,		*Fi ta ko ya.*
Ma pa eul,		*Fo ro ni ya* (Polonia).
Ting ho eul,		*To ru ko* (Turcs).

Il est évident que l'éditeur japonais de la carte s'est trompé, en voulant établir une synonymie entre quelques noms chinois de pays occidentaux et ceux de l'Europe, dont il pouvait avoir eu connaissance par les Hollandais et les Portugais.

Parmi les pays qui se trouvent sur le bord de la mer occidentale, on ne reconnaît que celui de *Ghilan* dans *Khi lan*. La Perse est appelée *Po la szu ;* c'est la transcription chinoise du nom *Fars* ou *Pars*.

Le *Hindou-kouch* est nommé dans la carte *Siue chan* ou *Montagne de Neige*. Une chaîne plus méridionale porte le nom de *He ling*, ou *Monts Noirs*. On reconnaît facilement dans le royaume de *Kian to lo* le *Kandahâr* actuel, et *Ki pin* est *Kaboul*, quoique sa position sur la carte soit loin d'être exactement indiquée. L'*Indus*, le *Setledj* et le *Gange* ont tous leur source au sud du lac *O neou tchhy*, qui est le *Manassarovar*. Au nord-ouest du lac *O neou tchy* est le pays de *Po lou lo*, qui est le Bolor de nos jours.

Les montagnes qui avoisinent ce lac sont appelées en tubetain *Gangdis ;* dans le *Choui king*, qui est une très-ancienne hydrographie chinoise, elles portent le nom d'*O neou ta*. Les commentateurs de ce livre disent que cette dénomination

se retrouve dans les livres bouddhiques. En effet, on lit dans les ouvrages des Cingalais, que le grand lac *Anotatte wille*, se trouve dans un vaste désert, et que les quatre principales fleuves du monde en sortent par quatre portes, dont une forme un gueule de lion, l'autre celle d'un éléphant, la troisième celle d'un cheval, et la quatrième celle d'un bœuf sauvage. Encore aujourd'hui les quatre coins du Manas-sarovar portent les mêmes noms; elle sont marquées sur la grande carte de l'empire chinois, dressée par ordre de Khian loung, et s'appellent :

Porte orientale,	*Touigochal* ou *Tchouigochal.*
Porte méridionale,	*Ghiou ourgou.*
Porte occidentale,	*Arabko.*
Porte septentrionale,	*Dadzaloung.*

Entre la province chinoise de Yun nan et l'Inde ; on voit le *Ta he han* ou la Grande Montagne Noire. Ce nom, que je n'ai pas retrouvé d'autres relations chinoises, paraît être une traduction de l'Indien. En sanskrit on l'appellerait महाकालगिरि *Mahâ kâla ghiri.*

La dénomination la plus ordinaire de l'Hindoustân, qu'on trouve dans les anciens livres chinois, est celle de *Thian tu* (caractères 1798-7556 du dictionnaire imprimé à Paris en 1813),

ou *Thian tchu* (1798-7399). Ce dernier mot n'est qu'une corruption du premier, qui, d'après les auteurs chinois, est lui-même une mauvaise prononciation de *Chin tou* (10, 821-4772). On trouve aussi le nom de l'Inde écrit *In tou* (1032-2521) et *Khian tou* (57-4772). Les chinois l'appellent encore royaume des *Yue tchi* (4027-3718), ou plutôt *Yue ti* (4027-4821), parce que, dans les premiers siècles de notre ère, cette nation, originaire de l'Asie centrale, avait étendu ses conquêtes dans l'Inde septentrionale.

On lit dans le *Si yu ki* (Mémorial des contrées occidentales) : « Au milieu du continent méri-» dional du monde (*Nan tcheou*, 1010-2381), » sont les plus hautes cimes des grands monts » neigeux, appelés *Thsoung ling* (montagnes » de l'Oignon); à l'orient de ces cimes se trouve » l'empire de *Tchin tan*, ou la Chine; au sud est » le *Thian tchu*, ou l'Hindoustân, à l'ouest le » royaume de *Pho szu*, ou la Perse; et au nord » sont les pays des barbares nomades. On divise » le Thian tchu en *oriental*, *occidental*, *méri-*» *dional*, *septentrional*, et *celui du milieu*. Il y » dans ces cinq parties, seize grands royaumes, » et un nombre considérable de petits. »

Notre carte indique ces grandes divisions, sans préciser leurs frontières respectives. Je ne peux donc que donner les subdivisions, sans

être en état de déterminer à laquelle des grandes divisions quelques-unes d'entre elles appartiennent. (1)

Le *Si In tou*, ou l'*Hindoustân occidental*, comprend les pays arrosés par la moitié inférieure de l'*Indus*, le *Louni*, le *Paddar* et le *Bunmass*, et qui s'étendent jusqu'aux rives du *Nerboudda*, nommé dans la carte *Nay vy tho*, et en sanskrit नर्म्मद *Narmmada*. Le royaume principal de cette contrée, est celui de *Sin tou*. L'auteur de la carte remarque qu'on y trouve, dans une montagne, du sel de couleur rouge et noire ; et que les habitans, hommes et femmes, se rasent la tête, et portent des habits de bonze. C'est le pays qui s'appelle encore aujourd'hui *Sinde* ; en sanskrit सिन्धु *Sindhou*. Dans la même langue, le sel de roche porte le nom de सिन्धुज *Sindhoudja*, ou production de Sindhou. Nous savons aussi que dans les premiers siècles de notre ère, les habitans de cette contrée et de plusieurs autres

(1) M. Abel-Rémusat m'apprend qu'il s'occupe d'une traduction du *Fo koue ki*, qui est une description chinoise de l'Hindoustân, composée par *Fa hian*, au commencement du cinquième siècle de notre ère. Cet ouvrage fournira des détails précieux sur l'état de l'Inde à cette époque.

voisines, suivaient la religion de Bouddha. Dans *A nan tho pou lo*, de la carte, on reconnaît facilement la dénomination sanskrite अनन्तपुर *Ananta poura* (ville éternelle); cependant nous ne connaissons actuellement aucune ville de ce nom, située près des embouchures de l'Indus.

Le royaume de *Khiu tche lo*, est sans doute, गुर्ज्जर le *Gourdjdjara*, que nous appelons ordinairement *Guserat*. Celui de *Sou la tho*, rappelle le nom de *Surate*, mais sa position ne permet pas de le confondre avec ce dernier. C'est plutôt le district de *Soreth*, situé au milieu de la presqu'île de Gouzerat, et qui a Djounagher pour capitale. Ce territoire, actuellement moins étendu qu'autrefois, comprenait encore à l'époque de la composition de l'Ayïn akberi, une grande partie de la presqu'île, et rapportait des revenus considérables. Le nom de *Soreth* parait dériver du sanskrit, et avoir la même signification que celui de *Surate*, qui est proprement सुराष्ट्र *Sourâchtra*, c'est-à-dire, le beau royaume. Le périple d'Arrien donne à toute la presqu'île de Gouzerat le nom de *Syrastrene*, et Ptolémée applique le même nom à la partie qui s'étend à l'est jusqu'à Cambay.

Ky tchha, est vraisemblablement le pays ap-

pelé actuellement *Cutch*, ou plutôt कच्छ *Katch-tchha*, c'est-à-dire, plaine sur les bords de la mer; dénomination qui convient parfaitement à cette contrée.

Le royaume de *Mo la pho*, de la carte est मालव *Málawa* ou *Málwah*, grande province de l'Hindoustân, dont nous devons une si excellente description à sir John Malcolm. Il n'est pas non plus difficile de déterminer le pays de *Pho lu ko kiu pho*, qu'on voit sur la gauche du Nay vy tho, ou Nerboudda, près de son embouchure. Sa position indique celle de *Barygaza* des anciens, qui est le *Broatch* de nos jours, appelé proprement *Barigocha*. Il faut que je remarque à cette occasion que le caractère chinois (N° 8210), que je transcrit dans la traduction de cette carte, par *kie*, est souvent employé pour désigner le *ka* ou *ga* sanskrit.

Le *Pe In tou*, ou l'*Hindoustân septentrional*, comprend le Pendjâb, le Kachmir, et autres pays limitrophes. Ici la comparaison avec la division actuelle de l'Inde, devint plus difficile, parce que l'état politique et religieux de ces contrées, diffère tout-à-fait de l'ancien. On reconnaît बीकानेर *Vikânera* ou *Bikanir*, par sa position, dans le *Pe kia* de la carte. Le pays d'*Ou la ni*, au sud de

l'Indus supérieur, rappelle l'*Ourna désha*, ou le pays d'*Ourna*, appelé communément *Oundes*.

Le royaume de *Seng ho pou lo*, paraît être le même que सिंहपुर *Singhapoura*, ou la ville du Lion, placée par les auteurs chinois dans le voisinage de Kachmir (*Voyez* pag. 280). *Lo hou lo* est notre *Lohore* et *Khiou lou to*, l'ancien pays de *Kouloûta*, mentionné dans les Pouran'as, et situé dans le nord de l'Hindoustân.

Le *Tchoung In tou*, ou l'*Hindoustân moyen*, contient plusieurs royaumes, parmi lesquels dans *A yu tho*, on reconnaît अयोध्या *Ayôdhyâ*, la capitale de Rama, qui est l'*Aoude* de nos jours. *Mo thou lo* est le royaume de मथुरा *Mathourâ*, dont la capitale, portant le même nom, se trouvait dans la province actuelle d'Agra, et était la résidence de la dynastie des rois Pandava.

A cette même partie de l'Hindoustân, appartient aussi le pays d'*Ou tche ya na*, qui est l'Oudjein de nos jours, appelé en sanskrit उज्जयनी *Oudjdjayanî*. C'était dans sa capitale, portant le même nom, que le célèbre roi Vikramâditya tenait sa cour. Elle est regardée comme une des sept villes sacrées de l'Inde. Les Hindous y font passer leur premier méridien.

Le royaume de *Kiao sa lo* est sans doute कोषला *Kôchalâ*, partie la plus méridionale de l'ancien pays d'Ayôdhya ou Aoude, qui autrefois était d'une étendue beaucoup plus considérable qu'à présent.

Le *Nan In tou*, ou l'*Hindoustân méridional*, comprend plusieurs royaumes dont le plus septentrional est celui de *Mo ho la tho*, c'est-à dire le महाराष्ट्र *Mahâ râchtra*, ou le grand royaume, on prononce communément ce nom *Maharatta*. C'était anciennement celui de la partie nord-ouest du Deccan, qui s'étendait jusqu'aux bords méridionaux du Nerboudda. C'est de ce pays que les Mahrattes ont reçu leur nom. Plus au sud on voit, sur la carte, le pays de *Koung kian na pou lo*; c'est l'ancien कोङ्कण *Kongkan'a*, et le *Concan* de nos jours, province maritime du Deccan, qui autrefois était beaucoup plus considérable qu'à présent, car elle contenait toutes les contrées depuis l'embouchure du Gangawala jusqu'à la frontière méridionale du Balagat.

Le royaume de *Ta lo phy thou*, est, d'après sa position et son nom, le pays de द्राविड *Drâvida* ou *Dravira*, qui comprenait la côte de Coromandel, depuis Madras jusqu'au cap Comorin. Actuellement on se sert de ce nom comme collectif, pour

désigner tous les pays dans lesquels on parle tamoul. Au sud de Ta lo phy thou est *Hai ngan men koue*, ou le *royaume de la porte des bords de la mer;* traduit en sanskrit, cette dénomination serait समुद्रतीरद्वार *Samoudra tîra dvâra.* La carte l'appelle aussi *Mo lo kiu tchha;* c'est vraisemblablement en sanskrit मरुकच्छ *Maroukatchtchha,* ou la *côte plate de Marou.* Marou est un autre nom pour *Marava,* qui est une province du royame de Madoura, située justement sur le canal qui sépare l'île de Ceylan du continent de l'Inde. La dénomination de *royaume de la porte des bords de la mer,* lui conviendrait donc parfaitement. Je dois remarquer que le dernier caractère chinois dans *Mo lou kiu tchha,* est aussi souvent employé pour exprimer les ट sanskrit : alors on lirait *Marou kouta,* मरुकूट montagne de Marou. Ce nom pourrait encore être celui de *Mérou katchha,* qui se trouve cités dans les Pouran'as, comme un pays dans l'extrémité méridionale de l'Inde.

Une île près de la pointe méridionale du continent de l'Inde, porte sur la carte le nom de *Mou la no chen,* ou mont de *Mou la* ou *Moura.* Je pense qu'elle représente le cap *Komorin,* et que

le rédacteur de la carte s'est trompé en oubliant de mettre la syllabe *kou* au commencement de ce nom; qui en sanskrit s'appelle कुमारी *Koumâri*, et en malabar et tamoul *Kania mouri*. Le cap est nommé Κομάρ par Arrien, et la contrée qui l'avoisine porte le nom de *Comaria* chez les géographes anciens. Les Arabes le nomment جبل قمارون montagne de *Komâroun*, ou قيمر *Kimar* et قمار *Komâr*.

Le pays entre les embouchures du *Kâveri* porte dans la carte le nom de royaume de *Tchu li*, c'est celui de चोल *Tchola* ou *Tcholi*, ou du Tanjore de nos jours. Je ne peux expliquer le nom de *Tho na kie tse kia*, mais le royaume de *Ngan oua lo*, est sans doute अङ्गुल *Angoula*, dont le nom se prononce actuellement *Ongolé*; district et port du Karnatik, sur les bords du Goudegama.

Le *Toung In tou*, ou l'Hindoustan oriental, comprend la plus grande partie des contrées arrosées par le Gange et plusieurs de ses affluens, et il s'étend au sud jusqu'au Kistnah.

Le royaume de *Ko ling kia*, est le pays de कलिङ्ग *Kalinga* des Pouran'as, ou partie de la côte de Coromandel, qui s'étend de Ciacole jusqu'à l'embouchure du Kistnah.

Le royaume de *Mo kia tho*, est celui de मगध

Maghada, comprenant la partie méridionale du Bahar. Sa capitale est nommée sur la carte *Yu che tchhing*, ce qui signifie en chinois, *ville dont les maisons sont en pierres précieuses*. C'est, sans doute, रत्नपुर *Ratnapoura*, dont le nom a la même signification en sanskrit. Les Anglais appellent cette ville *Ruttunpoor*. La carte indique dans le nord de ce royaume, et sur les bords du Gange, le *Ling sieou chan*, ou la montagne de l'Aigle merveilleux. D'après l'histoire naturelle chinoise, intitulée *Pen thsao kang mou* (Sect. XLIX, fol. 21 recto), cet aigle s'appelle en langue *fan*, ou sanskrit, *Ko lo thou*; c'est गरुड *Garouda*, le Phénix des Hindous, qui sert de monture à Vichnou.

A l'ouest de *Mo khia tho*, on voit le royaume de *Pho lo ni szu* (1). Dans ce nom on découvre celui de वरणासी *Varan'así*, le Benarès de nos jours; ville où Bouddha enseigna publique-

(1) Je dois remarquer, à l'occasion de ce nom et de plusieurs autres, que les Chinois se servent communément de lettres non aspirées pour transcrire les aspirées du sanskrit, et qu'ils emploient leurs aspirées pour les simples de cette langue. On observe la même chose chez les Siamois et chez d'autres peuples qui rendent le sanskrit avec leur alphabet.

ment sa nouvelle doctrine. La carte place dans ce royaume un endroit qu'elle appelle *Lou yuan*, ou le *Jardin des Cerfs*. Dans d'autres relations chinoises je le trouve appelé *Lou ye youan, Jardin de la plaine des Cerfs*. Je ne sais pas qu'elle peut être la dénomination sanskrite de cette place.

Le royaume de *Po lo ya kia* indique, par sa position sur la carte, qu'il comprenait la contrée située au confluent du Djoumna avec le Gange, ou l'Allahabad de nos jours. Ce confluent est un des cinq प्रयाग *Prayâga*, ou endroits principaux de pélérinage des Hindoux.

Le royaume de *Kia phi lo*, qui, d'après la carte, paraît avoir existé entre le Gange et le Gogra inférieur, est très-célèbre chez les Bouddhistes de la Chine. Ceux de Ceylan l'appellent *Kimbolwet-novera*, en sanskrit कपिल वस्तु नगर *Kapila wastou nagara*, ville de la substance de Kapila. Les Chinois disent que le Gange avait reçu de cette ville le nom de *Fleuve de Kia phi lo;* en effet une de ses épithètes en sanskrit est कपिलधारा *Kapila-d'hârâ*, ou descendant de Kapila. On sait que Kapila est le nom d'un Mouni célèbre, qui fut le fondateur du système philosophique appelé Sânk'hya ; c'est

aussi une dénomination d'*Aghni*, le dieu du feu.

Le royaume de *Fey che li*, que la carte paraît placer à la droite du Gogra, est peut-être le pays qui avait *Waichili* pour capitale (dans les livres mongols [illegible]), ville dans laquelle Bouddha disputa avec ses antagonistes, et prêcha sa doctrine au peuple.

Au nord de ce royaume est celui de *Ni po lo*, dans lequel on ne peut méconnaître नेपाल *Nepâla*, ou *Nepâl*. Au nord de ce pays coule le Yarou Dzang bou tchou, qui est resté sans nom sur la carte. A l'est de Nepâl sont les royaumes de *Chi*, de *Tan po* et de *Pen na tai tchang*, dont je ne peux déterminer la position et la synonymie indienne.

A l'orient du Berampouter est le royaume de *Kia mo lieou pho*; en sanskrit कामरूप *Kâmaroupa*, nom de la partie la plus orientale du Bengale, faisant actuellement partie du royaume d'Assam.

La mer de *Pang ka la* est le golfe de Bengale, et le royaume d'*Ou tou*, situé sur ses bords, est vraisemblablement उत्कल *Outkala*, l'*Orissa* de nos jours. Une île sur la côte de Bengale, porte,

dans la carte, le nom nom de *Ho li ki lo ;* il paraît que c'est le mot sanskrit हरिकील *Harikîlo*, la lance, la colonne de Hari ou Vichnou. Je ne sais pourtant pas à quelle île ou cap cette dénomina- s'applique.

L'île de *Kie thou* ou *Ga thou*, au milieu du golfe de Bengale, paraît représenter le groupe des îles d'Andaman ; peut-être aussi le continent de Pégu.

Ceylan est divisé en trois îles, la plus méridionale est appelée *Leng kia chan*, ou montagne de *Lengka ;* c'est लङ्का *Langka*, capitale de Râvana, dont le nom sert à désigner l'île même, et le pic d'Adam, qui est au milieu. L'autre île est nommée *Chi szu tsu koue*, ou *royaume qui contient des lions*. C'est la traduction du sanskrit सिंहला *Singhalâ*, dénomination de Ceylan, de laquelle vient le mot *Cingalais*, par lequel on désigne les habitans aborigènes de cette île. La troisième partie de Ceylan est appellée, dans la carte, île *Na lo ki lo ;* il paraît s'appliquer à la côte occidentale ; ce nom vient peut-être du sanskrit नारक *Nâraka*, enfer.

A l'occident de Ceylan et du cap Comorin, on voit sur la carte *Ta pao tcheou*, ou la *grande île*

de choses précieuses ; son nom traduit en sanskrit serait महारत्नद्वीप *Maha ratna dvîpa.* Je laisse aux lecteurs des livres indiens le soin de déterminer auquel des deux groupes, des Maldives ou des Laquedives, ce nom convient mieux.

Les chiffres qu'on voit sur la carte, après les noms des royaumes de l'Inde, marquent leur circonférence exprimée en *li* chinois.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DU

SECOND VOLUME.

Pages.

Fragmens sur les races et sur les langues de l'ancien et du nouveau continent..... 1

Vie de Bouddha d'après les livres mongols..... 55

Caractères primitifs des Chinois..... 97

Notice du Babour nameh, ou histoire du sulthan Babour, écrite par lui-même en turc oriental..... 134

Description des îles Lieou khieou, extraites d'ouvrages japonais et chinois..... 157

Description des îles Mou nin sima, traduite de l'ouvrage japonais San kokf tsu ran..... 190

Recherches sur les ports de Gampou et Zaïthoum en Chine, décrits par Marco Polo..... 200

Histoire du Kachmir, extraite de la traduction anglaise de M. H. Wilson..... 211

Note pour cette histoire, par M. Klaproth..... 275

Histoire de la ville de Khotan..... 281

Observations critiques sur les recherches relatives à l'Histoire politique et religieuse de l'intérieur de l'Asie, publiées par M. J.-J. Schmidt de Saint-Pétersbourg..... 301

Explication d'une carte chinoise et japonaise de l'Inde..... 411

ERRATA.

Page 3, ligne 1, *lisez :* tout au contraire.

— 29, au mot *Blanc*, mettez, après *Cochimi* (*Mex*), le le mot *gala*.

— 80, ligne 21, *lisez :* seize volumes.

— 146, — 15, — بروج au lieu de بروج.

— 148, — 14, otez le * à la fin de la ligne.

— 278, — 5, *lisez :* Pravara-poura.

— — — 6, — Pravara sena.

3 2044 037 720 877